





LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES.

TOME TROISIEME.

Tome III.



LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES

De Madame DU NOYER,

CONTENANT

Différentes Hiſtoires, Avantures, Anecdotes curieuſes & ſinguliéres.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, corrigée & augmentée d'un ſixiéme Tome, avec une Table des Matiéres à chaque volume qui manquoit aux Editions précédentes.

TOME TROISIE'ME.



A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE.

M. DCC. XXXIX.

LETTRES
HISTORIQUES
ET
GALANTES

De deux Dames, dont l'une étoit à Paris, & l'autre en Province.

LETTRE LXX.

DE PARIS.

De toutes les Lettres que vous m'avez écrites, Madame, la derniere est selon moi la plus réjoüissante ; & le tour que vous donnez à l'Histoire de votre Baron d'*Albicrac* m'a pensé faire pâmer de rire: car je connoissois l'Original en question, son ridicule & ses mauvais procédez, & j'ai trouvé le portrait que vous en faites si ressemblant, qu'il ne m'a pas été possible de m'y méprendre. A ce que je vois, il n'est pas devenu sage en vieillissant; car il en a conté

à ma grand-mere pendant la minorité du Roi : Je ne ſçai s'il a été écouté , il n'y a pas grande apparence ; mais je ſçai bien qu'il a fait quelque méchans Vers à ſa loüange, ce qui eſt un titre d'ancienneté pour lui. Nous l'avons vû ici au retour de ſes divers voyages, auſſi craqueur que s'il avoit été nourri ſur les bords de la Garonne, & mécontent de toute la terre, il s'en prit à Pradon, à Mademoiſelle Deshoulieres, & il ſembloit, à l'entendre, qu'on ne pouvoit avoir de l'eſprit qu'à ſes dépens. Comme il s'aviſoit de vouloir faire l'agréable, & de contrefaire le jeune homme, nos Petits-Maîtres le baptiſerent, *Page d'Adam*. Voilà ce que vous ne ſçaviez pas ; car à cette circonſtance près vous l'avez peint à merveilles , & ſi bien , qu'en liſant votre Lettre , il me ſembloit que c'étoit moi qui contois ſon Hiſtoire. Il n'y avoit d'abord que le nom de Baron qui m'embarraſſoit, car il ne s'étoit pas aviſé de le prendre en France ; il ne lui manquoit plus que ce ridicule pour l'achever de peindre , & il pourroit bien à préſent fournir le modéle du ſecond *Baron de la Craſſe*. Nous avons appris ici la petite manœuvre qu'il a faite dans les Païs Etrangers, & il eſt bienheureux de n'avoir pas toute la conformité qu'il mériteroit d'avoir avec ſon Patron. J'admire la bonne foi de la Dame qui le croyoit un veritable

Diable

Diable ! Cela fait bien voir que chez les Etrangers on ne trouve pas de si méchantes gens qu'ici, puisque quand ils les connoissent tels, ils les croyent sortis des Enfers. Heureuse ignorance, ou plûtôt heureuse innocence que l'on n'a pas sçu conserver si long-tems ici ! mais, au reste, vous me donnez ce que je ne vous demande pas, & vous ne me donnez point ce que je vous demande. Ce qui fait bien voir que l'on n'est pas femme pour rien, & quoique vous la soyïez beaucoup moins qu'une autre, vous ne laissez pas pourtant de faire un peu le rebours de ce que l'on veut. Il y a un siecle que je vous prie de me donner des nouvelles de cet Abbé de *Buquoit*, qui s'est échappé de la *Bastille*, & qui est passé dans les Païs Etrangers. Il n'est pas possible que vous n'en ayïez oüi parler : Cependant vous ne m'en dites pas un mot, & vous aimez mieux aller chercher ce Baron d'*Albicrac*, qu'on a oublié d'enterrer, que de satisfaire ma curiosité sur le chapitre de l'Abbé de *Buquoit*. Je ne vous en tient pourtant pas quitte, & quelque plaisir que m'ait fait l'Histoire que vous m'avez contée, je veux aussi, s'il vous plaît, sçavoir l'autre. Je vous ai encore demandé certain Mercure Galant d'où vous avez tiré de très-jolis Vers à la loüange de Milord *Marlborough*. Comme nous ne voyons pas ici les Livres

qu'on imprime en Hollande, je vous ai priée de m'envoyer celui-là, & vous n'avez pas été d'avis de le faire. Eſt-ce avoir l'humeur complaiſante? Qu'en dites-vous? Et que diriez vous ſi l'on faiſoit de même à vôtre égard? Je m'imagine que l'habitude que vous vous êtes faite de refuſer toûjours vos Amans, influë auſſi juſques ſur vos Amis, & que vous avez juré de n'avoir pas plus de complaiſance pour un ſexe que pour l'autre. Je vous le pardonnerois ſi j'étois dans le cas qu'on reproche à la Comteſſe de *Murat*; mais vous ſçavez bien que ce n'eſt pas de quoi il s'agit: je ne ſçai pas trop bien comment vous vous accommoderez de cette petite mercuriale: Et à vous parler franchement, il ne me convient guéres de gronder lorſque je vous dois des remercîmens pour la plus jolie Lettre du monde. Mais, comme, ſans préjudicier à celle-là, vous auriez pû me dire ce que je vous ai paru avoir envie de ſçavoir, je veux eſſayer de vous y engager en faiſant la mauvaiſe, puiſque je n'ai pas pû y réüſſir autrement. Ce moyen-là n'eſt pas fort poli, je l'avouë; mais comme vous avez tort la premiere, nous ferons compenſation. Cependant il faudroit bien faire paſſer ceci à la faveur de quelques nouvelles. Mais où les prendre? Je n'en ſçai pas d'autres que la convocation d'une nouvelle Aſſemblée du

du Clergé à l'occasion du Dixiéme Denier, auquel on veut que ce Corps, le seul qui jusques ici avoit été ménagé, se soûmette à présent. Notre éminent Archevêque, & l'Evêque de *Troye*, auront encore occasion de faire briller là leur bel Esprit & leur éloquence. Le Roi fut si content des Députez de la derniere Assemblée, qu'il a demandé d'avoir encore à faire aux mêmes, & l'on ne doute point que S. M. n'obtienne sans peine le Tribut qu'Elle veut exiger de ces Messieurs: Leur refus ne seroit pas pardonnable, puisqu'ils joüissent de trois cens vingt millions de rente, pendant que le Roi n'en a que deux cens quarante. Il leur en reste encore beaucoup plus qu'il ne leur en faudroit pour vivre suivant l'intention des Fondateurs, & conformément à l'esprit du premier Christianisme. C'est ces gens-là qu'il fait bon taxer, & non pas le petit Peuple, qui est accablé de misere. Un de mes Amis me contoit l'autre jour, qu'une Dame l'ayant obligé de lui donner la main dans quelques visites de charité qu'elle faisoit, il avoit vû les objets du monde les plus touchans, entr'autres un bon vieux homme qui agonisoit sur un tas de paille pourrie, & dans le même taudis une fille expirante par terre. On demanda à ce bonhomme, qu'étoit devenu son lit: il répondit qu'on le lui avoit pris pour les taxes

quelques jours auparavant, & qu'on avoit vuidé sa paillasse pour emporter la toile sans avoir pitié de son état, ni de celui de sa fille, qui mouroit comme lui de misere. On tâcha vainement de leur donner du secours, & mon Ami envoya promptement chez lui chercher un drap afin de le tirer de l'ordure dans laquelle il croupissoit, & après quelques autres soins on le laissa entre les mains de la Providence, & l'on continua la pieuse tournée: mais on étoit à peine sorti, que les Archers revinrent encore à la charge pour des nouvelles contributions, & trouvant ce drap qui étoit des plus fins, ils ne firent pas de scrupule de le prendre, & de remettre le Moribond sur son fumier, où il expira effectivement cinq heures après, Mon Ami eut tant d'horreur de la cruauté de ces malheureux Barbares, que pour les empêcher d'en tirer le fruit, & pour rendre cette inhumanité publique, il fut reclamer son drap en Justice: & comme cette Avanture l'avoit frappé, il voulut écrire le nom de ce Pauvre sur ses Tablettes; ainsi je sçus qu'il s'appelloit *Bouvet*, & vous pouvez juger par toutes ces circonstances, que ce n'est pas un conte fait à plaisir. On pourroit vous en faire une infinité d'autres de même nature. Telle est à présent l'anatomie de la France! Voyez si l'on n'a pas lieu de souhaiter qu'une bonne Paix change

change la face des choſes ? Mais il y a moins de lieu de l'eſperer que jamais, à préſent que le Turc ſe met de la partie, & que la Guerre ſemble être allumée par toute la terre : Dieu pourroit pourtant lui redonner dans un moment le calme, & nous en aurions grand beſoin. L'argent eſt ſi rare ici, que l'hiver paſſé on a vû des gens mendier avec la Livrée du Roi ſur le corps. Il eſt vrai qu'ils mendioient un peu *incognitò*, & entre chien & loup ; mais c'étoit toûjours mendier, & ils alleguoient pour cela, qu'on ne les payoit point. On perd les deux tiers ſur la Monnoye de papier, car j'appelle Monnoye de papier tous ces Billets de Monnoye qu'il faut commercer, & qui ici tiennent lieu d'argent. Il me paroît par tout ce que vous dites des Païs où vous êtes, que la miſere n'y a pas encore pénétré. Elle eſt affreuſe dans celui-ci. Cependant n'allez pas vous imaginer que je n'ai pas le moyen de payer le port de vos Lettres, les frais n'en ſont pas grands, & il n'en eſt point que je faſſe avec tant de plaiſir. Ecrivez-moi donc le plus ſouvent que vous pourrez, & ſur tout envoyez-moi votre nouveau Mercure, & ſouvenez-vous de l'Abbé de *Buquoit*.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXI.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

VOus avez raiſon, Madame, & il me paroît, auſſi-bien qu'à vous, que vous vous fâchez un peu mal-à-propos contre moi; ainſi *dans cet aveu dénué d'artifice, j'aime à voir que du moins vous vous rendez Juſtice.* Je ne vous la demande donc point comme j'aurois lieu de le faire, & il me ſuffit que vous convenez vous-même, que la mercuriale que vous vous êtes aviſé de me faire dans vôtre derniere Lettre, eſt un peu hors d'œuvre. Encore un coup, vous connoiſſez votre tort & c'eſt aſſez, je vous y laiſſe, & pour éviter toute conteſtation là-deſſus, je vais ſortir du mien en vous contant ce que vous avez tant d'envie de ſçavoir, & que je n'avois négligé de vous apprendre, que parceque je ne le croyois pas aſſez intéreſſant pour mériter un ſi grand empreſſement. Patience, vous ne perdrez rien pour attendre, & vous allez tout-à-l'heure avoir contentement. Mais avant cela, il eſt bon de vous avertir, que ſi une autre fois vous vous aviſez de gronder, vous ne ferez rien de moi: c'eſtpourquoi, quoique le moyen réüſſiſſe aujourd'hui; je ne vous

vous conſeille pas de vous en ſervir à l'avenir; car vous vous appercevriez à la fin qu'on n'eſt pas femme pour rien, & qu'il n'y eut jamais de mule plus têtuë que moi. Vous êtes heureuſe de ce que je me trouve à l'heure qu'il eſt dans un quart d'heure d'humeur complaiſante, & vous allez pour le coup en profiter: Vous ſerez même ſervie à ſouhait; car un de mes amis vient d'arriver de la *Haye*, où il a vû votre Abbé de *Buquoit*, qui s'y eſt retiré, & qui lui a conté toutes ſes avantures. Je m'en vais vous répeter ce qu'il m'a dit là-deſſus, & débuter par-là, afin de ſatisfaire au plus juſte votre impatience.

HISTOIRE DE L'ABBÉ DE BUQUOIT.

L'Abbé de *Buquoit* eſt Homme de condition, neveu de la Comteſſe de *Buquoit*, que nous avons vûë au Palais Royal. Il devint orphelin à quatre ans, & juſques à dix-ſept il fut occupé aux Etudes & autres exercices auſquels on a coûtume d'exercer la jeuneſſe. Il y réüſſit très-bien, & n'eut pas un moindre ſuccès dans le métier des

Armes qu'il prit en ſortant de la Claſſe, & dans lequel il reſta cinq ans; c'eſt-à-dire, juſques à ſa vingt-deuxiéme année. Il vécut pendant ce tems là comme la plûpart des Petits-Maîtres, qui, ſans ſe beaucoup embarraſſer des matieres de la Religion Chrétienne, prétendent fort mal-à-propos être de celle des honnêtes gens, parcequ'ils vivent en gens d'honneur, & qu'ils ne font tort à perſonne. Mr. de *Buquoi* étoit de cette catégorie, & proprement ce qu'on appelle Déiſte, lorſque dans un très-grand péril il promit à Dieu d'examiner mieux les choſes, & de chercher la vérité avec ſoin. Echappé comme par miracle d'un danger dont il avoit été menacé, il ſongea de bonne foi à accomplir ſon vœu, & fut faire pour cela une retraite chez des Peres Jeſuites, où il travailla uniquement à connoître les veritez qu'il avoit juſques alors négligées. La lecture des Epîtres de Saint Paul lui fut d'un grand ſecours pour cela; car ayant lû avec application le quatriéme Chapitre de celle que cet Apôtre a écrite aux Romains, il s'écria tout d'un coup: J'adore le Dieu de S. Paul. Le voila tout rempli d'onction, & animé de zéle, il réſolut de renoncer à toutes choſes pour ſonger uniquement à ſon ſalut, & de quitter non ſeulement le Service, mais même le monde, & de ſe faire Chartreux. Il poſtula

quelque tems pour cela ; mais il changea de dessein, parceque lorsqu'il alloit voir le Prieur, ce bon Pere lui demandoit ordinairement des nouvelles ; ainsi croyant que l'on entretenoit toûjours dans cette Maison quelque espece de correspondance avec le monde, & voulant rompre entierement commerce avec lui, il ne regarda plus cette solitude, quelque grande qu'elle soit, comme un azile assez sûr, & se détermina pour la Trappe, ou il sçavoit qu'il régnoit un silence éternel. Persuadé, comme dit S. Jacques, que la langue est la source des plus grands maux, il résolut de tenir la sienne en bride, & fut se jetter pour cela parmi les Anachoretes modernes, dont la vie est si extraordinaire, & ausquels la pénitence d'un Abbé autrefois très-mondain, a fait donner des régles si austeres, qu'elles sont audessus des forces de la nature humaine, & font succomber le corps sous les efforts que l'esprit est obligé de faire pour les accomplir. L'Abbé de *Buquoit* s'y soumit ; mais sa santé ne secondant pas sa ferveur, il fut obligé de quitter un genre de vie que son tempérament ne pouvoit plus soûtenir, & qui l'auroit jetté dans un épuisement le plus grand du monde. Il s'étoit mis en tête de ne perdre jamais d'un moment la présence de Dieu, & s'étoit imposé pour pénitence, toutes les fois qu'il se

surprenoit dans quelqu'autre pensée, de mettre le doigt en terre. Une application de cette nature lui avoit entierement affoibli le cerveau, & enfin après avoir été édifié de la vie & de la mort de ce Religieux, il prit congé de la Communauté, & ne se croyant pas propre à la vie contemplative, il voulut imiter celle de *Saint Ignace*, & de quelques autres qui ont erré à pied dans le monde, & reprit ainsi le chemin de *Paris*. Lassé par la fatigue du voyage, & épuisé par ces longues abstinences, il entra pour se rafraîchir dans une Vigne qui se trouva sur son passage, & cueillit des raisins que la saison lui offroit : mais ayant été insulté par un Manant qui le surprit sur le fait, il oublia dans un moment toutes les leçons de modération & d'humanité qu'on lui avoit données à la Trappe, & tira l'épée contre cet homme, qui fuyant tout épouvanté, le laissa maître du champ de bataille, & en état de faire des réfléxions sur son emportement. Fâché d'avoir perdu par-là le fruit de tant de combats qu'il avoit été obligé de soûtenir contre lui-même, il voulut pour se punir & pour s'humilier, se dépouiller d'un habit galonné qu'il avoit sur son corps, & qui étoit le seul reste de son ancienne mondanité. Il le troqua contre les habits du premier pauvre qu'il rencontra, & continua ainsi sa route. Sa santé se trouva si affoiblie

affoiblie après ce pénible voyage, qu'il fut plus de deux ans avant de la pouvoir rétablir. Pendant ce tems-là, il fut incertain sur le parti qu'il avoit à prendre ; mais toûjours déterminé à renoncer au monde. Enfin après avoir repris une partie de ses forces, il choisit un genre un peu plus conforme à son tempérament, mais en même-tems propre à humilier l'orgueil qu'il reconnoissoit être sa passion dominante. Il fut à *Roüen* incognitò, & sous un nom supposé, prenant celui de *le Mort*, afin de se souvenir qu'il devoit mourir, & se mit dans une Communauté ou Seminaire, dans lequel on élevoit des pauvres garçons qu'on destinoit à être Vicaires de Village, bornant toute son ambition à avoir un pareil sort. Il se distingua là-dedans par une grande régularité de mœurs. Comme il avoit une grande facilité à parler & qu'il étoit peut-être bien-aise de se dédommager du silence qu'il avoit gardé à la Trappe (car nature, dit-on, ne veut rien perdre) il parloit, & avoit beaucoup de ferveur sur le chapitre de la Religion, & son éloquence fut cause que les Jesuites de *Roüen* eurent envie de le connoître, & ensuite, de l'attirer parmi eux ; mais il refusa d'y entrer, de-peur d'y rencontrer sous une autre forme le monde qu'il vouloit absolument fuïr. Mais quelque forme qu'il eût lui-même prise,



prise, & malgré son déguisement, il fut reconnu par un Officier de ses anciens amis. Cette découverte augmenta de beaucoup la considération qu'on avoit déja pour lui à *Roüen*, & les éloges que cela lui attira l'obligerent d'en partir, de-peur de réveiller l'amour-propre chez lui. Il revint à Paris aussi affoibli que la premiere fois, & hors d'état de pouvoir s'appliquer, sa tête étant entierement usée. Dans ce tems-là on parloit de faire une descente en faveur du Roi *Jacques*, & l'Abbé de *Buquoit* qui croyoit que c'étoit la bonne Cause, voulut pour la défendre passer en *Irlande* avec Mr. de *Lauzun*. Sa mauvaise santé ne lui permit point d'exécuter ce projet; elle empira, même si fort, qu'elle le mit ensuite hors d'état d'entrer dans le Séminaire Etranger, comme il se l'étoit proposé. Il fut près de deux ans entre la vie & la mort, accablé par des maux de poitrine, qui ne lui permettoient ni de parler, ni d'écrire, & vivant inconnu; enfin après avoir tenté bien des remedes inutiles, il essaya le changement d'air, qui lui réüssit mieux que le reste. Il loüa une maison au Fauxbourg *Saint Antoine*, & son zele ne lui permettant pas de rester inutile, il voulut fonder une Communauté de Prêtres, pour prouver la vérité de la Religion. Ce nouvel établissement lui attira beaucoup de Procez. Sa santé

santé en fut de nouveau alterée, & son zele se réfroidit, & sur ce qu'ayant vécu jusques-là comme un Saint, il n'avoit pourtant point fait de Miracle, il crut n'avoir embrassé qu'une chimere; sa foi s'en ébranla, il dévint moins dévot, & voulant régler sa conduite sur ces connoissances, il réforma, suivant ce principe, toute sa conduite passée, & résolut de rentrer dans le monde. Ses parens qui ne sçavoient depuis longtems ce qu'il étoit devenu, furent surpris de le revoir. Il lui tomba dans ce tems-là un Bénéfice; mais dégoûté de la vie Ecclésiastique, par le déréglement de la plûpart des Prêtres, il résolut de rentrer dans le Service. Ce fut un nouveau systême de créance & de conduite par l'étude la Philosophie, surtout de la Métaphysique, & croyant, après la bataille d'*Ochstet*, pouvoir se rendre nécessaire, & avoir occasion de faire sa fortune, & de relever sa famille qui avoit été un peu abaissée par les dépenses du feu Comte du *Buquoit* son oncle, & par les chagrins que Mr. de *Louvois* avoit pris contre lui, il résolut de faire un Régiment. Une vie si dissipée & si différente de celle qu'il avoit menée jusques alors, ne pouvoit qu'alterer sa dévotion, s'il est vrai qu'elle consiste dans un genre de vie extraordinaire. Il fut bien-tôt connu & reçu partout, & passa chez les Sçavans pour un

homme

homme qui fut le champ parloit avec le plus de force & de netteté de toutes les Sciences les plus profondes & les plus abstraites. Il s'étoit déja fait beaucoup de protection, il étoit sur le point de lever son Régiment, lorsqu'étant auparavant allé faire un voyage en *Bourgogne* pour y réconcilier une famille de considération, il fut arrêté dans ce Pays-là, sous prétexte d'y avoir voulu fomenter, de même qu'en *Champagne*, un soulevement à la faveur de cinq ou six mille Faux-Sauniers détachez des frontieres de *Lorraine*, & qui répandus à droit & à gauche dans les deux Provinces que je viens de nommer, alloient à main armée vendre le sel quasi jusques aux portes de *Paris*. L'Abbé de *Buquoit* avoit été obligé de voir en *Bourgogne* le Comte de la *Riviere* qui en étoit Lieutenant de Roi, & il commença de lui devenir suspect par la maniere dont il parloit contre le Despotisme. Ensuite, passant à *Sollieu* pour s'en retourner à Paris, il y rencontra deux de ses amis, qui venoient d'être taxez, & qui en étoient de fort mauvaise humeur. Ces Messieurs le prierent à dîner, & l'engagerent dans une conversation qui dura plus de deux heures, & dans laquelle il brilla beaucoup, fronda le Despotisme, & forma un plan de Gouvernement propre à faire la félicité publique. L'Hôte & toutes les personnes

ſonnes qui étoient dans ce Cabaret en furent charmez, & dans les ſuites lui firent un crime d'une converſation qu'ils avoient admirée. Enfin, étant arrivé à *Morchangi*, Village à deux lieuës de *Sens*, & qui étoit le lieu fatal où il devoit perdre ſa liberté, il entra dans la cuiſine, & demanda de la ſoupe. L'Hôteſſe lui fit goûter ſon boüillon; mais l'ayant trouvé trop ſalé, il dit en plaiſantant, qu'on voyoit bien que le ſel étoit à bon marché dans ce Pays-là, & que les Faux-Sauniers y avoient amené l'abondance. L'Hôteſſe ſe défendit d'en avoir jamais acheté de ces gens-là, & conta en même-tems la nouvelle de leur défaite; comme on les avoit attaquez; que les Chefs, après une vigoureuſe défenſe, s'étoient fait tuer, & que tout avoit été enſuite taillé en piece, à la reſerve d'une trentaine de Chartiers qu'on avoit menez dans les priſons chargez de fers. L'Abbé, ſurpris de cette nouvelle, s'écria: Voilà de pauvres diables bien attrapez, s'ils avoient eu un homme comme moi à leur tête, cela ne leur ſeroit pas arrivé, & là-deſſus donnant carriere à ſon imagination, il parla de la maniere dont il ſe ſeroit conduit dans un cas pareil; & déclama enſuite contre les impôts & autres choſes de cette nature, par leſquelles on met les Peuples au déſeſpoir. Cette converſation ne fut pas de goût d'un miſerable

ble Records de Village qui se trouva-là; il demanda à l'Abbé qui il étoit, & ayant été relancé avec hauteur, il s'avisa pour s'en venger & pour se rendre recommandable, d'aller chercher un Exempt de la Maréchaussée qui enfermoit du foin dans le voisinage, & qui vint sous ces auspices escorté de cinq ou six Satellites. Ils arrêterent l'Abbé de *Buquoit* dans ce Cabaret. Il voulut d'abord se servir de ses pistolets pour réprimer leur insolence: mais la Cohorte grossissant, & la rumeur augmentant de beaucoup, il fut pris & même maltraité. On le trouva nanti de Livres qui ne traitoient que de révolutions; d'un masque, & de quantité de petits bonnets. Se voyant entre les mains de ces canailles, il voulut, pour s'en tirer, entrer en composition avec eux, & l'expédient auroit pû réussir, si le vindicatif Records ne l'eût empêché. On publia d'abord qu'il étoit l'Abbé de la *Bourlie*, & par conséquent un perturbateur du repos public. Le Prévôt de *Sens*, que l'on manda sur le champ, détruisit cette opinion; mais cependant il signifia à l'Abbé un ordre qu'il avoit reçu de la Cour, d'arrêter tous les voyageurs qui n'avoient point de certificats, & la nécessité où il étoit par-là de le mener dans les prisons de *Sens*. Tout ce que l'Abbé put en obtenir, ce fut de n'y être conduit que de nuit, & pour

cela

cela feignit de se trouver mal en chemin. Enfin il y arriva sur le pied d'un homme accusé d'avoir parlé contre le Roi, & d'avoir été le Chef des Faux-Sauniers qu'on venoit d'exterminer. Il auroit souhaité que l'on n'eût pas sçu sa détention, de-peur que l'Archevêque de *Sens*, avec lequel il avoit eu des Procez, & qui lui en vouloit depuis cinq ou six ans, ne lui rendît de mauvais offices. L'empressement de ses amis rompit ses mesures, en répandant le bruit de son emprisonnement. Le Présidial de *Sens* faisoit alors le Procès à cette trentaine de malheureux reste des Faux-Sauniers, & le Prévôt de *Melun* avoit été envoyé de la Cour pour y travailler. Celui-là trouvant que l'Abbé de *Buquoit* avoit été un peu trop légerement arrêté, en dit son sentiment au Prévôt de *Sens*, qui craignant qu'au cas qu'il pût se tirer d'affaires, il ne lui en suscitât ensuite à lui de fâcheuses, résolut de le perdre absolument, & consulta pour cela l'Archevêque qui lui en donna les moyens, en écrivant en Cour contre l'Abbé, qu'il dépeignit comme un homme inquiet, d'un esprit remuant, & même dangereux: Ensuite il donna ordre au Prévôt de remonter toute la route qu'il avoit suivie pendant son voyage, afin de démêler sa conduite, & ce fut alors que l'on sçut la maniere dont il avoit parlé au Comte de la *Riviere*, la conversation de *Sollieu*,

Sollieu, & que l'on forma là-dessus des procedures & des accusations très-graves. Pendant ce tems-là, il avoit eu la liberté du Préau, & il avoit sçu par ses amis que le pis qui lui pouvoit arriver, étoit d'aller passer quelque tems dans un Seminaire pour avoir mis le pistolet à la main contre ceux qui l'avoient arrêté. Il offrit de s'y aller remettre lui-même, & se justifia sur le masque, les petits bonnets, & autres choses qu'on avoit trouvées sur lui. Enfin, son affaire prenoit un assez bon train, lorsque les informations du Prévôt de *Sens* lui firent prendre une toute autre face : il en fut averti, & chercha à s'évader en soulevant quantité de prisonniers qu'on avoit arrêtez sans raison, & obligez, pour se tirer d'affaire, à prendre parti dans le Régiment du Comte de *Tonnere*. Il voulut aussi mettre les trente Faux-Sauniers dans son parti, & procurer par-là liberté aux uns & aux autres ! mais on ne lui laissa pas le loisir d'executer ce projet; car on le tira des prisons de la Cour pour le mettre dans celles de l'Officialité. Ce fut-là un coup de jarnac de l'Archevêque, qui, sous prétexte de lui faire faire des complimens, lui envoya des gens qui avoient ordre de l'espionner : il ne parla plus à personne, & le Comte de *Châteauneuf* ne put obtenir, qu'avec bien de la peine, la permission de l'aller voir; ainsi voyant

que

que les choses prenoient un mauvais tour, il fit de nouveaux efforts pour se sauver, & engagea la fille du Concierge à lui en faciliter les moyens. Mais à peine avoit-on commencé à prendre des mesures là-dessus, qu'on vint à deux heures après minuit le faire lever brusquement, & après lui avoir mis fort civilement les fers aux mains & aux pieds, sous prétexte qu'étant un homme fort actif il falloit s'assurer de lui, on le fourra dans une chaise escortée par une douzaine d'Archers, qui prit en toute diligence la route de Paris. Il arriva dans cette mortifiante situation à *Montreau*, qui étoit le lieu de la dînée, & où il excita la curiosité de toutes les personnes qui le virent. Il y fit pourtant bonne mine, dîna à table en Philosophe, & trouva même le secret de jetter, sans qu'on y prît garde, des papiers qu'il avoit sur lui, & qui auroient pû gâter ses affaires. Les Gardes qui sçavoient qu'il avoit fait quelques tentatives pour se tirer des prisons de *Sens*, lui dirent alors en badinant, que pour le coup ils le défioient de s'échapper de leurs mains. Il n'y avoit pas même grande apparence qu'il dût y songer; cependant il l'essaya le soir même, & lorsqu'on fut arrivé à *Melun*, où on devoit coucher, il fit le malade, afin d'êmpêcher que les Gardes ne couchassent avec lui; & en effet, ils donnerent dans ce

panneau, & se contenterent de l'enchaîner par un pied à une des colonnes du lit : ainsi dès qu'il les crut tous endormis, il se leva doucement, & après avoir soulevé le ciel du lit de dessus les quatre colonnes, il fit sortir sa chaîne par le haut de celle où on l'avoit attaché ; ainsi elle ne tint plus qu'à son pied, il la lia à sa ceinture, & profitant du silence qui regnoit dans cet appartement, il songeoit à gagner la fenêtre, lorsque marchant pour cela à tâtons, il alla donner contre un Garde qui étoit couché par terre, & qui s'éveillant en sursaut mit bien tôt l'alarme parmi ses Camarades. On courut chercher de la chandelle, & l'on fut fort surpris de voir que l'Abbé de *Buquoit* étoit non seulement déchaîné, mais même qu'il s'étoit saisi de leurs pistolets qu'il avoit trouvez sur la table, & qu'il paroissoit avoir envie de faire main-basse sur eux. Ils trouverent pourtant le secret de le désarmer : il fut doublement enchaîné : on lui fit mille insultes, le traitant de Sorcier, parcequ'on ne pouvoit pas comprendre par quel moyen il avoit pû arracher sa chaîne de la colonne du lit. Enfin, continuant toûjours la même route, on lui fit traverser *Villeneuve Saint George* avec les fers aux mains & aux pieds ; & quoique suivant les regles on dût en arrivant à Paris, le mener droit en prison, on lui fit d'abord mettre pied à terre à la *Clef*

d'argent,

d'argent, ruë de la *Mortellerie*, où tous les gens de *Sens* ont acoûtumé de débarquer, afin qu'il eût la confusion de paroître devant eux dans un état aussi mortifiant, après quoi deux Hoquetons le conduisirent au *Fort-l'Evêque*, où je crois qu'il est à propos de le laisser jusqu'à nouvel ordre; car encore faut-il se donner le tems de respirer. Je ne sçai si vous ne vous ennuyez point d'entendre toûjours parler de la même chose; mais je vous avouë que je me lasse de traiter toûjours le même sujet, & qu'il a fallu un motif aussi puissant que celui de vous faire plaisir, pour m'engager à une narration aussi suivie; car j'aime la diversité en toutes choses: cependant je me suis surpassée aujourd'hui, & jamais Curé de Village, en faisant le Panégyrique du Patron de sa Paroisse, n'est entré dans un plus grand détail que celui que je viens de vous faire de la vie de l'Abbé de *Buquoit*; car enfin je n'en ai pas laissé échapper la moindre circonstance, & je l'ai suivi dans tous ses différens états, même jusques à la *Trappe*. J'espere que vous me tiendrez compte de mon exactitude & de mon attention sur tout ce que vous souhaitez: Je voudrois pourtant bien sçavoir à propos de quoi vous me faites écrire cette Légende, & à quoi une pareille Histoire peut vous être bonne; mais, non, cette curiosité

curiosité gâteroit le mérite de ce que je viens de faire, la véritable complaisance ne doit rien examiner, je veux en suivre les Loix, & en ne me proposant pour but que le désir de vous plaire, vous faire connoître combien je suis, Madame, *Votre, &c.*

LETTRE LXXII.

DE PARIS.

IL n'y a rien de plus obligeant que votre procedé, Madame, vous faites plaisir à vos amis de la meilleure grace du monde, & l'on dira de vous, comme on dit de notre Monarque, qu'il oblige doublement par la maniere dont il le fait; car vous suivez le même modele. J'avouë que par-là vous me mettez doublement dans mon tort, & j'ai de la confusion de la maniere dont je m'y suis prise pour vous faire hâter de me conter cette Histoire. Il est vrai, comme vous le dites, qu'elle a tout l'air d'une Légende de quelque Saint, & que tous ces différens accez de dévotion, & ces genres de vie extraordinaires, sentent tout au moins le Fondateur de quelque Ordre Monastique. Vous ne comprenez point le sujet de ma curiosité là-dessus. Vous avez raison, me connoissant comme vous faites; car vous

vous ſçavez bien que je lis moins la Légende Dorée, & la Vie des Saints, que *Théophraste*, *Télémaque*, & autres Livres de cette nature. Ce n'eſt donc point tout ce phanatiſme de l'Abbé de *Buquoit* qui m'a miſe dans le goût de ſes Avantures; mais bien ſon évaſion de la *Baſtille*, dont j'ai oüi parler ici, & que j'ai d'abord traité de fables. Enſuite, lorſqu'on m'a dit qu'il étoit paſſé dans les Pays Etrangers, j'ai crû qu'étant à portée d'en ſçavoir des nouvelles, vous voudriez bien m'en donner, & que je pourrois apprendre par vôtre moyen, comment il a pû tenter, & même réuſſir dans une choſe qu'on regarde comme impoſſible. Voila l'endroit par où il a excité ma curioſité & celle de bien des perſonnes à qui j'ai promis de faire part de ce que vous m'en diriez : Je ne vous avois même d'abord demandé, ce me ſemble, que l'Hiſtoire de ſon évaſion : Vous avez voulu prendre les choſes de plus loin, en me faiſant celle de ſa vie, je vous en ſuis bien obligée, & cela n'en eſt que mieux, parceque connoiſſant par-là le caractere de la perſonne, on peut mieux comprendre de quoi elle eſt capable. J'eſpere qu'après avoir conduit les choſes auſſi loin, vous voudrez bien ne pas être obligeante à demi, & que vous reprendrez le fil de votre narration où vous l'avez laiſſée.

L'Epoque en eſt trop bien marquée pour ne pas vous en ſouvenir, puiſque c'eſt au *Fort-l'Evêque* que vous avez laiſſé l'Abbé de *Buquoit*; toutes les Scénes ennuyeuſes ſont paſſées, & comme nous approchons du dénouëment, le bel endroit va ſans doute bien-tôt venir, je l'attens avec impatience, & ſuis avec toute la reconnoiſſance que je dois pour tous vos ſoins préſens & à venir, Madame, votre très-humble & très-obéïſſante ſervante.

LETTRE LXXIII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

VOus avez raiſon, Madame, il ne faut pas reſter en ſi beau chemin, & je n'ai garde de laiſſer plus long-tems l'Abbé au *Fort-l'Evêque*, où je l'ai conduit dans ma précédente; nous allons tâcher de l'en tirer, ou plûtôt de voir comment il s'en tirera lui-même. Mais nous ne ſommes pas encore ſi près du dénouëment que vous penſez, car il faudra encore le mener à la *Baſtille*, & nous avons bien du chemin à faire avant cela. Il faut aller pied-à-pied: je ne ſçai point ſi toutes les Scénes ennuyeuſes ſont paſſées, en tous cas, nous les eſſuyerons de moitié, & comme vous voyez,

c'eſt

c'eſt moi qui fais les avances, puiſqu'il faut que je les écrive avant que vous les liſiez. *Vous trouvez dans cet Abbé du rapport avec certains Fondateurs d'Ordres Monaſtiques.* Je le crois bien, car il s'étoit mis dans la tête d'imiter *Saint Ignace de Loyola* & *S. Alexis.* Mais ce n'eſt point de quoi il s'agit à préſent, il eſt queſtion, que comme je vous l'ai déja dit, deux Hoquetons le conduiſirent au *Fort-l'Evêque*, où il reſta huit jours ſur le Preau, pendant leſquels il imagina divers moyens pour ſe ſauver; mais ſon Interrogatoire rompit toutes ſes meſures, & contre l'ordinaire, après l'avoir ſubi, il fut reſſerré, ne parla plus à perſonne, & paſſa pour un homme perdu. Cela ne le découragea point, il ſe ſouvenoit d'avoir oüi dire, qu'un Exempt des Gardes du Corps avoit pû par le moyen de ſes Camarades, ſe ſauver de cette priſon par la fenêtre d'un grenier qui donnoit ſur le Quai de la *Vallée de Miſere*, & qu'il avoit manqué ſon coup par l'horreur qu'il avoit eu du précipice, & avoit eu enſuite la tête tranchée; ainſi profitant de cette leçon, l'Abbé ſe réſolut de tenter ce que le pauvre Exempt n'avoit oſé riſquer. Il tâcha premierement de s'orienter, & de ſçavoir la Carte de cet affreux ſéjour: il comprit que le grenier en queſtion ſervoit d'antichambre à ſa petite cellule, & étoit

en même tems le garde-meuble de toute la maiſon. Après cette premiere idée, voulant être ſûr de ſon fait avant de rien entreprendre, il feignit de ſe trouver mal un jour qu'on le ramenoit d'en-bas, & s'appuyant auprès d'une des lucarnes de ce grenier, il pria le Geolier, qui le conduiſoit, de le laiſſer reſpirer un moment. Cet homme le lui permit, & mettant la tête à la fenêtre ſous prétexte de prendre l'air, il ſe confirma dans l'idée qu'il avoit euë, & vit que cela donnoit effectivement ſur le Quai de la *Vallée de Miſere*. Il eſt vrai que la hauteur étoit prodigieuſe, & qu'il fut effrayé de cette quantité de grilles de fer qui regnent juſques en-bas avec des pointes, qui, quand on les regarde d'en-haut, forment un ſpectacle des plus affreux : car on croit voir une forêt toute hériſſée de fer. Cette vûë l'effraya ; mais elle ne le rebuta point ; après qu'on l'eût remis dans ſa chambre bien cadenacée, il ne ſongea plus qu'aux moyens d'executer ſon projet. Tout conſiſtoit à pouvoir ſortir de ſa chambre, & à ſe trouver ſeul dans ce grenier. Pour cela il auroit fallu rompre la porte ; mais outre qu'elle étoit trop forte, & qu'il n'avoit point d'outils propres pour cela, il étoit encore à craindre que le bruit qu'il auroit été obligé de faire, ne découvrît tout le manége; ainſi toutes ces réfléxions faites,

tes, il ne trouva pas de meilleur moyen que celui de brûler la porte, & se fixant à cette idée, il pria dès le lendemain le Concierge, de vouloir bien lui permettre de faire lui-même sa cuisine dans sa chambre. Il demanda des œufs, & du charbon pour les cuire; il paya largement afin d'obtenir plus aisément cette permission, après quoi dès qu'il crût tout le monde couché, il rangea de la braise au bas de la porte, souffla, & fit si bien que le feu y prit, & dès qu'il en eût consommé assez pour faire une ouverture par où il pût passer, ne voulant point causer d'incendie il empêcha les flâmes d'aller plus loin, & emprunta le secours de son pot de chambre pour les éteindre. Il eut encore à combattre une fumée horrible dont il pensa être suffoqué: mais il surmonta tous ces obstacles, & après avoir passé par la brêche, il enjamba dans ce grenier tant désiré, d'où il esperoit se procurer une entiere liberté. Le succès répondit à son attente: car quoiqu'il n'eût point de cordes pour descendre par la fenêtre, il trouva le secret d'en faire, en coupant par bandes les toiles de quantité de matelats qui étoient dans ce garde-meuble: il les attacha les unes aux autres, en accrocha un bout qu'il noüa à une des colomnes de son lit qu'il mit en-travers près de la lucarne, & qui étant beaucoup

plus longue que cette lucarne n'étoit large, faisoit que la corde étoit sûrement accrochée dans le grenier : Après quoi s'abandonnant à sa destinée, il risqua cette périlleuse descente, & au-travers des pointes de fer dont toutes les fenêtres de cinq ou six étages sont hérissées, il arriva enfin sur le Quai de la *Vallée de Misere*, environ vers le point du jour, tout déchiré, & dans un fort grand désordre. Des Marchands qui commençoient à ouvrir leurs boutiques, le virent aborder à terre, & n'eurent garde de le déceller : mais il pensa être perdu par l'acharnement d'une troupe de Poliçons qui le suivoient en faisant des huées, & qui, si une grosse pluye ne les eût dispersez, auroit infailliblement fait découvrir sa marche. Il tâcha de les détourner en faisant quantité de tours & de détours, traversa *S. Eustache*, & arriva enfin auprès du *Temple*, où sous prétexte de vouloir déjeûner, il entra dans un Cabaret, afin de dérober sa piste à ceux qui auroient pû le suivre. Mais comme il entendit que l'on raisonnoit sur son mauvais équipage, il crut que son évasion étoit déja sçuë, & de-peur de soupçon il paya promptement l'Hôte, & sortit sans sçavoir quel chemin il devoit prendre. Mais se souvenant tout d'un coup qu'une parente de quelqu'un de ses Domestiques logeoit

geoit à l'enſeigne du *Nom de Jeſus*, près des *Madelonnettes*, il fut s'y réfugier : Il lui bâtit un Roman, diſant qu'il arrivoit de Province, & qu'il avoit été volé & dépoüillé dans une forêt, après quoi il donna de l'argent à cette femme pour lui apprêter à manger : mais ne ſe croyant pas en ſûreté chez elle, au cas qu'elle vînt à ſavoir dans les ſuites la verité de l'Hiſtoire, il ſortit le ſoir de cette maiſon, & fut à la faveur des ténébres chercher un azile plus ſûr. S'il avoit bien fait, il ſeroit d'abord ſorti du Royaume ; mais il voulut y reſter pour tâcher de faire prendre un meilleur tour à ſon affaire, & d'engager le Parlement à en prendre connoiſſance. Il paſſa neuf mois dans ſes inutiles pourſuites, faiſant préſenter des Placets au Roi, par leſquels il offroit de s'aller remettre lui-même dans les priſons de la Conciergerie, proteſtant qu'il ne s'étoit ſauvé de celles du *Fort-l'Evêque*, que parcequ'il craignoit d'y être oublié, & de n'y pouvoir pas obtenir le Jugement d'une affaire de laquelle il ne craignoit point les ſuites dès qu'elle ſeroit traitée juridiquement. Toutes ſes remontrances furent vaines : ainſi ſe voyant au bout de neuf mois auſſi peu avancé que le premier jour, il prit le parti de décamper du Royaume ; mais il le prit dans une mauvaiſe conjoncture ; car ce fut

dans le temps qu'un Parti des Alliez, qui avoit enlevé M. le Premier manqua son coup, & que le Chef de ce Parti fut lui-même arrêté. On redoubla alors le soin qu'on prend de garder les avenuës du Royaume, & l'Abbé de *Buquoit* fut pris à la *Fére*, comme étant un François Réfugié & un échappé du Parti *Anglois*. Il protesta qu'il étoit un Marchand forain ; mais on le mit toûjours, par provision, en lieu de sureté, jusques à ce qu'on eût verifié la chose, & l'on écrivit à *Paris* à ceux qu'il avoit dit être ses Correspondans, afin d'en sçavoir la verité. Mais comme il prévoyoit bien que leur réponse ne seroit point conforme à ce qu'il avoit avancé, & qu'il craignoit de retomber entre les mains de la Cour, il résolut de ne les point attendre en prison, & tenta de sortir encore de celle-là par les goutieres, comme il avoit fait du *Fort-l'Evêque* : mais le bruit qu'il fit en voulant executer son projet, fut entendu de l'Hôtesse. Cela le fit regarder comme très-criminel, & pour s'en mieux assurer on le mit dans un cachot : il y conserva pourtant le désir, & même l'espérance de se sauver ; & comme il avoit remarqué avant d'être si fort resserré, que la cour de cette prison donnoit sur les fossez de la Ville, & qu'il y avoit un tas de pierres & d'ordures, d'où, avec un peu d'agilité, on pouvoit

pouvoit ſauter ſur le mur, un jour qu'on lui faiſoit traverſer cette cour pour certaines néceſſitez, il pria tout d'un coup le Concierge de lui aller chercher à boire, & lui donna de l'argent afin d'être mieux obéi. Cet homme ne fit pas de difficulté de le laiſſer dans une cour qui étoit enfermée dans le centre de la maiſon, & il n'héſita pas un moment à tenter le ſaut périlleux; mais cette fatale Hôteſſe, toûjours deſtinée à rompre ſes meſures, traverſa vîtement la cour dans le tems que l'Abbé avoit pris ſon eſſor. Il ne laiſſa pas de ſauter dans le foſſé, & de le traverſer à la nage: mais comme cette femme avoit mis l'alarme au quartier par ſes cris, on courut à la guette de l'Abbé. On lui couppa chemin partout, & malgré tous les efforts qu'il fit pour éviter de tomber entre les mains de ceux qui le cherchoient, il ne put pas l'éviter, & n'ayant plus la force de nager, il fallut ſe rendre. On le remporta dans la priſon, & tout le monde ſe mit dans la tête que c'étoit un Miniſtre des *Sevenes*, échappé d'entre les *Camiſards*. Cette opinion fit qu'on le reſſerra plus étroitement que jamais, & que bien-tôt après il fut conduit avec une bonne eſcorte dans la priſon de la *Baſtille*, d'où aſſurément il n'avoit pas lieu d'eſperer de pouvoir s'échapper, puiſqu'humainement parlant c'étoit tenter l'im-

 poſſible

poſſible. Il compta pourtant là-deſſus, & dès qu'il y entra il regarda de tous côtez pour remarquer celui qui ſeroit le plus propre au deſſein qu'il fit dans ce moment-là, & qu'il trouva moyen d'executer dans les ſuites, malgré toutes les difficultez qui s'y rencontrerent. Vous voyez bien, Madame, que nous n'étions pas ſi près du dénouëment que vous l'aviez cru, puiſque depuis ma derniere lettre j'ai eu bien des choſes à vous conter là-deſſus: Je ne ſçaurois même dans celle-ci finir le récit des avantures de l'Abbé du *Buquoit*; car voici une nouvelle captivité qui mérite bien une autre repriſe, & il me ſeroit impoſſible d'achever toute cette Hiſtoire d'une haleine: ainſi je crois qu'il eſt à propos de laiſſer Mr. l'Abbé dans cette priſon, comme nous le laiſsâmes l'autre jour dans l'autre, ſauf à l'en retirer de même: Les Epoques ſeront pareilles, & trop bien marquées pour que nous puiſſions les oublier. Donnez-nous donc le tems de reſpirer, la foire n'eſt pas ſur le pont, & la narration eſt à préſent aſſez avancée pour que vous puiſſiez bien attendre encore huit jours à ſatisfaire pleinement votre curioſité la-deſſus. Adieu donc, pour le coup, je ne vous parle pas à préſent d'autre choſe, parceque je voudrois avoir déja fini celle-là, & que, comme

me le dit un Proverbe, qui trop embraſſe mal étreint. *Je ſuis, &c.*

LETTRE LXXIV.

DE PARIS.

JE ne puis que vous remercier de vos bontez, Madame, & de l'aſſurance que vous me donnez de vouloir bien me les continuer juſques au bout, en finiſſant l'Hiſtoire des avantures de l'Abbé de *Buquoit*. Elles me paroiſſent aſſez extraordinaires juſques ici, & j'attens ſa ſortie de la Baſtille avec impatience; car il me ſemble que cette fin couronne l'œuvre, & qu'elle eſt effectivement le chef-d'œuvre de ſon adreſſe. Mais quelque empreſſement que j'aye d'en venir à ce dénouëment, je ne ſaurois trouver mauvais que vous repreniez de tems en tems haleine, une trop longue narration ſentiroit plus le Livre que la lettre, ſi elle n'étoit pas interrompuë à propos. Ces petits intermédes que vous avez ſoin de ménager, raniment l'attention de la perſonne qui lit, & ſoulagent celle qui ſe donne la peine d'écrire, qu'une trop longue application ſur un même ſujet ne pourroit que fatiguer. Je voudrois pouvoir diverſifier celui-ci, & vous égayer l'ima-

gination par le récit de quelque jolie avanture; mais il n'en arrive plus ici, où elles étoient autrefois si fréquentes, & Paris n'est plus le Théâtre des Scénes tendres & galantes : on n'y a plus de mot pour rire, chacun y est occupé de ses chagrins & de sa misere, la Cour n'est attentive qu'à ce qui se passe en Espagne, & nos Poëtes ne sont occupez qu'à chanter les Exploits du Duc de *Vendôme*, & les efforts qu'il fait pour *Philippe* dans ce Pays-là. On en fait ici de terribles pour lui, en lui envoyant de l'argent, des grains, des Troupes, des Armes, au hazard d'épuiser entierement le Royaume; car je ne vois pas qu'on puisse imaginer de nouvelles ressources; tout a été mis en œuvre jusques ici, excepté le secret de faire ce qu'on appelle le *grand Oeuvre* dont l'Evêque de *Senès* en *Provence* avoit flatté la Cour, en proposant un Provençal qui se vantoit de sçavoir cet admirable secret, & de pouvoir produire ce métal si précieux & si néceſſaire à la France dans une conjoncture comme celle-ci. Mais c'étoit des illusions; car lorsqu'on a voulu presser cet homme là-dessus, & l'obliger à faire ce dont il ne s'étoit peut-être vanté qu'en plaisantant, on ne l'a pas trouvé fort disposé à l'exécution; ce qui a obligé le Comte de Grignan, Lieutenant de Roi dans cette Province-là, de donner des

des Gardes à ce malheureux, & de le faire conduire à Paris comme un criminel. Cette violence l'a engagé à le devenir effectivement; car il a fait rebellion en chemin, & a blessé quelques-uns de ses Gardes, en voulant tâcher d'échapper de leurs mains. Un pareil procedé aggrave sa peine: car on vient de le conduire pieds & poings liez à la *Bastille*, d'où il ne pourra pas se tirer si aisément que notre Abbé; & cela pour le punir d'avoir donné de fausses espérances. Il y auroit eu franchement quelque espece de chimere à faire attention sur une chose de laquelle il y a long-tems qu'on doit être revenu, & il me semble qu'il y a un peu trop de cruauté à punir ainsi un malheureux visionnaire. Quoiqu'il en soit voilà l'occasion de faire de l'or tout-à-fait manquée; car il n'y a pas apparence que ce prétendu Chimiste se perfectionne dans cet Art au lieu où il est, la *Bastille* ne me paroissant pas un Laboratoire fort propre à cela; & quand il seroit vrai qu'il auroit cette science si recherchée, & si peu trouvable, il n'y auroit guéres d'apparence non-plus qu'il voulût la mettre en pratique, & la maniere dont on s'y prend pour l'y engager n'est pas autrement fort engageante. La Duchesse Doüairieee d'*Aumont*, fille de la Maréchale de la *Mothe*, & sœur des Duchesses de *Vantadour*, & de

la

la *Ferté*, vient de mourir. C'étoit une des Héroïnes de *Bussi*. Elle avoit fait du bruit dans la vieille Cour, & étoit devenuë dévote dans celle-ci. Mais à propos de dévotion, on est fort mal édifié ici de celle du S. Pere, & la défense qu'il vient de faire de prier pour le repos de l'ame du défunt Archevêque de *Sébaste*, ne donne pas une fort bonne idée de la foi de Sa Sainteté: car enfin, c'est en quelque maniere être Huguenot, ou du moins disposé à le devenir, que de défendre la Priere pour les morts, qui est un Article si essentiel dans la Religion, & d'une si grande conséquence. Qu'on ne me dise pas que c'est pour punir ce Prélat qu'on a donné un pareil Decret; car on ne pourroit, sans crime, accuser le *S. Pere* d'un manque de charité, comme celui là; car puisque le Seigneur dit qu'il y aura joye au Ciel pour l'amandement d'un pécheur, quelle apparence que le Lieutenant du Seigneur en Terre voulût priver les ames de ce bien-heureux séjour, & leur en fermer la porte, en déniant aux morts les secours qui leur sont nécessaires pour y entrer? Je conclus donc de-là, que le Pape n'auroit jamais autorisé ce Decret scandaleux que l'Inquisition vient de donner contre l'ame de l'Archevêque de *Sébaste*, s'il n'avoit bien connu l'inutilité de la Priere pour les morts; & cela étant, on ne peut

peut pas avoir une grande idée de la Catholicité de ce *Saint Pontife*. Quoiqu'il en ſoit, il y a toûjours quelque choſe de bien choquant là-dedans, & l'Inquiſition devroit ſe contenter d'étendre ſa Juriſdiction ſur les perſonnes, en faiſant rotir à ſon gré ceux qui lui paroiſſent ſuſpects d'héréſie. Mais c'eſt franchement un peu trop que de vouloir condamner les ames au feu éternel. Cela ſoit dit avec tout le reſpect qui eſt dû à ce terrible Tribunal & à notre *S. Pere le Pape*. On fait ici de grands projets pour la Campagne future. On parle de donner le Commandement du Corps d'Armée au Duc de *Baviere*. Je ne ſçai ſi tous ces projets ſeront remplis & ſuivis d'un ſuccès heureux. C'eſt ce que le tems nous apprendra : mais ce qu'il y a de ſûr, & dont vous ne devez pas douter, c'eſt que je ſuis pour la vie, Madame, *Votre, &c.*

LETTRE LXXV.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

VOtre derniere lettre eſt ſi courte, qu'on voit bien, Madame, que vous vous êtes dépêchée de la finir, afin de m'obliger à me hâter de vous répondre. Vous ſeriez bien attrapée ſi j'allois vous écrire

écrire auſſi ſuccinctement, & vous brocher en quatre mots une avanture que vous ſouhaitez ſans doute qu'on vous circonſtancie un peu mieux; mais ne craignez rien, je ſuis bonne Princeſſe, & je m'en vais vous ſervir à votre mode. Pour cela il faut reprendre l'Abbé de *Buquoit* où nous l'avons laiſſé, c'eſt-à-dire, entrant dans la *Baſtille*, & vous dire, que dès ce moment-là il commença à former le plan de ſon évaſion, en regardant à droite & à gauche lorſqu'on le deſcendit de ſa chaiſe, pour remarquer tantôt le Pont-levis & tantôt la Contreſcarpe, afin de voir par quel endroit il lui ſeroit le plus aiſé de s'échapper. On ne lui laiſſa pas le tems de rêver beaucoup à cela; car on le conduiſit au plus vîte dans la Tour de la *Bretigniere*. Il y a huit Tours à la *Baſtille*, dont chacune a ſon nom, & qui ont toutes quatre étages. La premiere chambre n'eſt proprement qu'un cachot. Elle eſt de plein-pied avec la cour, & ne reçoit de jour que par quelques fentes qui ſont dans un mur épais de quatorze pieds, & dans leſquelles on pourroit à peine paſſer le doigt. C'eſt-là que l'on met les Criminels auſquels on fait le Procès, & dont les crimes ſont graves. Le ſecond étage de ces Tours eſt moins obſcur, & dans les troiſiéme & quatrieme chambres il y a des cheminées; mais ni les unes, ni les autres ne

ſont

ſont éclairées que par une ſeule fenêtre. Elles en avoient autrefois davantage; mais certain Gouverneur de la *Baſtille*, Normand de Nation, & dont le cœur étoit ſans doute peu ſenſible à la pitié, ne trouva pas à propos que les pauvres priſonniers puſſent ainſi reſpirer à leur aiſe; & ne laiſſant qu'une ſeule fenêtre à chaque chambre fit boucher toutes les autres, ne voulant pas que ces pauvres malheureux euſſent la conſolation de recevoir la lumiere par plus d'un endroit. Encore eſt-il bon de remarquer, qu'outre les grilles épaiſſes qui ferment cette unique fenêtre au-dehors, il y en a encore une qui avance plus d'un pied dans la chambre, afin d'empêcher qu'on ne puiſſe paſſer la tête dans l'épaiſſeur du mur, & qu'on ne puiſſe en quelque maniere pomper l'air qu'on n'a pas la liberté de pouvoir reſpirer. C'eſt cela qui cauſe tant d'infirmitez à la plûpart des priſonniers, & qui fait qu'il y en a tant qui perdent l'eſprit dans ce triſte lieu, où on a encore le déſagrément, lorſqu'on eſt logé en compagnie dans quelques-unes de ces chambres, d'y être toûjours mal aſſorti. Ces huit Tours de la *Baſtille* ont chacune leur nom. L'une s'appelle la Tour de la *Bretiniere*; l'autre, de la *Bretaudiere*; la troiſiéme, le *Comté*; la quatriéme, la Tour du *Puits*; la cinquiéme, la Tour du *Tréſor*;

la sixiéme, la Tour du *Coin*; la septiéme de la *Liberté*; la huitiéme, la Tour de la *Chapelle*. On ne sort guéres de celle-là qu'en sortant de la vie, & l'on prétend que c'est-là que sont les *Oubliettes*, par où l'on fait passer ceux qui sont destinez à mourir *incognitò*. L'Abbé de *Buquoit* fut d'abord mis dans la Tour de la *Bretiniere*, & dans une de ces chambres-basses qu'on pourroit appeller cachots, quoiqu'il y en ait encore de soûterrains pardessous. Il fut-là jusques à son premier Interrogat, & ensuite on l'en tira pour le faire chambrer avec quelques autres prisonniers dans une troisiéme chambre. Ce fut-là qu'après avoir sondé les esprits, il proposa à ses Compagnons de misere les moyens qu'il avoit imaginez pour sortir de ce triste lieu; & pour les encourager à prendre confiance en lui, il leur déclara qu'il avoit encore de l'argent & des bijoux qu'il offroit de partager avec eux dès que Dieu leur auroit fait la grace de recouvrir leur liberté. Un discours aussi touchant avoit fort animé les auditeurs; mais un Abbé qui eut moins de foi que le reste de la troupe, jugea qu'il seroit plus sûr pour lui d'en être le délateur, & fit avertir le Gouverneur, des projets de l'Abbé de *Buquoit*, qui fut remis dans la chambre-basse, ou espece de cachot d'où il avoit été tiré, afin d'y faire pénitence de l'envie

l'envie qu'il avoit euë de se sauver. Il resta-là tout seul pendant quelques jours : mais s'ennuyant de cette solitude, & voyant bien qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper par-là, il s'avisa d'un stratagême pour se faire remettre en chambre, ce fut de faire le mourant. Il joüa parfaitement bien son rôle pour celà; car dans le tems qu'il entendit ouvrir sa porte, & qu'on entra pour lui apporter à manger, il parut tout debout, d'un air effaré, tenant son pot de chambre à la main, & se laissa tomber dans son ordure. Il fit ensuite le mort pendant quelque tems, & après avoir essuyé divers remedes, il commença à donner quelques signes de vie quand il vit qu'on foüilloit dans ses poches, & peu-à-peu l'on s'apperçut qu'il pourroit revenir de ce accident, & que la chose dégénereroit en paralysie : ainsi le croyant hors d'état de rien entreprendre, & jugeant qu'il avoit besoin de secours, on le remit en societé. Ce fut alors qu'il sentit renouveller ses esperances : mais ne voulant pas se confier trop légérement à ses camarades, il contrefit avec eux le paralytique, comme il faisoit devant ceux sous la garde desquels il étoit; & résolu d'éprouver les esprits avant de se déclarer, & de bien reconnoître le terrain, il fit ensorte, sous divers prétextes, de voyager dans la *Bastille*, & d'y parcourir

parcourir toutes les Tours, en ſe faiſant changer de tems en tems de chambre; afin de voir par quel endroit il lui ſeroit plus aiſé de tenter l'avanture, & de fixer-là ſon domicile. Après avoir ainſi erré d'une Tour à l'autre pendant quelque tems, il fut mis dans la Tour de la *Bretaudiere*, avec un Gentilhomme Allemand, Lutherien de Religion, qu'on appelloit le Baron de *Peken*, & qui avoit été, dit-on, arrêté pour avoir dit que le Roi ne voyoit qu'au-travers des lunettes de Madame de *Maintenon*. Outre ce Baron de *Peken*, il y avoit encore dans la même chambre un Irlandois, dont l'Abbé ne s'accommodoit pas, & dont il trouva le ſecret de ſe défaire, en le mettant aux priſes avec l'Allemand. C'étoit tous les jours nouvelles querelles, & les choſes en vinrent enfin juſqu'à un Duel; car l'Allemand ayant ſéparé une paire de ciſeaux qu'il avoit, en attacha chaque moitié à un bâton de cottret, & avec cette nouvelle maniere d'épées, préſenta le combat à ſon ennemi. L'Abbé les empêcha d'en venir aux mains, & avertit les Guichetiers de ce qui ſe paſſoit: ſi-bien qu'on trouva à propos de ſéparer ces deux bidets hargneux, L'Abbé auroit riſqué dans cette occaſion de voir éloigner l'Allemand auſſi-tôt que l'Irlandois, s'il n'avoit eu la précaution, quelque tems auparavant, d'entreprendre ſa converſion

converſion à la Religion Catholique ; ainſi on n'eut garde de les ſéparer, & on le laiſſa auprès de l'Abbé, afin qu'il achevât de le perſuader. Dès qu'il ſe vit débarraſſé de l'incommode troiſiéme, il fit confidence de ſon deſſein au Baron de *Peken*, après avoir exigé de lui les ſermens néceſſaires pour ſa ſûreté, & enſuite on examina les moyens les plus propres à l'execution de ce deſſein. Il fut d'abord réſolu d'attaquer un des endroits, où comme j'ai déja dit, il y avoit eu autrefois des fenêtres, & d'en ôter les pierres, dont ce vuide avoit été rempli. On y travailla pendant quelque tems, & l'on commençoit déja à bien eſperer du ſuccès, lorſque ces belles eſpérances furent renverſer par un faux-frere, & voici comment la choſe ſe paſſa. Le Baron de *Peken* qui étoit dans cette chambre depuis plus long-tems que l'Abbé, avoit établi une eſpece de correſpondance avec quatre priſonniers qui étoient à celle de deſſus, & il avoit ſouvent des converſations par le moyen de certains trous qu'ils avoient faits dans la cheminée L'Abbé avoit été admis à ces ſocietez enfumées; mais il n'avoit pas jugé à propos de parler de ſon projet à ces Meſſieurs. *Peken* le fit à ſon inſçu, & le complot fut encore découvert par un nommé *Joyeuſe*, fils d'un Magiſtrat de *Cologne*, que le déſir & l'eſpoir de la liberté engagea

engagea à trahir ses Confreres. L'affaire n'eut pourtant pas d'aussi fâcheuses suites que l'on auroit pû croire : ce projet fut traité de vision, & l'Abbé qui faisoit toûjours extrêmement l'éclopé, dit que Mr. le Baron ayant bû un verre de vin de trop, avoit été faire ces contes pour se divertir, & que l'autre avoit sottement donné dans le panneau. On avoit eu soin de raccommoder ce qui avoit été graté autour de l'ancienne fenêtre; ainsi il n'y paroissoit pas, & tout ce que cette trahison produisit, ce fut de faire changer l'Abbé, qui fut mis dans une autre chambre, afin d'empêcher les communications de la cheminée. On le mit dans la Tour appellée de la *Liberté*, & on lui laissa toûjours son Baron Allemand, afin qu'il pût achever l'œuvre de sa conversion.

Il fallut, dans cette nouvelle chambre, travailler sur nouveaux frais à l'évasion : il n'y avoit plus moyen de chercher à se faire jour au-travers des fenêtres bouchées, cet endroit étoit devenu suspect depuis la trahison, & il y avoit apparence qu'on les observeroit de ce côté-là. D'attaquer les grilles de l'endroit par où il respiroit, il falloit pour cela des limes, & l'Abbé n'avoit pas encore voulu dire qu'il en fût nanti. Ainsi, après avoir tout examiné, il fut résolu de chercher son salut par les lieux, au hazard d'enfoncer dans la matiere fécale. Ceux de cette

cette chambre-là donnoient dans le fossé de la Porte *Saint Antoine*. C'étoit la chose du monde la plus heureuse. Ainsi ce fut-là que l'on s'en tint. On échafauda dans ce lieu puant quelques crampons tirez de la cheminée, & quelques planches du lit servirent à la construction & à la sureté de cet échafaut, & c'étoit là-dessus que l'on se campoit toute la journée pour travailler à faire une ouverture dans le mur, par laquelle à la faveur de certaines échelles de cordes, on pût descendre dans le fossé. Les outils dont on se servoit pour percer une muraille étoient des morceaux de fer, des plaques de cuivre, des cloux & des lames de couteaux dont l'Abbé avoit fait provision dans les diverses chambres où il avoit été transferé, & où il avoit arraché tout ce qu'il avoit pû attraper. On avoit eu soin d'éguiser tout cela aux cruches qu'on donne ordinairement aux prisonniers avec de l'eau, & on s'étoit aussi servi du feu pour rendre tous ces divers morceaux de fer propres à être d'usages. Pour les échelles de cordes, on se servoit des osiers de toutes les bouteilles qu'on avoit accoûtumé d'avoir soir & matin : car à la *Bastille* les prisonniers ne sont point au pain & à l'eau, l'intention du Roi est qu'on leur fasse bonne chere, il paye pour cela ; & quoique son intention ne soit pas tout-à-fait bien

remplie, il eſt ſûr que l'on n'y ſouffre point pour le manger ni pour le boire. L'Abbé avoit donc ſoin de garder l'oſier des bouteilles, & de-peur qu'on ne découvrît l'amas qu'il en faiſoit, & que cela ne le rendît ſuſpect, il avoit décarelé un coin de ſa chambre, & tiré la terre qui eſt ordinairement entre les carreaux & le plancher, & c'étoit dans ce trou qu'il enfermoit comme dans un magazin toutes les choſes qu'il croyoit propres à l'execution de ſes projets. Il y mettoit des bandes de toile qu'il coupoit de tems en tems de ſes draps, & des ſervietes qu'il eſcamotoit: il mettoit enſuite tous les vieux linges en charpie, & après les avoir filé de nouveau, il les mêloit avec les oſiers des bouteilles, & faiſoit de tout cela une corde propre à le ſoutenir dans l'occaſion. Le travail avançoit, & il touchoit quaſi au moment tant déſiré, lorſque tout d'un coup le plancher de la chambre enfonça, & fit tomber l'Abbé & ſon Camarade dans l'Appartement d'un Jéſuite qui avoit l'eſprit troublé, que cette avanture acheva de rendre tout-à-fait fou: car l'Abbé s'étant aviſé de vouloir lier converſation avec lui en Latin, le bon Pere s'imagina qu'il y avoit quelque conſpiration contre lui, & tomba dans la derniere extravagance. Cependant cette avanture rompit les meſures

res de l'Abbé, ſans pourtant le décourager; il eſpera de rentrer dans ſon ancienne chambre, & il y fut effectivement remis dès qu'on en eût raccommodé le plancher : Mais il n'eut pas le plaiſir d'y reſter longtems; car un jour qu'il étoit à table, il vit un Menuiſier qui prenoit des meſures pour faire un guichet à la porte. Cette nouveauté l'allarma, il crut qu'il y avoit des ordres de le reſſerrer de plus près : Mais enfin il ſçut par le Gouverneur, qu'il n'étoit queſtion que de changer de chambre ; qu'on deſtinoit celle-là au Jéſuite fou, & qu'on y faiſoit un guichet afin de pouvoir lui donner à manger par-là. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'Abbé, qui vit bien qu'il falloit renoncer à paſſer par les lieux, & perdre le fruit d'un travail dans lequel l'odorat avoit beaucoup ſouffert. Il diſſimula pourtant ſon chagrin devant le Gouverneur, & ſe ſoumit ſans murmurer, à tout ce qu'il ne pouvoit pas empêcher. Son camarade n'étoit point auſſi Philoſophe que lui, ce contre-tems le mit de fort mauvaiſe humeur, & l'Abbé vit bien qu'il n'y auroit plus moyen de lier partie avec lui, ni de le faire donner dans de nouveaux projets : C'eſtpourquoi pour s'en défaire il lui perſuada de changer de Religion, puiſqu'on avoit mis ſa liberté à ce prix. L'Allemand le fit, mais il n'en fut

pas plus avancé, on le renvoya à la fin de la Campagne pour lui tenir parole, & on trouva des raiſons bonnes, ou mauvaiſes, pour prétexter ce retardement. Mais l'Abbé qui vouloit abſolument en être défait, & qui ne pouvoit plus ſouffrir ſes emportemens, lui conſeilla de faire ſemblant de vouloir ſe tuer, afin d'obliger le Gouverneur à le mettre plûtôt dehors. Le bon Allemand qui ſe faiſoit peut-être un ſcrupule de feindre ainſi toûjours, & que ſes chagrins, ou peut-être ſes remords, jettoient dans le déſeſpoir, ſe réſolut à joüer ſon rôle d'uue maniere naturelle, & lorſque l'Abbé fut couché il ſe coupa les veines avec un petit couteau dont il avoit eu ſoin d'éguiſer la pointe. Après cette belle expédition, il appella d'une voix mourante l'Abbé, qui fut très-ſurpris en s'éveillant de voir des torrens de ſang dans ſa chambre, & ſon camarade dans un auſſi triſte état. Il frappa d'abord à la porte ; c'eſt ainſi qu'on appelle au ſecours dans la *Baſtille*. Les Sentinelles en avertirent le Corps de Garde, & l'on vint bien-tôt voir de quoi il s'agiſſoit. Ce triſte ſpectacle frappa le Gouverneur, qui avoit effectivement eu ordre de mettre le Baron en liberté, & qui, par des raiſons d'intérêt, avoit voulu le garder encore quelque tems. Il lui fit faire tous les remedes néceſſaires

pour

pour étancher son sang, & pour rappeller ses forces. On le transporta dans un appartement plus commode, & l'éspoir d'une prochaine liberté, secondé par les soins qu'on prit de lui, & par la force de son tempérament, le remirent bien-tôt sur pied, & en état de sortir de la *Bastille* où on n'étoit plus en droit de le retenir. Cependant l'Abbé, qu'on ne jugeoit pas à propos de laisser tout seul dans une chambre où on pouvoit mettre plusieurs prisonniers, fut tranferé, parcequ'on ne sçavoit avec qui l'associer, dans un endroit qu'on appelle la *Calotte*, & qui étant au-dessus de la quatriéme chambre, forme le dernier étage de la Tour, & en est proprement le dôme. Ces sortes d'endroits sont les moins désagréables de la *Bastille* dans la belle saison, parcequ'ils sont plus airez; mais on n'y sçauroit durer dans l'Hyver. Ce fut justement dans ce tems-là que l'Abbé y fut mis. Tout y étoit rempli de figures effrayantes, & de Sentences pour préparer à la mort: Ainsi le pauvre Abbé n'y voyant que des objets lugubres, & s'y trouvant d'ailleurs très-incommodé, s'imagina que c'étoit fait de lui. Il se crut empoisonné, & se persuada que le Baron de *Peken* l'avoit trahi en découvrant la manœuvre qu'ils avoient faite dans les lieux, & qu'on vouloit le faire mourir à petit bruit. Il en fut pour-

tant quitte pour la peur ; & ſur ce qu'il répréſenta qu'il ne pouvoit pas durer dans cette *Calotte*, on lui offrit de le mettre en ſocieté avec le Pere *Brandebourg* de *Cleves*, Capucin d'une grande diſtinction, qui avoit été tout-puiſſant auprès de la Reine Doüairiere d'*Eſpagne*, & qui avoit été mis à la *Baſtille* par des raiſons d'Etat & de politique. C'étoit le ſeul à qui l'on permettoit d'avoir des Livres : Ainſi on croyoit que l'Abbé de *Buqnoit* ſeroit charmé de pouvoir profiter de ſa Bibliotheque. Mais comme il n'avoit jamais perdu ſon deſſein de vûë, & qu'il prévoyoit qu'il ne ſeroit pas là en lieu de pouvoir l'exécuter, il dit au Gouverneur, que le Capucin voulant être traité de Prince & ayant de grands airs, il craignoit de ne pas pouvoir ſimpatiſer avec lui, & qu'il aimeroit beaucoup mieux être aſſocié avec quelque bon garçon Proteſtant s'il ſe pouvoit, afin de pouvoir le convertir, comme il avoit fait le Baron de *Peken*. Il avoit ſes vûës en diſant cela, & il n'avoit cherché depuis quelque tems à voyager dans les diverſes Tours de la *Baſtille*, que pour pouvoir ſe rencontrer avec un nommé *Grandville*, dont il avoit oüi parler aux quatre priſonniers avec leſquels il avoit eu commerce par la cheminée, & qui étoit en priſon, parcequ'étant Proteſtant & réfugié depuis long-tems en *Angleterre*,

Angleterre, il s'étoit aviſé de venir faire un voyage à *Paris*. Il y avoit long-tems que l'Abbé ſouhaitoit de s'accrocher avec lui, parcequ'il ſçavoit que c'étoit un bon enfant, & porté de très-bonne volonté pour ſe ſauver, ſuppoſé que l'occaſion s'en préſentât. Le Gouverneur qui ne pénétroit pas ſes vûës, le croyant ſeulement animé de zele pour la Propagation de la Foi, n'héſita pas à lui donner *Grandville* pour compagnon, & le pria de mettre tout en œuvre pour en faire un bon Catholique. L'Abbé fut charmé de ſon nouveau camarade, qu'il trouva beaucoup plus docile ſur les moyens de l'évaſion que ſur les points de Controverſe. Il fut réſolu de travailler de concert à ſe procurer la liberté : On prit des meſures pour cela, & dans ce tems-là on donna deux autres compagnons à M. l'Abbé. Cette augmentation de compagnie lui fit d'abord de la peine : Mais qu'elle fut ſa joye quand il vit que l'un de ces nouveaux compagnons étoit un de ces quatre voiſins de cheminée, appellé le Chevalier de *Soulange*. Il n'en témoigna pourtant rien devant ſes Guichetiers ; mais dès qu'ils furent ſortis, & qu'on eût fermé toutes les portes, *Soulange* & lui s'embraſſerent tendrement, & après que chacun eût répondu pour ſon camarade, la converſation devint générale. On tint conſeil

à quatre ſur les moyens de ſe ſauver, & l'Abbé eut ſoin de s'aſſurer de ſes compagnons, par les ſermens les plus forts: Il leur fit mettre la main ſur les Evangiles; & comme il n'en avoit point, il ſuppléa à cela en écrivant des paſſages de l'Ecriture, ſur des morceaux de papier qu'il avoit ramaſſez des bouchons de bouteilles, ou arrachez des chaſſis de ſes fenêtres: Il ſe ſervit pour écrire de plumes de paille, & fit une une eſpece d'encre avec de la ſuye de la cheminée. Après avoir ainſi écrit quelques paſſages de l'Evangile, il fit jurer là-deſſus ſes camarades: & comme il falloit profiter du tems qu'ils avoient à paſſer enſemble, & ne pas attendre qu'on les ſéparât, l'Abbé ſe détermina à ſe ſervir de ſon corps de réſerve, & déclara qu'il avoit une petite lime qu'il avoit toûjours cachée avec ſoin, & qui avoit échappée à la vigilance de ceux qui l'avoient foüillé. Il fut réſolu qu'avec ce petit outil on limeroit les grilles de la fenêtre, & qu'avec des échelles de corde on deſcendroit enſuite dans le foſſé. L'Abbé avoit conſervé quelques-unes des cordes qu'il avoit filées avec *Pekin*: on en fila de nouvelles, & chacun mit la main à l'œuvre, afin d'avancer beſogne. Mais il penſa leur arriver comme aux ouvriers de la Tour de *Babel*, non pas par la différence des Langues; mais par celles des opinions, &

& il n'y avoit pas moyen de les faire convenir ſur la maniere de l'évaſion. C'étoit tous les jours diſputes nouvelles : L'Abbé vouloit, après avoir levé la grille, deſcendre dans le foſſé, & le remonter enſuite : Les autres étoient d'avis de paſſer par la demi-lune dans le foſſé qui donne hors de la porte. Il y avoit de la difficulté partout. On nomma un Préſident de l'Aſſemblée pour tâcher de ramener les eſprits ; mais il n'y eut pas moyen, & il fut enfin réſolu, que quand on ſeroit une fois deſcendu dans le foſſé, chacun ſe ſauveroit après à ſa mode. Il étoit pourtant dangereux que ceux qui manqueroient leur coup ne coûtaſſent auſſi la partie aux autres, & l'Abbé qui croyoit ſes moyens ſûrs, perdoit beaucoup à ce marché-là. Il s'y accommoda pourtant, & le jour étant pris, ou plûtôt la nuit, pour l'évaſion, on leva la grille dès qu'on crut que tout le monde étoit retiré, & de-peur que des chambres d'en-bas on ne vît des corps ſuſpendus en l'air, on eut ſoin de deſcendre un grand drap qui formoit un nuage devant les fenêtres, & empêchoit qu'on ne découvrît la deſcente. Et comme il falloit faire avancer une machine, afin que la corde ne fût pas attachée à la muraille, pour accoutumer les yeux des Sentinelles à cela, il avoit mis quelques jours auparavant une eſpece de Cadran au

bout d'un bâton qui avançoit dans la cour trois ou quatre pieds plus que la fenêtre. Toutes ſes précautions priſes, & après avoir barboüillé la corde de noir, afin qu'on l'apperçût moins, l'Abbé demanda permiſſion à ſes camarades de deſcendre le premier, promettant de les attendre dans le foſſé pour y recevoir les machines qu'on devoit lui jetter, & dont chacun devoit ſe ſervir à ſa maniere. Il devoit auſſi les avertir par un ſignal, du moment auquel la Sentinelle avoit le dos tourné, afin d'en profiter, & ce ſignal étoit un cordon qu'on avoit attaché à la fenêtre, & qui en le tirant de différente maniere, vouloit dire le pour ou le contre. Tout cela étant ainſi réglé, l'Abbé deſcendit, & fut plus de deux heures dans le foſſé ſans entendre parler de ſes camarades. Il avoit beau tirer le cordon, perſonne ne répondoit, & il commençoit à croire que quelques nouvelles diſputes avoient fait abandonner à ces Meſſieurs le deſſein de ſe ſauver, lorſqu'il vit peu-à-peu deſcendre les machines néceſſaires, & enſuite deux de ſes camarades, l'autre n'ayant pû paſſer par la brêche. Il ſçut que c'étoit cela qui les avoit retenus ſi long-tems, & qu'enfin le pauvre *Grandville* (car c'étoit lui qui étoit le malheureux) avoit eu la généroſité de les exhorter à l'abandonner, diſant, qu'il valoit

valoit mieux qu'il n'y en eût qu'un qui périt. Après ce triste récitatif, l'Abbé exhorta encore les autres à prendre les mêmes mesures qu'il avoit résolu de prendre, & leur offrit de couper la gorge à la Sentinelle en cas qu'elle les découvrît, & d'empêcher par-là qu'elle n'avertît le Corps-de-Gardes. Ses amis persisterent dans leur entêtement; ainsi il prit son parti. La chose réüssit comme il l'avoit imaginée. Il planta son échelle de corde, & l'accrocha contre le Balcon, profitant pour remonter le fossé, du moment auquel la Sentinelle s'éloignoit de lui. Le fossé étant remonté, il escalada encore, & monta dans une goutiere, d'où il sauta dans la ruë *S. Antoine*, par l'endroit où sont les Bouchers, dont un crochet qui tenoit à des estauts, pensa lui fendre le bras. Avant de sortir de la goutiere où il s'étoit retranché, il voulut voir ce que deviendroient ses camarades; mais ayant entendu crier, comme si l'on prenoit quelqu'un à la gorge, & voyant ensuite partir le feu d'un fusil, il crut qu'ils avoient voulu se saisir de la Sentinelle, & qu'ayant manqué de résolution ou de force, ils avoient été découverts, & qu'on avoit tiré dessus. Comme il n'a jamais plus oüi parler de ces pauvres gens, il a eu lieu de se confirmer dans cette pensée, & de croire qu'ils ont péri dans

cette occasion. Il n'eut garde d'attendre un pareil sort dans sa goutiere, & il descendit, comme je viens de le dire, dans la ruë *S. Antoine*, gagna celle qu'on appelle des *Tournelles*, & en faisant bien des contremarches, de-peur d'être suivi, il traversa presque tout *Paris*, & arriva enfin à la porte de la *Conference*, où il trouva des amis qui le cacherent, & qui lui donnerent les moyens de passer dans les Pays Etrangers; car pour cette fois-là il n'eut garde de rester encore à *Paris*, comme il avoit fait après sa sortie du *Fort-l'Evêque*. Il en avoit trop bien payé la façon, & il trouva plus à propos de se mettre en lieu de sureté. Il choisit pour cela la *Suisse*, où il se rendit par la *Bourgogne*, & d'où il tâcha par le moyen du Comte du *Luc*, Ambassadeur de *France*, de faire sa paix avec cette Cour-là. Une de ses tantes présenta même, à ce qu'il dit, un Placet dont voici la Copie, & par lequel vous comprendrez mieux ce que c'étoit que l'affaire de l'Abbé de *Buquoit*. Au reste, j'oubliois de vous dire, que lorsqu'il fut interrogé dans la *Bastille*, on lui fit faire sa Confession générale, & rendre compte de tout ce qu'il avoit fait en sa vie depuis l'âge de quatre ans. La maniere dont on instruit les procez dans ce Tribunal-là, est tout à-fait particuliere. Mais ce détail seroit trop long pour pouvoir

pouvoir trouver place dans une lettre, & le Journal ſeul de ce qui ſe paſſe à la *Baſtille* ſuffiroit pour remplir tout un Volume. Contentez-vous donc, s'il vous plaît, de l'idée que ce Placet vous en donnera.

AU ROY.

SIRE,

La Veuve du feu Comte de *Buquoit*, remontre très-humblement à V. M. que le Sr. Abbé de *Buquoit*, neveu du feu Comte ſon Epoux, a eu le malheur d'être arrêté près de *Sens* pour le ſieur Abbé de la *Bourlie*, envoyé prétendu de Monſieur de *Marlborough*, pour encourager les Faux-Sauniers répandus partout dans la *Champagne* & dans la *Bourgogne*, pour tâcher d'y pratiquer une eſpece de Rebellion. La mépriſe ayant été reconnuë preſqu'auſſi-tôt que le ſieur Abbé fût interrogé, la Cour lui alloit donner ſon élargiſſement lorſque ſes ennemis, qui avoient été informez de la priſon, & le Sieur Archevêque de *Sens* entr'autres, s'aviſerent d'écrire contre lui en Cour, où ils eſſayerent de le faire paſſer pour un homme inquiet & entreprenant, capable de troubler l'Etat, qui avoit mal

parlé du Gouvernement, & de-plus, dont les ſentimens étoient particuliers ſur la Religion. Cette accuſation qui n'avoit de fondement que dans la haine de ceux qui en étoient prévenus ſans rien examiner, & avec qui le ſieur de *Buquoit* avoit eu pluſieurs Procez, dans leſquels l'injuſtice de leur cauſe les avoir fait ſuccomber, ne laiſſa pas de faire impreſſion dans un tems qui faiſoit tenir les yeux ouverts à la défiance. Il y eut ordre de le transferer des priſons de *Sens* en celles du *Fort-l'Evêque*, & l'on le mena de là à *Paris*. Ce fut-là qu'il apprit de quelle maniere ſe traitent les affaires qu'on nomme d'Etat, où le plus ſimple des ſoupçons devenoit un crime, dont la peine étoit de courir riſque d'être enfermé, ſans qu'on pût eſperer d'avoir recours aux uſages & aux Loix pour faire entendre la bonté de ſa cauſe. Effrayé de cette méthode toute nouvelle de pourvoir à l'innocence des accuſez, il jugea à propos d'uſer d'eſprit pour franchir ſa priſon: Mais au lieu de ſe ſervir de ſa liberté, pour aller chez les Etrangers, au hazard mille fois de la perdre de nouveau, quoiqu'il eût expoſé ſa vie pour ſe la procurer, il a pourſuivi en Cour, & pendant près de neuf mois, un ſurſis qui lui pût donner lieu de faire connoître ſon innocence; mais inutilement. Encore que V. M. lui eût fait la

grace

grace de lui répondre un Placet où Elle témoignoit vouloir être informée de l'affaire, Monſieur de *Pontchartrain*, Intendant de *Paris*, qui en devoit rendre compte, & qui étoit tout à la dévotion de Monſieur l'Archevêque de *Sens*, ſut rendre inutiles toutes les précautions de l'Accuſé. Il ſe vit donc comme forcé de ſe mettre en chemin pour paſſer la frontiere. Ce fut dans le moment qu'arriva l'enlevement de M. de *Beringhen*. Le ſieur Abbé, qui pour mieux couvrir ſa fuite s'étoit déguiſé, fut pris pour être du Parti Anglois, & connu enſuite pour n'en être point. S'étant cependant évadé, & ayant été chaudement pourſuivi & repris parceque les forces lui manquoient, il fut battu, volé, chargé de chaînes, mis dans les cachots, & à quelque tems de là transferé de la *Fére* à *Soiſſons*, & enſuite à la *Baſtille*, dans le tems que ne s'étant point encore fait connoître, chacun publioit qu'il étoit un Miniſtre qui des *Sévennes* ſe réfugioit en *Hollande*. Ce fut donc à la *Baſtille*, qu'après avoir ſubi pluſieurs Interrogatoires, tout le ſoupçon conçu devoit ſe diſſiper faute d'aucunes preuves. S'il y avoit eu quelque ſureté à la Juſtice, non-ſeulement il eût bien-tôt vû la fin de ſa peine, & il ſemble qu'elle méritoit du dédommagement: mais, SIRE, ce n'eſt pas ainſi qu'à votre inſçu on en uſe

à la *Bastille* : Encore que personne ne se plaignît, que rien n'accusât plus mon Neveu, on l'a obligé, sous des menaces fâcheuses, de rendre compte de tous les jours de sa vie, sans vouloir même qu'il oubliât ceux dont *David* demande à Dieu, que le souvenir ne s'en présente point à son esprit, après avoir été contraint de s'expliquer. C'est en informant de votre ordre extraordinairement contre lui, qu'on l'a perdu en tous lieux de réputation, car on a aisément cru qu'il étoit un criminel de Léze-Majesté. Mais que s'est-il trouvé dans tout le cours de sa vie, qu'un zele porté un peu trop loin pour l'Etat, & surtout pour la Religion? Et, SIRE, mon Neveu étoit alors très-jeune, & j'employe, pour ce que j'ose dire pour sa défense à V. M. tout son Interrogatoire pour témoin : car pour ce qui est du récolement & de la confrontation, ce n'est point la coûtume d'en user à la *Bastille*, à la décharge de l'innocence, de-peur qu'elle ne paroisse trop par un plus grand éclaircissement. Ainsi, que reste-t-il à mon Neveu de cette espece d'excès qui s'est fait voir dans ses bonnes mœurs, & de tant de soin qu'on a pris pour le perdre? Le titre d'une sorte de crime inoüi jusqu'alors, sçavoir d'être inquiet & entreprenant. Je passe sous silence si les plus grands Saints, en une certain sens,

ſens, ne l'ont point été; car il y a une inquietude qui naît de l'amour du bien ; du moins il ſemble que *Lacédémone* ſe fût aſſez bien accommodée de la hardieſſe & de la vivacité dans ſes Citoyens, elle qui regardoit la molleſſe ou l'indolence, comme un vice ſujet à la peine des Loix, qui en effet engourdit l'Etat, & ne fait que le ruiner. Et comment la promptitude, le feu, l'ardeur, le courage, ne ſeroient-ils pas des vertus qui ſont comme l'ame des actions? Plût au Ciel, SIRE, que vos Sujets ne fuſſent en défaut que de ce côté-là, la dignité du nom François ſeroit ſûre de toûjours ſe ſoûtenir: Mais avoir de l'eſprit & être hardi, ou coupable de faire du mal, c'eſt déja l'avoir fait, & de-plus, c'eſt un mécontent, dit-on, il a été maltraité, cela ſuffit pour continuer le mauvais traitement. C'eſt ſur ces maximes que dans un tems de beſoin on jette, SIRE, V. M. en de très-grandes dépenſes, pour faire périr ſour des murs une multitude d'innocens, & ſans doute au grand préjudice de ſa gloire & de ſa bonté. V. M. SIRE, n'en prendroit-elle point compaſſion? Tous demandent qu'on leur faſſe leur Procès, & qu'on les dépêche de mourir s'ils ſont coupables, car leur vie n'eſt qu'une ſuite de langueur. Une ſi juſte Requête n'eſt point écoutée. Redite ennuyeuſe du Priſonnier.

Tenez

Tenez-vous tranquilles, leur dit-on : c'eſt le mot d'uſage. Comme ſi le feu d'un chagrin qui ne s'uſe point étoit choſe très-facile à concilier avec le repos. Cependant, plus de deux années s'étoient déja écoulées, SIRE, ſans qu'il fût poſſible à mon Neveu de me donner même une ſeule fois de ſes nouvelles, ni à perſonne. Il jugea bien que tout ce qu'il avoit appris au *Fort-l'Evêque*, au ſujet de la *Baſtille*, étoit beaucoup au-deſſous de toute la diſgrace qu'il y éprouvoit : Ses fatigues précédentes avoient déja uſé ſa ſanté, & la dureté de ſa priſon ne la raccommodoit pas ; l'humidité, le défaut d'air, un jour avare qui ne ſe montre qu'à regret par des ouvertures dont les murs ont plus de douze pieds d'épaiſſeur; le retranchement abſolu de toute ſocieté, ſi pénible à un homme vif, cette ſolitude entiere qui laiſſe le cœur ſans ſoûtien, au moment que l'imagination, qui n'eſt point diſtraite, ne s'applique qu'à ſe groſſir ſon tourment ; & pardeſſus tout, la terrible inquietude de n'y voir point de fin, ce qui fait que les uns en perdent l'eſprit, que d'autres entreprennent ſur leur vie ; tel que M. le Marquis *Darremberg* à qui mon Neveu, comme il m'en a aſſuré, a pluſieurs fois arraché le couteau de la main, de même qu'à pluſieurs. Tant de ſujets de douleur, SIRE, lui devoient être un mal très-

très-pressant. Oüi, SIRE, c'est l'intérêt des Administrateurs de cette Prison d'Etat, qui n'ont que leur conscience contre leur avarice, & non le vôtre à qui il en coûte de toutes manieres, de retenir le prisonnier sur qui ils font des profits, qui serviroient seuls à l'entretien d'une petite Armée ailleurs. La longueur de la peine expie le crime, fléchit enfin le couroux de l'offensé; ce qui n'est ici qu'une préparation à en établir la durée. Le plus innocent, à force de souffrir, à la fin est cru coupable. Qui pourroit en effet s'imaginer, sous un Régne juste, qu'il pût être si long-tems & si tristement retenu? Qui le souhaiteroit n'ose parler pour lui, il est regardé comme un criminel d'Etat: cependant les amis manquent, ou par la mort qui les enleve, ou par la facilité qu'on a d'ôter de son esprit ceux qu'on ne voit plus, & surtout ceux que leur malheur nous fait regarder comme inutiles. Desorte que l'homme captif en cet état, doit se considérer comme déja mort avant que de mourir. Il ne vit, SIRE, que pour sentir sa perte. Ah! s'il étoit permis ici de se récrier: *O vûë* des plus affligeantes pour cet amour si intime que la nature nous donne pour nous, plûtôt que pour une pareille désolation! Ce n'est pourtant pas là, SIRE, ce qui affligeoit le plus mon Neveu. La pensée de se voir sous des

des murs, hors d'état de plus faire de bien ſur la terre, après avoir ſacrifié ſon plaiſir & toute ſa jeuneſſe pour joindre à quelques connoiſſances la facilité de l'expreſſion, eſt ce qui l'a le plus tourmenté. C'eſt auſſi cette conſidération, SIRE, pardeſſus tout, qui l'a obligé de recourir de nouveau à l'induſtrie, pour laiſſer vuide la *Baſtille* de ſa perſonne : ce qu'il a ſçu executer le 5. de May dernier à deux heures du matin, ſans aucun éclat, à cauſe des meſures qu'il a priſes ; mais aux dépens de beaucoup de ſueurs & de travail, pendant près de deux ans : Enſorte que c'eſt une évaſion qu'on ne lui doit point trop reprocher, pour ce qu'elle lui coûte. Elle eſt comme le ſupplice de ſa liberté. Mais, le croiriez-vous, SIRE ? Tant de ſoucis & de mauvais traitemens, & ſi injuſtes, n'ont pû affoiblir tant ſoit peu l'amour du devoir dans le cœur de mon Neveu. Comme il a agi après s'être ſauvé du *Fort-l'Evêque*, ou, comme on a dit, au lieu de fuïr en Païs Etranger, il ne s'eſt appliqué, au hazard d'être mille fois repris, qu'à ſe juſtifier. Il ſemble ſe comporter encore mieux au ſortir de la *Baſtille*, puiſque des lieux où il eſt qui le mettent hors d'état d'être inquieté, il demande encore par ma voix à faire connoître ſon innocence. J'y ai intérêt, SIRE, & pour l'amour de la verité,

&

& parcequ'il m'appartient, & auſſi parce que j'ai lieu de craindre que ſon déſeſpoir ne force enfin ſa vertu ; car l'homme ici-bas, qui eſt fragile, donne toûjours lieu d'appréhender, & je le connois pour un homme que les ſuites n'épouvantent point, quand ayant fait de ſon mieux pour choiſir un Parti, ſa conſcience a ſçu chez lui-même le mettre en ſureté. Ses ennemis, SIRE, de même que ſes Juges, prévenus ou gagnez, ſe ſont donc bien mépris, ou ont été très-méchans de l'avoir voulu noircir. Et ne ſeroient-ils pas eux-mêmes les coupables, & vraiment dignes de punition, d'avoir oſé employer le nom de V. M. pour le perdre ? Je demande donc en grace à Votre Majeſté, SIRE, de ſe faire rapporter l'Interrogatoire de mon Neveu, pour ſe convaincre que je dis vrai, quand j'oſe lui aſſurer, non ſeulement qu'il eſt innocent, mais qu'il eſt un de ſes plus zelez Sujets; mais de ces Sujets qui vont droit à la verité, où le Prince trouve cette gloire qui ne doit ſon éclat qu'à la Vertu : Que ſon innocence étant une fois averée, ſes écrouës ſoient partout rayez & biffez, tant des deux Priſons de *Sens* ; ſçavoir de la Ville & de l'Officialité, que de celles du *Fort-l'Evêque*, la *Fére*, *Soiſſons* & la *Baſtille* : triſtes demeures, qu'en trois années de tems ſon infortune lui a ſi injuſtement

ment aſſignée ! Qu'il ſoit rétabli dans tous ſes biens, honneurs, prérogatives & dignitez; que tout ce qu'on lui a pris à différentes fois qu'il a été arrêté, montant à la valeur de plus de ſix cens piſtoles, lui ſoit reſtitué, comme auſſi pluſieurs écrits, le fruits de ſes veilles, qu'il deſtinoit à l'impreſſion, & dont il fait plus de cas que de tous ſes biens, à cauſe de l'utilité qui en pouvoit revenir au Public, pour qui tout ſon plaiſir eſt de ſe ſacrifier; que ſon valet & ſa ſervante, l'un nommé *Fournier*, & l'autre *Loüiſe Dupuis*, qui, profitant de la conjoncture fâcheuſe de ſes affaires, l'auroient volé de la valeur de plus de dix mille écus, & de tous ſes papiers, tant d'écrits de ſcience que de ſes affaires, ſoient pourſuivis à la requête des Procureurs de V. M. n'étant pas en état faire par lui-même aucune dépenſe à cauſe des grandes pertes qu'il a faites; ſauf à la ſage diſcretion de V. M. d'aviſer au ſurplus pour l'indemniſer de tant de ſouffrances, ou en lui donnant un Emploi convenable dans ſes Armées ou dans l'Egliſe, étant également diſpoſé à tout ce que l'on voudra de lui, trouvant tout bon, pourvû que ce ſoit partout le bien qu'il puiſſe remplir, & nous ſerons tous deux obligez d'adreſſer des vœux au Ciel pour la ſanté & proſperité de Votre Majeſté.

Voilà,

Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire ſur le chapitre de l'Abbé de *Buquoit*. J'ai joint la copie de ce Placet à ſon Hiſtoire, parcequ'il en donne en quelque maniere la clef. Mais je dois vous dire, que ceux de qui je tiens & l'Hiſtoire & le Placet, tenoient l'un & l'autre de l'Abbé de *Buquoit* lui-même : ainſi je ne puis être garante de rien, & je vous donne la choſe comme on me l'a donnée. J'ajoûterai ſeulement, qu'on m'a aſſurée que l'Abbé offroit de prouver tous les faits qu'il avance, & qu'il avoit même indiqué un Jéſuite de la ruë *S. Antoine*, appellé le Pere *Reglé*, qui étoit Confeſſeur de la *Baſtille*, afin qu'on pût s'en éclaircir avec lui. Il prétend depuis ſon évaſion avoir erré deux ans en *Allemagne* & dans la *Suiſſe*, couvant partout le grand deſſein qu'il prétend faire éclater bien-tôt contre le Deſpotiſme de la *France*, dont il ſe déclare l'ennemi juré. Nous ſçaurons avec le tems ce qu'on penſera de lui en *Hollande*, où il eſt actuellement, & où il cherche à ſe faufiler avec les Puiſſances. Mais pour le coup, c'eſt aſſez parlé de lui, & même aſſez écrit : j'en ai la tête rompuë, & je crois qu'après une ſi longue lettre, il peut m'être permis de vous demander quartier. Je vous ſouhaite donc le bon ſoir, & je ſuis comme toûjours, *Votre*, *&c.*

LETTRE

LETTRE LXXVI.

DE PARIS.

J'Ai reçu, Madame, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, & que le plaisir que j'ai eu à la lire ne m'a pas permis de trouver longue. Comme vous n'êtes point garante des choses que vous contez, je puis, sans vous choquer, n'avoir pas la plus grande foi du monde en votre récit, quelque joliment qu'il soit fait. Je ferai chercher votre Pere *Reglé* dès que j'en aurai le tems, & je vous rendrai compte de ce qu'il m'aura dit là-dessus. Mais je vous dirai toûjours en attendant, que sans parler de tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'Histoire de l'Abbé de *Buquoit*, une des choses dont je doute le plus, c'est que sa Tante eût jamais osé présenter au Roi un Placet pareil à celui dont vous m'avez envoyé la copie. Jamais la Harangue du *Paysan du Danube*, rapporté dans les Fables de la *Fontaine*, n'y a fait œuvre, & ce n'est plus le tems de parler aux Souverains sur ce ton-là. Sa Majesté ne se seroit point, à coup sûr, accommodée du stile de la bonne Dame, & pour prix de ses remontrances on l'auroit sans doute envoyée à la

Bastille,

Bastille, occuper la place que son Neveu venoit de déserter, & je vois bien plus d'apparence à croire que ce Neveu a fabriqué le Placet en question dans les Païs Etrangers, où l'on peut dire des veritez impunément, & qu'il nous en donne à garder en supposant qu'il y ait eu quelqu'un d'assez hardi dans *Paris* pour lever ainsi le masque. Encore un coup, un excès de sincerité comme celui-là ne conviendroit point dans ce tems-ci. De quelque zele qu'on prétendît le couvrir, il n'est point permis de donner des leçons à son Maître, *Obéïssance vaut ici mieux que sacrifice*, & il s'agit d'obéïr au lieu de raisonner : ainsi sur cet Article-là, s'il vous plaît, *nego.* Nous nous éclaircirons des autres dans la suite, & cependant nous changerons de sujet; car je sçai que vous n'aimez pas à vous entretenir long-tems d'une même chose, & que la diversité vous plaît. Vous avez raison; mais je ne me conforme à votre goût que pour exiger de nouveaux effets de votre complaisance. Il peut vous souvenir qu'en vous demandant l'Histoire de l'Abbé de *Buquoit*, je vous priai aussi de me faire part de certain *Mercure* que vous m'avez cité autrefois. Le peu que vous m'en avez dit, m'a donné envie d'en sçavoir davantage; & comme ce Livre est imprimé en *Hollande*, & que par conséquent

quent on ne le débite point ici, il faut, s'il vous plaît, que vous m'en fassiez part : Je vous en ai déja prié, mais vous ne pouviez pas faire tout à la fois. Vous voilà quitte de l'Histoire de l'Abbé, & voici le tour du *Mercure*, pour lequel je n'ai pas moins d'empressement. Je m'apperçois cependant que voilà bien de la peine que je vous donne, & je voudrois bien pouvoir vous en dédommager par le récit de quelque agréable Avanture : mais la saison est présentement stérile, & il ne se fait ni Mariage, ni Batême, ni Enterrement qui soit assez intéressant pour devoir vous être conté. *Paris* languit faute d'évenemens qui réveillent un peu les esprits que la misere accable, & la plûpart des gens tomberoient dans la létargie si les visites de leurs créanciers, & leurs vigoureusés poursuites ne les tiroient de cet état d'indolence. Je ne puis donc vous faire part que d'une Avanture arrivée en Province, & dont les principaux Acteurs vous sont très-connus. Vous sçavez que le Comte de M... Colonel d'un Régiment, avoit épousé Mademoiselle de T. riche Héritiere : mais ce que vous ne sçavez pas, c'est qu'étant allé joindre son Régiment, ainsi que son devoir l'exigeoit, & ayant été obligé de faire céder l'amour à ce devoir, il laissa sa chere Epouse dans ses Terres, les adieux avoient été tendres

de

de part & d'autre, & l'Epouſe avoit reſté ſi déſolée, qu'elle eut beſoin des conſolations de ſon Curé pour ſoûtenir toute la douleur que cette cruelle abſence lui cauſoit. Ses conſolations furent efficaces, la Belle affligée eſſuya ſes larmes; mais enfin le conſolateur pouſſa les choſes plus loin que ſa commiſſion ne portoit. La Dame prit du goût pour lui, mauvais ſelon moi, qui ſuis fort de l'avis du Proverbe, qui eſt, de *n'aimer le Prêtre qu'à l'Autel*, &c. & qui m'accommoderois mieux du plus petit Mouſquetaire que de l'homme d'Egliſe le mieux poudré. Mais enfin chacun a ſon goût, & il n'en faut pas diſputer. Celui de la Comteſſe de M. la détermina en faveur de ſon Curé. Peut-être fut-ce auſſi faute de mieux; car à la campagne on n'a pas l'agrément de pouvoir choiſir comme à *Paris*. Quoiqu'il en ſoit, l'intrigue ſe forma, & malgré les précautions de ces deux Amans, les domeſtiques s'apperçurent de leur intelligence. On prétendit que ce commerce étoit criminel, & l'un des plus zelez pour l'intérêt du Maître, ſe détermina à l'aller avertir de ce qui ſe paſſoit chez lui; & quoiqu'il ſçût bien que de pareils avis ſont toûjours moins agréables qu'utiles, il voulut s'expoſer à encourir le ſort du *Corbeau*, pour garantir ſon Maître de celui d'*Acteon*. La queſtion étoit de ſe hâter, de-

peur que l'avis ne vînt après coup. Il prit donc la poste sur quelqu'autre prétexte, & joignit au plus vîte le Comte, qui sans s'amuser à faire des réfléxions à la maniere de *Joconde*, sur une avanture à-peu-près pareille, prit la poste à son tour, & arriva *incognitò* chez lui, où il se cacha en lieu d'où il pût voir ce qui se passoit; & après avoir été convaincu de ce qu'il cherchoit, & qu'il n'auroit pas voulu trouver, & avoir vû entrer le Pasteur dans la chambre de sa brebis chérie, & avoir entendu mettre le verroüil en-dedans, il sortit de son embuscade, fit enfonser la porte de cette fatale chambre, & interrompit le Curé au milieu de sa période amoureuse. Ce ne fut pas tout, sans respecter son caractere, il fut lié & garotté, & on lui fit sur l'heure la cruelle opération que l'Oncle d'*Eloise* fit autrefois subir au fameux *Abelard*; après quoi le Gradué fut attaché à la queuë d'un cheval, & traîné ainsi ignominieusement jusques à la riviere de... dans laquelle on le précipita, & où en perdant la vie il éteignit ses criminelles ardeurs. La Dame qui les avoit fait naître, fut conduite par son Epoux dans un Couvent, où elle est étroitement renfermée, & le Comte reprit la Poste après cette vigoureuse expédition, & rejoignit si vîte son Régiment, qu'on n'eut quasi pas le tems de s'appercevoir qu'il

qu'il s'en fût absenté. On n'a point fait encore de poursuite, & pour l'honneur de la famille les parens ont tâché d'assoupir la chose, en donnant à ceux du Curé quelque somme d'argent pour empêcher l'éclat qu'ils auroient pû faire. Ainsi cette avanture n'a pas fait jusques ici tout le bruit qu'elle auroit dû faire. On la sçait pourtant; mais comme le Comte n'a péché que dans la forme, en se faisant justice lui-même, & que c'étoit le Curé qui avoit tout le tort, personne ne s'est avisé de se déclarer Partie dans cette affaire, & je crois même que le Roi fera toûjours semblant de ne pas la sçavoir; du moins il me semble que c'est le meilleur parti qu'il y ait à prendre là-dessus, & que la vengeance d'un mari outragé est bien pardonnable, surtout lorsqu'elle n'a qu'un Curé de Village pour objet. J'admire la retenuë du Comte dans cette occasion, & la modération qu'il a euë de ne pas sacrifier aussi sa femme à son ressentiment. Je ne sçai si cela n'auroit pas même mieux valu pour elle; car outre que, comme dit l'Opera, *c'est unir deux Amans que de les immoler ensemble*, outre cela, dis-je, elle doit faire du bien mauvais sang dans l'endroit où elle est enfermée. Plus de retour pour elle dans le cœur de son Epoux, plus de moyen de revoir le monde, ni d'y pouvoir paroître

avec honneur. Une pareille vie doit paroître pire que la mort à une jeune personne, & c'est mourir cent fois par jour que de vivre d'une maniere si triste. Voilà où le crime conduit tôt ou tard. Et ce seroit matiere à des réfléxions aussi sérieuses qu'utiles, si je ne sçavois que vous n'avez pas besoin de leur secours pour vous tenir dans les régles du devoir, & si je ne sçavois encore que vous vous entendez beaucoup mieux que moi à faire des réfléxions, & que ce seroit, comme on dit, parler Latin devant les Cordeliers : c'estpourquoi je m'en tiens à ma narration. En voici encore une autre, Madame L... votre bonne amie, & la mienne, fut visitée ces jours passez par un Gentillâtre campagnard, mari d'une de ses proches parentes, & tourné à-peu-près comme Mr. de *Sotenville.* Le preneur de lievres fut régalé dans la maison, après quoi il prit congé & parut regagner le chemin de sa chaumiere. Mais au lieu de cela, il fut se cacher dans une chambre où il sçavoit que Madame L... tenoit ses bijoux. Il avoit vû ouvrir le cabinet où ils étoient renfermez, & cet objet lui avoit inspiré la tentation de les voler, pendant que les gens de la maison passoient la soirée dans un appartement assez éloigné de celui où l'on couchoit, & que les Domestiques soupoient tranquillement dans

la

la cuisine. Comme on le croyoit parti dès l'après-midi, on n'auroit jamais tourné le soupçon de son côté; & comme il connoissoit parfaitement bien les êtres du logis, il lui auroit été aisé de sortir par une porte de derriere, & de s'évader sans être apperçu; mais quelques justes que fussent ses mesures il manqua pourtant son coup. Il avoit déja ouvert le cabinet, & les bijoux étoient dans sa poche, lorsqu'il prit envie aux enfans de Madame L... d'entrer dans cette chambre pour y joüer à *Colinmaillard*. Le Gentilhomme n'eut que le tems de se cacher derriere la Tapisserie, en les entendant venir. Mais quelque caché qu'il fût, la troupe enfantine l'eut bien-tôt déniché. Que faites-vous là, mon cousin, lui crierent-ils d'abord? Chut, répondit-il, je m'étois caché pour vous faire peur, mais il n'en faut rien dire. Quand on parle à des enfans, on n'a pas besoin d'être fort éloquent pour persuader. Ceux-là donnerent dans le panneau, & promirent le secret. Le Gentilhomme voulut exiger d'eux des sermens; mais ils répondirent ingénument qu'ils ne sçavoient pas jurer. Heureuse ignorance, & qu'il seroit à souhaiter que ce jargon infernal fût inconnu parmi les Chrétiens! Qu'il y auroit de gens de moins en enfer! Mais ce n'est pas de quoi il s'agit à présent, & il faut revenir à

notre Hiſtoire. Le Gentilhomme voleur voyant bien qu'il ne pouvoit pas beaucoup compter ſur la parole de ces petits marmots, prit ſur le champ le parti de les mettre hors d'état de révéler ſon ſecret; du moins par ſes manieres on a eu lieu de croire que c'étoit ſon deſſein. Il mena ces pauvres innocens dans certains lieux qu'on n'a pas accoûtumé de nommer autrement, & faiſant dégouter la chandelle au fonds, il les faiſoit regarder par certaines ouvertures où l'on ne met pas ordinairement la tête, & en leur diſant qu'il y avoit quelque choſe de beau là-dedans, il paroiſſoit avoir envie de les y faire culbuter. Mais le nombre l'épouvanta, & il jugea bien qu'avant d'être au quatriéme ils auroient le tems de crier au ſecours; ainſi il les quitta après leur avoir encore recommandé le ſecret, & monté ſur ſa *Roſſinante*, reprit le chemin de ſon Village. Mr. & Madame de L... revinrent auſſi dans leur chambre. On fut ſurpris de trouver le cabinet ouvert, & plus ſurpris encore de n'y plus trouver les bijoux. Les enfans furent queſtionnez, & après avoir dit qu'en conſcience ils ne pouvoient pas révéler le ſecret, parcequ'ils avoient promis de le garder, ils conterent pourtant le fait, parcequ'on leva leurs ſcrupules, en leur faiſant comprendre qu'il falloit obéïr au pere & à la mere. Vous croyez bien

bien qu'après leur récit on n'héſita pas à deviner qui étoit le voleur. On courut après lui, & on le ratrapa avant qu'il eût rejoint ſa maiſon. Il fut obligé de reſtituer, parcequ'on le trouva neanti du vol. Il proteſta que c'étoit ſon coup d'eſſai, & qu'il n'en avoit jamais fait d'autre de ſa vie. On le livra à la confuſion qu'il devoit avoir de ſon crime, & au déſeſpoir de l'avoir commis ſans ſuccès, aux reproches continuels de ſa femme à qui on apprit le fait, & à cauſe de l'alliance on n'a pas voulu faire aucune pourſuite contre lui. On a raiſon de dire, que ce que Dieu garde eſt bien gardé; car ſelon toutes les apparences ces enfans riſquerent beaucoup dans cette occaſion, & ils l'ont échappé belle. Le Ciel les a benis à cauſe de leur innocence, & de la bonne éducation que leurs proches leur ont donné : car il ne ſert de rien de les inſtruire dans l'art de plaire aux hommes, ſi on ne leur inſpire pas de bonne heure le déſir de plaire à Dieu, & ſi on ne leur en enſeigne pas les moyens. Mais je m'apperçois que je ſuis bien moraliſte aujourd'hui: cela ne m'arrive pas ſouvent, & me convient moins qu'à tout autre. Un Marquis à qui il auroit mieux convenu, malgré ſa condition, de mener la charruë, que de prendre ſéance dans les Etats d'une Province, donna ici une Scéne aſſez plaiſante.

Il ſuivit la Cour à la chaſſe, & ayant oüi-dire à un de nos Princes, que la chaſſe de la Pie étoit fort agréable, & qu'il l'aimoit beaucoup, il retint ce mot, & dès le lendemain le bon nigaut mit nombre de gens en campagne, & livra une cruelle guerre aux pauvres *Margots*. Jamais il n'en fut fait un tel carnage. Le Marquis Provincial, accoûtumé à tirer aux Lievres, & aux Perdrix, pour avoir le plaiſir de les manger, s'imaginoit que toutes les chaſſes avoient un même but; ainſi après avoir mis bon nombre de Pies par terre, il en fit charger un mulet, & les envoya au Prince, avec une lettre dont le ſtile répondoit à la beauté de ſon génie. Monſeigneur, diſoit-il, votre Alteſſe dit hier qu'elle aimoit la chaſſe de la Pie, & le deſir que j'ai de vous plaire m'a obligé d'en faire chercher partout, afin de vous épargner la peine de les tuer vous-même. Je vous en envoye la charge d'un mulet, qui eſt tout ce qu'on a pû trouver aujourd'hui, quoique j'aye envoyé en bien des endroits différens : je ſerai plus heureux une autrefois, & j'eſpere que je pourrai en ramaſſer davantage. Le mulet fut conduit en pompe & en magnificence chez le Prince : Et comme un préſent de cette nature avoit toute la grace de la nouveauté, il devoit naturellement être agréable ; auſſi fournit-il ma-

tiere

tiere à rire aux dépens du Provincial. Cependant, pour que la Scéne ne fût pas plus long-tems ensanglantée, on pria le Marquis de faire quartier aux Pies; car du train dont il y alloit, il en auroit bien-tôt dépeuplé le Pays, & croyant faire par-là sa Cour, & peut-être sa fortune, peu s'en fallut qu'il ne chantât, en voyant ces petites Babillardes par terre :

Quel spectacle charmant, pour un ambitieux!
Ces Morts de tous côtez étendus dans la plaine,
Me sont des sœurs de la fin de ma peine, &c.

Vous pouvez par-là juger du bel esprit de ce Marquis, & de l'envie que j'ai de vous faire plaisir, par le soin que je prens de vous conter tout ce que je sçai. Adieu, j'attens votre Mercure, & suis de tout mon cœur, ainsi que vous, jusques au dédit,

Votre, &c.

LETTRE LXXVII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

IL faut donc vous obéïr promptement, Madame, & sans s'amuser à vous faire des remercimens pour les Histoires que

vous m'avez contées, ni à loüer la justesse de vos réfléxions sur celles de l'Abbé de *Buquoit*, il faut, dis-je, passer vîte au Mercure que vous souhaitez de voir. J'ai été d'abord un peu embarrassée sur la maniere de vous donner contentement; car de vous envoyer le Livre, outre que cela grossiroit trop le paquet, comme ceux qui sont imprimez en Hollande sont de contrebande à *Paris*, on pourroit vous faire des affaires là dessus, supposé qu'on ouvrît les lettres. Ainsi, comme je serois au désespoir qu'il vous arrivât le moindre chagrin, & que je ne cherche qu'à vous procurer du plaisir, j'ai imaginé un moyen de le faire sans risque; c'est d'inserer, toutes les fois que je vous écrirai, quelque fragmens de ce Mercure dans mes lettres, & de vous l'envoyer ainsi morceau par morceau. Je vais commencer à présent par le début de l'Auteur. Il est bon de vous avertir que cet Auteur est féminin, & que pour donner plus de relief à l'Ouvrage, on suppose que c'est de *Versailles* qu'une prétenduë Comtesse L.. M.. écrit à son amie de Province. Voici comment elle débute.

Nouveau

Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe.

A Verſailles le 1. *de Novembre* 1710.

VOus me faites bien de l'honneur, Madame, de vous adreſſer à moi, pour ſçavoir le ſuccès du nouveau Mercure Galant. Vous pourriez conſulter un goût meilleur que le mien, & il ne me convient pas trop de décider des Ouvrages d'eſprit. Cependant s'il ne s'agit que de vous apprendre les ſentimens de la Cour là-deſſus, & de certifier la verité de certains faits, j'oſe aſſurer que vous ne pouviez pas mieux tomber, puiſque le rang que je tiens ici, & les liaiſons que j'ai avec les perſonnes qui ſont le plus avant dans la confidence de nos Divinitez, font que je n'ignore preſque rien de ce qui ſe paſſe dans notre Cour. Ainſi éclairant les choſes de près, vous pourrez compter que les nouvelles que je vous donnerai ſeront de la premiere main. L'envie que j'ai euë de ſatisfaire votre curioſité, a fait que j'ai lû le nouveau Mercure avec beaucoup d'application. Le nom de l'Auteur m'avoit déja prévenuë à ſon avantage, & je n'ai jamais douté que celui qui nous a donné ces jolis amuſemens ſérieux & comiques, ne fût très-propre à amuſer agréablement le Public. Les ſenti-

mens ſont pourtant partagez à la Cour & à la Ville ſur le ſujet de ce nouveau Mercure. Les flatteurs à gages l'élevent juſques aux nuës. Les rigides Partiſans de la verité prétendent qu'il devroit la dire un peu plus hardiment, & moi prenant un milieu entre les deux contraires, je le plains extrêmement de la contrainte où il eſt, & je m'imagine que s'il pouvoit donner l'eſſor à ſon eſprit & à ſa plume, ſon Livre en ſeroit mille fois plus joli, & que nous y trouverions des petites Hiſtoriettes que la gênante Politique ne lui permet pas d'inſerer. Cette ſituation eſt triſte pour un Auteur, & il ſemble que Mr. *Dufreſni* veut nous faire ſentir ſon état dans l'Enigme qu'il nous propoſe.

Je commande aux humains, & tout homme eſt
mon Maître,
Ou du moins tout homme peut l'être.
Les Dieux exprès pour moi bâtirent un Palais.
J'habite un logement où je n'entrai jamais.
Dans un abîme on voit le lieu de ma naiſſance.
Dans mes tendres liens, je reſte avec conſtance.
Comme Socrate, *en ma priſon,*
Je ſuis libre & ſuivant quelquefois la raiſon,
Souvent ainſi qu'un fol j'obéis au caprice
De la rage & de l'injuſtice.
De Calvin *en public, j'ai ſoûtenu l'erreur,*
Lorſqu'un Sçavant Compoſiteur,

Du

Du feu d'enfer bravant la rage,.
A fait, pour me flatter, un dangereux ouvrage.
J'en suis Juge définitif.
Mon sentiment primitif
N'est point sujet à dispute.
Lorsque contre l'air je lute,
Aux plus déterminez, mes mouvemens font peur.
Sans me voir, on m'entend, ainsi que le tonnerre:
Mon Art réussit mieux à la Cour qu'à la Guerre.
Au Medecin, sans bruit, j'annonce mon malheur.
Du grand Nostradamus, *mainte Centurie ancienne,*
Dit qu'aucuns animaux mordans,
Téméraires, outrecuidans,
Perdront leur liberté, en me donnant la mienne.

Pour peu que vous vouliez faire attention sur cette énigme, vous n'aurez pas de peine à l'expliquer, & à voir que c'est de la langue dont il est question, & le dernier mot vous prouvera que notre Auteur n'ose donner trop de liberté à la sienne, de peur d'encourir le sort de *Bussi* & de tant d'autres, & qu'un excès de sincerité a autrefois logez à la *Bastille*. Il pousse même la complaisance si loin, que pour se conformer à cet esprit de dévotion qui regne à présent

présent à la Cour, il va puiser dans la vie des Saints dequoi enjoliver son Mercure, & prendre le nom de ces Héroïnes dans les Litanies. Le cas est nouveau, & je ne me serois jamais attenduë à trouver la conversion d'*Aglaé* dans un Mercure Galant. Le Batême de Mademoiselle de *Valois* en a donné l'occasion, & notre Auteur ne l'a pas laissé échapper. On voit bien qu'il veut tout mettre à profit. L'on trouvera l'utile où l'on ne cherchoit autrefois que l'agréable, & je ne désespere pas qu'avec le tems le Mercure Galant ne devienne un Livre de dévotion ; ou que du moins par un heureux assemblage de sérieux & de comique, on n'y trouve dequoi faire la matiere de ces Sermons, dans lesquels les Prédicateurs Italiens trouvent le secret d'émouvoir plusieurs passions à la fois. L'article de *Doüai* nous prouve encore les ménagemens que l'Auteur du Mercure croit être obligé de garder. Il passe là-dessus comme chat sur braise, & encore un coup, je le plains de n'avoir pas les coudées franches. Etre toûjours obligé de joüer à tort & à travers ; paroître content quand nous n'avons rien moins que les rieurs de nôtre côté ; en un mot, n'oser dire ce qu'on pense seroit quelque chose de plus fâcheux pour moi que la gêne, & j'aimerois mieux ne point écrire que d'être obligée de le faire sur ce plan-là.

Je

Je m'en ferois formé un tout opposé, & à l'exemple de *Boileau*, j'aurois voulu appeller *un chat*, *un chat*. Mais, Madame, toutes les réfléxions que vous me faites faire là-dessus, me font tout-d'un-coup naître l'envie de suppléer à la timidité de Mr. *Dufresni*, en vous donnant tous les mois les nouvelles qu'il supprime. Je m'engage par-là à vous donner un nouveau Mercure de ma façon, dont vous ferez part à vos amis, à condition, s'il vous plaît, qu'on ne sçaura pas qu'il vienne de moi: car comme je prétens parler franchement, je ne veux pas aussi que ma franchise me fasse des affaires. Quel plaisir d'intriguer les curieux! De sçavoir ce qu'on pensera de mon Ouvrage, sans que ce que l'on en dira puisse m'être suspect de complaisance ou de malignité. L'Anneau d'*Angelique*, dont j'espere de me servir à propos, fera le nœud de l'affaire, & par son secours je pourrai vous procurer du plaisir, en vous contant bien des petites choses qui se passent ici, & qui ne viennent point à la connoissance de tout le monde; & comme les liaisons que j'ai dans plusieurs Cours Etrangeres, & même ennemies, m'obligent d'y entretenir des correspondances, je vous ferai part de toutes les nouvelles que je sçaurai de tous ces divers Pays, & ne me bornerai point à celles de *Paris*. Cependant je m'apperçois que je n'entreprens

pas

pas un petit opera. N'importe, il n'y a plus moyen de reculer, & il eſt queſtion ſeulement de donner à ceci la forme qu'il faut. Mr. *Dufreſni* nous apprend qu'un Mercure ſans Enigmes ſeroit un almanac ſans prédictions, un plaidoyer ſans citations, & une converſation ſans équivoques. Il faut donc ſe conformer à l'uſage, & propoſer une Enigme : il faudroit même, ce me ſemble, qu'elle fit la clôture du Mercure; mais je crois qu'on me permettra bien de débuter par-là, puiſque, comme dit *Don Japhet d'Arménie*, *il n'importe guéres que Paſcal ſoit devant, ou Paſcal ſoit derriere.* J'eſpere qu'on me pardonnera, ſi je ne garde pas tout-à-fait la ſymétrie dans ce coup d'eſſai. A force de forger on devient forgeron, & nous pourrons bien nous perfectionner avec le tems. Voici toûjours par proviſion l'Enigme, ſauf à la mieux placer une autre fois, au cas qu'on trouve qu'elle ne la ſoit pas bien à préſent.

ENIGME.

JE ſçai former par ma ſtructure
Ce qui conſerve l'Univers :
Et l'on pourra voir dans ces Vers
Le déſaſtre de ma nature.
Mon pauvre corps ſec & fragile,
N'a pour s'aider ni pieds, ni mains :
Cependant des jeunes mondains

Me font en divers lieux de nuit trotter la
Ville.
Ma tête est un peu longue & platte :
Elle n'a ni bouche, ni nez ;
Et vous serez bien étonnez,
Que sur elle aucun œil n'éclatte.
J'en ai un, mais c'est sur le ventre :
Il sert d'oreille & de gozier,
D'où par un degré de papier
On peut aller jusqu'à mon centre.
Ma langue d'une étrange sorte
Tient à mes dents, & pend si bas,
Qu'afin qu'elle ne tombe pas
D'ordinaire un cheval la porte.
Mon pauvre cou, quoique sans crime,
Par sept licous, & cinq bourreaux
Qui cherchent des tourmens nouveaux,
Est une éternelle victime.
De mon mal chacun se contente ;
Il cause la joye & le ris :
Mais insensible à ce mépris,
Mieux on me bat, & mieux je chante.

Je ne doute pas qu'il ne vous soit aisé d'expliquer cette Enigme, & j'attens votre explication. Vous attendez sans doute aussi de moi quelque nouvelle galante. En voici une que je reçois & que je vous envoye. *Suonate*, pour ne pas vous donner le tems de vous impatienter, &c, Voilà, Madame, de quelle maniere l'Auteur du Mercure

cure imprimé en *Hollande* ; débute, & le plan de son Ouvrage, & je crois aussi qu'en voilà assez pour le coup. Je vous en donnerai de tems en tems des lambeaux que vous pourrez ensuite rassembler, & je reprendrai dans la premiere lettre que je vous écrirai, l'endroit par où je finis dans celle-ci, & que j'ai eu soin de marquer. Mais je sauterai toutes les nouvelles de guerre qui seroient vieilles à présent ; & dont la récapitulation ne pourroit qu'être ennuyeuse pour vous & pour moi. Je me contenterai de prendre toutes les petites Historiettes, & les endroits les plus intéressans du Livre. Enfin, je ferai comme pour moi, & j'espere que vous en serez contente. On me mande de la *Haye*, que l'Abbé de *Buquoit* se donne de terribles mouvemens dans ce Pays-là, pour tâcher de faire réussir son projet contre le Despotisme. Je ne sçai s'il trouvera le secret de persuader. La conjoncture n'est pas favorable pour lui, & la malheureuse catastrophe de l'Abbé de *Guiscard*, qui avoit joué un rôle à-peu-près pareil dans les Pays Etrangers, outrant même les choses par des libelles injurieux contre la Cour ; & qui dans les suites s'est trouvé coupable de crime de Haute Trahison en *Angleterre*, va bien diminuer la confiance qu'on auroit pû prendre en ces échappez de la *France*, qui vont partout

faire

faire les plaignans. *Guiſcard* avoit ſçu par-là ſe procurer de groſſes penſions & de l'emploi : il paroiſſoit ennemi irréconciliable du Pouvoir Deſpotique, & enfin on a trouvé des lettres qu'il faiſoit paſſer en *France* par le Portugal, dans le paquet même de l'Ambaſſadeur d'*Angleterre*, par leſquelles il paroiſſoit avoir des ſentimens fort oppoſez à ceux qu'il avoit d'abord fait éclater. Comme il ne croyoit pas être ſoupçonné, il donnoit lui-même ſes lettres à la Comteſſe de *Portmore*, qui les envoya à *Lisbonne* au Comte ſon époux, & ce manége auroit continué, ſi les avis que certaines gens donnerent contre *Guiſcard*, n'euſſent obligé les Puiſſances à l'obſerver de plus près. On ouvrit ſes lettres, & on y trouva dequoi s'aſſurer de lui : il fut arrêté dans le Parc de *S. James*, & conduit devant le Sécretaire d'Etat, où de déſeſpoir de ſe voir découvert, & odieux dans tous les Pays du monde, il ſe jetta comme un furieux ſur l'un de ſes Juges, & lui porta des coups qui auroient été mortels, ſi le canif dont il s'étoit ſervi pour cela ne ſe fût rompu dans ſes mains, & s'il ne fût pas venu promptement du ſecours. Il reçut quelques bleſſures dans cette occaſion, & les aigrit beaucoup par la réſiſtance qu'il fit lorſqu'on voulut le panſer, & par le refus de prendre de la nourriture, & quel-

ques

ques jours après il mourut dans les prisons de *Neugate* en vrai désesperé. La Reine permit qu'il fût enterré sans bruit dans un cimetiere voisin de cette prison, qu'on appelle le cimetiere de Christ. Cependant, comme on s'étoit attendu à le voir mourir d'une maniere convenable au crime dont il étoit accusé, on lui avoit fait d'avance une Epitaphe, dans laquelle le genre du supplice qu'on croyoit lui être destiné étoit assez bien dépeint. La voici.

EPITAPHE

De l'Abbé de Guiscard.

Voyez quel rang obtient au Temple de memoire,
Un nom fait pour un grand destin!
Voyez quelle éclatante gloire,
M'accompagne jusques à ma fin!
A la posterité future,
Pour se faire un nom glorieux,
D'autres vont conter l'avanture,
Qui remplit de leurs jours, le nombre précieux.
Moi pour anéantir l'envie,
Sur l'éclatant bruit de mon sort,
Au lieu de parler de ma vie,
Je n'offre à vos yeux que ma mort.
Quel triomphe pour moi, qu'on sçache
Que pour me voir périr on court de toutes parts!

Car

Car je n'expire point dans mon lit comme un lâche,
Ni même confondu ſous les Lauriers de Mars.
Non, non, élevé ſur la terre,
Et loin du profane vulgaire,
En haut j'attire les regards!
Mais quel ſuperbe Mauſolée,
N'eſt-il point préparé pour honorer mes os!
Toute la nature empreſſée,
L'air, le feu, la terre & les flots,
Veulent avoir quelque partie
D'un corps, qui dans l'air ſeul daigne perdre la vie.

Vous jugez bien, Madame, qu'après cela on ne ſe fiera pas beaucoup aux François qui voudront faire les mécontens. On n'a point oublié la Politique du feu Cardinal de *Richelieu*, ni le Proverbe qui dit, que pour trop prouver, l'on ne prouve rien. La conduite du malheureux *Guiſcard* prouve cette vérité : car on ne ſçauroit lire ſes Mémoires ſans horreur, ni comprendre comment il a pû ſe raccrocher enſuite avec la France. Après cela il faut convenir qu'il n'étoit pas le plus régulier du monde dans ſa conduite ni dans ſes mœurs. Mais il eſt mort, ainſi il faut laiſſer ſes cendres en repos, & ne plus parler d'une choſe qui n'eſt point à la gloire de notre Nation. Je plains la famille de ce malheureux ; car quoique

quoique les fautes ſoient perſonnelles, cela ne laiſſe pas d'être très-déſagréable pour des parens, & ſurtout pour des gens de Condition. Comme ſa mort a abregé la procedure, on n'a pû ſçavoir le détail de ſon crime; mais ſon déſeſpoir fait bien voir qu'il ſe ſentoit coupable, & qu'il ne cherchoit qu'à ſe faire tuer pour éviter la honte du ſupplice. Voilà comme un abîme appelle un autre abîme, & voilà ce que je puis vous apprendre de plus nouveau. Les Alliez font de grands projets pour la Campagne future, qui apparemment ne ſera pas plus heureuſe pour nous que les autres l'ont été; car il faut convenir qu'ils ſont mieux en Généraux que nous, & que nous ſerions bien en peine de pouvoir leur en oppoſer qui fiſſent paroli au Prince *Eugene* & à Milord *Marlborough*. Ainſi nous avons beau compter ſur des nombreuſes Armées; à quoi ſervent les bras quand ils manquent de tête pour les faire agir à propos? Et que peut-on attendre à préſent, puiſque toute la valeur du Duc de *Vendôme* n'a pû garantir la *Flandres* dans le tems qu'il y commandoit? Jugez ſi ſon abſence accommodera les affaires? Mais laiſſons-là les pronoſtics, puiſque nous n'en ſçaurions faire d'agréables, à chaque jour ſuffit ſa peine, & il ne faut pas s'affliger avant le tems. Vous voyez bien que le Commerce
des

des Ennemis de la *France* ne m'a pas gâté le cœur, puiſque je parle en bonne Françoiſe. Mais je vous avouë que la douce liberté avec laquelle l'on vit dans cette Ville neutre, me fait ſouhaiter qu'une bonne paix réuniſſe les eſprits, & rétabliſſe la bonne intelligence & le Commerce entre les Voiſins. Je crois que tout bon Chrétien doit faire des vœux pour cela, & que la guerre étant un fleau de Dieu, nous devons ſouhaiter de la voir finir, & le ſouhaiter avec autant d'ardeur que je ſouhaite d'avoir le plaiſir de vous embraſſer. *Je ſuis, &c.*

LETTRE LXXVIII.

DE PARIS.

LE début de votre Mercure me plaît infiniment, & augmente la curioſité que j'ai euë là-deſſus. Je ne doute point que ces Hiſtoriettes qu'on a inſerées là-dedans ne ſoient très-jolies, & qu'aſſaiſonnées du ſel ſatirique dont la liberté du Pays permet l'uſage, & qui réveille l'appetit du Lecteur dégoûté par la fade flatterie, elles ne plaiſent infiniment. Continuez donc, s'il vous plaît, Madame, ce que vous avez commencé; j'approuve le moyen que vous avez imaginé

giné pour cela, & je vous dispense de bon cœur de toutes les nouvelles de guerre. Une avanture galante contée avec esprit, me fait plus de plaisir que le récit d'une Bataille, ou le détail d'un siége : chacun doit parler de ce qui lui convient, & se tenir dans sa sphere. Si le malheureux *Guiscard* avoit suivi cette maxime, il n'auroit pas péri aussi misérablement qu'il a fait, & au lieu de s'être mêlé d'enlever des filles, en bon Ecclesiastique il se seroit occupé du Breviaire. Vous sçavez sans doute que le commencement de son désordre a été cet enlevement d'une Demoiseille qui appartenoit à Madame de *Maintenon*. Il se mêla fort mal-à-propos dans cette affaire, qui a causé la disgrace de ses freres, qui l'obligea lui-même à sortir du Royaume, & à abandonner de très-bons Bénéfices. Après cela, jettant le froc aux orties, dans les Pays Etrangers il a voulu y former un Parti; s'est vanté d'avoir fomenté un soulevement en France; prétextant sa sortie de l'amour du bien Public, il en a imposé pendant quelque tems à ceux qui ne le connoissoient pas, & qui, instruits de ses déréglemens passez, & très-mal édifiez sans doute de la conduite qu'il a euë parmi eux, n'ont plus eu pour lui la même estime. Je ne comprens pas non-plus que vous, comment il avoit le front, après ce qu'il a écrit

contre le Roi, de prétendre rentrer en grace auprès de ce Prince. Mais tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ſa mémoire eſt auſſi odieuſe ici qu'elle peut être en *Angleterre*. Son Epitaphe eſt très-jolie, & je trouve qu'il a été bien heureux de ce qu'elle n'a pas été remplie, & d'avoir gauchi l'infamie du ſupplice, par ſon déſeſpoir. Il y a pourtant des gens qui prétendent qu'on n'auroit peut-être pas eu des preuves aſſez fortes pour le faire mourir, & que ſe ſentant coupable, il s'eſt cru d'abord perdu & s'eſt précipité lui-même à ſa perte. Le même cas arriva autrefois à *Conſtantinople*. Un Suédois ſe jetta entre les bras de l'Ambaſſadeur que nous avions alors à la Porte, qui étoit, ſi je ne me trompe, Monſieur de *Châteauneuf-la-Houſſaye*. Ce Suédois parut rempli de zele pour les intérêts de *Tekeli*, qui, comme vous ſçavez, étoit notre bon Ami. Il ſe plaignit hautemenr des Alliez: donnoit des avis contr'eux, & par tout ce manége gagnoit la confiance de l'Ambaſſadeur, qui croyoit avoir fait en lui la meilleure trouvaille du monde, & qui le regardoit comme un inſtrument très-propre à avancer les affaires dans ce Païs-là, dont ce drôle connoiſſoit depuis long-tems le terrain. Mais Monſieur l'Ambaſſadeur étoit la duppe de l'Avanture; car le Suédois étoit tout dévoüé au feu Roi *Guillaume*, &

c'étoit pour ſes intérêts qu'il étoit reſté à *Conſtantinople*, & qu'il y faiſoit tout ce manége : mais il le faiſoit avec tant de circonſpection, que perſonne ne le ſoupçonnoit. Cependant, comme une feüille paroît un Archer au Voleur qui ſe cache dans les bois, dès que cet homme voyoit le moindre nuage ſur le viſage de l'Ambaſſadeur, il ſe croyoit en même-tems convaincu & preſque auſſi-tôt empallé ; car il ſçavoit bien que Meſſieurs les Turcs n'étoient pas gens à lui faire grace dès qu'il auroit été recommandé à eux de bonne main ; ainſi il étoit toûjours ſur ſes gardes pour tâcher de découvrir s'il n'étoit point lui-même découvert. Or un jour qu'il étoit dans ces ſortes d'allarmes, il vit l'Ambaſſadeur qui parloit avec vivacité avec ſon Sécretaire, & prêtant l'oreille il entendit que le Sécretaire diſoit, en élevant la voix : Si j'étois à vôtre place, je ferois arrêter ce drôle-là. Le pauvre Diable crut que c'étoit de lui qu'on parloit : cela mit l'allarme à ſon quartier, & la peur lui ôtant le jugement, il prit le parti du déſeſpoir, qui eſt toûjours le dernier qu'on doit prendre, & ayant chargé un piſtolet à balles, il ſe le lâcha à la tête, & ſe tua, de-peur qu'on ne le fit mourir, ſans faire réfléxion que c'étoit-là le pire qui pût lui arriver, & qu'il en auroit pû être quitte à meilleur marché, au cas

qu'on

qu'on n'eût pas eu de preuves aſſez fortes. Mais ce qu'il y eut de plus triſte pour lui, c'eſt que n'étant pas mort ſur le champ, il eut le regret de voir qu'il s'étoit tué pour rien, & qu'il avoit pris l'allarme mal-à-propos, puiſqu'il n'avoit été nullement queſtion de lui là-dedans. C'étoit d'un eſpece de vagabond qui étoit arrivé depuis quelques jours à *Conſtantinople*, ſous prétexte de demander de la protection à l'Ambaſſadeur, dont il s'agiſſoit, & c'étoit de celui-là que le Sécretaire parloit, quand il diſoit; vous le devriez faire arrêter : Cependant, ce *qui pro quo* envoya le Suédois à l'autre monde, & par une voye preſque auſſi rude que s'il avoit été empallé, puiſque tout bleſſé qu'il étoit à mort, on lui chauffoit les pieds d'un peu près, & on lui faiſoit ſouffrir mille tortures pour l'obliger à dire ſon ſecret : mais tout ce qu'on en put tirer, fut, qu'il s'écria de tems en tems, au milieu des plus vives douleurs : Ha ! ſi j'avois cru que ces marauts n'en euſſent pas ſçu d'avantage, je ne ſerois pas dans l'état où je ſuis. Il déclara qu'il étoit dévoüé au feu Roi d'*Angleterre*, qu'il appelloit en mourant ſon cher Maître, & ne voulut jamais, quoiqu'on pût faire, découvrir par quel moyen il le ſervoit, ni quelles intrigues il avoit dans le Païs. Cette conſtance eſt admirable, & il eſt triſte, avec tant de

fermeté, de mourir pour une terreur panique. La peur de *Guiscard* étoit un peu mieux fondée, puisque se voyant pris, il pouvoit bien comprendre que c'étoit à lui que l'on en vouloit, & qu'il étoit découvert : mais il devoit toûjours attendre d'être tout-à-fait convaincu, avant de s'abandonner ainsi au désespoir, & ce désespoir ne devoit en tout cas aller que contre lui-même, comme fit notre Suédois, & non pas lui faire commettre un attentat comme celui de vouloir s'en prendre à ses Juges ; crime qui seul auroit suffi pour le perdre, quand même ceux dont il a été accusé n'auroient pas été averez. Mais la plûpart des gens perdent la raison dès qu'ils sont dans le péril, & ce n'est pourtant que par son secours qu'on peut s'en tirer, & en conservant assez de sens-froid pour prendre le bon parti, ou du moins le moins mauvais : car il est certain, que, comme il y a bien & mieux, il y a aussi mal & pis ; c'est toûjours au pis que le désespoir détermine. Ce fut le désespoir qui obligea Monsieur de... à se tuer au sortir de chez *Bois-Morel*, où il avoit perdu l'argent qu'il destinoit à acheter une Charge à la Cour du Duc de *Lorraine*. Si Madame de... ne l'avoit pas consulté, elle ne se seroit pas précipitée pour ne pas trouver dans le cœur du Prince D... tout

le

le retour qu'elle ſouhaitoit ; & ſans ce remede, qu'on appelle remede à tous maux, quoiqu'il ſoit toûjours pire que le mal, il n'en eſt point où l'on n'en pût trouver, ſi l'on appelloit la raiſon au ſecours, & que l'on ne perdît pas d'abord ce qu'on appelle la tramontane. Monſieur le *Noble*, dont je vous ai déja parlé tant de fois dans mes précédentes, a évité cet écueil ſi funeſte, & a ſoûtenu pendant longues années les effets du malheur le plus obſtiné ; on s'en eſt pris à ſa perſonne, à ſon honneur & à ſes biens, ſans pouvoir lui ôter cette gayeté d'eſprit qui a toûjours été l'agrément de ſes Ouvrages : il a laſſé ſes perſecuteurs, par la Philoſophie qu'il a marquée au milieu des perſecutions. Il vient de mourir après avoir immortaliſé ſon nom & ſa mémoire, & à la honte de notre ſiecle, un homme comme celui-là eſt mort aux Incurables, où ſes infirmitez & ſa mauvaiſe fortune l'avoient obligé de briguer une place. Je n'ai point encore vû d'Epitaphe ſur ſon compte ; mais en voici une du fameux *Boileau*, dont les Gazettes vous auront ſans doute annoncé la mort, & les pieuſes diſpoſitions qu'il a faites de ſes biens, en faveur des pauvres & de ſes domeſtiques. Voici l'Epitaphe.

EPITAPHE

De Monſieur Boileau *Deſpreaux.*

CI *gît* Boileau, *Poëte en ſon vivant :*
Inimitable Auteur, qui paſſa ſes modéles.
Des Anciens zélé Partiſan,
Il rendit leurs graces nouvelles :
D'un ſtile auſſi beau que mordant,
Il pourſuivit partout le vice & l'ignorance :
Mais il eut toûjours la prudence,
De reſpecter Loüis *le Grand.*
Il eut du genre humain une ſi noire idée,
Qu'en exemples, qu'en Vers, il prêcha hautement
Contre les nœuds de l'himenée.
Des feux de Juvénal, *ſouvent trop échauffée,*
Sa Muſe prononça trop déciſivement ;
Sur tout il trouvoit à reprendre.
Ainſi tout mort qu'il eſt, qui que tu ſois, paſſant,
Crains d'éveiller ſa ſatirique cendre.

On écrit de Rome que le Pape ſe diſpoſe à donner le Bouquet à Madame la Ducheſſe de *Berri*. Je ne prétens pas dire parlà qu'il ait deſſein de lui donner le Bal : car, outre que le Carnaval eſt paſſé, on ſçait bien qu'une galanterie d'éclat ne convien-

droit

droit point à Sa Sainteté. Il ne s'agit donc ici ſimplement que du préſent d'un Bouquet ; mais d'un Bouquet qui n'eſt rien moins que ſimple, puiſqu'il eſt composé d'une Roſe d'or que le *S. Pere* a pris la peine de benir en cérémonie, & à laquelle on a attaché un très-gros Diamant, & quantité d'autres. Il y a apparence qu'un préſent auſſi précieux ne pourra qu'être bien reçu de la Princeſſe à qui on le deſtine ; du moins ſçai-je bien qu'à ſa place je le recevrois avec plaiſir. Il ſeroit à ſouhaiter que le même Printems qui fait éclore de ſi belles fleurs à la *France*, n'en menaçât pas les Lis par les approches d'une Campagne, qui ſelon toutes les apparences, leur donnera une terrible atteinte, en approchant les Ennemis de nos portes. Nous faiſons ici de notre mieux pour leur en défendre l'entrée, & le Roi a de nombreuſes Armées ſur pied, avec leſquelles il prétend les arrêter au milieu de leur courſe, & les obliger même à retourner ſur leurs pas. Nous verrons ce qui en ſera : Voyons toûjours la ſuite du Mercure, & croyez que je ſuis, Madame, *Votre*, *&c.*

LETTRE LXXXIX.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

PUifqu'il faut abfolument vous donner la fuite du Mercure Galant, & que, comme dit *Arlequin*, l'exorde & le préambule font ici inutiles, j'entrerai comme lui à corps perdu dans ma caufe, & prenant les chofes ou je les ai laiffée, c'eft-à-dire, la page 12. du livre, je vous ferai part d'une Lettre qui fuit immédiatement l'endroit où j'en étois demeurée.

Lettre de Monfieur le Baron de... à Madame la Comteffe de L. M.

VOus me demandez une Relation de mon voyage. Croyez-vous que j'aye l'efprit affez libre pour cela, & qu'après vous avoir quitté je puiffe être occupé de quelqu'autre chofe que du chagrin de ne vous voir plus. Vous ne vous payerez pourtant pas de cette excufe, & de l'humeur dont je vous connois, vous ferez peut-être affez injufte pour ne la pas trouver légitime. Vous voulez qu'on vous obéïffe fans raifonner. Obéïffons donc, puifqu'il le faut : Je ne prétens pas faire rebellion, & je

je vous demande seulement quartier pour mon stile, dans lequel il entrera sans doute bien des Germanismes, puisque le peché originel n'est pas une tache aisée à laver, & qu'un Allemand n'est pas obligé de parler aussi bon François que vous. Lorsque j'arrivai dans la celebre Ville de.. j'y trouvai tout en rhumeur, par une Avanture assez extraordinaire. Un de ces Citoyens, appellé M... homme d'esprit & de mérite, après avoir été pendant quelques années éloigné de sa Patrie, & d'une Epouse qu'il aimoit beaucoup, revenoit à grande journées chez lui, avec cet empressement que l'on sent quand on aime, & qui redouble ordinairement lorsqu'on a éprouvé les peines de l'absence. Mais cet époux si tendre ne s'attendoit pas au malheur qu'on lui annonça à son arrivée, croyant causer à sa femme la plus agréable de toutes les surprises; il couroit à elle de toute sa force, lorsqu'un de ses amis l'abordant d'un air triste, lui dit : Où courez-vous, Epoux infortuné, & qu'allez vous faire chez une personne qui vous couvre de honte? Cette femme qui vous est si chère, bien loin d'avoir partagé les maux que son absence vous faisoit souffrir, s'est consolée très-aisément de la vôtre, & a donné des marques parlantes de son infidélité. La chose a trop éclaté pour que vous puissiez feindre

 de

dre de l'igonrer, & vous ne pouvez plus vivre avec honneur auprès d'une femme qui n'a ménagé ni le sien ni le vôtre. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le pauvre M.. il étoit sensible à l'honneur, il aimoit tendrement sa femme, & tirannisé par ces deux passions, il souffrit tout ce que l'on peut souffrir pendant vingt-quatre heures que cet ami trop officieux l'obligea de passer hors de la Ville. Mais enfin, après un rude combat, l'amour l'emporta dans son cœur, & lui fit imaginer un moyen de concilier toutes choses : il fut pour cela trouver sa femme qui étoit fort inquiete de son côté, & après lui avoir fait connoître qu'il sçavoit tout ce qui s'étoit passé en son absence, il lui dit qu'il étoit encore assez bon pour lui pardonner, à condition sans doute, comme dit *Scaron*, de n'y plus retourner. Quoiqu'il en soit, il ne fut question que de jetter ce qu'on appelle de la poudre aux yeux du Public, pour n'en pas encourir le blâme, par une foiblesse qu'on ne pouvoit pas surmonter. Pour cela il fut résolu que M.. intenteroit procès à sa femme, pour cause d'adultere ; qu'elle se défendroit de son mieux, demandant des réparations d'honneur, ou qu'on prouvât le fait. Or ces sortes d'affaires ne sont pas aisées à prouver, & peu de gens veulent se déclarer partie en pareille occasion : ainsi

M..

M.. manquant de preuves perdit ſon procès. Ce fut là ce qu'on appelle gagner en perdant. Il fit toutes les réparations qu'on exigea de lui, dont la plus autentique fut de ſe rejoindre à ſa femme. Tout le monde loüa ſa ſage conduite, & quoiqu'on ſçût bien à quoi s'en tenir là-deſſus, on trouva qu'il avoit mieux fait que certains maris, qui ſuivant les premiers mouvemens de leur colere, ont fait mettre leurs femmes aux *Madelonettes*, & par un indigne retour de tendreſſe, les en ont enſuite retirées. Le cas eſt arrivé à Paris, comme vous ſçavez, Madame, & je n'ai que faire de vous nommer les gens. Si dans le reſte de ma route je trouve encore ſur mon chemin quelque petite Avanture propre à vous réjoüir, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je ſuis, Madame votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur. *Le Baron d..*

Voici à preſent l'Auteur du Mercure qui parle.

COmme cette lettre, dit-elle, ne contient que la petite Hiſtoire que j'ai été bien-aiſe de conter, j'ai cru que je pouvois la copier toute entiere, ſans en ôter même le préambule qui eſt aſſez plaiſant pour être d'un étranger : cependant je me

conteuterai à l'avenir de donner ſeulement des extraits des lettres que je recevrai. Par exemple : on m'écrit de *Copenhague*, qu'un Baron de Province étant arrivé à la Cour avec grande réputation de richeſſes, y fut parfaitement bien reçu, & que ſuivant le principe de *Boileau*, qui dit, que qui eſt riche eſt tout, ce Baron cru riche, fut auſſi cru homme d'eſprit : on lui trouva les manieres du monde les plus jolies, & lorſqu'il tiroit ou endoſſoit quelque Lettre de change, ſon ſtile paroiſſoit enchanté. Je ne ſçai pas ſi elles étoient enſuite acquittées, ou proteſtées ; ce n'eſt pas à préſent de quoi il s'agit ; car comme opinion chez les hommes fait tout, cette prétenduë opulence fit le même effet que ſi elle eût été réelle. Tout le monde eut de l'empreſſement pour ce Baron. Les Dames le coucherent en jouë, & s'il eût ſçu profiter d'une ſi heureuſe conſtellation, il auroit pû faire un mariage avantageux. Mais ſa deſtinée étant marquée, il fut conduit par elle dans une maiſon, où deux filles de Condition, dont l'une étoit bien moins aimable que l'autre, avoient accoûtumé d'aller : il les y rencontra ; & comme la cadette étoit occupée à une repriſe d'Hombre, il s'aſſit auprès de l'aînée ; & après une converſation générale, ſouvent interrompuë par des *Gano*, & par de grandes exclamations
ſur

ſur des rentrées bonnes ou mauvaiſes, il s'aviſa de lui conter ſes raiſons, pour ne pas détourner les Acteurs de l'application que demande le jeu. La Belle accepta le parti, & comme il croyoit qu'avec une fille de famille il ne falloit propoſer qu'un amour légitime, il lui parla de mariage, faute d'autre diſcours, & ſans croire que cela dût porter coup. Il ſe trompa pourtant dans ſon calcul; car la Demoiſelle le prit au mot, & lui ſerra même le bouton, en diſant qu'elle en parleroit à ſes parens. Il n'y eut plus de moyen de s'en dédire. Les parens lui firent croire qu'il vouloit la choſe, & ſe hâterent de donner leur conſentement, pour ne lui donner ni le tems ni les moyens de ſe mieux expliquer, pas même le choix entre les deux ſœurs. Il fallut s'en tenir à celle à qui il s'étoit adreſſé, quoique moins jeune & moins jolie que ſa cadette, & le mariage fut bruſqué en peu de jours. Paſſe pour cela; mais ce qu'il y eut de pire, c'eſt que le pauvre Baron, comme s'il eût dû faire toutes choſes à la hâte, après s'être dépêché de devenir mari, & peut-être même marri, ſe dépêcha auſſi d'être Papa, & le devint quatre mois & demi après la nôce, d'un gros garçon qui n'avoit rien moins que l'air d'un avorton. Tout le monde s'écria ſur cette couche prématurée: mais le pacifique Baron, bien-loin de ſe ſcanda-

liſer de ce qu'on lui donnoit ainſi du fruit précoce, fut dans toutes les Aſſemblées dire d'un air triomphant, en apoſtrophant les Médecins : Hé bien, Meſſieurs de la Faculté, vous avez donc ſur les oreilles. Que deviendront tous les ſots contes dont vous nous avez bercez? Vous nous voulez faire croire qu'il faut qu'un enfant reſte neuf mois dans le ventre de ſa mere; en voici pourtant un qui n'y a été que quatre mois & demi, & cependant il eſt gros & gras, tette comme quatre, & a tout l'air de reſter ſeul à la Tontine. Que me répondra-t-on à cela? Tout le monde plioit les épaules, & on lui auroit chanté de bon cœur, comme Monſieur *Vivien* de la *Chaponardiere*; *qu'il eſt docile, & qu'il prend bien le bon parti dans cette affaire, &c.* Voilà où finit l'Hiſtoire du Baron Danois. Après cela l'Auteur du Mercure nous donne des nouvelles d'*Eſpagne*, dont je crois que vous n'avez que faire, & qui ne ſont pas trop réjoüiſſantes, non-plus que les nouveaux Edits & Déclarations du Roi, qui ſont auſſi inſerez dans ce Mercure, & que je paſſe pour venir à la page 29. où Madame la Comteſſe de L.. M.. dit à ſon amie de Province, que Madame la Ducheſſe de.. dont le mari eſt jeune & joli, s'eſt aviſée de lui faire infidelité avec le Maréchal de... qui ſera bien-tôt ſeptuagenaire, & qu'un goût

auſſi bizarre lui a valu le couplet de chanſon que voici ſur l'air des *Ennuyeux*. On dit qu'il eſt de la façon de Madame la Ducheſſe. Vous ſçavez que quand on dit Madame la Ducheſſe tout court, on entend la fille du Roi & de Madame de Monteſpan. Mais venons à la Chanſon.

Admirez le malheur des gens
Que le Cocuage tourmente.
Un homme âgé de ſoixante ans
En a fait un Cornard de trente.
Cela nous prouve évidemment
Qu'un Mari vaut moins qu'un Amant.

Voici une avanture qui ſuit. Cette Princeſſe, dit toûjours notre Mercure, a eu auſſi occaſion de verſifier ſur le compte de la Marquiſe de... qui, pendant que ſon mari Cacochime ne s'occupe que de Médecins & d'Apoticaires, & devient le ſecond Tome du *Malade imaginaire*; ſonge de ſon côté à paſſer ſon tems du mieux qu'elle le peut. Comme le tempérament décide ſur le choix des plaiſirs, le ſien l'a déterminée en faveur de l'amour, qui eſt celui pour lequel Madame la Ducheſſe a le moins d'indulgence : Elle prétend que le vin doit l'emporter partout comme chez elle, & ne ſçauroit ſouffrir qu'on préfere la galanterie au plaiſir de boire. La Marquiſe a encouru

couru ſa haine par des ſentimens oppoſez, & elle en a reſſenti les effets par un Sonnet qui a été envoyé à ſon mari, & qui eſt ſur des rimes que tout le monde connoît.

Sonnet à Mr. le Marquis de **.

Du plus grand des Cocus tu peut prétendre au Buſte
Ta Femme dont le cœur n'eut jamais de Glaçons,
Dans le Champ de Vénus raſſemblant ſes Moiſſons.
Ainſi que ſes Amans t'a rendu moins Robuſte.
Plus ſçavante en Amour que la fille d' Auguſte,
Aux Belles de la Cour elle fait des Leçons,
Dans ſon cœur les Vertus paſſent pour des Chanſons,
Et pour elle l'Himen n'eut jamais de loi Juſte.
On diroit à la voir paroître avec Orgueil,
Qu'à toi ſeul dans ſon lit elle a fait bon Accueil,
Que de ſes paſſions tu fus la ſorte Digue;
Mais on ſçait que... par des ſecrets Reſſorts,
Des dernieres faveurs la rendit ſi Prodigue,
Que qui veut peut chez elle aſſouvir ſes tranſports.

Continuation du Mercure.

ON ſe flattoit ici que les changemens arrivez en *Angleterre* cauſeroient quelque heureuſe révolution pour la Cour de *St. Germain*, & que le Parti des *Jacobites*, fortifié par celui des *Toris*, qui triomphe préſentement à *Londres*, feroit de nouveaux efforts pour mettre le pauvre petit Roi par brevet ſur le Trône. Mais il n'y a pas grande apparence; car la Reine *Anne* eſt ſi fort aimée de ſes Sujets, qu'un malheureux

heureux Irlandois ayant été condamné au pilori, pour avoir dit que la Reine se retireroit dans un Cloître, & remettroit la Couronne au Prince de *Galles*, le Peuple se souleva, disant que cette Sentence étoit trop douce, & voulut enlever le Criminel pour le tailler en pieces, comme criminel de Haute Trahison. On fut obligé de faire venir un détachement de la Tour, qui est, comme vous sçavez, *la Bastille de Londres*, & l'on eut toutes les peines du monde à mettre le holà, tant les Anglois ont de zele pour leur Souveraine. Ainsi *Jacques III.* a tout l'air de n'être jamais qu'un Roi à la suite. Mylord *Gallovvay* est de retour de *Portugal*, avec quelques membres de moins que lorsqu'il y étoit arrivé. Il s'est démis de son Régiment, & l'on en a fait partir d'autres pour ce Pays-là, de concert avec la *Hollande*, afin d'aider au Roi Charles, qui marche vers l'*Andalousie*, à chasser notre pauvre petit *Philippe*, & l'envoyer joüer au Roi dépoüillé, avec Leurs Majestez de *St. Germain*. Le Maréchal de *Bervvick* est encore aux environs de *Briançon*, quoique l'Armée Ennemie se soit retirée des Vallées pour entrer en quartier d'hiver. On prétendoit qu'elle devoit faire un détachement de 6000. hommes pour passer en *Catalogne*, où nous ne sçaurions manquer d'être accablez par le nombre. On nous bat

de tous les côtez. Les Alliez poussent vivement le siége d'*Aire*, qui s'avance fort, malgré toutes les sorties des Assiégez qui ont chassé les Travailleurs, renversé les Gabions, & fait le Diable à quatre. Mais avec tout cela ils ne pourront pas éviter de se rendre, & si l'on nous prend ainsi toutes nos Villes les unes après les autres, je doute qu'on puisse chanter à l'avenir à la gloire de nos Généraux,

A peine ont-ils sauvé Paris *Charivaris.*

En effet, il semble qu'on y marche à grand pas. A la bonne heure : nous verrons comment les Vainqueurs useront de leurs Victoires, & les égards qu'ils auront pour le beau Sexe. On m'a pourtant conté une Histoire qui ne me donne pas une fort grande idée de leur galanterie; car on dit qu'une femme de Condition s'étant allée plaindre à l'Armée à un Prince, de ce que ses Troupes l'avoient dépoüillée, & avoient emmené tout son équipage, ce Prince lui dit d'un grand sens froid. Vous ont-ils aussi violé, Madame? Non, répondit-elle en tougissant de dépit : Ho bien, repliqua-t'il, ce ne sont donc pas mes gens ; car ils ne seroient pas demeurez en si beau chemin. Vous vous êtes sans doute trompée, & ce n'est pas à moi à coup sûr à qui vous devez vous adresser pour avoir raison de ce

qu'on

qu'on vous a fait. Cela est un peu cavalier, & je doute que les Héros du tems passé en eussent usé de même. Peut-être aussi que tous les Chefs des Alliez ne sont pas de la même humeur, & qu'il s'en trouvera qui seront plus sensibles. Quoiqu'il en soit, nous n'avons qu'à nous préparer à en courir les risques. On écrit de *Saint-Amand*, que dans l'Election faite le 24. d'Octobre en faveur du Cardinal de *Boüillon* d'avoir eu les voix de tous les Religieux, excepté d'un seul, & que ceux du Parti du Prieur n'avoient pas voulu voter voyant bien qu'ils n'auroient pas la pluralité des voix, & que le Cardinal l'emporteroit de plus d'un tiers, malgré les défenses faites par le Prieur, au nom de la *France.* Voilà encore un déboire pour le Roi, qui regarde ce Prince comme un Sujet rebelle, & qui voudroit qu'il fût traité partout en proscrit. Mais comme tout le monde n'est pas obligé de partager le ressentiment de S. M. il est à craindre qu'Elle n'ait pas toute la satisfaction qu'Elle s'étoit proposée, & quand on parlera sans passion, on ne pourra pas disconvenir que le Cardinal de *Boüillon* ne soit né dans une Maison Souveraine, & que cette naissance ne le rende indépendant de toutes autres Justices que de celle de Dieu & de son Vicaire notre *Saint Pere* le Pape: Ainsi déclinant toute autre Autorité,

rité, il n'eſt point ſoumis à celle du Roi, qui par conſequent n'a pas pû le condamner, moins encore prétendre que les Etrangers ſe ſoumettant à ſes déciſions, refuſent de proteger un Prince malheureux, qui laſſé de ſouffrir, achette ſa liberté aux dépens des Charges & de tous les Revenus qu'il vient d'abandonner en *France*. Il faut être bien hardi pour vous parler comme il fait de *Verſailles*. Mais, encore un coup, c'eſt ma hardieſſe qui fait ma ſûreté; car qui croiroit que j'oſaſſe écrire ainſi du milieu de la Cour? Non, je vous l'ai déja dit, on ne me cherchera jamais où je ſuis, & le ſoupçon tombera ſur tout autre. Mais c'eſt aſſez parler de Politique, il faut s'égayer l'eſprit, & diverſifier les choſes. Quoique l'on ſoit accablé ici de miſere par le manque de vivres, qu'une diſette générale a cauſé pendant long-tems, & par une diſette générale d'argent, cauſée par les beſoins de l'Etat, & par les voleries des Maltotiers: malgé tout cela, dis-je, les choſes vont toûjours leur train, & ſauf à prendre crédit chez le Marchand & chez la *Guerbois*, on ſe pare, on mange la poularde, & à voir paſſer les gens en revûë dans les ruës de *Paris*, on croiroit que l'abondance y régne, quoiqu'elle ne ſoit que dans les caiſſes des Fermiers, & que le Gentilhomme ſoit accablé de diſette,

&

& toûjours en peine de mettre ſa bergame à l'abri des Huiſſiers; l'Artiſan & le Laboureur obligez de déguerpir de chez eux, faute de pouvoir payer leurs taxes, & réduits à la néceſſité de mandier leur pain; & que tant d'autres plus timides meurent faute de ſecours qu'ils n'oſent demander, & que peut-être ils n'obtiendroient pas. Telle eſt l'anatomie de la *France* : Mais paſſons de ces triſtes réfléxions, à de plus réjoüiſſantes. Je vous dirai donc, qu'au milieu de tant de malheurs publics & particuliers, l'on n'a pas laiſſé de ſe divertir par merveilles aux Nôces de Monſieur le Duc de *Berri*. Quelle joye pour la pauvre Madame de *Monteſpan*, ſi elle avoit pû voir cela de quelque coin, & voir ainſi ſon ſang approcher toûjours de plus près du Trône! C'étoit beaucoup que ſa fille eût épouſé le neveu du Roi; mais c'eſt bien plus de voir ſa petite-fille mariée au fils du Dauphin, & à un Prince qui fait les délices de la *France*. Je ne vous parle pas des magnificences de cette Nôce, dont Monſieur *Dufreſni* vous a donné le détail. Je vous dirai ſeulement qu'elle a été des plus ſomptueuſes. Toute la Famille Royale y a aſſiſté, & c'eſt dommage que le Roi d'*Eſpagne* n'en fût point : car s'il eſt écrit qu'il doive revenir, il auroit été à ſouhaiter que ſon retour eût été anticipé de quelques
jours

jours, &c. L'Abbé de *Polignac*, toûjours malheureux dans ses Négociations, n'a pas laissé d'être récompensé au retour de *Geertruydemberg*, quoiqu'il n'ait pas mieux réüssi là qu'en *Pologne*, lorsqu'il y fut envoyé pour les intérêts du Prince de *Conti*. On lui donne toûjours des Commissions épineuses, & on lui fait tenter des entreprises difficiles. Il est vrai qu'elles auroient été glorieuses, si le succès eût rempli son attente. Je suis persuadée qu'il n'y a pas de sa faute, non-plus que de celle du Maréchal d'*Uxelles*, qui tient présentement en main le Bâton dont son pere fut honoré après sa mort, & que le Roi envoya à la Veuve en lui faisant faire un compliment de condoléance. Sa Majesté se dépêche un peu plus à présent de récompenser les services que certaines gens lui rendent, & on a fait dépis peu à la Cour une recruë de Maréchaux de *France*, qui, ce me semble, le sont devenus à bon marché. Cela me fait souvenir de certains Vers qui furent faits à la loüange du Maréchal de *Villeroi* après la perte de la Bataille de *Ramillie*.

C'est grand dommage sur ma foi,
Que Monseigneur de Villeroi
Soit déja Maréchal de France;
Car dans cette grande action,
On peut dire sans complaisance,

Qu'il à merité le Bâton.

On ne voit pas que tous ces Maréchaux de nouvelle édition fassent mieux, ni que le Roi se soit fort bien trouvé de suivre les conseils de Monsieur de *Villars* : sous un autre Régne, de pareils Généraux auroient été disgraciez. Mais notre Monarque n'aime pas à ce démentir, il soûtient la gageure quoiqu'il en coûte, plûtôt que de convenir qu'il ait pû pécher dans son choix. Je doute que l'Electeur de B.. soit tout-à-fait de cette humeur, & l'on voit bien à sa mine que s'il osoit il avouëroit de bonne foi qu'il a fait une grande faute en s'alliant avec nous; mais il y a des ménagemens à garder, & l'azile qu'il est obligé de chercher à *Namur*, tout triste qu'il est, lui est pourtant nécessaire. Quel fâcheux revers pour un Prince qui a vécu avec tant d'éclat à *Bruxelles*, & dont la Cour étoit si magnifique & si galante. On ne parle que des dépenses qu'on faisoit dans ce Pays-là où il étoit adoré. Ses galanteries fourniroient matiere à plusieurs Romans; car outre Mademoiselle *Popuel*, qu'il fit Comtesse d'*Arcos*, à condition qu'elle ne le seroit que de nom, la Belle *Chanoinesse* & quantité d'autres Maîtresses qu'il avoit en titre d'Office; outre cela, dis-je, il a eu une infinité de bonnes fortunes dans le Brabant; que

que ses belles manieres, & sa liberalité lui procuroient. Mademoiselle de B.. jeune & charmante, valut à Madame sa mere cent mille écus, & on lui en compta cent autres à elle lorsqu'elle épousa le Comte R. & que l'Electeur la quitta pour plaire à Mademoiselle de M.. Tant de dépenses & de générosité lui avoient gagnez le cœur des Brabançons, qui ne juroient que par lui; & quoiqu'il joüât souvent des mauvais tours à plusieurs maris, le mécontentement de quelques particuliers n'empêchoit pas que le Public ne fût pour lui. Il y avoit même des gens assez débonnaires pour se faire un honneur de ce qu'il vouloit bien prendre la peine de les deshonnorer. J'ai oüi dire qu'une bonne Bourgeoise de *Bruxelles*, dont il voyoit sa fille, contoit un jour à une de ses voisines, que *Maximilien*, c'etoit ainsi qu'elle appelloit le Prince, étoit le meilleur enfant du monde. Voyez, disoit-elle, ma Commere, il est si-peu fier qu'il vient chez nous sans façon ; & ne fait pas de difficulté de coucher dans ce lit-là avec ma fille, tout comme si elle étoit de sa condition. Pendant qu'elle exageroit ainsi les bontez de l'Electeur, il entra en tapinois avec un manteau sur son nez, sans suite, au grand contentement de cette mere imbécile qui fut charmée que sa visite certifiât ce qu'elle venoit de dire. De

tout

tout cela on peut conclure que ce Prince menoit une vie fort délicieuſe à *Bruxelles*, & je ne ſçai pas comment il pourra s'accommoder du changement de ſa fortune; car bien-loin de pouvoir fournir à l'entretien de ſes plaiſirs, il n'a pas, au pied de la lettre, dequoi payer les appointemens de ſes Domeſtiques, dont la plûpart ont été obligez de prendre parti ailleurs. Les uns ſont entrez à l'Opera, & les autres ſe ſont déterminez ſelon leurs petits talens. Il me tomba l'autre jour une Lettre que cet infortuné Prince écrivoit à Mademoiſelle de M.. lorſqu'elle vint ici aux nôces de ſon frere, qui comme vous ſçavez, a épouſé la fille du Duc de R... l'une des plus belles perſonnes de la Cour.

*Lettre de l'Electeur de B** à Mademoiſelle de M**.*

IL faut être auſſi perſuadé que je le ſuis, ma Princeſſe, de la bonté de votre cœur, pour oſer prétendre d'y avoir encore la même part que vous avez bien voulu m'y donner autrefois. Je m'en flatte pourtant, & je vous crois trop généreuſe pour que le changement de ma fortune puiſſe en cauſer chez vous à mon déſavantage, puiſque je ne reſſens ce changement que par rapport à vous, & parcequ'il me met hors

d'état de vous marquer toûjours par les ſervices les plus eſſentiels, combien je vous ſuis dévoüé. Qu'il eſt triſte, ma Chere, pour un Prince qui vous adore, de ſe voir errant, dépoüillé de ſes Etats, obligé de chercher un azile chez les Etrangers, & de ne pouvoir vous marquer ſa tendreſſe que par des vœux impuiſſans, mais en revanche très-ardens & très-ſinceres! Si nous n'avions pas couru une même fortune mon frere & moi, il y en auroit préſentement un des deux qui pourroit aider l'autre: mais, par malheur, nous ſommes dans le même cas. Il faut cependant eſperer que ce ſera ici un orage qui paſſera, après lequel nous rentrerons dans le calme, & vous pouvez rétablir entierement celui de mon cœur, en m'aſſurant que vous êtes aſſez bonne pour aimer la vertu toute nuë. Adieu, ma chere Enfant, ſongez un peu, au milieu de tous vos plaiſirs, qu'il eſt un Prince au monde qui n'en ſçauroit trouver qu'auprès de vous. M. D. D. B.

Cette lettre de l'Electeur fait en peu de mots un portrait aſſez juſte de ſon état. Je ne ſçai pas ſi celui de ſon cœur y eſt auſſi-bien peint; car il me ſemble que ces beaux ſentimens dont il paroît ſe piquer, ne s'accordent guéres avec cette humeur coquette dont il a fait juſques ici profeſſion. Il eſt vrai que depuis quelque temps Ma-

demoiselle M.. avoit trouvé le secret de le fixer ; car quoiqu'il donnât toûjours *incognitò* dans l'Avanture, elle étoit la Sultane favorite, & n'avoit point de concurrente déclarée. Le regne de la Comtesse d'*Arcos* n'avoit pas été si beau, l'Electeur avoit eu pendant son Bail divers attachemens d'éclat, l'on avoit vû la *Mopin* se poignarder pour lui sur le Théatre, faisant le rôle de *Didon* dans l'Opéra d'*Enée*. Cette fille dont les passions ont toûjours été violentes, voyant que la Danseuse appellée la *Merville*, la supplantoit dans le cœur de ce Prince, se voulut tuer à ses yeux, & donna une Scéne assez extraordinaire aux Spectateurs. La blessure ne fut pas mortelle : mais après un pareil coup d'éclat, l'Electeur ne voulut plus qu'elle restât à *Bruxelles* ; ainsi il fallut qu'elle laissât le champ libre à la Danseuse *Merville*, qui par l'infidélité qu'elle fit quelque temps après au Duc en faveur du Comte de Dohna, le punit de celle qu'il avoit faite à la *Mopin*. Mais elle fut aussi punie à son tour ; car ayant été atteinte & convaincuë d'avoir fait part de ses faveurs au Comte, elle fut enfermée entre quatre murailles, & ce ne fut qu'après cinq ans de pénitence, que l'Electeur consentit qu'on lui donnât la clef des champs, à condition qu'elle s'éloigneroit des lieux où il commandoit. On

ne finiroit pas s'il falloit rapporter toutes les avantures galantes du Duc de B... & faire l'inventaire de ses bonnes fortunes. Ses malheurs m'ont engagée à cette petite digression, & je ne sçaurois m'empêcher d'admirer ici la bizarrerie du sort qui l'a fait ennemi de la France, dans le tems que Madame la Dauphine vivoit, & qu'elle sacrifioit tout aux intérêts de ce cher frere. On sçait à combien de chagrins elle s'est exposée en lui faisant donner des avis importans, & qu'elle a été la victime de la tendresse qu'elle avoit pour lui. Elle meurt, & l'Electeur s'avise de se joindre à la France lorsqu'il en a le moins de raison. N'est-ce pas là se déterminer à contre-temps, & prendre mal son parti? On nous avoit fait croire ici que la peste ravageoit toute l'Allemagne; cependant elle n'a pas été bien avant, & l'on assûre même que cela est fini. On nous a conté là-dessus une Histoire qui me paroît avoir tout l'air d'un Roman. On dit qu'un Etranger étant arrivé à Prague en habit de voyageur, & ayant mis pied à terre à la porte d'un Cabaret à l'heure du dîner, se mit à table avec quantité d'autres personnes qu'il trouva dans le même logis. La conversation roula sur les nouvelles du temps, & entr'autres choses sur les alarmes que causoit le voisinage de la peste. On prétend que l'inconnu

connu plaiſanta là-deſſus, & qu'échauffé par quelques verres de vin, il ſe tourna vers tous ces bons Allemands, & leur dit d'un ton fier : C'eſt moi, Meſſieurs, qui ſuis la peſte, vous n'avez qu'à me bien regarder. Une pareille déclaration ne fut pas du goût de la Compagnie, & un des plus zelez pour la ſanté publique tirant ſon ſabre, prononçant quelques, *dat is der Duvel*, caſſa la tête au Seigneur de la Peſte, qui tomba mort de l'autre côté. Cette expédition faite, on voulut voir ce que c'étoit que ce malheureux, on le foüilla, & l'on trouva dans ſes poches quantité de petits ſoufflets ; ce qui fit croire que c'étoit quelque pauvre Marchand qui alloit en Foire : mais on fut bien ſurpris quand on vit que ces ſoufflets étoient remplis d'un vent empeſté, qui fit mourir ſur le champ ceux qui le ſentirent. On ne douta point alors que cet homme ne fût éffectivement une peſte ambulante, envoyé pour empoiſonner la Cour de Vienne, & l'on ſe confirma dans cette penſée en le voyant nanti d'une grande quantité de Loüis. Je crois pourtant que toute cette avanture n'eſt qu'un conte fait à plaiſir, & une invention de nos Ennemis, pour tâcher de nous noircir chez les Etrangers, en leur faiſant croire que ſon Excellence la Peſte étoit un Envoyé Extraordinaire de France. Soupçon

très-injurieux & très-mal fondé. Quoiqu'il en soit, la maladie n'a pas eu de cours, & le feu a fait beaucoup plus de ravage dans ce Pays-là; puisqu'il a consommé deux Villes en Saxe, dont l'une est Socheau dans la Lusace, & l'autre Scheibemberg dans le Cercle des Montagnes des Mines. Tout cela n'empêche pas qu'on ne se divertisse très-bien à Dresden, où le Prince Héréditaire de Moscovie file le parfait amour avec sa future Epouse Princesse de Wolfembutel, dont la sœur a épousé Charles III. Roi d'Espagne, que nous appellons l'Archiduc. Il n'y a pas d'apparence que le Roi de Suede trouble la Fête, car il est toûjours à Bender, d'où il fait ses efforts pour engager le Turc, dont il a imploré la protection, à venger la querelle qu'il a avec la Pologne & la Moscovie. Je ne vois pourtant pas grande apparence à l'explication de ce rêve que le Grand Gustaphe Adolphe fit autrefois, & dans lequel, après avoir passé en revûë les Exploits de ses Successeurs, il vit le Roi de Suede d'à-présent entrer triomphant dans Rome, en chasser le Pape, & se rendre Maître de cette Maîtresse du monde. Il faudra que les choses changent bien pour que cette Prophétie s'accomplisse, & le Czar de Moscovie en fit de bien opposées lors de la derniere révolution de Pologne; car étant un jour à table

table avec le Roi Auguste, & chagrin de ce qu'un Courier qu'il avoit dépêché au Roi de Suede, arriva sans rapporter de réponse, il se tourna vers S. M. Polonoise, & dit: *En verité, en verité*, qui est un des plus grands juremens des Moscovites, je t'assure qu'il s'en repentira; il a mis un Roi à ta place, & j'en mettrai un à la sienne, avec cette différence, que celui qu'il vient de mettre en Pologne n'y restera pas longtems, & que celui que je mettrai en Suede y sera pour toûjours. La moitié de cette promesse a déja été accomplie, & les cartes sont à présent si fort broüillées qu'on ne peut pas répondre de ce qui arrivera. Cependant le Roi de Suede n'a pas voulu accepter l'offre que le Grand Seigneur lui avoit faite de venir passer l'hiver à Constantinople; où on lui avoit déja préparé un logement. On dit qu'il parut il y a quelquetems dans cette Capitale de l'Empire Ottoman, un homme qui avoit le véritable secret de la Poudre de projection: Que le Grand Seigneur en ayant été averti, & voulant se prévaloir de sa science, le fit arrêter, & après bien des questions lui fit signifier qu'il n'avoit qu'à se disposer à lui donner son secret de bonne grace, ou qu'il en sçauroit trouver lui-même pour se faire obéir. Je ne prétens pas te le refuser, dit le Philosophe; mais je veux auparavant en

apprendre un à ta Hauteſſe, qui ne lui ſera pas moins utile; c'eſt celui d'être invulnérable & à l'épreuve de toute ſorte de coups de ſabre & d'autres armes de cette nature: Il ne faut pour cela que ſe froter le corps avec une Eau dont je te montrerai la compoſition, après quoi tu pourras ſûrement t'expoſer aux coups; avantage très-grand pour un Prince qui a les inclinations guerrieres. Le Sultan accepta l'offre. Il ne fut plus queſtion que d'éprouver le ſecret; & celui qui le donnoit voulant qu'on en fît l'épreuve ſur lui-même, pour faire voir qu'il étoit ſûr de ſon fait, il ſortit une petite bouteille de ſa poche, ſe frota le cou avec l'eau ou eſſence qui étoit dedans, & le tendit enſuite à un Janiſſaire, qui, le bras levé, n'attendoit que le moment de frapper, & qui d'un revers de ſon ſabre, ou cimeterre, comme on voudra l'appeller, lui fit ſauter la tête à l'autre bout de la ſalle. Le Grand Seigneur fut fâché d'avoir été la duppe de la fermeté de cet homme, & après un grand examen on trouva ſous ſa langue un billet avec ces termes: *J'aime mieux mourir que de donner mon ſecret.* Cela eſt bien Philoſophe, & il me paroît plus aiſé à admirer qu'à imiter! J'avois cru autrefois que la clôture du *Serrail*, & tous ſes défectueux Eunuques, qui, comme autant de Centaures, en défendent l'entrée, rendoient ce lieu

lieu inaccessible à l'Amour : mais quand toutes les Histoires qu'on nous a contées de ce Pays-là ne m'auroient pas tirée de mon erreur, l'avanture du Comte de... suffiroit pour prouver qu'il n'est point d'azile assuré contre la galanterie. Le Comte de... est un Gentilhomme Suédois, qui fut envoyé il y a quelques mois à Constantinople, pour des Négociations secrettes. Et comme sa Commission étoit assez importante pour l'occuper tout entier, il ne songeoit qu'à la faire réussir d'une maniere avantageuse pour son Maître, & glorieuse pour lui, & n'avoit garde de s'amuser à la bagatelle; outre que les intrigues de galanterie lui paroissoient dans ce Pays-là d'une dangereuse conséquence. Mais toutes ses sages réfléxions ne furent pas capables de le garantir, & lorsqu'il ne cherchoit qu'à se ménager des intrigues dans le *Divan*, il se trouva engagé à en avoir dans le *Serrail*; car une Vieille qui l'aborda dans la ruë, lui dit qu'il avoit trouvé le secret de plaire à une des plus aimables Sultanes, & celle qui avoit le plus de pouvoir sur l'esprit du Grand-Seigneur. Le Comte croyant trouver par-là le moyen d'avancer les affaires de son Maître, consentit à l'entrevûë que la Vieille lui proposa, & convint de l'heure & du lieu où on le trouveroit pour le conduire où il étoit désiré; après quoi l'En-

 tremetteuse

tremetteuſe lui donna le bon jour, & lui laiſſa le tems de rêver à cette avanture. Il fut tenté bien des fois de la laiſſer là : mais enfin la curioſité, l'amour-propre, & les raiſons politiques qu'il croyoit trouver là-dedans, le determinerent à profiter de ſa bonne fortune ; & la bienfaiſante Vieille l'étant venu joindre, il s'abandonna entierement à ſa conduite, & après bien des tours & des détours, il fut introduit dans l'intérieur du *Serrail*. On le fit entrer dans une chambre très-magnifiquement meublée, où on lui dit d'attendre que la Sultane dont il avoit le bonheur d'être aimé, vînt le relever de ſentinelle. Comme on lui avoit fait faire beaucoup de chemin, il s'aſſit pour ſe repoſer, ſur un très-beau tapis de Turquie qui couvroit le parquet de cette chambre ; & il avoit à peine eu le temps d'admirer toute la beauté des ameublemens, lorſqu'il entendit ouvrir une petite porte que la tapiſſerie cachoit, & qu'il vit entrer par-là une grande perſonne qui l'éblouït par ſon air majeſtueux, & par l'éclat des Pierreries dont elle étoit couverte. Seigneur, lui dit-elle d'abord en Langue Franque, qu'il entendoit parfaitement bien, à cauſe du rapport qu'elle a avec l'Italienne, vous ſerez ſans doute ſurpris de ce que je fais aujourd'hui pour vous : Ce n'eſt point l'uſage de votre Pays de voir faire

faire ainsi des avances aux Dames, & je craindrois par-là de perdre votre estime, si je ne croyois que vous être trop éclairé pour ne pas distinguer les temps, les lieux & les personnes; ainsi, comme l'esclavage dans lequel nous vivons ne nous permet pas d'esperer qu'on vienne nous déterrer dans cette affreuse solitude, il faut que nous cherchions nous-mêmes les moyens de nous procurer notre liberté : J'ai jetté les yeux sur vous pour cela; je vous vis l'autre jour au-travers des jalousies de ma chambre, lorsque vous fûtes introduit à une Audience particuliere du Sultan; vous me plûtes, je souhaitai de vous plaire, & je me déterminai à chercher les moyens de m'éclaircir avec vous là-dessus. C'est pour cela que je vous ai fait ici venir; & comme j'ai sçu que vos affaires alloient bien-tôt être finies, & que vous étiez prêt à avoir votre Audience de congé, j'ai cru qu'il n'y avoit pas de temps à perdre; ainsi je vous prie de me parler avec la même sincérité avec laquelle vous voyez que j'agis, & de me dire si vous n'avez point encore pris des engagemens qui puissent empêcher de vous avoir avec moi, si vous êtes homme à me tirer d'ici, & à m'amener dans votre Pays. Je sçai que le nom de Turc est odieux chez les autres Nations : Vous nous traitez de barbares; mais outre que ce sont

des préventions mal fondées, nous avons des noms plus doux que celui-là, & celui de Musulmans, qui veut dire fidéle, doit vous paroître de bon augure dans une Maîtresse. Enfin, c'est à vous à vous déterminer, & à me répondre avant que je vous en dise davantage. Pendant tout ce discours, dont le Comte étoit charmé, la Belle avoit toûjours le visage couvert d'un voile; ainsi dès qu'elle eût achevé de parler, il lui dit: Madame, pour que je sois en état de reconnoître les bontez que vous voulez avoir pour moi, trouvez bon que je puisse suivre la maxime que vous venez de me proposer, & que pour pouvoir mieux distinguer les tems, les lieux & les personnes, je connoisse tous les agrémens de la vôtre. Levez ce voile qui me désespere. En disant cela il vouloit lui-même le tirer; mais elle prit un air de fierté qui le déconcerta. Je vois bien, lui dit-elle, que vous avez de fausses idées, & que la démarche que je fais vous enhardit; mais vous vous abusez terriblement, & vous abusez même des bontez que j'ai euës pour vous. Le Comte lui demanda pardon de ce petit transport, & comme il falloit s'expliquer avant que de pouvoir en sçavoir davantage, il protesta à la Sultane qu'il étoit prêt de lui obéir en tout, pourvû que cela se pût sans manquer à son devoir, & sans

ſans bleſſer le droit des gens. Car enfin, continua-t'il, Madame, j'ai mille obligations au Sultan, & c'eſt mal reconnoître ſes bontez que de lui enlever l'objet de ſa tendreſſe : Guériſſez moi de ce ſcrupule, je n'aurai plus de combats à ſoûtenir. Je ſuis bien-aiſe, dit cette Belle, de vous trouver capable de reconnoiſſance & de généroſité. Cela augmente l'eſtime que j'ai pour vous, & il ne me ſera pas malaiſé de lever vos ſcrupules, puiſque, ſi vous devez avoir de la reconnoiſſance pour quelqu'un, c'eſt à moi à qui vous en devez : c'eſt moi qui par mon crédit vous ai rendu le Sultan favorable, & qui, par mon adreſſe, ai ſçu mettre le Viſir dans vos intérêts. J'ai commencé par vous rendre tous les ſervices qui dépendoient de moi, & j'ai attendu le ſuccès de mes ſoins avant de vous en demander la récompenſe. Voyez donc pour qui vous devez avoir du retour, & afin que vous ne croyïez pas que tout ce que j'ai fait pour vous ſoit l'effet d'un entêtement, je ſuis bien-aiſe de vous dire que je ſuis née Chrétienne, & que quoique j'aye été arrachée trop jeune du ſein de mes parens pour avoir pû connoître leur Religion, j'ai pourtant toûjours conſervé une inclination ſecrette pour elle, & tout ce que j'ai ſçu enſuite de la *Mahometane* qu'on a voulu m'inſpirer,

rer, n'a fait que me confirmer dans ces sentimens. Je n'ai jamais pû avoir de foi pour les miracles qu'on attribuë au Prophete *Mahomet*, & je regarde comme des contes des *Fées*, qu'on veut nous persuader, qu'un mouton tout rôti s'est redressé sur le plat où on l'avoit servi, pour lui dire : *Ne me manges pas, car je suis empoisonné.* Cela me paroit un peu du tems que les bêtes parloient, aussi-bien que les avis que certains pigeons lui donnoient à l'oreille, & cent autres choses de cette nature, qu'on nous donne comme articles de foi, & pour lesquelles je ne sçaurois en avoir. Enfin, je suis née Chrétienne & je mourrai telle, pourvû que quelqu'un veüille seconder le zele que je me sens pour cela, en me tirant d'un lieu où je ne sçaurois me déclarer sans risque, & me menant dans ceux où je pourrai avoir une plus parfaite connoissance des véritez que j'ai toûjours révérées dans le fond de mon cœur. Si cela vous convient, je vous donnerai les moyens d'executer ce projet. Je me suis déja nantie d'un bon nombre de Pierreries, avec quoi il sera aisé d'avoir de l'argent, & vous profiterez des soins & des dépenses qu'un autre a faites pour mon évasion. Le Visir *Kiuperli* m'aime, & moins scrupuleux que vous sur le chapitre du Sultan, il a tâché de me persuader de sortir du *Serrail*, pour me

me mettre ſous ſa conduite, ſe flattant de pouvoir me cacher, & dérober ma fuite aux yeux de tous nos ſurveillans ; après quoi il m'offre de me faire ſa femme, & de me mettre en état de n'avoir aucun regret à tout ce que je ferai pour lui. J'ai feint de me rendre à ſes perſuaſions, & les choſes ſont préſentement en l'état qu'il faut, pour que vous profitiez de la conjoncture : une Barque derriere ces murs m'attend demain matin. J'ai le mot du guet, que je vous donnerai, vous n'aurez qu'à vous en aſſurer, & me venir prendre une heure avant celle que j'ai donnée au Viſir, & lorſque nous ſerons en lieu de ſureté, j'ôterai ce voile qui vous gêne : vous verrez mon viſage, & s'il n'a pas autant d'agrémens que vous pourriez le ſouhaiter, vous ne ſerez engagé à rien : je vous ſerai toûjours obligée de ma liberté, & vous aurez lieu de vous applaudir de cette bonne œuvre. Le Comte qui vit bien que c'étoit-là ce qu'on appelle un marché ſans peur, accepta le parti, & comme il eut le lendemain matin ſon Audience de congé, après avoir été recevoir les ordres de ſa Hauteſſe, il ſe diſpoſa à partir, & laiſſa à ſa charmante Sultane le ſoin de plier ſans bruit ſa toilette. Tout réüſſit comme elle l'avoit projetté, & le pauvre Viſir fut pris pour duppe. Je m'imagine qu'il pouſſa bien des regrets :

grets : mais ne ſçachant à qui ſe prendre de ſon malheur, il ne ſçut pas non-plus ſur qui faire tomber ſa vengeance. La Sultane avoit amené ſa vieille avec elle, & celles de ſes Femmes qui étoient dans les intérêts du Viſir, ne purent jamais lui donner des nouvelles de ce qu'il cherchoit ; ainſi ſes plaintes ne ſervirent qu'à découvrir ſon intrigue, & lorſque le Sultan fut informé de ce qui ſe paſſoit, on ne manqua pas de lui dire que le Viſir en étoit l'auteur. Il ſçut toutes les intelligences qu'il avoit euës avec la Sultane, & quelque tour que ce pauvre Miniſtre pût y donner, il y en eut aſſez pour cauſer ſa diſgrace, que le Public a imputée à des raiſons d'Etat & de politique, tant il eſt vrai qu'on ſe trompe ſouvent ſur les Jugemens que l'on fait. L'amour a toûjours part dans les révolutions, & ſi celui du Grand-Seigneur pour la Sultane *Zaide* (c'eſt ainſi que s'appelloit celle dont il eſt queſtion) avoit été dans ſa premiere force, un ſoupçon comme celui-là auroit dû coûter la vie au Viſir. Mais les Turcs ne ſont pas capables d'une fort grande conſtance, & la diverſité des objets les empêche de prendre de fort grands attachemens. Pendant que le Viſir pleuroit la perte de ſa fortune & de ſa maîtreſſe, elle voguoit ſans péril avec ſon nouvel amant. La chaloupe avoit été joindre les

Vaiſſeaux

Vaiſſeaux qui le conduiſoient ; les Matelots étoient enfermez à fond de calle, &, l'on avoit eu ſoin de ne rien laiſſer qui pût découvrir la marche. Ce fut alors que revenuë de toutes ces alarmes, la belle *Zaide* ſe laiſſa voir au Comte de.. qui, ébloüi par ſa beauté, ſe jetta à ſes pieds pour lui marquer ſa reconnoiſſance, & l'aſſura d'une tendreſſe éternelle. Ils commencerent dès ce moment à former la plus belle paſſion du monde, que l'himen n'a point alterée, quoiqu'il faſſe ordinairement cet effet. Le Comte l'a amenée dans ſes Terres, où après l'avoir fait ſuffiſamment inſtruire dans la Religion Chrétienne, & après qu'elle l'a eu embraſſée, il en a fait ſa femme. Elle lui a porté en dot pour plus de cent mille écus de Pierreries, & un mérite infini. Pendant leur navigation elle eut le tems de lui conter toute ſon Hiſtoire, & il ſçut qu'elle étoit Georgiene, Pays où le ſang eſt le plus beau du monde, & qu'elle avoit été compriſe dans le tribut que ces malheureux Peuples ſon obligez de donner au Grand Seigneur, & deſtinée pour ſes plaiſirs : Que le Viſir à qui on l'avoit d'abord remiſe en arrivant à *Conſtantinople*, avoit pris ſoin de ſon enfance, par ordre du Grand Seigneur, & que lorſqu'elle avoit été en âge à pouvoir entrer dans le Serrail, elle y avoit été conduite par ce

Miniſtre ;

Miniſtre, qui s'étoit toûjours conſervé une eſpece de droit, & qui, comme ſon Précepteur, avoit eu permiſſion de la voir de tems en tems. C'étoit de lui qu'elle avoit ſçu comment elle avoit été amenée toute jeune; enfin, lorſqu'il avoit pû compter ſur ſa diſcrétion, il lui avoit déclaré la paſſion qu'il avoit pour elle, & lui avoit propoſé l'enlévement, l'aſſurant que le Sultan, qui étoit extrémement diſſipé, ne s'en mettroit pas beaucoup en peine, & qu'en tout cas il lui ſeroit impoſſible de ſçavoir quelle route elle auroit priſe. Elle ajoûta, que quoiqu'elle ne fût pas d'humeur d'accepter les offres du Viſir, elle avoit pourtant cru devoir le ménager; que c'étoit par lui qu'elle s'étoit acquis tant de crédit ſur l'eſprit du Sultan, qui n'étoit pas aſſez galant pour déferer aux ſentimens d'une Maîtreſſe, ſi ſon Premier Miniſtre n'avoit pas ſçu tourner ſon eſprit par des prétenduës raiſons de politique. C'eſt par ſon moyen, contiua-t'elle, que je vous ai rendu tant de bons offices auprès du Sultan, & c'eſt par-là auſſi que je me ſuis attiré, quoique fort mal-à-propos, la réputation de Sultane favorite; avantage que je n'ai jamais ambitionné, & que je ſacrifierai de bon cœur au plaiſir de vous ſuivre, puiſque je ſuis en même-tems mon inclination & les mouvemens de ma conſcien-

ce. Ils acheverent leur voyage le plus heureusement du monde, & celui qui m'a conté cette Histoire m'a assuré qu'il n'y avoit jamais eu de mariage mieux uni. C'est d'un Seigneur *Suédois*, ami & cousin du Comte, que j'ai sçu toute cette avanture, dont les particularitez ont été ignorées partout : car on ne sçait pas même en *Suéde* de quel pays est Madame la Comtesse de.. dont le mérite & la beauté font l'admiration de toutes les personnes qui la connoissent.

On avoit cru ici, que la levée du dixiéme denier exempteroit d'une partie de la taille : Le Roi s'en étoit expliqué : mais il vient de s'en dédire par une nouvelle Déclaration par laquelle il donne commission de lever les Tailles de l'année 1711. tout comme on a fait les précédentes : il remet au Ciel le soin de dédommager ses Peuples par une abondante récolte dont il les flatte par avance. Ainsi voilà charge sur charge, & mal sur mal ; il ne faudra plus dire à l'avenir, *Parole de Roi*, quand on voudra que les gens comptent sur quelque chose : car depuis long-tems S. M. a eu le malheur d'être dans la nécessité de manquer à la sienne, & c'étoit ce qui avoit obligé le Prince d'*Orange*, de dire au Comte d'*Avaux*, qu'il ne vouloit point traiter avec le Roi, à moins qu'il ne lui donnât caution Bourgeoise. Ses Sujets n'oseroient

pas

pas faire de pareilles propositions, quand ils lui prêtent leur argent. Et après tout, ils n'en seroient guéres plus avancez, & les cautions deviendroient insolvables, comme a fait *Samuel Bernard*, dont la banqueroute a ruiné tant de gens dedans & dehors le Royaume. On écrit de *Montpellier*, que le Duc de *Roquelaure*, qui commande en *Languedoc*, ayant été averti que les nommez *Claris* & *Abraham Masel*, fameux Chefs des *Camisards*, rodoient encore dans les *Sévennes*, pour tâcher d'émouvoir les Peuples, de causer des soulevemens en prêchant la liberé; cet habile Général par ses soins & sa vigilance, avoit enfin découvert leur marche, & les avoit fait investir à *Usez*, dans la maison d'un riche Marchand nommé *la Coste*. Les assiégez se défendirent vigoureusement, blesserent deux Officiers, tuerent plusieus soldats: mais enfin la Place fut emportée d'assaut, & les deux Camisards surpris dans un grenier où ils s'étoient retranchez, & où ils aimerent mieux se faire tuer que de se laisser prendre. On dit qu'on trouva dans les poches d'*Abraham*, des lettres qui marquoient qu'il avoit des intelligences avec les Ennemis, & qu'il leur prometroit de faire soulever le *Vivaretz* & les *Sévennes* au Printems prochain. L'habileté du Duc de *Roquelaure* a garanti la France de ce nou-

veau

veau malheur dont elle étoit menacée ; ainsi la Chanson se trouve tout-à-fait juste.

Roquelaure est bon Général, il est sans négligence,
Il est sans nez,
Il est sans nez,
Il est sans négligence, Sans nez,
Il est sans négligence.

Il y a apparence que la Cour reconnoîtra un service aussi important. Sa victoire fut si complette, qu'après avoir fait tirer sur ces deux pauvres malheureux, il força encore le maître de la maison à se rendre à discretion, & le fit ensuite roüer à *Montpellier* : ainsi si nous perdons des batailles en *Espagne*, & en *Flandres*, le malheur ne nous accompagne pas partout, puisque nous triomphons en *Languedoc*, & que la valeur de ce Maréchal nous fait remporter à *Cette* & à *Usez* des avantages considérables. Il est vrai aussi que ce sont les seuls dont nous puissions nous vanter. De ces deux *Camisards* qui viennent d'être exterminez, on prétend que l'un appellé *Abraham Masel*, a été le premier qui a pris autrefois les armes aux *Sévennes*, & le Chef des soulevemens qu'on a vûs dans ce Pays-là, & que son Camarade nommé *Claris* a souffert l'épreuve du feu, & est sorti du milieu des flâmes, sans qu'un seul de ses cheveux ait senti le roussi.

Quoiqu'il

Quoiqu'il en soit, il n'a pas été à l'épreuve de la mort, un coup de fusil lui a brûlé la cervelle ; c'est ce qu'il y a de sûr : ainsi voilà la Province de Languedoc en repos, &c.

Mais c'est assez copié du Mercure pour le coup ; j'en demeure à la page 82. & je reprendrai les choses à l'endroit où je les quitte. Adieu donc, jusques à une autre fois, cette lettre est déja assez longue, & je ne crois pas que j'y puisse rien mettre du mien. Aussi n'aurai-je pas beaucoup de nouvelles à vous conter ; il n'y a que la mort du Marquis de *Pascal*, Général de l'Infanterte du Roi *Charles*, & Gouverneur de la ville de *Bruxelles*. Ce fut lui qui fit lever le siege de cette Ville-là, & qui obligea l'Electeur de *Baviere* à se retirer. Les Alliez perdent en lui un bon Général, & le monde perd un des plus honnêtes hommes qu'il y eût. Je n'en ai jamais connu qui fût si généralement aimé & estimé. On n'entend partout que regrets sur sa perte. Il est mort à *Anvers*, en allant de la *Haye* à *Bruxelles*, âgé environ de cinquante ans. Vous verrez son portrait en racourci dans l'Epitaphe suivante.

EPITAPHE

Du Marquis de *Pascal*, Conseiller de Guerre de Sa Majesté Catholique, Général de sou Infanterie, & Gouverneur de la ville de *Bruxelles*.

Pascal,

PAscal, *l'appui des* Pays-Bas,
Qui signala si bien son courage & son zele
Dans la défense de Bruxelles,
Et dans les plus sanglans Combats:
Pascal *que cent Vertus rendront toûjours illustre*,
Vient de finir ses jours dans son dixieme lustre,
Et subir les loix du trépas.
Hélas pourquoi faut-il qu'une si belle vie,
Sur laquelle la noire envie
N'osa répandre son venin,
Au milieu de son cours ait rencontré sa fin?

Je suis fachée d'avoir fini ma lettre par une Epitaphe: c'est un endroit bien triste; mais je ne sçaurois faire mieux. Adieu, Madame, je suis toûjours *Votre*, &c.

LETTRE LXXX.

DE PARIS.

JE suis obligée, Madame, de commencer ma lettre par un endroit aussi triste que celui par où vous finissez votre derniere, & la mort de *Monseigneur*, que les Gazettes vous ont sans doute déja annoncée, me fournit un sujet bien douloureux de vous entretenir. Vous sçavez combien ce cher Dauphin étoit aimé, & vous pouvez juger par-là combien l'on est affligé de sa perte: c'est

c'eſt un deüil général dans Paris : on doute même que Sa Majeſté puiſſe y ſurvivre, quoique ſa pieté lui ait fait prendre la choſe avec beaucop de fermeté. Mais ces efforts coûtent à un cœur véritablement touché, & la nature y ſuccombe quelquefois. On fait pourtant tout ce qu'on peut pour le diſſiper un peu, & vous croyez bien que Madame de *Maintenon* ne s'oublie pas dans cette occaſion, & qu'elle fait de ſon mieux pour le conſoler. Il n'y a perſonne qui ſoit plus propre à cela qu'elle l'eſt. C'eſt la petite verole, qui en quatre ou cinq jours de tems, nous a enlevé ce cher Prince, l'amour & l'eſpérance de tout le Royaume. Il en fut attaqué à *Meudon*, qui étoit ſa maiſon de plaiſirs, & pour laquelle il avoit donné *Choiſi* à Madame de *Louvois*. Vous ſçavez que feu Mademoiſelle de *Montpenſier* avoit donné en mourant la Terre de *Choiſi* à *Monſeigneur*, & que cela avoit donné lieu à certaines plaiſanteries équivoques : car après que cette Princeſſe fut morte, on diſoit, de tous les biens de Mademoiſelle de *Montpenſier*, *Monſeigneur* a *Choiſi*. Ce fut pourtant M. le Duc du *Maine* qui eut le gros lot, & qui herita de la Principauté de *Dombes* & de quantité d'autres Terres. Quoiqu'il en ſoit, *Choiſi* fut échangé contre *Meudon* : parceque le Roi vouloit avoir ſon fils dans ſon voiſinage, & c'étoit à *Meu-*

don

don que *Monseigneur* faisoit toutes les petites Parties de plaisir, & qu'il se retiroit souvent avec sa petite Cour. Ce fut-là que cette malheureuse maladie le prit : On crut d'abord que ce ne seroit rien, & les symptômes n'en paroissoient pas dangereux : Mais le venin se découvrit bien-tôt après, & notre cher Prince, l'unique espérance de ce Royaume, en a été suffoqué le cinquiéme jour : il est mort le 14. d'Avril sur les onze heures du soir. Quelques Médecins prétendent que ce n'est pas à la petite vérole seule que la *France* doit imputer ce malheur, & qu'une attaque d'apoplexie, dont le *Dauphin*, comme vous sçavez, avoit déja été menacé, s'est jointe de surcroît à son mal. Quoiqu'il en soit, le venin étoit si fort, que deux heures après on ne pouvoit pas durer dans sa chambre, & qu'on fut obligé d'aller chercher des *Sœurs Grises* pour l'ensevelir. Quel sujet d'humiliation pour la nature humaine ! Il n'y a pas eu non-plus moyen de l'exposer dans un lit de parade, & il fut porté de nuit à *S. Denis*, sans pompe, & tout comme si ce n'avoit été qu'un particulier. Il n'y avoit même aucun de ses Aumôniers dans le carrosse où l'on mit son corps, car la mauvaise odeur ne leur auroit pas permis d'y entrer. On l'a mis en dépôt dans cette Eglise, le rendez-vous de toute la famille,

& dans quelque-tems on lui fera des Obſéques convenables. La Princeſſe de *Conti* n'a rien ménagé dans cette occaſion, & voulant partager le péril auquel ce cher frere étoit expoſé, elle a toûjours reſté auprès de lui, & lui a rendu les ſoins les plus tendres & les plus affectionnez, juſqu'à ſon dernier ſoupir. Voilà ce qui s'appelle pouſſer la belle amitié juſques où elle doit aller. On croit qu'elle ſuivra le *Dauphin* au tombeau, & l'on dit déja que le venin a fait impreſſion ſur elle, & qu'elle a actuellement la petite verole, quoiqu'elle l'eût euë aſſez cruellement dans le tems qu'elle fut funeſte au Prince de *Conti* ſon Epoux. Elle fut même en quelque maniere fatale à ſa beauté, & l'on n'auroit pas cru, à voir comment elle en avoit été marquée, qu'elle eût dû l'avoir encore une fois. Ce qui fait bien voir que la force du venin a été terrible. La douleur y a ſans doute auſſi contribué : car on dit que cette Princeſſe a paru inconſolable de la mort de cet aimable frere. Le Duc de *Berri* en eſt auſſi extrêmement touché, & il en a même été malade. Le Roi a nommé dans le moment Mr. le Duc & Madame la Ducheſſe de *Bourgogne*, Dauphin & Dauphine, & ils ont reçu en cette nouvelle qualité les complimens de condoléance qu'on a été obligé de leur faire. Le Dauphin a fait en mourant un teſtament

tament verbal, c'eſt-à-dire, qu'il a prié le Roi de partager ſa ſucceſſion entre les trois Princes ſes fils, voulant que le Roi d'*Eſpagne* qui avoit toûjours été ſon enfant chéri, ne fût point exclus du partage. Son intention a été exècutée : on a envoyé un million à *Philippe* : il y en a eu un pour le Duc de *Berri* ; & le Dauphin, qui, en faveur de ſon droit d'aîneſſe, a eu le choix des portions, à pris pour ſa part *Meudon* & toutes les Terres qui en dépendent. Voilà à quoi s'eſt monté l'Inventaire du fils unique du Roi, & de l'Héritier préſomptif de la Couronne. Je crois que la dépoüille de *Bourſvalles*, ou de quelqu'autre Maltotier, feroit plus conſidérable que cela. Je ne ſçai ſi ceux qui feront l'Oraiſon funebre de notre cher *Dauphin* mettront bien toutes ſes Vertus dans leur jour ; mais il eſt ſûr que c'étoit un Prince accompli, bon, vertueux, équitable. Son diſcernement a paru dans le choix qu'il a fait de ſes Favoris ; ſon bon naturel dans la déférence qu'il a toûjours euë pour les volontez du Roi, & s'il ne s'eſt pas beaucoup mêlé des affaires du Gouvernement, c'eſt parcequ'il n'a pas voulu avoir part aux injuſtices qui ſe ſont commiſes depuis un certain tems par les mauvais conſeils qu'on a donnez à notre Monarque. Vous pouvez voir ſon caractere dans ces Vers qu'on a faits ſur ſa mort.

Europe, *unis tes pleurs avec ceux de la* France,
Son cher Titus *vient d'expirer !*
Cet aimable Dauphin, *son unique espérance*,
Sur qui l'on pouvoit assurer
D'un Régne heureux la douce joüissance,
Ce cher Dauphin *vient d'expirer* ;
Europe, *unis tes pleurs avec ceux de la* France.
Bon fils plein de soumission,
Il respecta toûjours un grand Roi dans son Pere :
Ennemi de l'oppression,
Il n'eut part dans aucune affaire,
En respectant toûjours son pere dans son Roi.
Faut-il que de la mort, l'inévitable loi.
Nous le ravisse, hélas ! sans aucune espérance,
En nous privant d'un Prince, aussi juste, aussi doux.
Ciel ! reste-t'il encore des traits à ta vengeance ?
Non, c'est le dernier de tes coups :
Et si propice à nos offenses,
Touché d'un si grand mal, tu veux le réparer,
Il faudra te servir de toute ta clemence.
Ce cher Dauphin *vient d'expirer*,
Europe, *unis tes pleurs avec ceux de la* France.

Ce qui augmente la douleur des *François*, c'est qu'on a des préventions, qui peut-être son mal fondées, contre Mr. le Duc de *Bourgogne*. On s'est imaginé, je ne sçai surquoi, que ce Prince n'avoit pas autant de bonté que son illustre pere, & que suivant le même esprit & le même caractere

tere qui domine à préſent, ſon régne n'apporteroit aucun changement avantageux. Je crois pourtant qu'on a une fauſſe idée de ce Prince, & il ne ſeroit pas poſſible qu'un Eleve de l'Archevêque de *Cambrai* & du Duc de *Bauvilliers*, n'eût pas des ſentimens équitables. D'ailleurs il a paru dès la plus tendre enfance de ce Prince, qu'il avoit beaucoup d'eſprit & de raiſon, & il y a de grandes reſſources auprès des gens raiſonnables. L'événement fera voir leſquels des divers raiſonnemens qu'on fait ſur ſon chapitre, auront été les plus juſtes, & il y a bien des diamans qui augmentent de prix lorſqu'ils ſont mis en œuvre. Dieu veüille qu'on ne s'éclairciſſe que tard là-deſſus ; car nous payerions trop cher la connoiſſance du mérite de ce Prince ſi nous l'achetions aux dépens de la vie de notre Monarque : Car quoique ces derniers tems ſoient un peu durs, c'eſt moins au Roi qu'il faut s'en prendre, qu'aux mauvais conſeils qu'on lui a donnez, & à notre malheureuſe deſtinée ; car le Roi a toûjours eu le cœur bon, & s'il n'avoit jamais ſuivi que ſes mouvemens nous en ſerions mieux & lui auſſi. Quoiqu'il en ſoit, je ne ſçaurois m'empêcher de conſerver pour lui les ſentimens de reſpect & de tendreſſe que j'ai toûjours eus, & je prends part à la douleur qu'il reſſent, & qui n'eſt peut-être que

très-grande, si on en juge par rapport à celle de ses Sujets. Voici encore une autre Epitaphe du Dauphin.

Orné de toutes les Vertus,
Qui, jadis, des Romains firent cherir Titus,
Je naquis pour régner, & les Peuples de France
Sur mon Régne fondoient la plus douce espérance;
Mais le Ciel irrité contre le Genre humain,
N'a pas laissé passer le Sceptre dans ma main.
Pour punir les François il hâte mon trépas.
Le Trône fut pour moi cette Terre promise,
Que le Seigneur fit voir autrefois à Moïse.
Je l'ai vû de bien près, mais je n'y monte pas.

C'est une Dame que vous connoissez qui a fait cette Epitaphe. Je vous l'envoye; parcequ'on en a été content à la Cour, & qu'on l'a trouvée très-juste. Voici une Lettre bien lugubre, c'estpourquoi je ma hâte de finir, de-peur de vous faire faire des réflexions trop tristes. Car enfin quoiqu'absente de votre Patrie, je suis persuadée que vous ne laissez pas d'être sensible à la perte qu'elle fait. D'ailleurs vous connoissez aussi-bien que moi tout le mérite du Prince que nous pleurons: Ainsi pour ne pas vous obliger de faire de trop longues attentions là-dessus, je vais vous souhaiter le bon soir, & pour vous dissiper un peu, je vous prie de me don-

ner

ner la continuation de votre Mercure. Ce que j'en ai déja vû m'a fait beaucoup de plaisir, & m'a donné envie d'en voir davantage. J'espere que vous ne ferez pas les choses à demi, & que vous voudrez bien satisfaire entierement ma curiosité là-dessus. Adieu, je ne crois pas qu'il y ait au monde un endroit plus triste que *Paris* l'est à présent. Toutes sortes de divertissemens y sont interdits, & le grand deüil qu'on est obligé de prendre, joint à celui qu'on a dans le cœur, nous fait un fonds de mélancolie le plus accablant du monde. Vous êtes heureuse d'être en lieu où tant d'objets lugubres ne se présentent pas à votre vûë, & où vous en pouvez trouver qui charment un peu votre douleur. Adieu, ma chere Madame: *Je suis*, &c.

LETTRE LXXXI.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

VOus avez raison, Madame, quand vous croyez que je partage la douleur de mes Compatriotes sur la mort de Monseigneur le *Dauphin*. Nous perdons un Prince qui méritoit toute notre tendresse, & sans me mêler de faire des pro-

 nostics

nostics pour l'avenir, je sens une véritable affliction de sa perte. Je connoissois aussi-bien que vous tout ce qu'il valoit, & je sçavois qu'on pouvoit mettre au nombre de ses vertus ce que bien des gens lui imputoient comme des défauts, & des péchez d'omission. J'entens tout ce que vos Vers veulent dire là-dessus. Mais Madame, vous vous trompez quand vous vous imaginez que nous avons ici des objets plus réjoüissans que ceux que vous avez à *Paris*, & que je puis y trouver des occasions de charmer mon chagrin. Non, sans doute; car par une constellation malheureuse pour les Souverains, la mort de l'Empereur a suivi de près celle du *Dauphin.* Il est mort le 17. d'Avril; c'est-à-dire, trois jours après notre cher Prince; & ce qu'il y a de plus particulier, c'est qu'il est mort aussi de la petite verole. On ne croyoit pas qu'elle dût avoir une suite aussi funeste, son venin cependant l'a emportée au plus beau de ses jours, puisqu'il n'étoit que dans sa trente-deuxiéme année. On dit que c'étoit un Prince fort aimable, & qui avoit mille belles qualitez. Vous pouvez croire qu'*Aix-la-Chapelle* étant une Ville Imperiale, la mort de l'Empereur doit y avoir répandu de la tristesse. Bien-loin de chercher à me dissiper par les occasions de me divertir & de charmer mon chagrin, je

vous

vous assure que je me plais dans ma douleur, & que je suis bien-aise de me trouver en lieu où je puis la nourrir, & confondre les larmes que je donne au *Dauphin*, avec celles qu'on répand ici pour la mort de l'Empereur. Outre le chagrin qu'on a eu de sa perte, on a craint d'abord qu'elle ne causât quelque changement désavantageux pour les Alliez : Mais ils ont pris de si justes mesures là-dessus, qu'il ne paroîtra pas que le Trône Imperial ait été vacant. Les *Hollandois* ont déjà envoyé des Ministres à tous les Electeurs pour leur demander leur suffrage en faveur du Roi *Charles*, la Reine d'*Angleterre* est de concert avec eux pour élever ce Prince au Trône de ses Ancêtres. L'Election se doit faire à *Francfort* le 20. de Juillet. Elle a été anticipée d'un mois, & l'on ne doute point qu'elle ne soit favorable à *Charles III.* ainsi la Maison d'*Autriche* sera toûjours puissante, & les Alliez auront toûjours les mêmes intérêts à demeurer unis, & c'est leur union que nous est fatale. Voici des Vers qu'on a fait sur la mort de l'Empereur, & qui ne me paroissent pas aussi bons que ceux que vous m'avez envoyez.

L'Empereur *vient de rendre l'ame :*
La mort vient de couper sa trame
Au milieu de ses plus beaux jours.

Triste accident ! Tu nous fais bien connoître
Qu'ici-bas les grandeurs sont de foibles secours,
Et qu'au Decret du Ciel chacun doit se soumettre.
Cet Empereur *si redoutable*
Dont la Personne étoit aimable,
Dont les plaisirs suivoient les pas,
Malgré son pouvoir formidable,
Est sujet aux loix du trépas,
Et voit trancher sa destinée
Dès sa trente-deuxiéme année.

Il laisse deux jeunes Princesses, & le Gouvernement des affaires à l'Imperatrice sa mere, qu'on appelle à présent l'Imperatrice Régente. Elle a pris en main les rênes de l'Etat, & l'on dit qu'elle fait des merveilles, malgré la douleur qu'elle a de la perte de son fils. Le Prince *Eugene* qui doit selon les dernieres volontez de l'Empereur, l'aider de ses soins & de ses conseils, s'est rendu en poste dans tous les lieux où sa présence étoit nécessaire, & de la maniere dont il s'y prend, je doute fort que nous puissions profiter de cet accident, ni y trouver matiere à nous consoler de la mort du *Dauphin.* J'ai été fort touchée de cette endroit de votre lettre, où vous dites que personne ne pouvoit rapprocher du corps de ce Prince si cher, & si couru pendant sa vie. Cela fait bien voir que la mort rend

les

les gens égaux, puisque le Trône, du moins en perspective, n'excepte point de la corruption & de toutes les infirmitez ausquelles la Nature humaine est sujette. *Alexandre* fit l'épreuve de cette vérité, lorsqu'il ne put point démêler les cendres de son pere *Philippe*, d'avec celles d'un particulier qui avoit été enterré auprès de lui. Mais c'est assez vous faire errer autour des tombeaux, il est tems de continuer la lecture du Mercure : Je vois que vous attendez après, & je m'en vais reprendre l'endroit où je quittai la derniere fois ; c'est à la page 82.

Continuation du Mercure.

VOilà la Province du *Languedoc* en repos : elle va aussi être en argent comptant, car le Roi lui permet, par des Lettres Patentes regîstrées en Parlement le 24. d'Octobre, d'emprunter trois cens mille livres à constitution de rentes au denier douze. Cette nouvelle opulence la mettra en état de donner ce qu'on appelle le Don Gratuit, & qu'on devroit plûtôt appeller le Don Forcé ; car le Roi fait demander tous les ans aux Etats de cette Province, d'une maniere à n'être pas refusé, & ce qui n'étoit autrefois qu'un petit tribut, est à présent une très-forte contribution. La

pauvre Reine d'*Espagne* auroit bien beſoin de pouvoir en exiger de pareilles de ſes Sujets; car elle a été obligée, pour ſecourir ſon Epoux, d'envoyer ſes Pierreries & ſa Vaiſſelle d'argent à *Bayonne*, où le tout a été mis en gage pour ſubvenir aux néceſſitez de *Philippe*, qui n'a point reçu de *Seville* l'argent qu'il lui avoit fait demander. Cette ſituation eſt bien triſte, & il ſembleroit que les Têtes Couronnées ne devroient pas être expoſées à des beſoins auſſi preſſans, & que l'élevation au Trône devroit les en garantir. Cependant la Reine d'*Eſpagne* n'eſt pas la premiere à qui pareille choſe eſt arrivée, & *Marie de Médicis*, Veuve, Mere, & Belle-mere de Rois, eſt morte ſi miſérable à *Cologne*, que n'ayant pas en mourant dequoi recompenſer la fidélité de quelques-unes de ſes femmes qui ne l'avoient point abandonnée dans ſa mauvaiſe fortune, Elle les fit approcher de ſon lit, & après avoir demandé des ciſeaux, leur partagea un petit Manteau-Royal, reſte infortuné de ſa prémiere Grandeur, & la ſeule marque qu'elle en avoit conſervée. J'ai ſçu cette circonſtance de ſes malheurs, par des perſonnes dignes de foi, & ſi l'on trouve qu'elle ne ſoit pas aſſez nouvelle pour être placée dans un Mercure Galant, je répondrai que la converſion d'*Aglaë* eſt encore plus an-

cienne

cienne & moins intéressante, puisque c'est une affaire de dévotion, & que les dévots ne font pas le plus grand nombre des liseurs de Mercures Galans.

Puisque M. du *Fresny* nous apprend que le Général *Hommpesch* a été nommé par nos Ennemis au Gouvernement de *Douai*, je puis bien vous dire à son exemple, qu'ils destinent celui d'*Aire* au Comte de *Nassau-Woudembourg*, autrement dit le Comte *Corneille*, fils de feu Mr. d'*Ouverkerque*.

L'expérience touchant le Vitriol dont M. du *Fresny* nous parle ensuite, & la méthode qu'il nous donne pour en faire de toutes les couleurs, ne m'enhardit point assez pour oser vous parler de Chymie, & vous annoncer le sieur *Porcheron* qui s'est fait afficher ici, & qui se vante de guérir toutes sortes de Rhumatismes & de Gouttes, quelques invéterées que puissent être ces sorres de maladies, & cela par le moyen d'une Pommade composée de simples. Le Doyen de la Faculté de *Paris*, a fait l'épreuve de ce remede, & a donné son attaché pour que le débit en soit permis. Je ne vous en dirai pas davantage là-dessus, & j'imiterai M. du *Fresny*, qui, après nous avoir annoncé un spécifique infaillible pour allonger la vie de l'homme, en abrégeant les maladies, aime mieux nous dire une Chanson, que de nous enseigner un si beau secret.

secret. Ainsi je laisserai là le sieur *Porcheron* avec sa Pommade, pour vous donner cette petite Chanson qui est d'un très-bon Auteur, & qui a été faite pour Madame la Comtesse de....

CHANSON.

QUelle bouche ! quels yeux ! quel tein ! quelle fraicheur !
Quel brillant dans l'esprit ! quel charme dans l'humeur !
Mais, Iris, *ce n'est rien, si le cœur n'est pas tendre.*
Sur ce doute important, Amour, viens m'éclairer.
Mais, non, il vaut mieux l'ignorer,
Je payerois trop cher le plaisir de l'apprendre.

Autre du même Auteur.

ROssignols dont la voix étoit toute occcupée
A chanter nuit & jour vos transports amoureux,
Vous n'avez plus que des cris douloureux,
Et qu'une plainte entrecoupée.
A la constance de vos feux,
Ne préfére-t'on point une flâme nouvelle ?
Auriez-vous comme moi trouvé quelqu'in-infidelle ?

CHANSON

CHANSON A BOIRE.

Dans ce sejour où tout abonde :
Où l'on voit briller les attraits
Et de la brune & de la Blonde ;
Où d'excellens Vins sont au frais,
Ami je te céde la gloire
De faire à ces Belles la Cour :
Je te verrai faire l'amour,
Faire l'amour,
Tandis que tu me verras boire.

AUTRE.

Que l'Amour est un mauvais Maître !
Qu'il est difficile à servir !
Hélas vous n'avez qu'à vieillir,
Il vous envoira bien-tôt paître.
Mais Bacchus *est bien plus commode ;*
Car à sa Cour, jeunes ou vieux,
Buvez, chantez, soyez joyeux,
Vous êtes toujours à la mode.

Je crois que voilà à-peu-près autant de Chansons qu'il en doit entrer dans un Mercure Galant, & puisqu'il est aussi de l'essence de proposer des questions, & qu'il faut se conformer à l'usage que M. de *Visé* avoit établi, & que M. du *Fresny* veut suive, en voici.

I.

I. QUESTION. On demande quelle eſt la femme la moins à plaindre, de celle qui épouſe un mari dont elle eſt aimée, & qu'elle n'aime pas, ou de celle qui en prend un qu'elle aime, & duquel elle n'eſt point aimée ?

II. QUESTION. On demande lequel vaut mieux, d'une grande Fortune qu'on n'a pas méritée, ou d'un grand mérite mal récompenſé ?

III. QUESTION. On demande encore s'il eſt plus heureux de faire parler de ſoi d'une maniere déſavantageuſe que d'être dans l'obſcurité & dans l'oubli ? Celui qui brûla le Temple de *Diane* à *Epheſe*, fit contre ſon goût là-deſſus, & il ſemble que *Boileau* l'autoriſe, puiſqu'il prétend que l'Abbé *Cottin* doit lui tenir compte de ce qu'il l'a tourné en ridicule dans le monde: *Hé! qui ſçauroit ſans moi que Cottin a prêché?*

M. du *Freſny* nous donne un Extrait de la Harangue que l'Evêque de *Troyes* fit au Roi le 20. de Juillet paſſé au nom du Clergé, dont il étoit un des Députez. Cette Harangue eſt remplie d'éloges & de flatteries. Le Régne de Dieu, eſt dit-on, le modéle de celui de Sa Majeſté. Son amour pour l'Egliſe eſt le principal motif qui raſſemble & qui arme tant de Peuples contre le Deſtructeur de l'Héréſie qu'ils voudroient relever, & comme le Défenſeur de la Ma-

jesté Royale, & l'unique azyle des Rois persecutez pour la Foi. Ce ne sont ensuite que souhaits pour le bonheur de la *France*, & pour la conservation du plus Grand & du meilleur des Rois. Tout cela est beau & flatteur; c'estpourquoi on nous le rapporte; mais on n'a garde de nous parler du Sermon d'un Jésuite appellé le Pere la *Ruë*, dont l'éloquence fut admirée à l'Oraison funébre du Maréchal de *Luxembourg*. Ce célébre Prédicateur apostrophant le Roi. » Votre Majesté, lui dit il, sçait que » les commencemens de son Régre ont été » difficiles: la fin en est rude & épineuse: » le milieu étoit semé de Lys & de Roses. » Peut-être, *Sire*, ne les avez-vous pas » offertes à Dieu; c'estpourquoi il vous » fait à présent sentir les effets de sa cole- » re en affligeant votre Royaume par des » guerres, des maladies, & une disette » générale de toutes choses. Heureux en- » core, si tant de malheurs vous obligent » de retourner à lui, & de désarmer sa co- » lere, en lui consacrant le peu de jours qui » vous restent! Ces paroles étoient rudes à oüir. Elles ont pourtant été prononcées devant le Roi, qui étoit présent à ce Sermon, & on n'a pas entendu dire que le Pere la *Ruë* ait été blâmé de sa hardiesse. Il est vrai que les Jésuites se tirent toûjours mieux d'affaires que les autres gens. Quoique le

Decret

Decret qui fut donné à *Rome* le premier d'Octobre, au sujet des Céremonies Chinoises, ne leur fût pas favorable, on prétend qu'ils ont trouvé le secret d'y donner un tour qui paroît leur être avantageux, & que c'est là-dessus que le Saint Pere à ordonné à l'Assesseur du *Saint Office* de leur écrire la Lettre suivante, dattée du 11. d'Octobre.

» Pour arrêter le cours des interprétations » fausses & contraires aux intentions de no- » tre S. Pere le Pape, que quelques-uns » donnent au Decret publié depuis peu, » touchant l'affaire des cultes Chinois, » comme si la seconde partie de ce Decret » détruisoit tout ce qui est reglé dans la » premiere; je vous déclarai la semaine pas- » sée, par ordre de Sa Sainteté, que comme » Elle n'a jamais cru que son Decret de » l'année 1704. fût conditionnel, de ma- » niere qu'il fût libre de l'observer ou de » ne pas l'observer, selon qu'on croiroit, » ou qu'on ne croiroit pas l'Exposé con- » forme à la verité; de même S. Sainteté » ne veut pas qu'on puisse sous un tel pré- » texte se dispenser d'observer exactement » le Decret de 1704. & le Mandement de » Monsieur le Cardinal de Tournon sous » les peines contenuës dans ledit Mande- » ment, dont l'exécution est si étroite- » ment ordonnée dans le dernier Decret.

» J'ajoûte à cela que comme je vous l'ai
» dit, c'est principalement à dessein d'ôter
» tout prétexte de donner ce prétendu sens
» conditionnel au premier Decret que Sa
» Sainteté avoit ordonné qu'on mît dans le
» dernier de ces mots : *Quovis contra faciendi*
» *quæsito colore, seu prætextu pœnitùs sublato.*
» J'obéïs présentement à un nouveau com-
» mandement de Sa Sainteté en vous avertis-
» sant, comme je le fais, qu'attendu que c'est
» aujourd'hui jour de Poste, vous preniez
» occasion, en envoyant le susdit Decret
» à vos Religieux qui sont à la *Chine*, de
» leur donner aussi connoissance de la dé-
» claration que je vous ai faite, afin que
» selon la pleine confiance qu'en a Sa Sainte-
» té, il n'arrive de leur part aucun retarde-
» ment à l'exécution ponctuelle dudit De-
» cret que Sa Sainteté, comme vous le sça-
» vez, a si fort à cœur.

Le Général des Jésuites a répondu en promettant une obéïssance entiere de la part de tous ses Religieux tant au Decret du Pape, qu'au Mandement publié à la *Chine* par le Légat, dont les Jésuites avoient appellez. Leur appel a été mis à néant par le dernier Decret, & le Pape a ordonné que la Lettre de l'Assesseur, & la réponse du Général, fussent inserées dans les Regis-tres du *Saint Office*. Ce qui me fait croire que ces deux Pieces, ou du moins l'une

& le ſens de l'autre, méritent de trouver leur place dans ce Mercure. On peut voir par-là que les Jéſuites ſont gens très-habiles, qui ſçavent profiter de leurs avantages, & pourtant aſſez politiques pour ceder au tems, quand il ne peuvent pas faire mieux. Mais ils n'y cedent que par proviſion, & en attendant que l'orage ſoit paſſé; après quoi ils trouvent toujours des prétextes pour ſe relever de tout ce qu'ils ont promis, & pour en appeller comme d'abus. Nous avons appris ici que M. le Grand-Prieur de *Vendôme*, allant de *Veniſe* en *Suiſſe*, où il comptoit de faire quelque ſéjour, avoit été arrêté dans le Païs des *Griſons* par M. *Maſner* de *Coire*, qui a cru devoir uſer de repréſailles, parcequ'on continuë à retenir ſon fils en *France*, à qui le Comte de *Luc*, notre Ambaſſadeur en *Suiſſe*, avoit donné parole qu'il ſeroit relâché dès que le Sécretaire *Merveilleux*, arrêté par ledit Sieur *Maſner*, ſeroit mis en liberté. *Maſner* le rendit ſur le champ, & chagrin de ce qu'on ne lui a pas tenu parole ſur le chapitre de ſon fils, il a été alerte pour tâcher de ſe venger, en faiſant quelque capture conſidérable, & il a été aſſez heureux pour que le Grand-Prieur ait donné dans ſon embuſcade. Il ne connoiſſoit pas même l'importance de ſa priſe, & ce fut ce Prince qui la lui apprit; car lorſqu'il

lui

lui demanda s'il étoit *François*, il lui répondit: Oüi, & de-plus, Grand-Prieur de *France*. Et moi dit l'autre, je ſuis *Maſner*, & je vous arrête, parcequ'on retient mon fils en *France*, & que l'Ambaſſadeur ne l'a pas fait relâcher, quoiqu'il me l'eût promis poſitivement. Après cela il fit conduire le Grand-Prieur à *Balbes*, qui eſt un Château appartenant à l'Empereur, & on le conſigna à un des Officiers de S. M. I. Il dépêcha d'abord ſon Capitaine des Gardes à nôtre Ambaſſadeur à *Soleure*, qui a envoyé ici un Courier pour informer la Cour de cette affaire, & lui demander ſes ordres là-deſſus. Il faut eſperer que la captivité de ce Prince ne ſera pas longue. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il la ſupportera moins impatiemment qu'il ne l'auroit fait dans le tems qu'il étoit amoureux de *Fanchon Moreau*; car on n'a pas entendu dire que la place que cette belle Chanteuſe avoit dans ſon cœur ait été remplie depuis qu'elle eſt mariée: Ainſi n'étant point amoureux, il en eſt moins à plaindre de la moitié. Le Prince *Charles Théodore Otton* de *Salm* eſt mort le dixiéme de Novembre à *Aix-la-Chapelle*, où il s'étoit retiré depuis quinze mois, pour ſonger à ſon ſalut, & pour tâcher à trouver quelque ſoulagement à ſes maux. Il étoit âgé de ſoixante-ſix ans, & poſſedoit les premieres Charges à la Cour de l'Empereur

l'Empereur, dont il avoit eu l'onneur d'être le Gouverneur : éducation dont il avoit lieu de se glorifier, comme chacun voit. Il étoit du Conseil Privé de ce Prince, & Grand-Maître de sa Maison. Sa mort a été en édification dans ce Païs-là, où les exemples de pieté sont plus rares que les avantures amoureuses. La quantité de personnes de tout Païs & de tout sexe que les eaux y attirent, forment une diversité agréable, & sous prétexte que la joye est nécessaire à la santé, on n'y respire que le plaisir, & la santé sert souvent de prétexte à ceux qui ne cherchent que les occasions de se réjoüir : Les Joüeurs y trouvent celles de déniaiser quantité d'Etrangers, & chacun y trouve à-peu-près de quoi contenter toutes ses passions. Comme nous avons vû à *Paris* des personnes qui y vont tous les ans, nous sommes instruits des choses qui s'y passent, & j'ay sçu depuis peu une avanture assez plaisante qui est arrivée au Prince de... qui commande un Corps chez les Alliez. Il étoit allé faire un petit tour à *Aix-la-Chapelle* après la prise de *Douai*, & les attraits de Madame de.. lui avoient donné dans la vûë. Comme les Grands ne sont pas d'humeur de filer le parfait amour, & que même ils n'en ont pas le tems, Son Altesse voulut brusquer promptement l'avanture, & après une Déclaration à la
Dragonne

Dragonne, qui avoit plus l'air d'une sommation de se rendre, que d'une soumission amoureuse, il crut devoir l'obliger à battre la chamade, s'imaginant qu'une femme, & une femme de *Paris*, ne pouvoit pas résister à cette premiere attaque. Elle fit pourtant bien plus de façon, & le Prince fut contraint d'entrer en pourparler, & de tâcher de capituler. Il lui donna des Bals & des Cadeaux, & pria certain Abbé qui s'étoit introduit chez lui, & qui étoit un vrai redresseur, de lui aider à expedier ses affaires. L'Abbé promit monts & merveilles, mangea & but toûjours à bon compte, & proposa de nouvelles parties de plaisir & de promenades: Enfin, le Prince crut devoir à ses soins & à son éloquence, les faveurs qu'il reçut de la Belle, que quelques présens acheverent de déterminer. Il ne fut plus question que de profiter d'une bonne fortune dont on ne pouvoit pas joüir long-tems; ainsi le Prince se dépêchoit autant qu'il pouvoit d'être heureux, en tenant fidelle compagnie à sa Belle. Il ne la quittoit presque point, & ses empressemens redoublants lorsqu'il fut prêt de s'en séparer, il eut toutes les peines du monde à partir, & n'auroit pas même pû s'y déterminer, si son devoir & l'amour de la gloire ne l'avoient rappellé à l'Armée. Malgré tout cela, un retour de tendresse

tendresse l'obligea à revenir sur ses pas, pour lui dire un nouvel adieu, & il voulut bien faire quelques heures de chemin pour se procurer quelques momens de plaisir: mais il trouva toute autre chose que ce qu'il cherchoit; car comme on ne l'attendoit pas, & qu'on le croyoit déja bien loin, on se divertissoit à ses dépens, & Monsieur l'Abbé étoit chez Madame d.. où il faisoit la plus jolie vie du monde, partageoit les présens du Prince, & comme on ne s'étoit pas précautionné contre la surprise, il trouva qu'on partageoit aussi les faveurs, & que Monsieur l'Abbé en recevoit de fort tendres de la Dame. Le Prince perdit patience à cet aspect, il voulut mettre le feu à la maison, & immoler tout à sa vengeance, dont l'Abbé trouva bon de se garantir par la fuite. La Belle resta sans se déconcerter, & lorsque cet Amant outragé voulut lui reprocher son infidélité & sa mauvaise conduite, elle lui dit d'un grand sens-froid: Quoi, Monsieur, vous avez donc été assez fou pour croire qu'on feroit pour vous ce qu'on ne feroit pas capable de faire pour d'autres? Sur quoi fondez-vous, s'il vous plaît, une opinion comme celle-là? Sur votre rang? Ce n'est pas toûjours ce qui plaît le plus en amour, où le caprice décide ordinairement. Croyez-vous avoir plus de mérite, que le reste des hommes?

mes. Ce ſeroit vous flatter un peu trop. Rendez-vous donc plus de juſtice, & ſoyez perſuadé que ſi j'avois été véritablement vertueuſe, vous n'auriez jamais rien obtenu de moi, & que puiſque je ne la ſuis pas, il n'eſt pas étonnant que je faſſe pour un autre ce que j'ai fait pour vous. Le Prince n'eut pas le petit mot à dire : il n'étoit point préparé à ce *qui-va-là*. Auſſi ne répondit-il rien, & ſe hâtant de remonter à cheval il retourna au plus vîte à l'Armée, où il emporta une fort vilaine idée des femmes de Paris. Il conta ſon Hiſtoire à tous les Généraux des Alliez, ſi-bien que nous voilà en bon prédicament chez ces Meſſieurs-là, & voilà l'obligation que les femmes raiſonnables ont à celles qui ne le ſont pas. La femme d'un Traitant, & dont le mari a jugé à propos de s'abſenter pour ne pas payer ſes Créanciers, vient de donner ici une Scéne qui ne fait pas non-plus beaucoup d'honneur à notre ſexe. Il eſt vrai qu'elle a été bien punie de ſa mauvaiſe conduite, par l'ingratitude de celui qui cauſoit ſa foibleſſe. C'étoit un Petit-Maître des plus étourdis, qui après lui avoir mangé tout ſon bien, la planta-là. Elle voulut le rappeller, & ne le pouvant point, elle lui fit demander l'argent qu'elle lui avoit prêté dans ſes beſoins. Il répondit en turlupinant, qu'elle ſe moquoit de lui,

& qu'il l'avoit bien gagné. Cette réponse outra l'amante délaissée, & comme elle avoit des billets des sommes qu'elle avoit prêtées à cet infidele, elle lui intenta un procès, & il n'auroit pas pû éviter d'être condamné s'il ne s'étoit avisé d'un moyen un peu indigne, par lequel il a trouvé celui d'éluder ses poursuites. Il a fait avertir les Créanciers du mari de cette femme, & a prétendu leur prouver qu'elle avoit volé la Caisse, puisque de son propre aveu elle avoit été en état de placer de l'argent après la banqueroute de ce mari. Les Créanciers ont voulu poursuivre cette pauvre malheureuse criminellement, & elle a été obligée de se cacher & de se réfugier au Palais Royal, où on a eu la charité de lui donner un azile, & où elle pleure nuit & jour la perte de son amant, celle de son argent & de sa réputation.

On vient de me dire pendant que j'écris ceci, que la ville d'*Aire* s'est renduë aux Alliez. Je crois franchement qu'ils ne nous en laisseront pas une, ils ont bien leur tour à présent, & ils se dédommagent avec usure des Conquêtes que le Roi fit en soixante & douze. Aussi a-t'on fait là-dessus une Parodie de certains Vers qui furent faits à la gloire du Roi dans ces heureux tems, à présent si fort changez.

Voici

Voici les premiers Vers.

B*Atre ses Ennemis, en joncher la Campagne :*
Porter en tous lieux la terreur :
Conquerir tant d'Etats, avec tant de valeur :
Ravager la Hollande, *&* *l'*Empire, *&* *l'*Espagne :
Faire enfin tout trembler par des faits inoüis,
Ce sont-là les Exploits du Monarque Loüis.

PARODIE.

N*'Oser plus venir en Campagne,*
Depuis que nos Guerriers répandent la terreur,
Et font redouter leur Valeur,
Dans les Pays Conquis, en Provence, *en* Espagne,
C'est un de ces revers accablans, inoüis,
Où ne s'attendoit point le Monarque Loüis.

Quel changement, ô Ciel ! quelle vicissitude !
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude !

Comme dit *Arlequin-Titus*, je voudrois bien pouvoir vous donner de meilleures nouvelles ; mais j'ai juré d'être sincere. A quoi bon se flatter? Nous sommes dans un

trifte état, & notre deftinée eft à-peu-près pareille à celle de ces Peuples que les Ifraëlites fubjuguoient avec tant de facilité : car il femble que nous n'ayïons plus ni force ni courage. J'efpere que le commencement de l'année prochaine me fournira quelque chofe de plus agréable à dire. Le Roi donnera des Charges & des Bénéfices : tout cela ne laiffe pas de réjoüir. Monfieur du *Frefny* nous donne une longue lifte de ces fortes de Nominations dans fon Mercure, & quoiqu'il protefte qu'il ne veut pas s'ériger en Généalogifte, il ne laiffe pas de dire quelques chofes à l'avantage des familles qui lui tiennent fans doute le plus au cœur. J'ajoûterai encore à ce qu'il dit de celle du nouveau Premier Préfident de *Touloufe ;* que de ces Evêques que la maifon de *Bertier* a donnez à l'Eglife, il y en a deux qui font encore vivans, dont l'un eft l'Evêque de *Rieux*, oncle du Premier Préfident en queftion, & l'autre l'Evêque de *Blois*, frere de ce Magiftrat. L'Abbé de *Polignac* eft d'affez bonne maifon pour avoir dû mériter une petite digreffion de cette nature. Le Vicomte de *Polignac* eft un des plus anciens Barons des Etats du *Languedoc*. La vieille Tradition du Pays prétend que ces Meffieurs defcendent d'*Apollon*, & que c'eft de-là que dérive le nom de *Polignac*, qui s'eft corrompu par la fuite des tems.

Ce

Ce qui fortifie cette opinion, c'est qu'il y a dans *Polignac* une Statuë de ce Dieu lumineux, pour laquelle les Habitans ont toûjours eu une espece de vénération, & si forte, que le grand-pere de l'Abbé de *Polignac* craignant que cela ne dégenerât en superstition, fit tirer un coup de fusil dans le visage de cette Statuë, afin qu'étant défigurée on n'eût plus pour elle les mêmes égards que lorsqu'on l'avoit vûë toute rayonnante. Car on dit qu'elle étoit faite de maniere, que lorsque le Soleil donnoit dessus elle ne rendoit pas à la verité un son harmonieux comme celle de *Memnon*, mais elle paroissoit jetter des rayons, & les Peuples toûjours portez à donner dans le merveilleux, n'avoient garde d'attribuer cela à l'adresse de l'ouvrier. Monsieur le Vicomte de *Polignac* aima mieux manquer de respect pour l'Effigie de cet Auteur prétendu de sa race, que de souffrir qu'elle donnât lieu à des abus qu'il ne vouloit point tolerer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, sans avoir recours à la Fable, la maison de *Polignac* est une des plus anciennes de la Province, & des mieux alliées. La mere de l'Abbé en question étoit sœur du Comte de *Roure*; son frere aîné a épousé en premieres nôces Mademoiselle de *Rambure*, & en secondes, Mademoiselle de *Mailly*, recommandable par sa naissance, son mé-

rite personnel, & la proximité avec Madame de *Maintenon*.

La Chronique scandaleuse veut que notre Monarque, quoique dévot & septuagenaire, se mêle encore de faire l'amour, & qu'il ait donné depuis peu des marques parlantes de ses proüesses. On prétend même qu'il s'est adressé pour cela à une parente de Madame de..., ne voulant pas mêler le Sang Royal avec d'autre que celui de cette Héroïne. Les Gazettes ont eu la hardiesse de débiter cette ridicule nouvelle, que, à vous parler franchement, je crois très-fausse, & il s'est trouvé des gens assez malins, pour faire là-dessus un Sonnet que je vous envoye, quoique je sois persuadée que le sujet a son fondement dans la Fable plûtôt que dans l'Histoire.

SONNET.

Jadis je fus fameux en deux sortes de Guerres,
Dans la Guerre de Mars & dans celle d'Amour.
Les faits de celle-là me conqueroient la terre,
Des faits de celle-ci je grossissois ma Cour.
A présent, je l'avouë, une Ligue m'aterre:
Ceux que j'avois batus me batent à leur tour:
Eugene & Marlborough *plus craints que le Tonnerre,*

Frappent

Frappent mes Légions, les défont sans retour.
On ne me ravit pas pourtant toute ma gloire :
Non, j'en conserverai la moitié dans l'Histoire.
J'engendre encore, malgré mes cheveux tout chenus.
Cessez donc, Ennemis, d'insulter ma Personne :
Si vous me surpassez au métier de Bellone,
Je vous surpasse au moins au métier de Venus.

Les Poëtes du *Pont-Neuf* s'en sont aussi mêlez, & ont célébré cette chimerique avanture par ce Vaudeville.

CHantons les Exploits inoüis
De notre invincible Loüis,
Qui septuagenaire,
Hé bien !
S'avise encore de faire,
Vous m'entendrez bien.
Les malheurs de sont petit-fils,
Nos pertes, ni ses cheveux gris,
N'ont encore pû l'abatre,
Hé bien !
Il est vif comme quatre,
Vous m'entendez bien.
Quoique devenu Bisayeul,
Et près d'entrer dans le cercueil,
Il a fait à la Niece,
Hé bien !
De sa vielle Maîtresse,
Vous m'entendez bien.

La maniere dont on traite ici le Prince de la *Riccia*, l'un des premiers Seigneurs du Royaume de *Naples*, ſcandaliſe beaucoup les Etrangers. On lui fait ſouffrir tous les maux imaginables à la *Baſtille*. Cruauté inoüie, & qu'on n'a point accoûtumé d'exercer contre les priſonniers de Guerre & d'Etat. Le Baron de *Roch* qui vient d'être délivré, a fait une deſcription ſi touchante de l'état de ce pauvre Prince, que l'Empereur ſçachant bien que le zele qu'il a toûjours témoigné pour la Maiſon d'*Autriche* eſt ce qui fait ſon crime, met ici tout en œuvre pour lui procurer ſa liberté. Il a propoſé pour cela l'échange de quelques priſonniers faits dans le *Milanez*, & l'on attend avec impatience à la Cour de *Vienne*, la réſolution de celle-ci là-deſſus. On y eſt auſſi fort inquiet pour la maladie de l'Impératrice regnante qui eſt tombée en rechute.

Le Marquis de *Goësbriand* eſt venu ici au ſortir d'*Aire*, recevoir les éloges qu'il a méritez pour la vigoureuſe défenſe de cette Place, & quoique vaincu, peu s'en eſt fallu qu'on ne lui ait décerné le triomphe. Cela s'appelle rendre juſtice au vrai mérite, indépendamment du bonheur, & faire à mauvais jeu bonne mine. C'eſt l'effet du ſang Gaſcon qui nous eſt venu du *Bearn*,

&

& qui influë jusques sur la troisiéme génération. Cela vaut mieux que de s'ériger en plaignans. Il n'en est ni plus ni moins, & l'on acheveroit d'intimider les Peuples, en marquant trop d'abattement : ainsi on fait beaucoup mieux de se réjoüir. Il seroit à souhaiter que quelque Nôce de Cour nous fournît des plaisirs pour le prochain Carnaval : mais toute la Maison Royale est déja pourvûë. Monseigneur, quoiqu'encore jeune & vigoureux, est condamné au célibat par des motifs qui sentent plus la politique que la conscience. Il ne reste que le Comte de *Toulouse*, dernier fruit des Amours du Roi & de Madame de *Montespan* : C'est le seul qui n'a pas encore donné dans l'himen, parcequ'on n'a pas voulu lui laisser contenter son goût là-dessus. Il est amoureux depuis bien des années de la belle Mademoiselle d'*Armagnac*, qu'il pourroit à coup sûr épouser sans craindre de se mésallier, puisqu'elle est du beau Sang de *Lorraine*. Notre Monarque n'a pourtant pas été de cet avis-là, & ne voulant s'allier que dans sa Tribu, il avoit destiné la fille du Prince de *Conti* au Comte de *Toulouse*, qui ayant le cœur pris ailleurs, a mieux aimé ne pas se marier du tout. Mademoiselle d'*Armagnac* a refusé aussi tous les établissemens qu'on lui a proposez, & l'on prétend qu'ils attendent tous deux un tems

plus favorable à leurs amours. Monsieur le Comte de *Toulouse* a pourtant été accusé d'infidélité depuis quelque tems, & l'on a cru que Mademoiselle de *Villefranche* avoit fait diversion dans son cœur. Mais ceux qui sçavent mieux la carte, assurent que cette Demoiseille n'a jamais servi que de prétexte à ces deux amans, & que c'est de concert avec Mademoiselle d'*Armagnac* que le Comte s'est attaché à elle pour dépaïser les gens, & donner le change au Roi, qui se rendra peut-être à la fin, & couronnera une si belle constance. Je voudrois de tout mon cœur que la fête s'en fît cet hiver; car, comme je l'ai déja dit, c'est la derniere ressource de plaisir qui nous reste. La Duchesse de... donna l'autre jour ici une scene assez plaisante, ou du moins en fournit l'occasion. Madame la Duchesse de *Bourgogne* entendit vanter les gentillesses du perroquet de cette Dame, & souhaita de le voir. On dépêcha promptement un Page pour l'aller chercher. Il pleuvoit, & il y avoit loin à aller; tout cela rendit la commission fort désagréable au Page. Il fallut pourtant obéïr. On couvrit la cage du perroquet pour le garantir des injures de l'air, & le Page qui y étoit exposé ne fit que jurer pendant tout le chemin. Le perroquet ne perdit pas un mot de ce beau discours qu'il prit pour une leçon, d'au-

tant

tant mieux qu'il étoit couvert, & qu'on avoit accoûtumé de le couvrir pour lui faire apprendre ses rôles; ainsi comme il étoit fort docile, il ne manqua pas de le répéter; & dès qu'on l'eût posé dans la chambre de Madame la Duchesse de *Bourgogne*, & que tout le monde eût entouré la table sur laquelle il étoit, il s'écria, quand on eût ôté le tapis qui étoit sur sa cage: *Jarni des garces qui sont cause que je suis tout moüillé*, & rendit toutes les autres impertinences que le Page s'étoit donné la liberté de dire en chemin, parmi lesquelles il y avoit quantité d'ordures. Madame la Duchesse de *Bourgogne* en fut scandalisée, & se tournant vers la Duchesse de...: Est-ce ainsi, Madame, lui dit-elle, que vous instruisez votre perroquet? L'autre protesta, toute déconcertée, que c'étoit une nouvelle leçon qu'on lui avoit donnée, & on sçut ensuite que c'étoit le Page qui avoit été son Précepteur. On en rit beaucoup. Mais ce sont-là de ces petits plaisirs d'un moment, qu'il faut pourtant prendre en passant faute de mieux. Adieu, jusques au mois prochain.

Fin du Mercure de Novembre 1710.

Voilà ma commission remplie. Je crois, Madame, que cette lettre l'est assez, &

qu'il est tems de vous souhaiter le bon soir. Si ce premier Mercure vous a fait plaisir, j'en ai encore un autre à votre service : mais voilà tout, car le Libraire est mort après avoir imprimé le second; ainsi cet Ouvrage n'a pas eu une plus longue suite. *Je suis*, &c.

LETTRE LXXXII.

DE PARIS.

VOus avez beau dire, Madame, que nous ne nous prévaudrons point de la mort de l'Empereur. On espere pourtant que l'Electeur de *Baviere* prétend faire une terrible Diversion en *Allemagne*, & rentrer dans ses Etats, à la tête d'une Armée dont le Roi lui donne le Commandement. Il prétend aussi se faire relever du Ban de l'Empire, où il croit avoir été mis mal-à-propos, aussi-bien que l'Electeur de *Cologne* son frere. Ils ont écrit là-dessus l'un & l'autre au Pape, pour lui demander son intercession auprès des autres Electeurs leurs Confreres, & pour engager le S. Pere à entrer dans leurs intérêts. Ils font de leur affaire une affaire de Religion, disant, que s'ils n'ont pas voix en Chapitre, le Parti Huguenot pourroit bien devenir le plus fort

fort en *Allemagne*. Nous verrons quelles attentions S. S. fera à leurs remontrances, & il eſt très-ſûr que ſi ces deux Electeurs rentrent dans leurs anciens Droits, *Charles III.* ne ſera pas auſſi près du Trône Impérial que vous le croyez, & de quelque maniere que la choſe tourne, nous ne pouvons que nous prévaloir de la conjoncture : car pendant que nous aurons une puiſſante Armée ſur le *Rhin*, les Alliez ſeront obligez d'affoiblir celle qu'ils ont en *Flandre*, pour s'oppoſer au paſſage du Duc de *Baviere*, & l'empêcher d'entrer dans ces anciens Etats. Ainſi, ou d'un côté, ou de l'autre, nous leur donnerons de la tablature. D'ailleurs, par nos intrigues nous tâcherons de ſemer l'envie & la diſcorde entre les Electeurs; & pendant que nous broüillerons les choſes au-dedans, notre Armée s'approchera du lieu où l'Election ſe doit faire, & tâchera de la troubler, en répandant la terreur dans le pays; & enfin, ſi tout cela ne nous réüſſit point, & que contre vent & marée *Charles* ſoit élu Empereur, notre derniere reſſource eſt de nous emparer de l'*Eſpagne*, pendant qu'il ira ſe mettre en poſſeſſion de la Couronne Impériale. Voilà, Madame, le raiſonnement de nos Politiques; car, pour moi j'attends fort patiemment que la deſtinée en décide, & je ne prends nul parti là-dedans. Je ſuis encore moins capable

de

de me réjouïr de la mort de l'Empereur, quand même elle nous devroit être plus avantageuse, & je blâme le zele indiscret de certaines gens qui ont fait éclater leur joye là-dessus, qui en ont fait matiere à des actions de graces : car outre que ces sentimens ne sont ni humains, ni Chrétiens, c'est aussi en quelque maniere faire trop de fond sur le bras de la chair, & prescrire des moyens à Dieu qui en a mille en main pour nous relever, ou pour nous accabler, sans que nos foibles lumieres & nos efforts impuissans s'en mêlent. Ainsi sans examiner les suites de cet accident, je ne consulte que la sensibilité de mon cœur, qui me fait prendre part à la mort d'un Prince qui avoit mille belles qualitez, de l'aveu de ses Ennemis, & que le Ciel & sa naissance avoient placé sur le Trône de l'Empire Chrétien. Je me suis fait même une si grande habitude de regretter les morts, que je plains jusques au Libraire qui a imprimé le Mercure dont vous m'avez fait part. Il est vrai que l'amour-propre entre pour quelque chose dans des sentimens si compâtissans, car je voudrois bien que le bonhomme eût assez vêcu pour continuer d'imprimer un Ouvrage aussi agréable. Je suis au désespoir qu'il en soit demeuré au second, & que sa mort nous prive de la suite. Mais tous les Libraires ne

sont

ſont pas morts dans ce Pays-là : Eſt-il poſſible qu'il ne s'en ſoit point trouvé qui ait pû lui ſucceder, ſuppoſé que l'Auteur ſoit toûjours d'humeur de continuer ce qu'il a ſi bien commencé. Ce que j'en ai vû me plaît extrêmement, & vous jugez bien que j'accepte l'offre que vous me faites de ce qui vous reſte. Faites-m'en donc part, s'il vous plaît, car je vous aſſure que je n'ai jamais rien vû de plus joli en ce genre. Je ne ſçai ſi je le trouverois de même d'une autre main que de la vôtre, qui trouve le ſecret d'embellir tout ce qu'elle touche; & à vous parler franchement, je vous croirois fort capable de ſuppléer au Texte, & d'avoir un peu aidé à cette prétenduë Comteſſe de L.. M.. qui voudroit bien nous en donner à garder, en nous faiſant croire qu'elle écrit de *Verſailles*. Elle a beau dire, ce ſeroit mal prendre ſon champ de bataille, & j'ai bien plus de penchant à croire qu'elle veut dépayſer la Scéne, & pour parler avec autant de liberté, il faut être en lieu ſûr. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve ici des gens aſſez hardis pour riſquer des choſes plus fortes que cela; car, par exemple, on a vû ſur la porte du *Louvre* : *Maiſon à loüer*, & après la perte de la Bataille de *Ramillies*, on afficha dans certains carrefours de Paris : *Il s'eſt perdu une Armée de cinquante mille hommes le jour de la Pentecôte*,

côte, il y aura mille Loüis pour ceux qui pourront en donner des nouvelles, & ils seront payez moitié argent comptant, moitié en Billets de Monnoye. Une autre affiche avertissoit le Public, *de se nantir de Carrosses, parcequ'on les loüeroit bien cher à l'Entrée du Roi d'Espagne à Paris.* Tous ces faiseurs de pasquinades risquent; mais cela est bientôt dit. D'ailleurs, ils peuvent peut-être dire ce qui a été dit autrefois : *Tu ne le sçauras pas*, Loüis, *car j'étois seul quand je le fis*; au lieu que l'Auteur de votre Mercure a besoin du ministere d'autrui, & par conséquent ne peut pas être sûr que son secret ne sera pas révelé; & de-là je conclus, qu'il faut que cet Auteur, soit mâle, soit femelle, écrive dans les Pays Etrangers, où l'on a plus de facilité de faire imprimer ce qu'on veut. Mais tout cela ne fait rien à l'affaire, & quel qu'il soit, & d'où qu'il écrive, il écrit très-joliment, selon moi. Je ne fais point de parallelle entre ce Mercure & celui de Monsieur du *Fresny*; ils sont d'un caractere si différent qu'ils ne se déparent point l'un l'autre. Monsieur du *Fresny* sera plus du goût des Sçavans, & moi qui aime qu'on appelle *un chat, un chat*, & qui ne cherche que des galanteries dans un Mercure Galant, je déciderai pour celui de Madame de L.. M.. parcequ'il me semble qu'il remplit mieux son titre, & parce

ceque, graces à la médiocrité de mon génie, je ſuis moins curieuſe des mœurs & coûtumes de la *République des fourmis*, & de l'habileté des araignées & des chenilles, quoique ces obſervations ſoient très-belles, & plus curieuſes que je ne la ſuis du dénoûment de quelque intrigue galante, & votre Baron *Danois*, votre Comte *Suédois*, & les autres Héros du Mercure imprimé en *Hollande*, m'intéreſſent beaucoup plus que toutes les découvertes de l'Académie des Sciences, quelque utiles qu'elles puiſſent être. Cela ne m'empêche pourtant pas de rendre juſtice à qui elle eſt dûë, & d'eſtimer les choſes ce qu'elles valent : Et pour vous faire voir que j'en connois le prix, je vous dirai que ſelon moi, le Livre de Mr. du *Freſny* mériteroit quelque choſe de plus que le nom de Mercure Galant, & que par rapport aux choſes dont il traite, on devroit le mettre au rang du Journal des Sçavans. Vous voyez que quoique je faſſe un choix proportionné à ma portée, je ne laiſſe pas d'avoir en quelque maniere l'eſprit de diſcernement. Quoiqu'il en ſoit, donnez-moi votre ſecond Mercure; je m'attends à en trouver une bonne partie dans la premiere lettre que vous m'écrirez, & je vais me hâter de finir celle-ci, afin de vous obliger à commencer plus promptement la vôtre; auſſi-bien je n'ai que de triſtes nouvel-

les

les à vous donner : on ne parle ici que de Services & de Pompes funébres. La petite vérole qui continuë à ravager la Cour, vient d'enlever un de ses plus beaux Ornemens; c'est l'aimable Duchesse de *Villeroi*, fille de feu Monsieur de *Louvois*. Elle avoit trente-trois ans, & étoit toute charmante. Enfin, on ne voit ici que Funérailles, & l'on n'y chante que *De profundis*. Nous avons pourtant paré un beau coup; car la belle Princesse de *Conti* est revenuë des bords du tombeau. Voici des couplets de Chanson qu'on a faits sur sa convalescence, & que vous pourrez chanter sur cet air de l'Opera d'*Atis*. *Quand le péril est agréable*, &c.

Suspendons le cours de nos larmes,
Faisons tréve au De profundis,
Nous verrons l'illustre Conti
Revivre avec ses charmes.

La mort d'un frere incomparable
La faisoit courir au trépas;
Mais le Ciel nous rend ses appas
Par son soin charitable.

L'Amour étoit inconsolable:
Les graces avoient pris le deuil,
Et prétendoient suivre au cercueil
Leur Maîtresse adorable.

Revenez,

Revenez, divine Princesse !
Revenez briller à la Cour,
Et par votre charmant retour,
Calmer notre tristesse.

Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire de plus réjoüissant pour le coup : encore faut-il qu'il s'agisse de la santé d'une Princesse autant aimée que l'est Madame la Doüairiere de *Conti*, pour qu'on puisse être capable de quelque mouvement de joye, au milieu de tant de douleurs, & au-travers de tant d'objets lugubres. Ce qui nous console un peu, c'est que le Roi joüit, Dieu merci, d'une parfaite santé, & qu'il soûtient cette épreuve avec une fermeté toute Héroïque. Le Duc de *Berri* se porte mieux, & le nouveau *Dauphin* donne déja des marques de son habileté. On dit qu'il commence à vouloir prendre connoissance des affaires, & que Madame de *Maintenon* s'étant formalisée de ce qu'il prenoit des manieres différentes de celles de son Pere, le Roi lui dit : Il est naturel, Madame, qu'il cherche à s'instruire de mon vivant des choses qui le regardent d'aussi près, afin que montant sur le Trône avec connoissance de cause, il ne soit pas exposé à être trompé par ses Ministres, & que voyant par ses propres yeux, son Royaume en soit

mieux

mieux réglé, & les Peuples dont il doit être le Pere, mieux gouvernez. Il n'y avoit rien à répliquer à cela; aussi n'y repliqua-t-on point, Madame de *Maintenon* étant trop raisonnable pour ne pas approuver des sentimens aussi justes, & trop attentive à tout ce qui peut faire plaisir au Roi, pour s'opposer à ses volontez : ainsi Monsieur le *Dauphin* va s'appliquer, dit-on, à régler les Finances. Du moins on le voit toûjours enfermé avec Monsieur *Desmarets* qui en est le Ministre. Adieu je suis toute à vous, & j'attends le second Mercure.

LETTRE LXXXIII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

PUisque vous voulez absolument voir le second Mercure, il faut vous donner contentement, & pour répondre à l'impatience que vous marquez là-dessus, je m'en vais débuter par-là : Ecoutez donc Madame la Comtesse de L.. M.. c'est elle qui va parler, & non pas moi. Voici ce qu'elle conte à son Amie de Province.

Nouveau

Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe, par Madame la Comtesse de L.. M.. mois de Décembre 1710.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que vous ſoyïez contente de mon petit Mercure. Je la ſuis beaucoup de votre approbation, & je vous aſſure que je ferai toûjours tout ce que je pourrai pour la mériter. Vous jugerez par mon exactitude de l'envie que j'ai de vous faire plaiſir. Je voudrois que mes nouvelles puſſent vous en donner; mais vous êtes trop bonne Françoiſe pour vous réjoüir des malheurs de votre Patrie, & je n'ai pas autre choſe à vous annoncer. La Campagne qui vient de finir nous coûte nos Lignes ſur la *Scarpe*, que les Ennemis prirent d'entrée de Jeu: les Villes de *Doüay*, *Bétune*, *St. Venant*, & *Aire*, dont la Conquête vient de faire la clôture de leurs Exploits en Flandre. Nous n'avons pas été plus heureux en *Eſpagne*, témoin la Bataille de *Saragoſſe*, & ſi le Duc de *Vendôme* ne change la conſtellation dans ce Pays-là, nous n'y aurons bien-tôt plus rien à faire. Vous voyez bien que j'avois raiſon de vous préparer à des fâcheuſes nouvelles, puiſque le préſent ni l'avenir ne ſçauroient nous rien offrir d'agréable. Il faut pourtant toûjours eſperer, fût-ce même contre eſperance;

ce; le Ciel peut faire encore des miracles en notre faveur. Les affaires de *Charles VII.* n'étoient pas meilleures en *France*, lorsque la *Pucelle d'Orleans* les rétablit, que celles de *Philippe* le sont en *Espagne*; & le Duc de *Vendôme* vaut bien tout au moins la *Pucelle*: Ainsi attendons tout de sa valeur; c'est le démon tutelaire de la Maison Royale, & *Vendôme ici*, *Vendôme là*, *partout Vendôme* fait des merveilles. Aussi son arrivée en *Espagne* vient de relever le cœur à tous les bons *Philippins*: il a même fait impression sur celui des *Philippines*; car la Marquise de.. dont le mari est un des plus zélez pour le Parti de *Philippe*, lui ayant entendu parler du Duc de *Vendôme*, comme du Restaurateur de la Patrie, & de celui d'où dépendoit le salut commun, le regarda comme un autre *Alexandre*, & prit pour lui les sentimens de *Talestris*. Elle avoit sans doute lû l'Histoire de ce Conquérant de *l'Asie*, & la lecture fait souvent des dangereux effets sur l'esprit das personnes renfermées, comme le sont les Femmes en *Espagne*. Celle-ci se mit en tête qu'elle pouvoit faire des avances à un Héros, & autorisée par l'exemple de cette Reine des Amazones, qu'elle prenoit pour son modele, elle ne balança point à aller trouver le Duc. Mais comme elle avoit des mesures à garder pour cacher cette fausse démarche à son Epoux,

Epoux, elle résolut de se travestir en Cavalier. Une vieille Douegna qu'elle avoit sçu mettre dans ses intérêts, lui fournit toutes les choses nécessaires pour ce déguisement, & lui facilita les moyens de sortir par une porte de derriere, pendant que le Marquis dormoit, & sans qu'aucun Domestique pût s'en appercevoir. La vieille se travestit aussi pour servir d'Ecuyer à sa Maîtresse, & elles arriverent toutes deux au quartier du Duc, sans qu'il leur fût arrivée aucune fâcheuse avanture. Le fantôme d'Ecuyer, qui avoit plus l'air d'un Gardien de Sultanes, que d'un homme uniforme, annonça son prétendu Maître sous un nom supposé, mais qui étoit pourtant connu en *Espagne*, & le Duc de *Vendôme* qui est extrêmement poli, commanda d'abord qu'on le fît entrer, & s'excusa même sur ce que ses indispositions ne lui permettoient pas d'aller au-devant de lui. Il étoit au lit. La Marquise s'en approcha d'un air déconcerté, qui la fit paroître encore plus belle, quoiqu'elle la soit beaucoup. Elle ne paroissoit pas plus de quinze ou seize ans sous cet habit d'homme, & le Duc crut voir entrer l'amour dans sa chambre. Le prétendu Cavalier lui fit son compliment sur la liberté qu'il prenoit de venir ainsi troubler son repos dans une heure qui étoit un peu induë. Mais, Seigneur,

gneur, lui dit-il, je ne suis pas mon maître, & j'ai pris le tems que j'ai jugé le plus propre pour me dérober à mon pere, & me jetter entre les bras de V. A. & lui demander sa protection. Mon pere quitte le parti de *Philippe*, & veut m'entraîner avec lui dans celui de *Charles* : mais je mourrai plûtôt que de manquer de fidélité pour mon légitime Souverain; c'estpourquoi je viens vous offrir ma personne, & vous prier de me donner occasion de signaler mon zele, & de me défendre contre la violence de mes parens. Le Duc de *Vendôme* charmé du discours de ce jeune Seigneur, & plus encore de sa petite figure, en oublia pendant quelques momens sa goutte & sa gravelle; & après l'avoir tendrement embrassé : Vos sentimens sont trop beaux, lui dit il, pour ne pas mériter mon admiration. J'en rendrai compte au Roi, qui ne manquera pas de récompenser votre fidélité. Cependant, puisque vous voulez bien me persuader que vous faites quelque cas de mon amitié, je vous la donne toute entiere; mais ce sera, s'il vous plaît, comme on dit, à la charge d'autant, & à condition que vous me donnerez aussi la vôtre. Notre amoureuse Marquise ne demandoit pas mieux; ainsi, sans déclarer le secret de son sexe, qu'elle croyoit que le Duc avoit pénétré, elle lui fit les protesta-

tions

tions du monde les plus tendres, & l'assura d'une fidélité inviolable. Il faut, dit alors le Duc, que pour cimenter notre amitié, nous buvions à la santé du Roi. Vous devez être fatigué de votre course, ainsi nous pourrons, je crois, bien faire medianoche. Là-dessus il se fit apporter un pâté de venaison, des jambons de *Laontan*, des mortadelles, & quelques autres choses de cette nature, avec du vin de *Champagne* & du muscat de *Frontignan*. On but à la nouvelle connoissance, & le Duc fit paroître tant de joye & tant d'empressement, que la Marqui en auguroit à merveille, & ce qui lui fit le plus de plaisir, fut l'ordre que ce Prince donna pour qu'on dressât un petit lit dans sa ruelle au jeune *Espagnol*, disant qu'il vouloit veiller lui-même à sa sureté. Dès que cette ordre eût été executé, & que le petit repas impromptu fût fini, les valets se retirerent, & la Marquise crut que le dénoûment de la piece approchoit. Il arriva effectivement bien-tôt après : mais non pas comme elle l'avoit imaginé; car la connoissance de son sexe changea de beaucoup l'espece chez le Duc, qui bien-loin de profiter d'une bonne fortune qui venoit ainsi se jetter dans ses bras, sentit à cet aspect réveiller & goutte & gravelle, & qui après s'être excusé là-dessus auprès de la Belle, lui fit un discours fort éloquent,

pour lui faire comprendre les conséquences de la démarche qu'elle venoit de faire, & combien il étoit important de la réparer au plûtôt, en s'en retournant chez son mari, qui étant un des plus attachez au parti de *Philippe*, ne méritoit pas d'être traité en ennemi. L'intérêt du Roi, le vôtre, ni le mien, disoit-il à cette belle affligée, ne permettent pas que vous restiez plus long-tems ici : ce seroit mettre les armes dans les mains de votre époux, & lui fournir des raisons plus que légitimes de causer quelque nouvelle révolution dans le Païs, en se joignant au Rebelle ; ainsi, Madame, il faut, s'il vous plaît, prévenir ce malheur & ceux qui pourroient vous arriver à vous-même par la jalousie de votre mari, en retournant chez vous avant qu'il se soit apperçu de votre escapade; car encore un coup, je ne suis ni en droit, ni en état de vous mettre à couvert de son ressentiment. Vous me promettiez bien, il n'y a que quelques momens, repliqua-t'elle, de me garantir de celui de mes parens, & de me défendre contre toute la terre ; d'où vient ce réfroidissement? Madame, dit le Duc, quand je vous regardois comme fils d'un Sujet rebelle, je pouvois vous proteger contre les ennemis du Roi; mais je ne puis pas traiter de même ses amis. D'ailleurs, je ne voyois en vous qu'un fort joli Cavalier

lier, & non pas la femme d'autrui, & tous ceux qui me connoiſſent vous diront que je ſuis fort ſcrupuleux là-deſſus, & que ce ne feront jamais les femmes qui cauſeront ma perte : ainſi, Madame, il ne faut pas, s'il vous plaît, balancer à prendre votre parti. La Belle ſe mit à pleurer, voulut ſe poignarder, & dit les choſes du monde les plus touchantes, qui ne furent pourtant pas capables d'attendrir le Duc, ni d'ébranler ſa vertu ; & tout le tempérament qu'il apporta à la choſe, fut d'envoyèr promptement un homme de confiance au Marquis de... avec ordre de ſe faire introduire dans le moment auprès de ſon lit, & de lui dire de venir le trouver inceſſamment pour choſe très-preſſée, & de ne lui donner qu'à peine le tems de s'habiller, ſans lui laiſſer celui de parler à perſonne, ni de ſortir de ſa chambre que pour s'en venir au plûtôt ; & enfin, ſous prétexte que les momens étoient précieux, de ne le quitter point qu'il ne l'eût amené. L'Envoyé s'aquitta par merveilles de ſa commiſſion ; car lorſque le Marquis voulut, avant de ſortir, paſſer dans l'appartement de ſa femme pour lui dire adieu, ne ſçachant pas s'il reviendroit bien-tôt, & ſi on ne l'envoyeroit point joindre quelques Troupes : Seigneur, lui dit ce fidele Agent du Duc de *Vendôme*, laiſſez dormir Madame votre

Epouſe, vous devez être occupé d'un ſoin plus important que de celui de faire l'amour: il s'agit de l'intérêt du Roi, & ſon Alteſſe ne vous manderoit point à l'heure qu'il eſt ſi les affaires n'étoient d'une nature à ne pouvoir ſouffrir de retardement. Le Marquis n'eut garde d'inſiſter à vouloir faire le bon mari, & aimant mieux paroître bon Courtiſan, il courut au quartier du Duc. Ce Prince avoit déja fait paſſer la Marquiſe dans une autre chambre avec ſon Ecuyer, & avoit donné ordre qu'on les eſcortât juſqu'au lieu où elles voudroient aller, pendant qu'il amuſeroit le mari. Il le tint très-long-tems auprès de lui pour faciliter la retraite de ſa femme; & après l'avoir conſulté ſur des avis qu'il prétendoit avoir reçu de *Madrid*, il lui permit de faire la ſienne quand il crut qu'il le pouvoit faire avec ſureté. Les Dames s'étoient fait mener aſſez près du jardin, & étoient rentrées par le même endroit par où elles étoient ſorties, & avec auſſi peu de bruit on avoit dépoüillé tous les ornemens maſculins, & la Marquiſe étoit déja dans ſon lit loſque ſon mari entra chez lui. Il fut d'abord à ſon appartement lui conter ſon avanture, & le regret qu'il avoit eu de ſortir ſans la voir. La Dame admira la prudence du Duc de *Vendôme*, & quoiqu'il l'eût renvoyée ſans conſolation, & qu'elle fût fort mal

édifiée

édifiée de sa galanterie, elle ne laissa pas de lui sçavoir bon gré des ménagemens qu'il avoit eu soin de garder, & convint en elle-même, que s'il étoit mauvais Amant, il étoit du moins fort honnête homme. On n'a pas jugé à propos de nommer l'endroit où cette Scéne s'est passée, de-peur de démasquer les Acteurs. Cependant, malgré toutes les précautions & la discrétion du Duc, on n'a pû empêcher que l'avanture n'ait été sçuë, & on me l'a écrite d'*Espagne*, avec toutes ses circonstances. On me mande même que la Marquise s'est retirée dans un Couvent sous quelqu'autre prétexte; mais que c'est pour se mettre à l'abri du ressentiment de son Epoux, à qui des indiscrets avoient conté la chose, & qui, malgré les soins que le Duc de *Vendôme* avoit pris pour l'en désabuser, en avoit pris des soupçons dont la femme craignoit les suites. Il me semble même qu'elle avoit assez de raison de les craindre: car quoiqu'elle ne fût pas criminelle, comme ce n'étoit pas sa faute, elle l'étoit toûjours de volonté, & je crois que c'est l'intention qui fait le crime. Messieurs les maris ne sont pas traitables sur ce chapitre-là en *Espagne*, & pour le moindre soupçon on ne fait pas de façon de poignarder une femme dans ce Païs-là: ainsi la Marquise de. a fort prudemment fait de se mettre à couvert de

l'orage, & nous sommes bien-heureuses de ce que les hommes sont ici plus traitables: Sans cela, quel carnage! & que l'on verroit de femmes poignardées à *Paris!* Voilà tout ce que j'ai appris des nouvelles publiques & particulieres d'*Espagne*. Si avant d'avoir fini ce Mercure je puis en sçavoir davantage, vous pouvez compter que je vous en ferai part: il est tems à présent de venir à l'Enigme. Voyez si vous devinerez aussi-bien celle-ci que celle de la Guitarre,

ENIGME.

Mon pere me conçoit & ma mere m'enfante,
Ainsi que Jupiter, du creux de son cerveau;
Et pour ne perdre pas le fruit de leur attente,
Ils couchent d'abord sur une foible peau.
Je n'y subsiste encor que par quelque peu d'eau,
Je danse en ma naissance, & parois si contente,
Que de mes pieds & mains plus menus qu'un fuseau,
Je tourne incessamment d'une façon charmante.
Mes pas sont mesurez, je ne vais qu'en cadence:
Cependant, de mon Art admirez la puissance,
On me court bien souvent sans pouvoir m'accrocher:
On me voit, on me tient, & si pourtant j'échape.

Quelquefois

Quelquefois sans effort le plus foible m'attrape,
Et toûjours mon destin me force à me cacher.

Vous n'avez quà exercer là-dessus votre bel esprit. On écrit d'*Irlande*, qu'il y a eu quelque espece de tumulte à *Dublin*, & que certaines gens ont crié dans les ruës : *Maudit soit le Docteur Sacheverell & ses adherans*, & cent choses de cette nature; après quoi ils ont cassé les vîtres de ceux qui sont de cette Faction. Tout cela marque que les *Wighs* ont encore leurs Partisans dans ce Païs-là. On travaille à prévenir de pareils désordres, en punissant ceux qui les ont excitez, & l'on a porté plainte là-dessus à la Régence. Le 15. de Novembre on célébra à *Londres* le jour de la naissance du feu Roi *Guillaume*, & de sa Descente en *Angleterre*. On arbora l'Etendart Royal : on fit des feux de joye & des illuminations, & quelques jours après on recommença les mêmes réjoüissances pour l'Anniversaire de la Conspiration des Poudres. Vous sçavez, sans doute, ce que c'est que cette conspiration : Elle fut faite contre *Jacques* Premier, bisayeul de la Reine à présent régnante, & contre tout le Parlement que l'on avoit résolu de faire sauter de compagnie, par le moyen des mines qu'on avoit pratiquées au-dessous du lieu où ils étoient assemblez.

La mine fut, comme on dit, éventée. Toutes ces illuſtres perſonnes échapperent au péril qui les menaçoit. L'auteur d'un attentat auſſi horrible fut pris & executé; & bien-loin de ſe repentir, il pouſſa la rage juſques à dire, *qu'il n'étoit pas fâché de mourir, mais de mourir ſans avoir réüſſi dans ſon Projet.* Je ne vous dirai point ni qui étoit ce ſcélérat, ni d'où il venoit; car vous pouvez le ſçavoir d'ailleurs, & cette avanture ne nous fait pas aſſez d'honneur pour que je doive m'attacher à la circonſtancier. Quoiqu'il en ſoit, on celebre à *Londres* le jour de cette délivrance, tout comme à *Geneve* celui de l'*Eſcalade*, & comme les Juifs celebrent leur jour du *Purim*. Les réjoüiſſances de *Londres* ne ſe ſont pas encore bornées-là, on en a fait de fort grandes pour les heureux ſuccez des Alliez pendant la Campagne qui vient de finir: Toutes les Cloches ont été miſes en branle pour cela, on a tiré les canons, & fait de très-beaux feux d'Artifice. La Reine revint exprès de *Hamptoncourt* au Palais de *Saint James*, pour aſſiſter en perſonne à cette cérémonie.

Le 25. de Novembre à onze heures & demie du ſoir, M. *Spanheim*, Ambaſſadeur Extraordinaire du Roi de *Pruſſe*, mourut à *Londres* âgé de 82. ans, généralement regretté. Comme il a reſté pluſieurs années à *Paris*, on le regrette auſſi beaucoup, & il

étoit

étoit fort estimé partout à cause de son intégrité, de son grand savoir, & de mille beaux talens qu'il possedoit, ausquels ils joignoit beaucoup de pieté & une grande charité pour les pauvres. Il recommanda en mourant, que son corps fût enterré auprès de celui de feuë son Epouse, dans l'Abbaye de *Westminster*: ce qui a été executé. Mr. *Spanheim* étoit de *Geneve*, d'une famille où le sçavoir étoit annexé. Il avoit un frere dont les Ecrits sont très-estimez, & qui fut un des plus celebres Docteurs de *Leide*. Celui qui vient de mourir avoit passé toute sa vie dans le Ministere sous le défunt Electeur de *Brandebourg*, & sou le Roi de *Prusse* à présent régnant, tant à la Cour de *France*, qu'à celle d'*Angleterre*, & s'étoit également bien aquitté partout de ses devoirs, préférant le plaisir de faire honneur à son Maître, à celui de thésaurisser. Madame la Marquise de *Montandre* sa fille, en sera un peu moins riche; mais aussi elle a la consolation de voir que son pere a mérité les éloges de toute la terre. La Reine d'*Angleterre* a honoré sa mémoire par une marque de distinction tout-à-fait particuliere; car elle a envoyé à Madame la Marquise de *Montandre* le présent qu'elle auroit fait à Mr. *Spanheim*, si son Maître l'eût rappellé, prétendant que son départ pour l'autre monde devoit lui procurer le même

avantage, & regardant la mort de ce Miniſtre comme ſon Audience de congé.

On a inſeré dans la Gazette de *Londres*, un avertiſſement ſigné par Mr. de *Saint Jean* Sécretaire d'Etat, portant que quelques perſonnes mal-intentionnées ayant ôté & emporté des groſſes chevrettes de fer qui ſoûtenoient la charpente du cintre Occidental de l'Egliſe de *Saint Paul*, Sa Majeſté avoit eu la bonté de promettre le pardon de ce crime à toute perſonne qui y a eu part, & qui révelera ſes complices, atteints & convaincus, & outre cela une récompenſe de cinquante livres ſterlings pour la découverte. On dit que ceux qui ont commis ce crime avoient deſſein de faire tomber la charpente de cette Egliſe le jour du *Te Deum*, ſuppoſant que la Reine y aſſiſteroit. Cependant pluſieurs Architectes, & autres perſonnes entenduës, ayant viſité cette charpente, ont aſſuré que quand elle ſeroit venuë à tomber, elle n'auroit fait aucun mal à ceux qui étoient dans l'Egliſe, parceque la voûte qui eſt au-deſſous eſt plus que ſuffiſante pour la ſoûtenir. Ce qui fait croire que ceux qui ont enlevé les chevrettes avoient un tout autre deſſein que celui qu'on leur impute, & cet accident ſert de prétexte aux gens mal-intentionnez pour faire tomber le ſoupçon d'un crime auſſi odieux ſur des perſonnes qu'ils ont tâché de

de rendre ſuſpectes au Gouvernement, & auſquelles ils ont deſſein de nuire ; comme cela paroît par un Libelle très-malin qui a été publié, malgré la perquiſition qu'on a ordonné de faire contre tous les Auteurs des Libelles ſcandaleux.

Il a paru en *Angleterre*, dans la Province de *Cantorberi*, une femme toute extraordinaire, & qui ſe vante de guérir de toutes ſortes de maladies, par le moyen de quelques drogues qu'elle donne gratis, & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que non ſeulement elle ne prend point d'argent de ſes remedes ; mais qu'au contraire elle fait des charitez conſidérables à ſes malades, afin qu'ils puiſſent ſe nourrir commodément pendant le tems de la Cure ; ce qui fait que quantité de pauvres ſe mettent entre ſes mains, & que pluſieurs s'en loüent. Cette femme ne paroît pas avoir plus de vingt ans, & en accuſe quelque fois quatre cens. Elle eſt belle comme le beau jour, parle toute ſortes de Langues, ſans qu'on puiſſe connoître à ſon accent quelle eſt celle qui lui eſt la plus naturelle. Elle ſe dit tantôt d'un Païs, tantôt d'un autre, & ne répond jamais de même lorſqu'on lui fait des queſtions, & cela parcequ'elle ne veut point dire qui elle eſt : car lorſqu'on lui fait voir qu'il y a de la contradiction dans ſes réponſes, elle dit fort naturellement,

que n'ayant pas envie de dire qui elle eſt, ni d'où elle vient, elle ſe divertit à inventer tous les jours des contes différens pour amuſer les curieux, n'étant point obligée de contenter leur curioſité. Elle eſt auſſi extraordinaire dans ſes ajuſtemens que dans ſes manières. Elle porte un juſte-au-corps d'homme, avec une juppe, de même que nos Princeſſes lorſquelle vont à la chaſſe : mais ſous cette juppe elle a des culottes. Son juſte-au-corps eſt ouvert de maniere qu'il laiſſe voir la plus belle gorge du monde, des grands cheveux blonds flottans à groſſes boucles là-deſſus, & lorſqu'elle ſort, elle met un voile & un chapeau ſur ſa tête. C'eſt ainſi qu'elle court les champs, comme autrefois *Médée*, pour cueillir des ſimples ; & quoiqu'elle ſoit tous les jours expoſée à l'ardeur du Soleil, elle a pourtant le teint d'une beauté enchantée. Trois filles la ſervent avec le même reſpect que ſi elle étoit une Reine, & lui gardent un ſecret inviolable. Cependant tout ce myſtere avoit extrêmement intrigué les Peuples. Les uns donnant dans le merveilleux, prétendoient que c'étoit-là ce qu'on appelle le Juif errant, ou du moins quelque nouvelle Propheteſſe. D'autres croyant raiſonner plus juſte, aſſuroient que c'étoit le Prince de *Galles*, ou du moins quelqu'un de ſa Faction, qui vouloit

loit par des bienfaits attirer le petit peuple dans son parti, afin de causer par ce moyen quelque révolution dans le Pays. Sur ces diverses conjectures, on saisit la belle Dame, & elle risquoit d'aller au *Pilori*, comme les Prophetes *Camisards*, si elle n'avoit pas eu assez d'éloquence pour faire voir, que n'ayant fait tort à personne, & ne s'étant point ingérée de dogmatiser, ni de parler d'affaire d'Etat, on ne pouvoit sans injustice la retenir en prison. Les pauvres qu'elle avoit assistez crierent hautement contre un pareil procedé, & comme on ne pouvoit point former d'accusation contr'elle, on la mit en liberté. Elle a fait plus de séjour dans la Province de *Cantorberi* que dans les autres endroits d'*Angleterre*, parcequ'elle y a trouvé une plus grande quantité d'herbes qui lui sont nécessaires, & qui font toute son occupation : car elle passe presque tout son tems à les cuëillir, ou à les éplucher. Au reste, elle ne mange presque jamais, & des gens m'ont assuré qu'ils avoient été avec elle trois jours de suite, pendant lesquels elle n'avoit pas mangé un seul morceau de pain ; mais en revanche elle boit beaucoup de Vin & de brandevin, sans que ces liqueurs fortes alterent sa santé, ni fassent impression sur son beau teint. Elle loge toûjours dans les meilleurs Cabarets, où elle fait belle dé-

pense

pense, donnant l'or à pleines mains : Ce qui me fait croire que c'eſt une perſonne extrêmement riche, qui aime la vie ambulante, & à intriguer les gens, & qui dépenſe ſon bien à ce petit jeu : Car comme dit certain Poëte, *ſua cuique voluntas.* Quoiqu'il en ſoit, voilà le fait, & il n'y a pas eu moyen de développer ce myſtere, pas même de s'éclaircir du ſexe de cette perſonne : Car quoiqu'elle ait les manieres fort libres, & que quantité de Grands Seigneurs lui ayent fait la Cour, ils n'ont pourtant pû la connoître que très-ſuperficiellement.

Milord *Griffin* eſt mort le 21. de Novembre à la Tour de *Londres*, où il étoit détenu depuis la tentative que le Prince de *Galles* avoit faite pour deſcendre en *Ecoſſe*, dans laquelle il avoit eu part : Ainſi, comme criminel de Haute Trahiſon il n'auroit pû éviter le ſupplice, ſi la Reine n'avoit ſuſpendu l'execution à cauſe de ſon grand âge, & ne lui avoit donné par-là le moyen d'achever en priſon le peu de jours qui lui reſtoit. Milord *Cuper Sommerſet* & autres Seigneurs dépoüillez de leurs Charges, ne laiſſent pas d'aller de tems en tems à *Hamptoncourt*, & ſont très-bien reçus de la Reine, qui y a fait ſon ſejour ordinaire pendant tout l'été. On aſſure qu'elle paſſera l'hyver au Palais de *Saint James*.

On a publié à *Londres* certain rêve qu'on prétend

prétend que notre Monarque a fait : C'eſt une Hiſtoire renouvellée auſſi-bien que le jeu de l'*Oye* ; car on dit que la choſe eſt arrivée il y a environ quinze ans, & l'on produit des Gazettes de ce tems-là, dans leſquelles on promet de la part du Roi deux mille piſtoles à ceux qui donneront une juſte explication de ce rêve, qui étoit à-peu-près comme celui de *Nabuchodonoſor* : Car on dit que le Roi s'étant endormi dans ſon carroſſe en allant de *Verſailles* à *Marli* avec Madame de *Maintenon*, il avoit cru voir tout d'un coup une épaiſſe fumée qui s'élevoit de la terre & obſcurciſſoit l'air, & que cette fumée avoit produit une grande quantité de petits hommes noirs ſemblables à des Forgerons, & un grand homme à leur tête monté ſur un cheval pie, fait ſur le modéle de ceux de l'Apocalypſe ; que ce Chef, ou paroiſſant tel, avoit une Couronne fort brillante ſur ſa tête, un juſte-au-corps de deux couleurs différentes, une botte de fer & l'autre de plomb, des éperons qui n'étoient pas non-plus uniformes, & un ſabre de bois à la main : il ſe tenoit au milieu de la troupe enfumée, qui, après s'être ſéparée par Bataillons, forma un des plus rudes combats qu'on eût vû, & ſi terrible, que preſque tous les combattans y périrent. Le reſte fut enveloppé par le même tourbillon qui l'avoit produit quelques momens auparavant,

paravant, & englouti dans la terre avec le cheval & le Cavalier bigarré. Après quoi l'air redevint ſerain, & le Roi crut être dans une très-belle forêt pleine de bêtes fauves, & il ſe réveilla en criant: *Tuë, tuë, la Chaſſe eſt bonne.* En prononçant ces mots il arriva à *Marli*, & conta ſon rêve à toutes les perſonnes qui avoient été du voyage. On le trouva ſi particulier qu'on ſouhaita que quelqu'un pût en donner l'explication, & ce fut alors que la Gazette promit la récompenſe dont je viens de parler. Je ne ſçai ſi cette Hiſtoire eſt vraye ou fauſſe; mais je ſçai bien qu'on m'a fait voir cette Gazette où il en eſt parlé, & que les Huguenots la gardent ſoigneuſement pour prouver la vérité de ce rêve, auquel un de leurs Martyrs appellé *Brouſſon*, a donné une explication qui leur eſt favorable; & comme ils croyent voir préſentement beaucoup de diſpoſition à cette explication, ils ont eu ſoin de la faire imprimer avec le rêve, & cette eſpece de petit Livre ou Brochure, s'eſt très-bien vendu à *Londres*, où on le crioit publiquement dans les ruës. Mais je ne ſonge pas que vous direz peut-être de moi ce que diſoient les freres de *Joſeph*, lorſqu'ils l'appelloient Conteur de ſonges; car je vous ai parlé le mois paſſé de celui de *Guſtave Adolphe*, & en voici un autre coup-ſur-coup, que je viens vous conter. N'allez

pas

pas, s'il vous plaît, là-dessus me traiter de rêveuse; car ce n'est pas moi qui les fais, & ce seroit mal payer le soin que je prends de ramasser partout les pays tout ce qui me paroît propre à vous réjoüir pour pouvoir vous en faire part. Mais au reste, j'avois manqué à une chose très-essentielle dans mon dernier Mercure; car je ne vous avois point donné de Bouts rimez à remplir, je vous en fais mes excuses. Vous sçavez que *Paris* n'a pas été bâti en un jour; ainsi vous ne devez pas vous étonner que je n'aye pas d'abord songé à tout. Je m'en vais réparer cette faute, & vous donner matiere d'exercer votre bel esprit en remplissant ceux-ci.

BOUTS RIMEZ.

Lignes,
Maison,
Toison,
Cignes.
Vignes,
Poison,
Prison,
Insignes.
Namur,
Sûr.
Vaillance,
Fatal,
Puissance,
Canal.

Vous

Vous pourrez appliquer ces rimes à tel ſujet qu'il vous plaira, & il me ſemble qu'elles conviendroient aſſez à l'état préſent de l'Electeur de *B*. . & à l'azile qu'il a été obligé de chercher à *Namur*, où il a réfugié la Toiſon, par un revers de fortune très-fatal, & malgré toute ſa vaillance. Les autres rimes pourroient vous ſervir auſſi utilement ſur le même ſujet: Cependant, permis à vous d'en prendre un autre.

Il s'agit à préſent de vous faire des queſtions, quoique vous ayïez laiſſé les miennes indéciſes, & une avanture arrivée au Couvent de la *Raquette*, Fauxbourg *Saint Antoine*, me fournira matiere à cela. Une jeune Religieuſe de ce Monaſtere, qui n'avoit pas encore vingt ans, fut attaquée d'un mal ſi violent, qu'on appella le Médecin *Hollandois* pour tâcher d'y apporter du remede. Je connois ſon mal, dit le Docteur, après l'avoir examiné, il me ſeroit même très-aiſé de la guérir ; cependant il faut qu'elle meure, parceque les Loix & ſa Regle ne me permettent pas de lui donner les ſecours dont elle auroit beſoin. Elle expira en effet quelques heures après, & l'on demande là-deſſus.

Queſtion

Question Théologique.

Si, comme c'est l'intention qui fait le crime, on ne pourroit point, en dirigeant la sienne, sauver la vie à une personne, & si même on ne le doit pas en bonne conscience, pourvû que le cas soit tel que je viens de l'exposer dans l'avanture de la petite Nonnette ?

Autre Question.

On demande encore qu'elle est la femme qui prouve le mieux sa tendresse, de celle dont la jalouse délicatesse ne sçauroit souffrir de concurrente, ou de celle qui préférant la satisfaction de son amant à son propre intérêt, lui produit des jeunes appas, lorsque les siens sont trop surannez pour pouvoir le ragouter ? Cette question a été agitée depuis peu à la Cour, & je vous laisse le soin de la décider.

Autre Question Théologique.

On demande s'il vaut mieux cacher sous un *decorum* bien gardé, une conduite irréguliere, que d'être régulierement vertueuse avec des manieres aisées, & sur lesquelles la malignité du siécle pourroit tirer des fausses

fausses conjectures ? Vous m'allez renvoyer à la *Sorbonne* pour la décision de tous ces divers cas de conscience ; mais j'aime mieux m'en rapporter à vous. *Bussi* s'est expliqué là-dessus autrefois, en disant que *ce n'est pas l'amour qui nous perd, mais la maniere de le faire* : Mais à vous parler franchement, je ne crois pas que *Bussi* fût le meilleur *Casuiste* du monde, & je n'aurois pas voulu le prendre pour mon Directeur de conscience. Ce n'est pas seulement à *Londres* où l'on a fait des réjoüissances publiques pour les succez des Alliez, les *Hollandois* ont aussi célébré notre défaite, & ont ordonné dans toutes les sept Provinces, un jeûne & des actions de graces solemnelles, pour remercier le Ciel de la protection qu'il a accordée à leur chere Patrie, & des Bénédictions qu'il a répanduës sur leurs Armes ; défendant, sous peine de très-fortes amendes, à toutes personnes de contrevenir là-dessus aux Ordonnances de l'Etat. On doit ensuite tirer le canon, faire des feux de joye, & le trois de ce mois est le jour marqué pour cette Fête, à laquelle les Princes *Eugene* & *Marlborough* pourront assister ; car on m'écrit de la *Haye* qu'ils y sont arrivez, & qu'on les a reçus avec les acclamations qu'ils ont bien méritées. Les changemens arrivez en *Angleterre*, & le pouvoir des *Toris*, nous faisoient esperer que Milord de

Marlborough

Marlborough n'auroit plus à l'avenir le Commandement de l'Armée, & nous avions tout lieu de croire que cela changeroit la constellation; mais il y a apparence que nos Ennemis ont fait les mêmes réfléxions ; car ils n'ont garde de confier le destin des Alliez en d'autres mains, & c'est à ce fleau de la France que notre perte est réservée. Il semble que la Victoire est à ses gages, & l'on n'a jamais vû une constance de bonheur pareille à celle qui l'accompagne depuis le commencement de cette guerre. Les Armes n'ont jamais été journalieres entre ses mains, comme elles l'ont été autrefois dans celles des plus grands Généraux. Les *Condez* & les *Turennes* ont éprouvé les intercadences de la fortune, & *Marlborough* plus heureux, peut seul dire comme *Cesar*, au retour de chaque Campagne : *Je suis venu, j'ai vû & j'ai vaincu.* Aussi nos Soldats en sont si épouvantez, que si le nom de *Don Japhet* valoit une Compagnie, on peut dire avec plus de raison, que celui de *Marlborough* vaut une Armée ; car il met la terreur dans la nôtre, il nous fait trembler jusques dans Paris, & je crois que les Fiacres & les Porteurs de Chaises n'auroient, pour faire écarter la foule qui les embarrasse souvent dans les ruës, qu'à crier : *Marlborough*, au lieu de *Gare*, je suis sûre que tout le monde s'enfuiroit d'abord.

Comme

Comme les Partis des Ennemis viennent de tems en tems faire des courſes aſſez près d'ici, on a donné ordre aux Mouſquetaires d'aller la nuit en patroüille dans toutes les ruës de *Paris*, pour veiller à notre ſureté, & ſur ce prétexte ils vont auſſi chemin faiſant en bonne fortune. Il y en eut un ces jours paſſez à qui il arriva une avanture aſſez plaiſante. Il avoit trouvé le ſecret de ſe gliſſer ſans bruit dans la maiſon de ſa Maîtreſſe, & s'étoit même introduit dans ſa chambre: la chandelle étoit éteinte, l'on parloit auſſi bas qu'on l'on le pouvoit; mais malgré toutes ces précautions, la mere s'apperçut que ſa fille n'étoit pas ſeule. Elle cria, qui eſt là? Et comme le Galant ne jugea pas à propos de répondre, & qu'elle n'étoit pas d'humeur de laiſſer paſſer la choſe ſous ſilence, elle s'aſſura de la porte, & appella pour avoir de la lumiere, comptant que le Mouſquetaire ne pouvoit ſortir que par-là, & qu'à coup ſûr on le trouveroit dans la maiſon: mais elle avoit oublié que le Proverbe dit, il faut paſſer par-là ou par la fenêtre. Le Galant prit le dernier parti, ſçachant bien que s'il étoit découvert on lui feroit prendre ce chemin-là; ainſi il aima mieux riſquer ce ſaut, tout périlleux qu'il étoit, que de ſe livrer aux fureurs d'une mere intraitable, & à la merci d'une troupe de valets, gens d'ordinaire

fort

fort peu compâtiſſans, & qui ne l'auroient aſſurément pas ménagé. L'intérêt de ſa Belle eut peut-être autant de part que le ſien à cette généreuſe réſolution. Quoiqu'il en ſoit, il ne balança pas à l'executer, & quoique la hauteur de l'appartement rendît le précipice très-profond, il franchit le pas avec un courage héroïque, & s'élança dans la ruë, pendant que la trop fâcheuſe mere s'amuſoit à des recherches inutiles, & qu'à la tête de tout ſon domeſtique, & une bougie à la main, elle foüilloit tous les coins & recoins de la maiſon, dans la même intention que *Diogenes*, & ſans pouvoir découvrir aucun veſtige de genre humain, quoiqu'elle eût entendu parler, & même marcher dans la chambre de ſa fille. Son étonnement étoit terrible là-deſſus, & à moins d'avoir recours à l'enchantement la choſe paroiſſoit incompréhenſible. La Belle de ſon côté, revenuë de ſes premieres allarmes par l'inutilité de cette recherche, en avoit de terribles pour la vie de ſon Amant, & ſe doutant bien de la route qu'il avoit priſe, elle ne douta point qu'il n'eût péri dans cette expédition. Mais elle ſe trompoit, l'amour lui avoit prêté ſes aîles, & il étoit arrivé heureuſement dans la ruë par la voye de l'air, ſans qu'il lui fût arrivé d'autre accident que de s'être un peu froiſſé le corps, & d'avoir croté ſon ſurtout : mais

un pauvre malheureux que quelque nécessité naturelle avoit obligé de se ranger contre le mur de cette maison, fut la duppe de l'avanture. Le Mousquetaire lui tomba sur le corps, & peu s'en fallut qu'il ne le tuât. Il en fut pourtant quitte pour quelques contusions, & pour une frayeur terrible. Il crut que le Ciel tomboit, & fit des cris si effroyables, que tout le quartier en fut allarmé. Le rusé Mousquetaire prit la balle au bond, & frapant de toute sa force à la porte de sa Belle, il demanda à parler à la mere, & dès qu'elle parut : Madame, lui dit-il tout essoufflé, je vous demande pardon de venir dans une heure aussi induë que celle-ci : mais outre que j'ai jugé en voyant de la lumiere au-travers de vos vîtres, que vous n'étiez pas encore couchée ; outre cela, dis-je, je me suis cru obligé de vous avertir, qu'un homme vient de sauter par vos fenêtres, il est tombé à mes pieds dans le tems que je passois ; & comme nous sommes obligez de veiller pour la sureté publique, & que la considération que j'ai pour vous me fait intéresser plus particulierement en la vôtre, j'ai cru qae mon devoir m'obligeoit à passer pardessus les régles de l'austere bienséance, pour vous donner un avis aussi important. L'homme est encore à votre porte, tout étourdi de sa chûte, & il vous sera aisé de savoir de lui quel étoit son

ſon deſſein : cependant il eſt bien aiſé de juger qu'il n'en avoit pas de bons. Pendant ce diſcours, la Belle ne pouvoit ſe laſſer de regarder ſon amant, dont la vûë lui avoit fait reprendre ſes eſprits, que la frayeur avoit diſſipez quelque momens auparavant. Elle ne pouvoit comprendre comment il avoit pû faire pour ſe garantir d'un péril comme celui-là. Cependant la mere courut dans la ruë, où l'inconnu accuſé, qui avoit toutes les côtes fracaſſées, crioit miſericorde. Il crut qu'on venoit à ſon ſecours, & il commençoit à implorer celui de la Dame, lorſqu'une troupe de Valets ſe jetterent impitoyablement ſur lui, & à grands coups de pieds dans le derriere le firent entrer dans la cour. Le Mouſquetaire faiſant la fonction de Commiſſaire, l'interrogea dans toutes les formes. Le pauvre diable nia toûjours le fait. On fut d'avis de le livrer entre les mains de la Juſtice ; mais, après avoir raiſonné là-deſſus, le Mouſquetaire opina à le livrer à ſa mauvaiſe deſtinée. Il vous en coûtera de l'argent, dit-il à la Dame, & bonne comme vous êtes, vous ſerez fâchée de l'avoir fait prendre. Il n'a rien volé, ainſi je crois qu'il ſuffira de joindre quelques coups de bâton aux contuſions qu'il a déja, & de lui donner la clef des champs. Ce ſentiment fut ſuivi, & la Sentence exécutée ſur le champ, par une trou-

pe de Valets, qui avoient le bras bon & le cœur fort peu tendre ; après quoi le patient fût mis à la porte. Le Mousquetaire prit congé de la Dame, & chacun prit le parti de s'aller coucher. Je ne vous dirai point ce que devint ce malheureux, car je n'en sçai pas davantage : il suffit que je vous donne cette Histoire pour très-véritable, puisque je la tiens d'original. Les Mousquetaires ne sont pas les gens du monde les plus discrets ; ainsi il ne vous doit pas paroître étonnant que celui-ci ait fait confidence à quelqu'un d'une avanture aussi cavaliere. On m'objectera peut-être qu'il est contre la vraisemblance que l'accusé n'ait pas usé de représailles, en accusant son accusateur, d'autant mieux qu'il pouvoit le faire avec justice. Mais je réponds à cela, qu'outre que l'obscurité de la nuit & son étourdissement l'avoient sans doute empêché de le remarquer, il se peut encore qu'il l'a dit, & qu'on se moqua de cette récrimination. L'avanture de notre Mousquetaire m'a un peu égarée de ma route ; car je n'ai pas encore satisfait aux régles qu'on est obligé de suivre dans un Mercure. Il doit vous revenir des Chansons, aussi-bien que des Bouts rimez, des questions & des Enigmes. Comme les couplets que j'ai à vous donner à l'heure qu'il est, ont été faits à la loüange de Milord de *Marlborough*, je devois les avoir

placez

placez dans l'endroit où je vous ai parlé de lui. Pardonnez-moi ce dérangement, & mandez-moi comment vous vous ferez accommodée de la Poësie & de la Musique Hollandoise. Ces Chansons ont été faites à la Haye pour l'arrivée du Duc au retour d'une Campagne qui vient de mettre le comble à sa gloire.

CHANSON.

Marlborough revient dans ces lieux,
Toûjours suivi de la Victoire.
Joignons-nous pour chanter sa gloire.
Elevons son nom jusqu'aux Cieux,
Et que les filles de mémoire,
De ce Héros victorieux,
Celebrent à jamais l'Histoire.

Il vient d'élargir nos frontieres,
Gagner des Provinces entieres,
Et par des exploits inoüis,
Ce Prince, le fleau de la France,
A sçu causer la décadence
Du vaste Empire de Loüis.

Comme ce sont ces Couplets qui ont donné lieu à l'envoi du Mercure, on ne croit pas devoir les supprimer.

Sa valeur trouve tout facile.
Soumettre la plus forte Ville

N'est pour lui qu'un amusement.
En voici quatre ici pour une ;
Témoin Doüay , *témoin* Béthune ,
Et témoin , Aire & S. Venant.

C'est par lui que nos destinées
Seront désormais fortunées.
Les ris , les jeux & les amours
Vont croître à l'ombre de ses Palmes ,
Et c'est au succès de ses Armes
Que nous devons nos plus beaux jours.

Puisque me voici revenuë à l'article de la *Haye* , il faut que je vous fasse part d'une avanture qui est arrivée depuis peu dans ce beau Village-là. Certain Soldat de fortune , que le caprice du sort avoit , dit-on , élevé jusques au rang de Colonel , devint amoureux d'une jeune & belle Demoiselle , & trouva le secret de s'en faire aimer. Cette Demoiselle avoit une mere qui l'adoroit , & qui par conséquent n'avoit garde de s'opposer à son inclination ; ainsi la recherche du Cavalier fut approuvée, le mariage conclu , & pour en faciliter l'accomplissement , la dot fut comptée d'avance , & le galant la reçut dès que les promesses furent signées. Mais dès qu'il fut nanti de l'argent , il ne se pressa plus de finir l'affaire , & persuadé qu'il trouveroit le secret d'éviter la restitution , il chercha à multiplier les êtres ,

&

& fit ſa Cour à une vieille Hollandoiſe qu'il croyoit riche. Mais comme dans ce Pays-là il n'eſt pas permis non-plus qu'ici, de prendre des femmes par duplicata, il eut ſoin, ſous des prétextes plauſibles, de faire abſenter pour quelques jours ſon Accordée & ſa future belle mere, & pendant leur abſence il épouſa ſa vieille. Dès que les autres furent inſtruites de ſa perfidie, elles ne manquerent pas de revenir au plûtôt à la Haye pour en demander raiſon à la Juſtice, & cet infidele n'auroit jamais pû échapper à leurs pourſuites, ni éviter d'être puni ſelon la rigueur des Loix, s'il n'avoit trouvé le ſecret de s'en garantir par une trahiſon encore plus odieuſe que la premiere. Les Dames outragées étoit Françoiſes, & réfugiées à la Haye pour cauſe de Religion. Il leur détacha un Réfugié, qui, par un hipocriſie damnable, s'étoit maſqué en dévot, & depuis plus d'un an en impoſoit au Public par des apparences de pieté & de charité, & ſur ce prétexte faiſoit mille friponneries dont on n'avoit garde de le ſoupçonner. Cet homme, tel que je viens de le dépeindre, fut chez les affligées Françoiſes, témoigna prendre beaucoup de part à leur douleur, dit rage de celui qui la cauſoit, & propoſa divers moyens de vengeance. Ces pauvres femmes le regarderent comme un ami que le

Ciel leur fuscitoit dans leur adversité, & prirent une entiere confiance en lui. C'étoit ce qu'il cherchoit, & quand il y fut parvenu, il songea à executer le détestable projet que son bon ami lui avoit donné à conduire, qui fut de produire à ces Dames un prétendu Seigneur Allemand qui se donnoit un nom très-illustre, & des airs extrêmement opulens. On le fit paroître avec tout le fracas convenable à ce qu'il disoit être, & le fourbe Conducteur de cette affaire la fit croire si avantageuse, que de peur de la manquer on la conclut avec beaucoup de précipitation, & sur la foi de ce malheureux, qui disoit avoir été le Gouverneur de Mr. le Comte Allemand, & être instruits à fond de son rang & de ses facultez. On eut pourtant la précaution de s'informer chez l'Envoyé du Prince que cet imposteur disoit être son Souverain. Mais dès qu'on nomma le nom de W... on sçut qu'il étoit des plus illustres du Pays, & tout ce qu'on apprit là-dessus redoubla les empressemens qu'on avoit de conduire l'affaire. Le prétendu Comte étoit jeune, & d'une figure assez passable, & quoique la Belle eût le cœur prévenu pour un autre, & que par conséquent l'amour n'eût pas beaucoup de part à ce Mariage, elle s'y détermina dans la vûë des grands avantages qu'elle esperoit y trouver, croyant se venger

de

de son Infidele, par une fortune au-dessus de celle qu'elle auroit faite avec lui. La vengeance a beaucoup de pouvoir sur l'esprit des femmes; ainsi elle ne manqua pas de faire effet dans cette occasion. Le mariage se fit, la mere acheva de se dépoüiller dans le Contrat, où Mr. le Comte prit hardiment le nom & les qualitez qu'il s'étoit données. L'Entremetteur y souscrivit en signant le Contrat, & lorsqu'il fut question d'épouser il alla certifier la même chose aux Magistrats, disant qu'il avoit été dans les Terres de ce Gentilhomme, & lui donna un nom, une Patrie, une Religion qu'il n'avoit pas; car quand la chose a été consommée, on a découvert que ce prétendu Comte Allemand étoit un petit avanturier de Bruxelles, Catholique Romain, au lieu d'être Lutherien; un gueux qui n'avoit ni sou ni maille, & un vrai Chevalier d'industrie, qui ne subsistoit que par des friponneries continuelles. Ainsi ces pauvres femmes ont eu la douleur de se voir trompées en tout de la maniere la plus cruelle, & de se voir encore blâmées dans le monde pour leur trop grande crédulité. Tel est le sort des malheureux, par le panchant qui nous porte à blâmer plûtôt qu'à compatir. Cependant l'amant perfide n'a eu garde de vouloir perdre le fruit de ses impostures. Il s'est fait donner des quittan-

ces par cet indigne mari, des sommes qu'il avoit reçuës de la mere, & prétend les faire valoir en vertu de ce frauduleux mariage qu'il a fabriqué, sacrifiant une jeune & belle personne au desir qu'il a eu de retenir son bien. On espere pourtant que les Juges seront trop équitables pour laisser triompher le crime, & l'on assure que le véritables Seigneur dont l'Imposteur a eu l'imprudence de prendre le nom, est à présent à la Haye où il demande que ce fripon soit pendu. Ce qui pourra bien arriver : je le souhaite; car quoique ces femmes se soient attiré tous leurs malheurs, par un peu d'imprudence, il me semble qu'elles en sont trop cruellement punies. Ce qui m'étonne, c'est qu'on dit que la mere a de l'esprit. J'en doute; car on connoît, dit-on, à l'œuvre l'ouvrier, & son esprit l'auroit bien mal servi dans cette occasion. C'est pourtant aux Mariages & aux Testamens où le génie des gens doit paroître : ainsi je n'ai pas une idée fort avantageuse de celui de cette Dame-là, & il faut que sa vanité, & l'envie de faire la fortune de sa fille, l'ait bien aveuglée. Il y a des femmes qui n'examinent rien quand il s'agit de satisfaire cette vanité, & qui diroient comme la mere de *Neron*, quelque cher qu'on voulût leur vendre l'élevation de leurs enfans : *N'importe que je meure, pourvû qu'ils regnent.*

Mais

Mais à propos de la Hollande, on dit que notre Monarque veut rompre commerce avec les Hollandois, & les empêcher de boire de nos vins : mais je ne ſçai ſi avec le ſecours de leur biére ils ne s'en paſſeront pas plûtôt que nous ne nous paſſerons de leur argent. La levée du dixiéme denier n'en produira pas autant qu'on ſe l'étoit imaginé ; car outre que tout le monde crie contre, & que cela pourroit bien cauſer quelque fâcheuſe révolution : outre cela, dis-je, tel Payſan à qui on prendra ſon bœuf ou ſa vache pour payer cette impoſition, n'ayant pas le moyen d'en acheter un autre, laiſſera ſa terre en friche, & nos champs autrefois ſi fertiles, faute de pouvoir être cultivez, ne produiront à l'avenir que des épines & des chardons. Où prendra t'on après cela les Dixmes, les Tailles & autres droits. Le Roi ne régnera plus que ſur des hommes à la maniere d'*Eſpagne*, c'eſt-à-dire, ſur des ombres, & tout le Royaume ne ſera plus qu'un vaſte Cimetiere. Voilà l'état où nous réduiſent les mauvais conſeils qu'on a donnez à Sa Majeſté. Les Peuples crient ſi fort là-deſſus, qu'on a empriſonné depuis peu dix ou douze Libraires, Imprimeurs, ou Colporteurs, qui débitoient ſous main des Libelles contre le Gouvernement, & des Livres défendus. Le Premier Préſident de *Bretagne* a eu ordre de partir d'ici en

 diligence,

diligence, pour se rendre à *Renes*, afin de soumettre la Province à l'établissement du dixieme denier, à quoi elle ne paroît pas fort disposée. La Bretagne n'est pas la seule rebelle, & les Intendans des autres Provinces ont tous écrit en Cour, qu'ils voyoient fort peu de disposition à obliger les Peuples à supporter patiemment ce nouveau fardeau. On a même semé des Billets à l'Opera & à la Comédie contre cet Impôt. On a fait tout ce qu'on a pû pour découvrir les Auteurs de ces Libelles; mais il n'y a pas eu moyen, & pendant qu'on les cherche, il y a peut-être quelqu'un qui dit tout bas: *Tu n'en sçauras rien, Grand Loüis, car j'étois seul quand je le fis.*

Malgré tout cela, la Cour ne veut pas en avoir le démenti, & sans s'embarrasser des justes murmures des Sujets, on songe seulement à lever les difficultez qui s'opposent à l'exécution de cet Edit. On a même déja commencé à enregistrer à l'Hôtel de Ville les Déclarations des particuliers touchant leurs revenus sur le pied desquels ils doivent être taxez. Les Intendans en font autant dans les Provinces, & cette obligation où l'on est réduit de faire ainsi son inventaire de son vivant, a quelque chose de si rude, que personne ne peut s'en accommoder. Il y en a pourtant déja qui ont subi cette dure nécessité, & il paroît une liste

des

des gens qui ont été taxez des premiers, entre lesquels Mr. *Croisat* est marqué sur le pied de trois millions. J'avouë que pour ces Messieurs les Maltotiers, que la fortune a si fort traitez en aînez, il y a quelque espece de justice à leur demander un peu compte de leur administration : mais il faudroit que ce fût pour dédommager tant de gens qu'ils ont ruïnez, & pour conserver un peu l'équilibre, en faisant circuler l'argent. Cependant c'est ce qu'on n'a garde de faire, & par un aveuglement le plus grand du monde, il semble qu'on ne travaille tous les jours qu'à mettre les Peuples hors d'état de pouvoir secourir le Roi dans ses pressans besoins. Hé! que diroit *François* premier, qui ne juroit jamais que *Foi de Gentilhomme*, s'il voyoit comment on traite à présent la Noblesse en France? Il s'écrieroit sans doute : *O tems! O mœurs!* Et je ne puis m'empêcher de le dire aussi; mais il faut le dire tout bas, car *sur les Dieux & sur les Rois silence*. Malgré la disette d'argent on n'a pas laissé de faire un vol dans la ruë *Saint Antoine* d'une valise dans laquelle il y avoit 10000 livres d'une Recette. La valise a été trouvée quelques jours après toute vuide dans la ruë *Saint Jacques*, & l'on a arrêté trois Bouchers qui sont soupçonnez d'avoir fait le vol. On a aussi conduit depuis peu au Châtelet deux Com-

mis, trois Laquais & une Femme de chambre du feu Sieur la *Cour des Chiens*, afin de découvrir ses effets en argent, que l'on dit monter à quatre millions. On s'est encore saisi de quantité de Monopoleurs de Billets de Monnoye, qu'on nomme *Agioteurs*, & on recherche les autres : Enfin, c'est ici une vraye Inquisition, & si les choses ne changent il n'y aura pas moyen d'y résister. Comme les Partis Ennemis ont pénétré dans la *Haute Picardie* en-deçà de la *Somme*, on augmente les Gardes sur la riviere d'*Oise*, & du côté de *Saint Germain.* Vous voyez par-là qu'on nous talonne d'assez près, puisqu'on vient nous relancer jusques sur notre paillier.

Le Comte du *Luc* notre Ambassadeur en *Suisse*, a eu ordre d'agir fortement près des Ligues Grises pour le relâchement du Grand-Prieur, & là-dessus il leur a écrit une lettre fulminante contre Mr. *Masner.* Monsieur *Manning*, Ministre de la Reine de la *Grande Bretagne*, a de son côté présenté aux mêmes Ligues, un Mémoire dans lequel il justifie la conduite de Monsieur *Masner:* il se plaint de la maniere hautaine dont notre Ambassadeur a écrit là-dessus, & du ton sur lequel il prétend prendre la chose ; ainsi, voilà une contre-batterie, nous verrons pour qu'elle recommandation Messieurs les *Grisons* auront le plus d'égard.

On

On écrit de *Rome*, qu'un riche Banquier Nommé *Leonardi Libri*, qui étoit dépositaire de plusieurs sommes considérables, c'est absenté au grand regret de ses Créanciers. L'Abbé *Quinca* qui est de retour de la *Chine*, où il étoit allé en qualité de Missionnaire, est venu rendre compte de son voyage à Sa Sainteté, & lui a rapporté, que le Cardinal de *Tournon*, après avoir reçu l'avis de sa Promotion au Cardinalat, avoit été élargi, & qu'on lui avoit donné la Ville pour prison, avec esperance d'être bien-tôt mis en pleine liberté; ce qui prouve que les bonheurs se suivent. Monsieur *Picolomini* est mort, & a fait des legs considérables à l'Abbé *Placidi*, qu'on dit que son neveu prétend faire révoquer.

L'Angleterre & la *Hollande* viennent d'ordonner, que tous les Vaisseaux qui arrivent de la Mer *Baltique* fassent la quarantaine avant d'entrer dans leurs Ports, & ont défendu l'entrée de certaines marchandises, de-peur que le mal contagieux ne s'introduise par-là dans le Pays. Cette précaution est très à propos; car on dit que la maladie continuë toûjours dedans & autour de la Mer *Baltique*. On disoit que le Cardinal de *Boüillon* devoit aller à la *Haye* avec les Princes *Eugene* & *Marlborough*: ils partirent ensemble de *Tournay*; mais on a dit depuis, que Son Eminence étoit restée à

Anvers

Anvers où elle doit passer l'hiver. Tous les Généraux des Alliez lui ont fait mille honnêtetez, & il auroit eu lieu d'être très-content de ce Pays-là, s'il n'avoit pas eu la douleur d'y voir mourir le Prince d'*Auvergne* son neveu, qui étoit fort aimé & fort consideré dans cette nouvelle Patrie qu'il avoit adoptée, & où il étoit très-bien établi par les terres dont il avoit herité de la Princesse sa mere, par les Charges dont il étoit revêtu, & par son mariage avec la Princesse d'*Aremberg*. On peut dire aussi qu'il méritoit bien tous ces avantages, car c'étoit le Prince du monde le plus aimable & qui avoit les meilleures manieres. Nous ne pouvions lui reprocher ici que le tort qu'il nous avoit fait de nous quitter, & dont il a pourtant donné de très-bonnes raisons. Il a laissé une Veuve jeune & charmante, & une petite Princesse, qui ne sçauroit manquer d'être très-accomplie, si, comme il y a apparence, elle hérite du mérite du pere & de la mere. Avant que de quitter les Pays-Bas, il faut que je vous fasse part de quelques Chansons qui me sont venuës de ces quartiers-là. En voici une qui fut faite impromptu à table par une personne que l'on en pria, & qui dînoit avec les Princes *Eugene* & *Marlborough*.

CHANSON.

CHANSON.

Si vous me demandé une Chanson à boire,
Faites-moi donc verser promptement du nectar,
Puisque je dois chanter Alexandre *&* Cesar;
Un vin moins précieux profaneroit leur gloire.

Dans cette autre on apostrophe le Baron de *Walef*, Colonel de Dragons, que l'on dit être aussi distingué par son bel esprit, que par son rang & son mérite personnel.

A Monsieur le Baron de *Walef*.

Walef *dont la fameuse veine,*
Pour Marlborough *&* *pour* Eugene,
Enfanta des Vers si pompeux,
Apprens-moi comment il faut faire,
Pour trouver le secret de plaire
A ces Héros Victorieux.

Apprens-moi quelle est la méthode
Que l'on doit suivre dans une Ode.
Ne refuse pas tes leçons
A ma Muse foible & timide.
Si tu veux lui servir de guide,
On admirera mes Chansons.

On écrit de *Constantinople*, que *Mahemet Bacha*

Bacha Baſtandri, dépoſé depuis quatre ans de la Charge de Grand Viſir, la remplit de nouveau. Le Roi de *Suéde* eſt toûjours à *Bender*. On attribuë tous ſes malheurs aux Conſeils du Comte *Piper*, & l'on dit que le Général *Horn* remplira à l'avenir ſa place. Sa Majeſté Czarienne a envoyé demander aux Electeurs de *Tréves* & de *Mayence*, & à l'Evêque de *Wiertsbourg*, des Vignerons de la Moſelle, & des plans de Vignes pour les cultiver dans ſes Etats. On fait courir ici des bruits fort différens ſur les affaires d'*Eſpagne*; car on continuë à répandre dans le Public, ſur des Lettres de *Victoria* du 21. du paſſé, que les Ennemis ont abandonné *Madrid*, après avoir ſaccagé les maiſons de quelques perſonnes de conſidération. D'autre prétendent que cette nouvelle eſt auſſi fauſſe que la premiere qu'on avoit débitée là-deſſus, & qu'au contraire le Roi *Charles* a réſolu de paſſer l'hiver dans la *Caſtille*, & qu'il a mis une garniſon de 4000. hommes dans *Tolede*. On verra dans la ſuite ce qui en eſt. Les lettres de *Barcelone* du 25. du paſſé, portent, qu'on a envoyé un Régiment Italien de 1200. hommes pour aller du côté de *Lerida*; que le Général *Weizel* avoit aſſemblé quelques Troupes pour ſe joindre aux *Arragonnois*, afin de ſoumettre *Monçon* & *Mecuinenza*; que la Reine, que nous appellons l'Archi-duchéſſe,

duchesse, se portoit parfaitement bien, & qu'elle devoit se rendre de *Barcelone* à *Saragosse*, & de là, suivant toutes les apparences, à *Madrid*, d'où la Régence lui avoit écrit qu'on y préparoit les logemens nécessaires pour elle & pour sa Cour. Ces mêmes lettres ajoûtent, que Don *Antonio Pignatelli*, fils du Duc de *Monteleone*, le Prince *Antonio* d'*Herberstein* & le Duc de *Pestrana*, accompagneroient cette Princesse, & que le Marquis *Delpico*, le Comte de *Palina*, le Duc d'*Hijar*, & plusieurs autres personnes de distinction, s'étoient renduës auprès du Roi son Epoux au *Pardo*. On dit qu'il a passé à *Cologne* environ 500. Impériaux qui vont en *Allemagne* travailler à lever des recruës, & acheter des chevaux de remonte. Voilà tout ce que j'apprends présentement de cette grande affaire qui occupe à l'heure qu'il est toute l'attention publique, & vous voyez que ce que j'en sçai n'est pas fort réjoüissant pour nous. Nos Ennemis nous épargnent le soin de chanter des *Te Deums*, & la dépense des feux de joye. Ha! qu'on auroit bien mieux fait de suivre l'avis du Marquis de *Torcy*, qui eut seul la fermeté d'opiner dans le Conseil du Roi à accepter le Traité de Partage, sans se laisser entraîner par la flatteuse complaisance qui portoit les autres à être d'un sentiment contraire. Il auroit bien

lieu

lieu de s'applaudir & même de se réjouir de ce mauvais succès, s'il n'étoit pas aussi bon François qu'il l'est. La pieté de notre Monarque lui est à présent d'un grand secours pour soûtenir constamment tant de revers de fortune; elle devient aussi tous les jours plus exemplaire, & il vient de donner des ordres très-exprès pour que toutes sortes de personnes soient obligez d'assister avec bienséance au Service Divin, & d'y garder le respect dû aux Saints Lieux. Cet ordre étoit fort à propos; car c'étoit la chose la plus scandaleuse du monde, de voir comment cette gent, qu'on appelle Petits-Maîtres, assistoit à la Messe. Non seulement ils n'y avoient aucune application, mais il y en avoit qui poussoient l'impudence jusqu'à siffler les Prêtres qu'ils trouvoient trop lents, & à claquer ceux qui étoient plus expéditifs. On en a entendu même dans l'Eglise de *St. Roch*, qui chantoient à demi-bas des impietez qui font horreur, & qui méritoient le dernier supplice. On va remédier à présent à tous ces abus, & on assure qu'il ne sera pas même permis de prendre du Tabac dans le tems consacré à la dévotion, & moins d'y caqueter, comme on avoit accoûtumé de faire. Cependant malgré toutes les pieuses précautions de Sa Majesté, il arriva l'autre jour une chose aux *Minimes* de la *Place Royale*, qui fait

fait voir jusqu'où va la dépravation du siecle. Deux Dames de la Cour, dont l'une est la Marquise de R... étoient à genoux l'une auprès de l'autre sur des carreaux de velours cramoisi, & lisoient avec beaucoup d'application dans le même livre. Un de mes amis qui entendoit la Messe dans la même Chapelle, surpris de leur dévotion, fut curieux de sçavoir quel étoit le Saint auquel elles adressoient leurs prieres. Mais, bon Dieu! quelle fut sa surprise, quand il vit que ce Livre qu'elles tenoient étoit la chose du monde la plus affreuse, & si affreuse, que je n'oserois en écrire le nom, tant il est odieux. Mon ami frémit à cet aspect, & s'approchant des belles liseuses : Mesdames, leur dit-il, il me semble qu'il vous conviendroit mieux de faire une pareille lecture dans votre Cabinet; vous prenez mal votre champ de bataille, & ce n'est guéres ici ni le tems ni le lieu propre à cela. Un autre que moi pourroit vous faire des affaires là dessus; mais j'aime mieux vous donner en ami un avis que vous ferez très-bien de suivre. Ces Dames furent d'abord un peu déconcertées; mais après cela elles prirent le parti de rire, & de renfermer leur infâme livre dans le sac destiné à mettre les heures. Ce que je vous dis-là n'est point un conte, la chose est arrivée comme je viens de la rapporter, & si je nommois les Dames on convien-

droit qu'elles sont fort capables de cela. La dépravation est si grande ici, que si le Roi ne donnoit pas de tems en tems des Réglemens, que Monsieur *d'Argenson* a soin de faire executer, pour remettre les gens dans le devoir, il n'y auroit pas moyen de vivre; mais ce n'est pas ici seulement où la débauche régne. On m'écrit de *Rome* certaine avanture arrivée au Cardinal de... qui fait voir que le libertinage est de tous les Pays, & que la Pourpre Romaine qui ne devroit renfermer que des vertus Cardinales, cache souvent des cœurs que le feu de l'amour Divin n'anime pas toûjours. Celui du Cardinal en question s'enflâma pour la Marquise de... & son Eminence n'eut point recours aux jeûnes & aux autres austeritez, pour se guérir d'une passion si peu convenable à son caractere; au contraire il tâcha de la satisfaire, & prit pour cela les mesures que prennent ici en pareil cas nos Mousquetaires & les jeunes gens de la Cour. Il écrivit des billets doux, fit des présens, gagna des Confidentes qu'il sçut mettre dans ses intérêts; grand & admirable secret pour avancer bien-tôt ses affaires. Les siennes allerent aussi fort vîte; car en fort peu de tems il obtint un rendez-vous nocturne, qui, selon toutes les apparences devoit assurer son bonheur, & qui n'eut pourtant pas le succès qu'on en avoit attendu.

du. Les mesures étoient prises pour que nos Amans passassent ensemble les heures que l'Epoux avoit accoûtumé de donner au jeu, qui étoient ordinairement depuis dix jusqu'à deux après minuit. Ces quatre heures devoient être employées à toute autre chose qu'à réciter le Breviaire, & le Cardinal avoit fait un fond de tendresse pour pouvoir les remplir dignement; mais ses projets s'en allerent en fumée, & la félicité de Son Eminence dura moins que le feu d'étoupes par lequel on a accoûtumé de faire remarquer au S. Pere le jour de son Exaltation, *combien passe vite la gloire du monde!* car quoique toutes les mesures eussent été prises à merveilles, & que l'habileté de la femme de chambre qui conduisoit l'avanture dût répondre du succès, un accident imprévu changea la face des affaires. Quelques coupe-gorges, & autant des premiers pris que le Marquis fut obligé d'essuyer au Lansquenet, épuiserent sa bourse & sa patience, & l'obligerent à revenir chez lui avant le tems. Le Cardinal n'avoit pas encore eu celui de préluder son premier compliment, lorsqu'on entendit frapper fort indiscretement à la porte de la ruë, & d'une maniere qui fit bien juger que c'étoit le maître de la maison. L'adroite Confidente qui faisoit sentinelle, vint avertir ces Amans du péril qui les menaçoit, & leur

leur dit que Monsieur arrivoit, & qu'elle l'avoit vu par la fenêtre rongeant des cartes, & faisant toutes les extravagances que les Joüeurs ont accoûtumé de faire dans leurs revers de fortune. Le Cardinal ne se donna pas le tems d'écouter tout ce qu'on lui disoit, & sans trop réfléchir à ce qu'il faisoit, il courut en bas, & il alloit lui-même précipiter sa ruïne, si certaine destinée favorable aux Amans ne l'avoit pas fait arriver en-bas avant celui des domestiques qui alloit ouvrir au Marquis. Il se rangea contre la porte d'une maniere à pouvoir être caché par la porte même, lorsqu'elle seroit ouverte ; il fut assez heureux pour que le Portier vînt sans chandelle, se reposant du soin d'éclairer son Maître sur le flambeau qu'un valet portoit devant lui. Tout alloit bien jusques-là ; mais il étoit à craindre que lorsque le Maître seroit rentré, le valet porte-flambeau ne prît le soin de refermer la porte, & que par-là notre Cardinal ne se trouvât pris. Je ne sçai s'il fit bien toutes ces réfléxions, auquel cas il devoit faire du mauvais sang : mais ses inquietudes ne durerent pas long-tems ; car par le plus grand bonheur du monde le Marquis cria en entrant au valet qui le précédoit : Marche, & après que l'éloignement du flambeau eût répandu l'obscurité dans cet endroit-là, il se rangea, pressé par quel-
que

que besoin, derriere la porte où Monsieur le Cardinal lui tint lieu de muraille; & après qu'il l'eût bien inondé, il gagna le chemin de l'escalier en jurant contre son malheur, & dans une préoccupation qui l'empêcha d'appeller pour qu'on lui éclairât. Il est vrai qu'il pouvoit se passer de ce secours, parcequ'une grande lanterne qui pendoit sur l'escalier, lui servoit de phare, & suffisoit pour le guider. Ses gens n'avoient garde d'approcher de lui sans son ordre, sa mauvaise humeur les obligeoit au contraire à s'en éloigner; ainsi le Cardinal plus heureux dans cette occasion que sage, eut le loisir de s'enfuïr avant qu'on vînt pour fermer la porte, & d'échapper par-là à la jalousie du Marquis, à laquelle le malheur du jeu venoit de joindre une dose de mauvaise humeur qui auroit bien aggravé les choses. Cependant la pauvre petite femme étoit dans des transes mortelles; elle n'avoit point compté sur le miracle que l'Amour venoit de faire en sa faveur; & lorsqu'elle vit entrer son mari en jurant & en frappant des pieds, elle crut que tout étoit découvert, & peu s'en fallut qu'elle ne se découvrît elle-même par son trouble; ce qui n'auroit pas pû manquer d'arriver, pour peu que le Marquis eût eu de liberté d'esprit pour s'en appercevoir. Mais il étoit trop préoccupé pour cela, & sa femme
étoit

étoit tombée évanoüie entre les bras de la femme de chambre, & il n'y avoit pas seulement fait d'attention; ainsi lorsqu'enfin il y prit garde, il ne fut pas difficile de lui faire croire que c'étoit des vapeurs causées par certaines odeurs dont son tabac étoit parfumé. Il eut alors l'honnêteté de sortir de la chambre pour s'aller deshabiller ailleurs, & pendant ce tems-là l'adroite Femme de chambre rappella sa Maîtresse à la vie en la rassurant sur ses allarmes. Comme elle avoit été alerte pour voir le dénouëment de la piece, elle sçavoit qu'il n'y avoit point de fâcheuse catastrophe à craindre; ainsi le mal de la Marquise qui n'étoit causé que par la peur, cessa dès qu'elle vit que sa peur étoit malfondée. On avertit son mari de sa convalescence: il revint auprès d'elle après s'être défait de ses odeurs, & à quelques réfléxions chagrinantes près, que la maniere dont le *Lansquenet* l'avoit traité, lui faisoit faire, la nuit se passa aussi tranquillement qu'à l'ordinaire. Le pauvre Cardinal heureux & malheureux dans cette conjoncture, étoit allé joindre ses Estafiers qu'il avoit postez dans un certain détour de ruë, pour qu'ils l'escortassent, & il fut les trouver dans le même état où étoit *Dom Japhet d'Armenie* après l'avanture du pot de chambre. Il n'avoit pas compté d'éteindre ses flâmes dans un bain de cette nature;

re, & s'il n'avoit pas esperé d'être une autre fois plus heureux, il auroit été très-mécontent de son rendez-vous. Il me semble pourtant qu'il auroit dû être plus sensible au plaisir d'avoir échappé à un péril ou sa vie & son honneur avoient couru tant de risque, qu'au mauvais succès de son amour, & ces réfléxions auroient dû même le guérir d'une passion qui cause souvent les plus grands malheurs de la vie. On m'a pourtant assurée qu'il n'y avoit point renoncé, & qu'il cherchoit encore à se raccrocher avec la Marquise, qui plus prudente que lui, n'ose pas s'exposer à tenter deux fois la même avanture, ne sçachant pas si elle pourroit toûjours s'en tirer aussi heureusement ; car il est vrai que la maniere dont elle a échappé à la premiere, a quelque chose d'aussi extraordinaire que ce qui arriva autrefois au Comte de *Guiche* dans une occasion à-peu-près pareille. Une grande Princesse qui avoit de la bonté pour lui, lui avoit donné rendez-vous un soir dans sa chambre, & pour ne pas le faire attendre long-tems, elle avoit feint un grand mal de tête, & sur ce prétexte elle avoit quitté la table avant qu'on eût achevé de souper ; mais son Epoux inquiet sur son mal, soit qu'il le crût vrai, ou faux, quitta aussi la table un moment après, & passa dans l'appartement de sa femme lorsqu'il y étoit le moins at-

tendu. A peine la fidéle *Montalet* eut-elle le tems d'avertir ces amans, que le Prince étoit à la porte de l'antichambre. Le Comte de *Guiche* n'eut point d'autre parti à prendre dans un péril auſſi preſſant que de ſe cacher dans une cheminée qui étoit fermée par des peintures de la *Chine*, & qui, comme on étoit dans les plus grandes chaleurs de l'Eté, pouvoit ſervir d'azile à cet amant; mais il arriva un accident qui penſa troubler la ſureté de cet azile; car le Prince que le mal de ſa femme inquietoit, la trouvant ſur ſon lit qui pouſſoit les hauts cris pour ſa prétenduë migraine, & ne ſçachant preſque ce qu'il faiſoit, s'aviſa de prendre une orange qui étoit ſur le bord de cette fatale cheminée, & après en avoir arraché les pelures par un inſtinct de propreté & quaſi machinalement, avança ſa main pour ouvrir la cheminée & les jetter dedans; mais la charmante *Montalet* eut aſſez de préſence d'eſprit pour lui retenir le bras, & lui dit fort gracieuſement: Ah! mon Prince, vous aller jetter-là ce que j'aime le mieux de l'orange, donnez-le moi, s'il vous plaît. Le Prince étoit trop poli pour refuſer une jeune & belle Demoiſelle, & cela ſauva la vie aux pauvres amans. Il eſt vrai que leurs malheurs ne furent que reculez, & chacun ſçait qu'elles furent les ſuites de ces fatales amours. Je n'entreprens point d'en faire

faire l'hiſtoire, & je n'ai rapporté cet incident qu'à cauſe de cette eſpece de rapport qu'il a avec celle de notre Cardinal, par la maniere extraordinaire dont l'un & l'autre ſe ſont tirez d'affaires dans cette occaſion.

Je viens de voir le ſecond Mercure de Monſieur du *Freſni*, & je crois qu'il ne ſera pas fâché que je vous faſſe part d'une Enigme qu'il nous donne, & que je me donne la liberté d'expliquer. Vous verrez encore ſi vous trouverez cette explication juſte: Je crois avoir deviné l'enclouûre. Preuve de cela, la voici.

ENIGME.

On peut en plaiſantant m'appeller une Ville.
Joüons donc ſur ce mot, puiſque plus de cent mille
Hommes, femmes, garçons, filles, vieillards, enfans,
Pendant le cours d'un an ſe font mes Habitans.
Chez moi bravoure ni nobleſſe ne donnent point la primauté:
Le plus ancien Bourgeois la prend d'autorité.
Hors de mes murs, & par prudence
Mon Gouverneur tient ſa Séance;
Et ſoumis à tous mes Bourgeois,
Aux bêtes ſeulement il peut donner des Loix.
Bêtes qu'on met dehors pour être plus utiles.

 Hommes

Hommes en mouvement, & pourtant immobiles,
Changent de lieu sans en changer,
Ne demandent qu'à déloger;
Et sortant la nuit par cohortes,
Ils vont dormir hors de mes portes,
Et viennent le jour plusieurs fois
Se mettre à couvert sous mes toits.
Mais, me dira bien-tôt un Devineur habile,
L'Enigme à deviner me paroît trop facile.
Voici le mot, je l'ai trouvé:
Cette Ville, c'est un Caffé.
Peut-être dans Paris *il en est bien plus d'une:*
On y prend en public une liqueur commune.
Les Habitans y sont oisifs:
Grands disputeurs & décisifs:
Mais hors de la dispute ils sont humains, affables,
Et s'ils débitoient moins de fables,
Ils seroient grands Historiens.
C'est un Caffé, *sans doute, à ce mot je reviens,*
Et de-peur qu'on ne le devine,
Je le dis franchement, cette franchise est fine:
Car qui peut me croire assez sot,
Pour dire en même tems & l'Enigme & le mot?

Je n'ai garde de donner dans le panneau de ce Caffé, où je ne trouve point ce Gouverneur qui tient sa Séance dehors, & qui ne donne des loix qu'aux bêtes. C'est assurément un Cocher: cette prétenduë Ville,

le, la Diligence, ou quelqu'autre Coche de cette nature, dans lequel le plus ancien Bourgeois, c'eſt-à-dire, celui qui a le premier donné des arrhes au Coche, eſt préféré au plus grand Seigneur; & a la premiere place. Tout le reſte eſt à-peu-près auſſi juſte. Ainſi vous conviendrez avec moi, que j'attrappe aſſez bien cela, & que je ſuis habile à deviner. Monſieur du *Freſny* ſe plaint de ce que les Normands murmurent contre ſa Chanſon, & qu'ils prétendent que c'eſt mal-à-propos qu'il les accuſe de n'avoir ni bon vin ni franchiſe, comme s'il étoit le premier qui leur eût reproché pareille choſe. Je ne ſçai pourquoi ils s'en prennent plûtôt à lui, qu'à l'Auteur d'une autre Chanſon, qui ne fait pas mieux leur éloge. Je ne la donne pas pour nouvelle; mais je la cite parcequ'il me ſemble qu'elle vient à propos.

CHANSON.

NOn, ce n'eſt point une étoile funeſte,
Qui rend tant de Normands *perfides &*
menteurs.
Si l'on voit leur Pays fécond en impoſteurs,
Ceſſons d'en accuſer l'influence Céleſte.
Privez de ce Jus tout Divin,
Ne nous étonnons plus s'ils ſont fourbes in-
ſignes.

Puisque ces malheureux n'ont ni Treilles, ni Vignes,
Et que la Vérité se trouve dans le Vin.

Je suis encore obligée de citer un autre trait d'ancienneté moderne, à propos du procès de trois Officiers mariniers, qui se rendirent Maîtres du Vaisseau Anglois dans lequel ils étoient, en tuant ceux qui le commandoient, & qui prétendoient par-là que ce Vaisseau dût leur appartenir comme conquis par leur valeur. Je dirai donc, à propos de cela, que sous le Ministere du Cardinal *Mazarin*, des gens qui n'étoient guéres plus scrupuleux que les nommez *Roman Gondol* & *Lati*, dont Monsieur du *Fresny* nous parle, prirent un Vaisseau *Armenien*, chargé de soye. Cette prise étoit un peu contre le Droit des gens; ainsi les Corsaires craignant d'être obligez à restitution, jugerent à propos de prévenir l'esprit du Ministre, & pour le faire avec plus d'efficace, débuterent par lui dire qu'il y auroit deux millions pour Son Eminence. Ce début lui fit ouvrir les yeux, & recevoir pour bonnes toutes les fausses couleurs que ces Pirates donnerent à leur vol. Ainsi, quoique leur action fût des plus criminelles, ils en recueillirent tout le fruit, & le résultat du discours fut, que le Cardinal répeta, en passant la main sous son menton, & avec l'accent

l'accent qu'il avoit conſervé de ſon Pays. *Dou millions !* dites-vous, il y aura pour moi, ne les faites pas apporter en eſpece, je les veux avoir en ſoye: Vous avez raiſon, ces *Armeniens* ſont ſouvent des grands fripons. On lui apporta pour deux millions de ſoye chez lui, & l'affaire fut finie. Les pauvres *Armeniens* perſuadez avec raiſon qu'on avoit violé le Droit des gens à leur égard, vinrent à la Cour pour demander les reſtitutions qu'ils eſperoient obtenir : Mais malgré la juſtice de leur cauſe, on ne leur donna aucune ſatisfaction, & ces pauvres gens après bien des Requêtes préſentées inutilement, s'en retournerent ruïnez chez eux, ſans avoir pû ſeulement être écoutez. Telle étoit la juſtice de ce tems-là, peu différente de celle d'à-préſent. Il va paroître au premier jour une nouvelle Déclaration du Roi pour annoblir tous les Négocians & autres qui prêteront à S. M. une ſomme de cent mille livres & au-deſſus. On leur en aſſignera le rembourſement ſur le produit du dixiéme denier, dont comme je vous l'ai déja dit, la levée cauſe bien du murmure, & fait craindre quelque choſe de pis. On eſt obligé de ſe ſervir des Troupes qui ſont en quartier d'hyver, pour diſſiper les oppoſitions qu'on forme dans les Provinces contre cet Impôt. Outre Monſieur *Croiſat* qui eſt taxé à quinze cens mille

 livres,

livres, Monſieur *Doublet de Perſan*, Conſeiller à la troiſiéme Chambre des Enquêtes, l'eſt auſſi à quatre cens mille : Monſieur de *Meuve* à trois cens mille, & les autres Gens d'affaires à proportion. Monſieur d'*Argenſon* fut l'autre jour à la *Baſtille* pour interroger les *Agioteurs* qui y ſont arrêtez. On aſſure qu'il y en a déja *66.* taxez à des groſſes ſommes, & on prétend même qu'il y a des Prêtres & des Moines intriguez dans cette affaire. On dit auſſi que la Cour eſt très-mécontente de quatre Intendans, & de deux Préſidens de Cours Superieures, qu'on ne nomme pas encore, & l'on dit que le Premier Préſident du Parlement de *Bretagne* eſt broüillé avec ſa Compagnie, à l'occaſion du rachat de la Paulette. La Cour fait tous ſes efforts pour avoir cet hyver de grands amas de fourrages & de munitions, afin de pouvoir prévenir les Ennemis l'année prochaine, & ſe maintenir en *Flandre* pendant toute la Campagne. On ſouhaite fort ici que tous ces préparatifs nous conduiſent à la Paix. On ſe tourne de tous les côtez pour avoir de l'argent, & quelque preſſans qu'euſſent été les beſoins paſſez, on ne s'étoit jamais aviſé de ce dont on s'aviſe aujourd'hui : On s'étoit contenté de rendre les Charges venales ; mais la Nobleſſe ne s'aqueroit que par les belles actions & les ſervices, au lieu

qu'à

qu'à l'heure qu'il eſt, mon Cuiſinier peut devenir Gentilhomme, ſi à force de plumer la poule, il trouve le ſecret de pouvoir prêter cent mille francs au Roi. En ce cas je renonce à la Nobleſſe ſi elle doit devenir ſi commune, & je crois que bien des gens ſeront de mon avis, & qu'il arrivera ce qui arriva autrefois lorſque *Henry IV.* défendit de porter de l'or & de l'argent ſur les habits. On avoit de la peine à s'aſſujettir à cette réforme; mais lorſque par un nouvel Edit les filoux & les gourgandines en furent diſpenſez, les honnêtes gens s'y ſoumirent d'abord, & il auroit été très-honteux après cela de paroître en habit galonné. Ainſi comme le cas eſt à-peu-près pareil, la Nobleſſe étant moins eſtimée, la denrée ne ſe vendra pas ſi bien. Mais la Cour a toûjours deux cordes à ſon arc, & l'on nous vendra peut-être enſuite des Lettres de Roture ſi l'on voit qu'elles deviennent à la mode.

On écrit de *Conſtantinople*, qu'un Barbier *Valaque*, d'intelligence avec un Barbier *Polonois*, avoit voulu empoiſonner le Palatin de *Kiovie*, & le Général *Pontiatowiski*; mais que la choſe ayant été découverte à tems, on avoit arrêté & condamné aux Galeres le Barbier *Valaque*, l'autre s'étant ſauvé, & les *Turcs* ne condamnant jamais à mort à moins que le crime n'ait

été consommé. Monsieur *Desalleurs*, notre Ambassadeur à *Constantinople*, n'a point réüssi dans sa Négociation en faveur du Roi de *Suede*, non-plus que le Prince *Ragotski* dans ses nouvelles instances pour avoir du secours. Il a offert de se mettre avec ses adhérans sous la protection de la Porte : Mais le Grand Seigneur n'a pas été plus favorable à cette proposition qu'aux précédentes. Il n'y a aucune apparence de rupture entre les *Turcs* & les *Moscovites*, malgré toutes les sollicitations des Ministres de *France* & du Palatin de *Kiovie*. Le Grand Seigneur a même envoyé des ordres exprès au Seraskier de *Bender*, & au Corps des *Tartares*, pour prévenir toute occasion de mésintelligence avec leurs Voisins, & maintenir entr'eux une bonne harmonie : Ce qui a été exécuté, comme il paroît par la traduction d'une Lettre écrite de *Bender* le 21. de Septembre 1710. au Comte de *Siniawovviski*, Castellan de *Cracovie*, Grand Général de l'Armée de la Couronne de *Pologne* par *Elibatchi iusuff*, Bacha de l'*Histrie*, qui commence par :

Au premier Chef des Grands de Pologne, *de la Religion du Messie & de la Foi de Jesus, Grand Général des Armées du Royaume, &c. notre Voisin, salut & paix, & que Dieu couronne toutes ses entreprises d'un heureux succès, &c.* Malgré

Malgré tout cela, on dit que l'Ambassadeur de *Moscovie* n'a pû avoir Audience le premier à la *Porte*, & que le nouveau Vizir *Mehemet*, ci-devant Bacha d'*Alep*, après avoir assemblé le Divan deux jours après son arrivée, & avoir conferé là-dessus, donna, ou continua la préséance à l'Envoyé de *France*, qui en étoit en possession depuis long-tems, & que le sieur de *Feriol* qui en faisoit la fonction dans ce tems-là, entra en lice le premier; ensuite les Ambassadeurs d'*Angleterre*, de *Venise*, de *Hollande*, & que ceux de *Moscovie* & de l'*Empereur* étoient restez les derniers. Le *Turc* a ordonné la levée de 12000. Janissaires, qui, avec quelques autres Troupes, doivent marcher vers *Bender*. Le Janissaire Aga a été déposé, & *Numan* Bacha a été fait Seraskier pour commander de ce côté-là, à la place d'*Isouff* Bacha, qui a eu ordre d'aller à *Constantinople*. Le 4. de Septembre il naquit une fille au Grand Seigneur. Je ne sçai si cette nouvelle vaut la peine d'être rapportée, par le peu de cas qu'on fait dans ce Pays-là des personnes de notre sexe, & par la fécondité du *Serrail*, qu'une pepiniere de Sultanes ont soin de peupler. *Heli* Bacha, Grand Vizir avant *Cuproli*, est arrivé à l'Isle de *Metelin*, où il a été relégué. Il a déja payé 1800. bourses, ou 900. mille écus. On lui en demande encore

2000. & pour ſe diſpenſer de les payer, il a recours à l'artifice dont *Ulyſſe* ſe ſervit autrefois pour éviter d'aller au ſiége de *Troyes*: c'eſt-à-dire, en bon François, qu'il fait ſemblant d'avoir perdu l'eſprit. S'il peut ſe tirer d'affaires par-là, l'expédient ſera goûté, & la mode en pourroit bien venir ici en cas de réviſions de comptes. Qu'il feroit beau voir alors courir les ruës aux P.. & aux C... & autres Auteurs des malheurs publics. Car je m'imagine qu'ils aimeroient mieux faire les foux que de rendre gorge. Je vous avouë que ce ſpectacle me divertiroit. Mais puiſque me voici tout-d'un-coup, & d'une ſeule enjambée, revenuë de *Conſtantinople* à *Paris*, il faut vous faire part des nouvelles qui arrivent d'*Eſpagne*. On dit que le Roi *Philippe* a offert au Duc de *Vendôme* de lui donner la qualité de Vicaire de la Monarchie d'*Eſpagne*; mais que ce Prince l'a refuſée, de-peur de donner de l'ombrage aux Grands du Pays, & l'on ajoûte que le Roi les ayant fait aſſembler enſuite à l'inſçu du Duc, ils ont tous conſenti avec plaiſir qu'il fût revêtu de cette Dignité, & ſa modeſtie n'aura plus rien à alléguer. Il n'eſt bruit dans le monde que d'une très-belle lettre que ce Général a reçuë de la Reine, Epouſe de *Philippe*, dans laquelle elle louë ſa prudence, qui lui a fait moderer ſon ardeur guerriere

dans

dans une conjoncture aussi délicate, & où il étoit nécessaire de garder des ménagemens. Le Maréchal de *Villars* est de retour des Eaux de *Bourbon*, le Roi lui a fait le meilleur accueil du monde. Sa Majesté a tenu le premier de ce mois un Chapitre de l'Ordre du *S. Esprit*, dans lequel il a été proposé d'y recevoir le Prince de *Conti*, le Comte d'*Albergotti* & le Marquis de *Goësbriant*, qui a défendu *Aire* avec tant de bravoure. Tous les Officiers qui étoient dans cette Place ont été récompensez aussi à proportion; Mr. de *Ravignan* par une pension de 2000. livres. M. *Destrades* a été fait Lieutenant Général; Messieurs de *Breüil* & de *Selves*, Maréchaux de Camp, & ainsi du reste. Cela les encouragera une autre fois à laisser prendre des Villes. Et comme je disois tantôt, que la Roture pourroit bien devenir à la mode, je ne désespere pas qu'à l'avenir il ne soit glorieux d'être battu. En effet, il n'est rien de plus sage que de s'accommoder à l'état présent des choses, & de se contenter de la situation où l'on se trouve: La nôtre, puisqu'il plaît au Ciel & à nos Ennemis, n'est rien moins que triomphante; mais qu'importe, elle est à la mode, les Victoires sont du vieux tems, ce seroit se rendre ridicule que d'en remporter, & les *Condez* & les *Turennes* se feroient moquer d'eux s'ils venoient paroître à la Cour

avec

avec tous leurs Lauriers : on les montreroit au doigt, comme s'ils portoient des fraises & des chapeaux pointus. La seule nouveauté peut plaire, & nos Héros modernes en ont trouvé le secret. Le Roi joint des récompenses à leurs défaites. Qui ne se laisseroit pas vaincre à ce prix-là ? Et est-il rien de plus doux que de pouvoir conserver en même-tems & sa gloire & sa peau ? Choses que nos Anciens n'avoient jamais pû concilier : mais le Régne de Loüis XIV. est fécond en Miracles. Vous me demandez une Relation de ce qui se passe à la Cour, de la Famille Royale, & autres choses de cette nature ? Je veux bien satisfaire votre curiosité là-dessus : mais ce sera, s'il vous plaît, pour une autre fois ; car ce Mercure est déja assez gros. Les Ministres de la Reine d'*Angleterre*, & ceux des Etats de *Hollande* ont présenté un Mémoire à l'Empereur en faveur des Protestans de *Silesie*, signé *Fr. Palmes &.. Homel Bruininx*. Nous verrons dans la suite ce qu'il aura produit, & je crois que nous devons nous attendre à en recevoir ici de pareils, en cas que la paix se fasse ; d'autant mieux qae les Rois d'*Angleterre* furent garans de l'execution de l'Edit de *Nantes* : ce qui donnera droit à la Reine *Anne* d'en demander le rétablissement. Je ne sçai si, plûtôt que d'en avoir le démanti, on aimera mieux en ce cas man-

quer

quer de faire la Paix, & achever de ruïner le Royaume par une guerre aussi sanglante que longue. On a célebré depuis peu à *Petersbourg* la cérémonie du mariage du Duc de *Curlande* avec la Princesse *Anne*, niéce du *Czar de Moscovie*. Le Prince de *Mensikof* a donné un Régal magnifique à cette occasion, dans lequel on a fait à chaque santé des salves d'Artillerie. L'indisposition de Son Altesse fut cause qu'on ne tira point le feu d'artifice le même jour. Le *Czar* ordonna lui-même la Fête, & y assista en personne. Les Nôces du Prince son fils suivront de près celles-là. On dit que le mariage est déja conclu, & qu'on cherche une Comtesse pour être Dame d'honneur de la Princesse de *Wolfembutel* sa future Epouse. On écrit de *Cologne*, qu'un nommé *Heide*, qui avoit retenu des sommes dûës à la Chambre des Comptes de l'Electeur *Palatin*, avoit ensuite voulu livrer ce Prince entre les mains des Partis Ennemis, & que ce crime ayant été découvert avant qu'il l'eût consommé, il avoit reçu le prix de sa trahison, sa main droite ayant été coupée, & son corps écartelé, exposé dans les quatre chemins Royaux du Pays de *Juliers*. Je viens de recevoir une lettre de la *Haye*, qu'on a trouvé moyen de me faire tenir ici, dans laquelle on me marque qu'on est charmé dans ce Pays-là,

de

de voir qu'il y a encore une perſonne ſincere à la Cour de France. On me felicite là-deſſus, & ſur ma maniere d'écrire qu'on m'aſſure être du goût des Etrangers. On dit enſuite que mon Enigme précédente eſt un *Lut* ou une *Guitarre*, & l'on ne ſe trompe pas; car c'eſt le dernier. Je crois même qu'elle eſt aſſez juſte, & que vous en conviendrez pour peu que vous vous donniez la peine d'y faire attention, puiſqu'il eſt ſûr qu'elle donne un ſon harmonieux, & que ſi l'on en croit les Auteurs, l'harmonie fait ſubſiſter l'Univers. Vous trouverez la langue de cet Inſtrument dans les cordes qui rendent le ſon, & ces mêmes cordes attachées aux chevilles ſur le chevalet, expliquent le reſte, de même que les ſept licoux dans les cinq doigts du Joüeur de *Guitarre*, qui en *Eſpagne* & en *Italie* lui fait courir les ruës toutes les nuits. Le Baron de *Bellinzone* (c'eſt ainſi que ſigne celui qui m'écrit de la *Haye*) me donne pluſieurs avis que je n'ai pas le tems d'inſerer ici, & que je renvoye à une autre fois. Je mettrai ſeulement la réponſe qu'il fait à une de mes queſtions; ſçavoir, qu'elle eſt la femme la plus à plaindre de celle qui épouſe un mari qu'elle aime & qui ne l'aime point, ou de celle qui en a un dont elle eſt aimée, & qu'elle n'aime pas. Voici le ſentiment du Baron de *Bellinzone* là-deſſus.

Si

Si ce mari pâssionné pour vous,
Par trop d'amour ne devient pas jaloux,
Et qu'alors votre cœur à quelqu'autre vous livre,
Dans quels charmans plaisirs ne pourriez-vous point vivre?
Et qu'un tel sort fera des envieux,
Si vous sçavez toûjours les ménager tous deux!

Je donne ce Sixain comme on me l'a donné, je ne prétens point être garante ni de la pensée, ni des Vers. Comme je suis bien-aise d'encourager les gens à me donner des avis, je les recevrai tous, & le Pûblic décidera ensuite sur les bons ou les mauvais. Mais il est tems de finir ce Mercure, par la nouvelle qu'on me mande de la *Haye*, du mariage du Comte de *Legnasco*, Général des Armées du Roi de *Pologne*, son Plénipotentiaire & son favori. Il épouse l'héritiere de la maison de *Noyelle*, fille de cet illustre Comte de *Noyelle*, qui mourut en *Espagne*, où il commandoit les Armées des *Hollandois*, & de Dame *Daucourt*, niéce de feu Madame la Maréchale de *Schomberg*, aussi distinguée par sa pieté & sa haute vertu, que par son rang & sa naissance. Tout ce qui surprend les gens là-dessus, c'est qu'étant Huguenote à bruler, elle ait voulu donner sa fille à un Catholique Romain.

Mais

Mais comme elle en avoit elle-même épousé un, il y a apparence qu'elle s'en est bien trouvée, & elle aura sans doute pris avec son gendre, les mêmes précautions qu'elle avoit prises avec son époux, en se mariant. Quoiqu'il en soit, voilà un très-beau mariage, & qui mérite bien de faire la clôture de ce Mercure. Je suis votre très-humble & très-obéïssante servante, la Comtesse de L... M... à *Versailles*, le 29. de Decembre 1710.

Fin du second & dernier Mercure de la Haye.

Enfin, Madame, j'ai rempli ma tâche. Voilà les deux Mercures que vous aviez envie de voir, & que je vous ai envoyez piece-à-piece. Ne m'en demandez pas davantage, car le Libraire qui les imprimoit étant mort, ce Livre est mort avec lui. Je souhaite que vous ayïez quelque plaisir à les lire; du moins devez-vous être contente de mon exactitude, & me tenir compte de ma complaisance; ç'en est assez pour le coup, je vous demande le tems de respirer, & suis toûjours votre très-humble servante; mais une servante très-lasse & très fatiguée d'avoir écrit si long-tems. Adieu.

LETTRE LXXXVI.

DE PARIS.

VOus avez raiſon, Madame, il eſt tems de vous laiſſer reprendre halaine: vous avez pouſſé la complaiſance aſſez loin, & je vous en tiens tout le compte que je dois. Je n'ai pas été moins contente du ſecond Mercure que je l'avois été du premier, & j'en reviens toûjours à dire, qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur ne fût pas demeuré en ſi beau chemin. Sa maniere de parler naturellement des choſes eſt fort du goût d'à-préſent. L'on eſt las de la flatterie & des flatteurs, & je ne déſeſpere pas que la ſincerité ne revienne à la mode. C'eſt ce que nous devons attendre de l'équité de notre nouveau *Dauphin*, dont on s'étoit formé juſques ici une très-fauſſe idée. Toute ſa conduite détruit cette prévention où l'on étoit contre lui; car depuis le pas qu'il vient de faire vers le Thrône, il s'eſt attaché à prendre connoiſſance des affaires, & ce n'a été que pour leur faire prendre un meilleur tour. Il va travailler ſurtout à régler & à augmenter les Finances, & cela ſans fouler les Peuples, puiſque c'eſt en faiſant rendre compte à ceux qui

en ont eu le maniement : ainſi votre Comteſſe de L... M.. pourroit bien avoir prophetiſé, & nous pourrions bien avoir le plaiſir de voir courir les ruës à certaines gens, ſuppoſé qu'ils aiment mieux avoir recours à cet expédient d'*Uliſſe*, que de ſe réſoudre à reſtituer le quart de tout ce qu'ils ont gagné, ou plûtôt volé depuis l'année 1688. juſques à préſent, qui eſt la Loi que le *Dauphin* veut leur impoſer. Je crois que ces Seigneurs modernes lui diroient de bon cœur : *N'entrez point en compte avec nous.* Mais il eſt tems que leur tour vienne, & après avoir ſuccé le ſang du Peuple, ils peuvent bien ſouffrir cette petite ſaignée ſans murmurer. Quoiqu'il en ſoit, notre *Dauphin* eſt tous les jours enfermé avec Monſieur *Deſmarets*, pour tâcher de mettre les Finances ſur un pied qu'on puiſſe tous les mois être éclairci de la dépenſe & de la recette ; moyen très-ſûr pour n'être point trompé. Ce Prince a donné encore une marque de ſon bon cœur, & de la juſteſſe de ſon diſcernement, dans la tentative qu'il a faite pour rappeller l'Archevêque de *Cambrai* d'un injuſte exil. On avoit cru même qu'il y avoit réuſſi, & nous eſperions de recevoir ici cet illuſtre Prélat ; mais il faut croire qu'il eſt ûn tems pour toutes choſes, & que celui-là n'eſt pas encore venu. La conſtellation a penſé même n'être

point

point trop favorable aux gens de bien; car les Evêques de *Luçon*, de *Gap*, & de la *Rochelle*, sont eu la hardiesse de s'en prendre à notre Archevêque, & ont osé l'accuser d'inortodoxie, sans respecter la Pourpre & les Vertus Cardinales dont cet éminent Prélat est revêtu. On présume qu'il faut que ce Triolet d'Evêques soit appuyé de quelque Faction, puisqu'ils s'en prennent à l'Allié de Madame de *Maintenon*, & l'on croit qu'il entre du *Loyola* là-dedans, & que c'est ici un tour de la Societé écornée. La persécution contre le *Jansenisme* recommence plus fort que jamais: on ne sçauroit vivre ici sans persécuteur, & quand ce n'est plus les *Protestans*, ce sont les *Jansenistes* qui sont l'objet de la fureur de tous ces Perturbateurs du repos Public. On défend la lecture du Nouveau Testament de *Mons*, de celui du Pere *Quesnel*, les Théologies Morales du Pere *Guerin*, Mr. *Habert*, & autres, & la Conquête du *Port-Royal* n'a pas assouvi la haine de ces Ennemis du *Jansenisme*, quoique cet effort de la complaisance du Roi ait été terrible & blâmé de bien des gens, comme cela parut par les Vers qu'on fit là-dessus.

Tandis que l'Ennemi par plus d'une action,
Cherche à pénétrer en Champagne,
Loüis *que la gloire accompagne,*

Pour

Pour sa grande dévotion,
Prend sur la fin de la Campagne
Sous le Général d'Argenson,
Port-Royal *à discrétion.*

Cependant les trois Evêques conjurez ont refusé d'écrire une lettre de satisfaction à notre Archevêque, qui de son côté a refusé de retracter l'Approbation donnée à la Traduction du Nouveau-Testament du Pere *Quesnel.* Il a même donné une Ordonnance pour défendre la lecture des Libelles que ces trois Evêques ont fait répandre contre lui. Son Eminence prend un tour là-dedans qui lui permet de chanter poüille à ces Messieurs de la maniere du monde la plus polie; car il feint de croire qu'on s'est servi de leurs noms, & qu'ils n'auroient jamais été capables de pareilles choses; qu'on ne pourroit les en soupçonner sans douter de leur foi & de leur sagesse, sans les juger coupables du renversement des régles du devoir, de la bienséance, du violement même de la Communion Episcopale. Il conclut que ce sont des Ennemis de l'Episcopat, qui se servent de cet artifice, pour attaquer la Doctrine de l'Eglise Gallicane, & mettre la division dans son Clergé, & il appuye là-dessus pour faire voir la nécessité où il est de défendre la lecture de ces pernicieux écrits. C'est prendre très-bien la chose;

chose, & ce fut ainsi que le Pere *Malbranche* en usa avec feu Monsieur *Arnaud*. Cette espece de justice que le Cardinal s'est ainsi faite lui-même, a pensé causer sa disgrace. Ses Ennemis s'en sont servis pour aigrir l'esprit du Roi, auquel les Evêques ont, dit-on, écrit une seconde lettre pire que la premiere. L'Archevêque en a reçu une un peu dure là-dessus de la Cour, par laquelle on lui marquoit qu'il n'avoit point de satisfaction à en attendre, puisqu'il s'étoit ingeré de se la donner de son autorité privée, & on lui faisoit entendre ensuite qu'il feroit bien de ne point paroître si-tôt à Versailles. Son Eminence se le tint pour dit, & quand les choses ont changé, il s'est fait prier plus d'une fois avant de retourner à la Cour, & on a été même obligé de lui écrire pour l'engager à y revenir. Enfin, son bon droit & son crédit l'ont emporté, & tout le monde condamne le procedé de ses accusateurs. Il a même paru si odieux au Chapitre de cette Ville, qu'il a envoyé des Députez à son Eminence, pour lui marquer la part que ce Corps prend à l'injure qu'on à faite à leur Chef. Malgré cette guerre intestine qu'on voit s'allumer dans le Clergé de France, il ne laisse pas de s'assembler suivant sa coûtume à Saint Germain. Sa Majesté a été si contente des Députez de l'année passée, qu'Elle a souhaité

té d'avoir encore à faire aux mêmes, afin de disposer ce Corps, le seul qui jusques ici avoit été menagé, à se soûmettre au dixime denier. Ces Messieurs auroient eu fort mauvaise grace à refuser de subir cette Loi, puisqu'ils joüissent de trois cens vingt millions de rente, pendant que le Roi n'en a que deux cens quarante. Ils peuvent bien l'aider sans s'incommoder, & le Fils aîné de l'Eglise peut bien avoir sa part des dixmes Ecclésiastiques, surtout lorsqu'il s'agit de les employer à secourir l'Etat dans ses pressans besoins. Aussi n'a-t'on pas hésité un moment à lui accorder les huit millions ausquels le Roi s'étoit retranché. Ce Monarque a fait un discours fort touchant aux Députez, en leur présentant le nouveau *Dauphin*, qu'il leur a dit avoir toutes les qualitez requises pour achever ce que la mort qu'il sent approcher l'empêche de faire lui-même. Il semble que ce bon Prince prend son Audience de congé, & qu'il ne compte pas devoir encore une autre Assemblée de ce sacré Corps: Aussi prétend-t'on que lorsque Madame de *Maintenon* a paru se formaliser de ce que le *Dauphin* ne suivoit pas l'exemple de son Pere, & qu'il se mêloit un peu plus des affaires, S. M. lui a répondu, qu'il étoit tems qu'il en prît connoissance, afin qu'en montant sur le Thrône, il ne fût pas exposé à être trompé par ses Ministres,

Miniſtres. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ce jeune Prince n abuſe point du pouvoir que le Roi ſon Ayeul lui laiſſe prendre, & qu'il ne s'en ſert que pour faire du bien. Cela a paru dans le Procès que les Jéſuites ont eu contre les Peres de l'Oratoire : la faveur l'avoit emporté, & tous les Juges panchoient à donner gain de cauſe aux Enfans d'*Ignace*, lorſque le *Dauphin*, comme un autre *Daniel*, les fit revenir en Jugement, & les obligea à faire pancher la balance du côté de la Juſtice. Son Confeſſeur flatté d'un heureux ſuccès, l'attendoit d'un grand air de confiance à la Porte du Conſeil ; mais ce Prince lui dit en l'abordant : *Mon Pere, vous avez perdu votre Procès, & je vous avertis que vous les perdrez toûjours, tous, tant qu'ils ne ſeront pas plus juſtes que celui-là.* Cette droiture a été admirée en notre *Dauphin*, & franchement elle mérite bien de l'être; car la ſainte Societé a toûjours paru un Corps redoutable, & que tout le monde a eu ſoin de ménager par des complaiſances baſſes & même criminelles. Madame la Princeſſe de *Conti* qui avoit été mourante depuis la perte de Monſeigneur, vient enfin de recouvrer ſa ſanté. Sa convaleſcence nous a fait goûter une joye que nous n'avions pas ſentie depuis la mort de ce cher Prince, dont la mémoire ſera toûjours précieuſe ici, & que l'on aime enco-

re en la personne de cette sœur qui lui fut si chere. Voici des couplets de Chansons sur l'air de, *Quand le péril est agréable*, & que l'on a fait pour celebrer le retour de la santé de cette charmante Princesse.

Suspendons le cours de nos larmes,
Faisons tréve au De profundis,
Nous verrons l'illustre Conti
Revivre avec ses charmes.
La mort d'un frere incomparable
La faisoit courir au trépas,
Mais le Ciel nous rend ses appas
Par son soin charitable.

L'Amour étoit inconsolable;
Les graces avoient pris le deüil.
Et prétendoient suivre au cercueil
Leur Maitresse adorable.
Revenez divine Princesse,
Revenez briller à la Cour,
Et par votre charmant retour,
Calmer notre tristesse.

La mort de l'Empereur a aussi en quelque maniere adouci la douleur qu'on a euë ici pour celle de Monseigneur. On s'imagine qu'elle dérangera les affaires des Alliez, & que par conséquent elle raccommodera les nôtres. On la regarde même

comme

comme un jugement de Dieu, & notre Archevêque l'insinuë dans le prélude du Mandement qu'il vient de faire pour ordonner des Prieres publiques, & dans lequel il semble faire de cette mort la matiere de ses Actions de graces. Ce qu'il dit ensuite, lorsqu'il pretend que les Alliez se confient en leurs chariots & leurs Chevaux; au lieu de se confier en l'Eternel, prouve qu'il pratique ce qu'il condamne, en comptant si fort sur les moyens humains, & en se réjoüissant de la mort d'un Prince qu'il dit être le Chef de nos Ennemis, & celui en qui consistoit leur plus grande force; comme si le Ciel, n'auroit pas pû sans cela nous faire triompher s'il avoit bien voulu. Après cela la mort de Monseigneur arrivée presque en même tems, & de la même maniere, nous devroit empêcher de regarder celle-là comme un jugement de Dieu, dans lequel il ne nous est pas permis d'entrer; puisque, comme dit l'Evangile, ceux sur qui tomba la Tour de *Siloé* n'étoient pas plus pécheurs que bien d'autres, & que les voyes de Dieu ne sont pas les nôtres. Après cela, humainement parlant, je ne vois pas quels avantages il nous pût revenir de-là. Les Alliez ont pris, dit-on, des justes mesures pour nous empêcher de nous en prévaloir, & le Comte de *Zinzendorf*, Ministre Impérial auprès des Etats de *Hollande*,

dit-on, se donne tant de mouvemens auprès d'eux, qu'il les a engagez à écrire conjointement avec la Reine d'*Angleterre* à tous les Electeurs de l'Empire, pour leur demander leur suffrage en faveur de *Charles III.* auquel on prétend conserver aussi l'*Espagne*, que nous croyons ici qu'il abandonneroit à *Philippe*, en montant sur le Trône Impérial. Les Alliez ne sont point de cet avis, & ils ont résolu de faire de nouveaux efforts pour soûtenir la Guerre d'*Espagne*. Nous ne pouvons pas même nous flatter d'avoir des Amis dans le Collége Electoral; car les Electeurs de *Baviere* & de *Cologne* ne sçauroient, étant au ban de l'Empire, avoir voix en Chapitre. Ils ont beau publier des Manifestes, & protester contre la future Election, elle ne laissera pas de se faire malgré tout cela; & le Prince *Eugene* avec un Corps d'Armée, nous défend l'entrée de l'*Allemagne*, où l'on disoit que le Duc de *Baviere* prétendoit pénétrer, & profiter de la confusion qu'on s'imaginoit que la mort de l'Empereur devoit avoir causée dans ce Pays-là. Mais je vous conte des nouvelles que vous devez sçavoir de la premiere main; puisque vous êtes sur les lieux, & dans une Ville Impériale. On nous a fait voir ici des Vers qu'on dit venir de la *Haye*, & que vous avez peut-être vûs avant moi. Cependant,

dant,

dant, je vous les envoye à tout hazard; en tout cas il n'y aura pas grand chose de perdu, & ce sera ce qu'on appelle un coup d'épée dans l'eau. Ils sont à la loüange du Comte de *Zinzendorf.*

Illustre Ambassadeur, dont la rare prudence
*De la Maison d'*Autriche, *affermit la puissance,*
Dont le zele aujourd'hui bravant tous les hazards,
Eleve Charles III. *au Trône des* Césars.
Vous ne pouviez pas mieux appaiser nos allarmes,
Qu'en mettant de l'Empire, & le Sceptre & les Armes.
Entre les mains d'un Roi dont le sang & le cœur,
Et dont les vertus & la grace
Montrent qu'il est, & fils & frere d'Empereur,
Et digne de remplir leur place.

Voilà, comme je viens de dire, ce que vous sçavez peut-être mieux que moi : mais voici aussi ce que vous ne sçavez peut-être pas encore; c'est que pour dédommager l'Electeur de *Baviere* de tout ce qu'il perd en s'étant joint à nous, le Roi vient, conjointement avec *Philippe* son petit-fils, de lui donner en proprieté les Duchez de *Lu-*

xembourg, le Comté de *Namur*, *Charleroi*, *Nieuport* & tous les Pays-Bas conquis & à conquerir; c'eſt-à-dire, que s'il peut prendre *Bruxelles*, il en ſera Souverain, au lieu qu'autrefois il y commandoit pour autrui. J'avouë que la donation eſt un peu chimérique en certains chefs, & que c'eſt vendre *la peau de l'Ours avant de l'avoir mis par terre*. Mais que faire? Ces deux Monarques lui donnent toûjours par-là une marque de leur bonne volonté, outre qu'il y a quelque choſe de réel là dedans, puiſque ce Prince eſt déja en poſſeſſion de *Namur* & de *Luxembourg*. C'eſt dans cette derniere Place qu'il va établir ſon domicile; ſçavoir s'il y reſtera long-tems, & ſi la rapidité des Conquêtes de nos Ennemis ne l'en fera pas bien-tôt déloger. C'eſt dequoi je ne voudrois pas répondre; mais ce ſeront ſes affaires, il ſuffit qu'il en joüit dès à préſent, & ce ſera à lui de les garder s'il peut. Il eſt ſi charmé de ſes nouveaux Etats, qu'il en oublie la perte de ſes anciens, & les projets qu'il avoit fait de les aller recouvrer à la tête d'une nombreuſe Armée. On ne parle plus de cela à préſent, & cette grande levée de bouclier dont il étoit bruit dans le monde, s'en eſt allée en fumée. L'Electeur reſtera tranquille à *Luxembourg*. On diſoit même que les plaiſirs devoient l'y ſuivre, & qu'il avoit déja mandé ſes Comédiens,

&

& donné ordre à tout ce qui pouvoit rendre sa Cour agréable & brillante. Mais on croit à présent qu'il prendra un Parti tout différent, & que pour marquer sa reconnoissance à notre Monarque, il se conformera à sa maniere de vivre, & deviendra dévot comme lui. On dit même qu'il lui va faire un très-grand sacrifice, en renonçant à Mademoiselle de M.. qu'il a tendrement aimé, & qu'il songe à marier avec le Comte d'*Albert* que vous connoissez, & qui étoit le plus joli Seigneur de la Cour lorsque vous êtes partie d'ici. Quelques blessures qu'il a reçuës depuis l'ont un peu changé; mais il est toujours fort aimable. La Demoiselle l'est beaucoup aussi, & l'on joint à ces agrémens, celui d'une grosse Dot que l'Electeur lui donne, sans compter ce qu'elle peut avoir pardevers elle en bijoux ou autres effets. Il me souvient d'avoir oüi conter, que dans un Bal que l'Electeur avoit donné à *Mons*, & dans lequel toutes les Dames eurent des bouquets, on affecta de l'oublier. Cette distinction désavantageuse la choqua, & l'obligea à prétexter un grand mal de tête, afin de sortir de l'Assemblée. L'Electeur en parut inquiet, & pendant qu'il s'empressoit auprès d'elle, il s'écria tout d'un coup: He! d'où vient que vous n'avez point de Bouquet? On n'a pas jugé à propos de m'en

donner, répondit-elle froidement. Ho! dit l'Electeur, vous ne sortirez pas, s'il vous plaît, sans en avoir un, attendez un moment, je m'en vais le chercher. Il courut, & revint avec un Bouquet où il y avoit pour deux mille pistoles de Diamans, & dont l'odeur guérit d'abord la Belle de la migraine. De pareilles galanteries doivent l'avoir mise en Bijoux. Adieu.

LETTRE LXXXV.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

VOus avez raisonné le mieux du monde sur les affaires du tems, Madame: & les évenemens ont justifié vos conjectures. *Charles III.* a été élu Empereur malgré les Manifestes des Electeurs de *Baviere* & de *Cologne*, & toutes les protestations de ces pauvres Princes déterrez, ont fait autant d'effet que s'ils les avoient faites à la Lune; l'Election s'est faite d'un consentement unanime; personne n'a osé la troubler, & *Charles* est monté sur le Trône de ses Ancêtres au bruit des acclamations publiques, & avec un applaudissement général. On est venu chercher ici tous les Ornemens nécessaires à l'auguste cérémonie de son Couronnement, & que *Charlemagne* avoit laissez

ſez en dépôt dans cette Ville. On les a portez à *Francfort* où tous les plus grands Princes d'entre les Alliez ſe ſont trouvez. On n'a jamais vû une plus belle Aſſemblée; le nouvel Empereur les a tous charmez par ſes manieres & par l'application qu'il paroît avoir aux affaires publiques. Il fait de grands projets de Guerre; mais quoiqu'ils ſoient bien conçus, & que le Prince *Eugene*, qui eſt le Préſident de ſon Conſeil & le Généraliſſime de ſes Armées, ſoit l'homme du monde le plus propre à déliberer & à executer, nous eſperons pourtant que tout ceci aboutira à la Paix, la Reine d'*Angleterre* paroît la ſouhaiter; c'eſt ce qui a paru dans la Lettre Circulaire qu'elle a écrite à tous les Alliez pour la convocation du Congrès; c'eſt ce que vous êtes à portée de ſçavoir mieux que moi, & c'eſt-là le fruit des allées & venuës que Monſieur *Ménager* a faites en *Angleterre*. Auſſi a-t'on fait des Vers là-deſſus qui m'ont paru bien jolis; ils ſont, dit-on de Monſieur *Regnier des Marais*, je vous les envoye; car puiſque vous me faites part de ceux qu'on a faits à la *Haye*, je puis bien vous envoyer ceux qui nous viennent de *Paris*.

RONDEAU.

A Ménager, à vivre d'induſtrie,
A ne fêter Bacchus qu'en vin de Brie,

Chacun de nous en France *étoit réduit.*
A si grand deüil la Guerre avoit conduit,
Qu'il n'étoit plus ni jeu, ni braverie,
Tant on étoit par la misere instruit
A Ménager.

Mais à nos vœux Albion *attendrie,*
Se rend enfin & calme sa furie :
Mars disparoît, la discorde s'enfuit :
La Paix revient, l'abondance la suit.
On doit la fin de notre gueuserie
A Ménager.

Voici encore d'autres Vers qui semblent nous annoncer la Paix.

SONNET.

IL est tems de Janus *que l'on ferme le Temple,*
Princes, Mars *a calmé sa boüillante fureur.*
Ce Dieu, quoique cruel, ne peut voir sans horreur
Les combats que votre œil d'un air glacé contemple.
Eussiez-vous de Lauriers fait une moisson ample,
Il est plus beau de mettre un frein à sa valeur.
Anne, *du Trône Anglois la gloire & le bonheur,*
Vous montre ce grand Art par son modeste exemple.

Cette ſage Héroïne, à qui tous les Mortels
Euſſent jadis dreſſé des Arcs & des Autels,
Arbore de la Paix l'Etendart favorable.
Pour le repos commun un chacun fait des Vœux.
Et qui ſeroit celui dont l'ame impitoyable,
Voudroit verſer encor le ſang des malheureux?

Un des Chapelains de Mylord Evêque de *Briſtol*, a fait un Poëme Latin ſur l'arrivée de ce Prélat à *Utrecht*, & ſur quelques difficultez qu'il a rencontrées dans ſa Navigation, qu'il impute à un vent de *Germanie*. Monſieur de la *Fallie*, Gentilhomme ordinaire de chez le Roi, a fait une Traduction de ce Poëme, qui eſt la plus belle du monde, & qui ajoute des nouvelles graces à l'original. Je ne vous l'envoye point, parcequ'elle ne ſçauroit entrer dans cette Lettre, & parce auſſi que je ſuis perſuadée que vous devez l'avoir vûë à *Paris*, où on n'aura pas manqué de l'envoyer. Je me contenterai donc de vous dire, que j'ai été faire un petit tour à *Utrecht*; me trouvant ſi près il n'y avoit pas moyen de ſe diſpenſer d'aller un peu voir ſes anciens amis. J'ai trouvé Monſieur le Maréchal d'*Uxelles* toûjours le même, ayant ce caractere de droiture & de probité que nous lui connoiſſons; l'Abbé de *Polignac*, toûjours le plus aimable du monde par ſon eſprit, ſes manieres & une politeſſe enchantée, Monſieur *Mé-*

nager, quoique la troisiéme personne de l'Ambassade, jouë un fort beau rôle sur cette grande Scéne, & l'on peut dire que dans ces trois têtes réside ce qu'il y a de plus habile en *France*; l'un pour ce qui regarde les affaires de la Guerre; l'autre pour la Politique, & le troisiéme pour le Commerce, qui n'est pas l'endroit le moins essentiel dans une République. Enfin le Roi ne pouvoit pas mieux choisir. Les Alliez ont envoyé de leur côté de très-habiles Ministres à *Utrecht*. Ils s'assemblent tous régulierement deux fois la semaine dans l'Hôtel de Ville, sçavoir le Mercredi & le Samedi; & quoique les demandes que nos *François* ont faites, n'ayent pas été bien reçuës, & qu'il semble que l'on soit fort loin de compte, ceux qui prétendent voir clair là-dedans, assurent pourtant qu'on conviendra, & veulent même que les affaires s'avancent dans le tems que ceux qui sont proposez pour y travailler, paroissent être dans l'inaction. C'est un mystere dans lequel je n'entre point, & que le tems développera. Tout ce que je vous dirai, c'est que dans le peu de séjour que j'ai fait à *Utrecht*, j'ai bû de très-bon vin de *Champagne* & de *Bourgogne*, à votre santé, chez vos bons amis & les miens; on y fait grand chere & grand feu. Ce dernier article est fort important dans la saison où nous sommes,

mes, & dans un climat aussi froid que celui de la *Hollande*. J'ai attendu d'être de retour dans celui-ci avant de vous écrire, ne voulant pas datter mes lettres des Pays ennemis. Nos François m'ont assuré qu'ils attendoient au plûtôt le Duc d'*Ossune*, & les autres Ministres du Roi *Philippe*; ce qui sera d'un fort bon augure, puisqu'en les recevant comme Ministres d'*Espagne*, c'est reconnoître *Philippe* pour Roi de ce Pays-là. Voilà, Madame, de bonnes nouvelles que je vous apprends, elles doivent vous dédommager de mon silence, dont je viens de vous donner d'ailleurs de très-bonnes raisons. Ne vous en fâchez donc pas, s'il vous plaît, & croyez que si j'ai passé quelques mois sans vous écrire, je n'ai point passé de jour sans songer tendrement à vous, puisque je suis plus que personne, *Votre tres-humble, &c.*

LETTRE LXXXVI.

DE PARIS.

JE n'ai pas pû goûter long-tems le plaisir que vos bonnes nouvelles m'avoient causé, Madame, & j'en ai bien de tristes à vous donner en échange La colere du Ciel n'avoit pas été pleinement satisfaite par la

mort

mort de Monſeigneur le *Dauphin*, en voici des ſuites & des effets bien funeſtes. Notre charmante *Dauphine*, l'ornement de la Cour & l'amour de tous les François, au plus beau de ſes jours, & groſſe de deux mois, eſt morte le 12. Février en quatre ou cinq jours de temps. Les uns diſent que c'eſt de la rougeole, & les autres d'une indigeſtion cauſée par un pain de blé de *Turquie* paîtri à l'huile : régal de Carême dont on s'étoit malheureuſement aviſé dans une partie de Campagne. Quoiqu'il en ſoit, cette aimable Princeſſe n'eſt plus : Mais ce que je ne puis dire ſans larmes, & que vous ne pourrez, je m'aſſure, pas lire d'un œil ſec, cette perte qui n'étoit déja que trop grande, a été ſuivie de celle de M. le *Dauphin*, qui eſt mort le 18. du même mois, c'eſt-à-dire, ſix jours après; exemple auſſi admirable que rare, & miracle de l'amour conjugal. Ce Prince n'a pû ſurvivre à une ſi chere Epouſe : la mort qui rompt les liens les plus forts, n'a pû déſunir leurs deux cœurs, qui ont été portez en même-tems, & dans le même carroſſe, au *Vale de Grace*. Leurs corps ont été expoſez dans la même chambre, & portez enſuite dans le même chariot à *Saint Denis*, où après avoir été ſervis ſelon l'uſage, ils ont été inhumez tous deux à la fois. Spectacle bien triſte & bien touchant, & que le Roi a pourtant ſoûtenu avec une fer-

mеté

meté héroïque & digne de son courage. Il a essuyé tous ces fâcheux complimens de condoléance ausquels ce triste accident l'a exposé, & sa constance a empêché ses peuples de tomber dans l'accablement, & de perdre entierement courage; car on n'a jamais vû une si grande rapidité de malheurs, & jamais les Messagers de *Job* ne furent plus prompts à en annoncer coup sur coup. Monsieur le Duc de *Bretagne* Prince de très-grande espérance, qui en devenant Orphelin, étoit devenu *Dauphin*, & qui étoit le plus joli du monde, est mort peu de jours après, & a été mis entier dans le tombeau de son pere & de sa mere. Tout cela cause une consternation dont on ne sçauroit revenir. Il ne nous reste qu'un petit *Dauphin* de deux ans, presque moribond, & sur la vie duquel on compte si peu, qu'on prend déja des mesures pour assurer les Successions d'*Espagne* & de *France*, qui ne pouvant jamais être réünies en une même personne, exigent que *Philippe* renonce à l'une des deux. Comme il est fort aimé en *Espagne*, & qu'il ne feroit peut-être pas aisé d'engager les *Espagnols* à avoir la même tendresse pour le Duc de *Berri*, & à consentir à l'échange, on voudroit fort que *Philippe* lui cédât son droit à la Couronne de France, en cas de mort du petit *Dauphin*; & c'est à quoi on dit que *Philippe* a bien

bien de la peine à se résoudre. Il faudra pourtant qu'il s'y détermine ; la Paix ne peut pas se faire sans cela. Il faut que je vous envoye encore des Vers qui nous sont venus de *Hollande* dans une espece de Gazette appellée la *Quintessence*, qu'une Dame *Françoise* fait à la Haye. Voici une Epitaphe de sa façon pour Madame la *Dauphine*.

EPITAPHE.

AU milieu d'une Cour dont j'étois adorée,
Et dont je faisois l'ornement,
Dans les bras d'un Epoux qui pour moi fut
Amant,
Près de l'auguste Trône où j'étois desirée,
La mort, sans respecter mon rang, ni mes appas,
De mes jours fortunez tranche la destinée,
Et mon cinquieme lustre éclaire mon trépas.
Je ramenai jadis dans ces charmans climats,
La Paix qui cimenta mon heureux himenée ;
Les Graces, les Amours, y suivirent mes pas.
Aujourd'hui les Amours, les Graces, l'Himenée,
Tout pleure aux pieds du Thrône où je ne monte
pas.

Voici celle de Monsieur le *Dauphin*.

DE mon Pere en ce jour j'éprouve le destin,
Ainsi que lui je meurs Dauphin,
Quand

Quand il semble que tout vers le Thrône me guide.
Mais je quitte sans peine & Couronne & Grandeur.
Après avoir perdu ma chere Adelaïde,
Il n'est plus ici-bas d'agrémens pour mon cœur.

Je ne sçai Madame, si après tant de morts illustres, je pourrai vous parler de celle du pauvre Mr. le *Normand*, Fermier Général, & si au milieu de tant de justes regrets, vous pourrez en donner à sa perte, qui dans un autre tems, & séparément, auroit été très-sensible à ses amis. C'étoit un fort honnête homme; il étoit de meilleure maison que la plûpart de ses Confreres, & il avoit sçu sans se faire haïr, avancer sa famille, faire des belles Alliances, & vivre assez noblement, pour que Monsieur le Comte *Destrades* qui a épousé sa fille, se soit fait un honneur d'être son gendre. Monsieur *Duranchet*, Gouverneur du *Quesnoi*, qui étoit son bon ami, à tout l'air de le suivre de près. Adieu, Madame, *Je suis, &c.*

LETTRE LXXXVII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

QUelque affligeante que soit votre derniere lettre, Madame elle a pourtant

tant été fort consolante pour moi, & je puis dire qu'elle m'a empêchée de succomber à la douleur : J'avois déja appris tous les malheurs qu'elle m'a annoncez, & j'en craignois encore de bien plus grands, puisque je tremblois pour la vie du Roi, que l'on nous avoit dit ici être dans un fort grand danger. Il s'étoit même répandu un bruit plus funeste encore ; car on prétendoit que ce Monarque étoit mort d'un vomissement de sang. Vous me rassurez sur ses jours, & la joye que cette bonne nouvelle me donne, l'emporte aujourd'hui dans mon cœur sur toute la douleur qu'il ressent pour les pertes que nous venons de faire : car enfin, ces Princes si chéris que la mort vient de nous ravir, ne nous étoient chers que parcequ'ils devoient perpétuer le sang d'un Roi que nous adorons tous. Ainsi, puisque le Ciel nous conserve encore la source de ce Sang si précieux, nous ne devons pas nous plaindre ; & comme ce que je craignois me paroissoit beaucoup plus terrible que ce que je souffrois déja, vous ne devez pas être surprise de me trouver toute consolée. J'espere même, que puisque notre Monarque a pû résister à une aussi rude secousse, il doit être à l'épreuve de tout par la force de son tempérament & par celle de son esprit ; ainsi nous pouvons esperer de lui voir passer les bor-

nes

nes ordinaires de la vie : joüiſſons donc du plaiſir que nous donne une eſperance auſſi douce, & laiſſons les morts en paix.

Parmi tant de pertes conſidérables, celle du bon Monſieur le *Normand* n'a pas laiſſé de trouver de la ſenſibilité dans mon cœur, c'étoit une bien honnête homme, & j'aime à voir la juſtice que vous lui rendez. J'avois eu autrefois bien des liaiſons avec lui, & plus encore avec un de ſes neveux, que j'ai connu en *Languedoc*, & qui étoit Grand-Maître des Eaux & Forêts de cette Province-là. C'étoit un très-poli homme, qui, après avoir fait bien des tours de jeuneſſe, avoit accommodé ſes affaires par un mariage aſſez avantageux. Il avoit une petite femme aſſez drôle qui lui avoit donné du bien & procuré beaucoup de protection; il en étoit aimé à la folie, & j'aurois juré qu'il l'aimoit de même : Cependant nos François m'ont dit à Utrecht, que depuis que je ſuis partie de France il s'eſt emparé d'un fort mauvais bénéfice, & qu'il vit à pot & à rot, comme on dit, avec certaine petite Chanoineſſe ſœur de Madame *Fuſé* du *Palais Royal*. Il la faiſoit paſſer pour ſa femme dans les quartiers de Paris où il n'étoit pas connu, & à préſent il tient publiquement ménage avec elle auprès de *Saint Roch*, & néglige pour elle, & ſa famille & ſes devoirs. Quelque blâmable

mable qu'il ſoit en cela, je ne le blâme pourtant pas autant que la Chanoineſſe, & je m'étonne, que ſous un régne auſſi dévot, on tolere de pareils commerces, & qu'on ſouffre qu'une femme qui eſt payée pour être femme de bien, dérange un homme marié, & vive impunément dans l'adultere avec lui. Il me ſemble que ce n'eſt pas ſuivre l'intention de ceux qui ont fondé ces Prébendes, & que cette Nimphe devroit être dans ſon Cloître conformément à ſes Inſtituts, ſi mieux on n'aimoit pour prix de les avoir enfrains, l'enfermer au *Madelonnetes*.

Au reſte, je vous dirai qu'il eſt arrivé de grands changemens en *Angleterre*. Milord *Marlborough* vient d'être remercié, il ne nous fera plus de mal; mais je ne ſçai ſi nous en ferons mieux: car Milord Duc d'*Ormond* qui lui ſuccede dans la Charge de Généraliſſime, & dont la bravoure eſt connuë, eſt allé en *Flandres*, dans le deſſein de nous porter les derniers coups. Voici des Vers de la *Quinteſſence* de la *Haye*, qui font voir que l'on compte là-deſſus dans ce Pays-là.

L'illuſtre Duc d'Ormond *a traverſé les*
flots,
Le vainqueur de Vigo, *qui fit trembler l'Eſ-*
pagne,

Marche,

Marche, & va se mettre en Campagne,
Pour de l'Europe enfin assurer le repos.
Ce Héros tout couvert de Gloire
Est escorté de la Victoire.
Et nous verrons la Paix suivre bien-tôt ses pas.
Cette fille du Ciel au bruit de son Tonnerre,
Reprendra son vol vers la Terre
Pour venir couronner les efforts de son bras.

Vous voyez par-là, Madame, qu'on compte que le Duc d'*Ormond* nous portera, comme je viens de le dire, les derniers coups, & que par ses Conquêtes il nous forcera à demander la Paix, & à subir, pour l'obtenir, toutes les conditions qu'on voudra nous imposer. Nous verrons si l'évenement répondra à cette attente : Cependant, quoiqu'il puisse en arriver, & en attendant le dénoûment de l'avanture, je suis toûjours de tout mon cœur, Madame, *Votre, &c.*

LETTRE LXXXVIII.

DE PARIS.

VOtre derniere lettre, Madame, auroit fait peur aux plus hardis; mais graces au Ciel, vous avez pris & donné l'alarme

l'alarme un peu mal-à-propos. Je tremblois déja pour nos foyers. Je croyois voir les Anglois à nos portes, & la France dans le même état où elle fut sous *Charles VII.* Mais comme c'est la destinée de ce Royaume de devoir toûjours son salut aux femmes, les bontez de la Reine de la *Grande Bretagne* l'ont garanti du péril que vous nous faisiez craindre. Cette grande Reine arbore l'Etendart de la Paix. Ses ordres retiennent le bras qui étoit prêt à fraper & à nous porter, du moins à ce que vous disiez, les derniers coups; ainsi par ce revers le Duc d'*Ormond* ne nous fera point tout le mal dont la Quintessence nous menaçoit. Il y a même apparence que tous les Alliez suivront l'exemple de l'Angleterre, & que la Reine *Anne* aura la gloire de donner non seulement la paix à ses Etats, mais de la procurer encore à toute l'Europe. Elle en est à présent l'arbitre. C'est à elle qu'on doit la Convocation du Congrès assemblé à *Utrecht*, pour y travailler, & ce sera par sa médiation que le succès en deviendra heureux. Voilà, Madame, un bel endroit pour l'histoire de cette grande Reine, & qui lui fera, je m'assure, donner par la posterité à venir la préférence sur la Reine *Elisabeth* sa devanciere, & lui procurera un jour les félicitez que le Seigneur promet à ceux qui procurent la paix.

Nous

Nous commençons à respirer ici. La suspension d'armes suspend nos chagrins, & adoucit la douleur que la perte de nos aimables Princes y avoit causée. Le Roi se porte très-bien. Le petit Dauphin se fortifie. M. le Duc de *Berri*, jeune & vigoureux, nous promet en cas de malheur, une nombreuse posterité, & humainement parlant, la feconde race de nos Rois se perpetuera long-tems, quoiqu'il y ait une de ses branches éteintes pour nous, puisque le Roi *Philippe* renonce à la Couronne de ses Ancêtres, pour conserver celle que les Espagnols ont mise sur sa tête. Cette Renonciation est nécessaire pour faciliter la paix, & le Roi d'Espagne l'a faite sans répugnance, pour marquer à ses Sujets combien il est sensible au zele & à l'affection qu'ils ont pour lui. Jamais zele n'a été plus grand que celui des Espagnols l'est pour ce Monarque; ils l'adorent, & c'étoit fort inutilement qu'on travailloit à le détrôner, puisque quand on auroit pû l'arracher du Thrône, on n'auroit pû pour cela l'arracher du cœur de ses Sujets, sur lesquels il régne autant par amour que par son autorité. La Reine son Epouse partage avec lui la tendresse des Espagnols, non seulement par son mérite; mais aussi par les soins qu'elle prend du Prince des *Asturies* son fils, dont on peut dire qu'elle est la premiere Gouvernante.

Gouvernante. C'eſt-là l'endroit ſenſible de ſes Peuples, qui fondent toutes leurs eſperances ſur ce jeune Prince, né dans le ſein de leur Pays, & qui eſt l'objet de leurs plus tendres déſirs. Tous les Seigneurs Eſpagnols que nous avons vûs ici, nous en ont parlé comme d'un petit prodige. Son Cadet eſt très-joli auſſi, & M. *Clement* qui a été à *Madrid* pour accoucher la Reine, aſſure qu'il a toutes les marques d'une bonne ſanté; mais comme je viens de le dire, cette Branche ne nous regarde plus. On a été fort ſenſible ici à la perte que l'*Eſpagne* a faite du Duc de *Vendôme*. Il eût été à ſouhaiter qu'il eût pû vivre jusqu'à la paix; mais il ne dépend pas de nous d'encloüer le ciſeau d'*Atropos*. On parle de donner le Commandement général des Troupes de ce Pays-là au Duc de *Bervvick*. Nous ſçaurons dans les ſuites comment le Roi diſpoſera de ſes Charges. La Ducheſſe ſon Epouſe eſt venuë d'*Anet* à *Marli* ſaluer Sa Majeſté, qui lui a paru fort ſenſible à ſa perte, & qui lui a dit en propres termes: Qu'Elle étoit très-fâchée que ſon Epoux fût mort dans le tems qu'Elle avoit réſolu de le rappeller en *France*, où ſa préſence auroit été néceſſaire au bien de l'Etat. Cette Dame a des Brevets de retenuë pour des ſommes conſidérables ſur les Charges de ſon Epoux. On dit que ce Prince a écrit quelques heu-
res

res avant mourir une lettre fort touchante à nôtre Monarque en faveur du Grand-Prieur son frere, & qu'après avoir donné ordre à ses petites affaires, & aux récompenses qu'il vouloit faire à ses Domestiques, il ne s'est occupé que du soin de son salut. C'est le témoignage que lui a rendu le Prélat qui l'a assisté en mourant, qui a dit tout haut, que ce Prince étoit mort en Héros Chrétien. Son cœur a été porté à *Anet*, & le Roi d'*Espagne*, qui l'avoit déja reconnu pour Premier Prince de son Sang, a voulu que son corps fût inhumé à *l'Escurial*, c'est-à-dire, dans le Tombeau des Rois d'*Espagne*. Ainsi il a reçu le même honneur que le Roi fit à feu Mr. de *Turenne* en le faisant porter à *Saint Denis*. Et comme c'est à-peu-près dans un cas pareil, la même Epitaphe pourroit servir pour tous les deux, & les *Espagnols* pourroient dire là-dessus:

Vendôme a son Tombeau parmi ceux de nos Rois;
C'est le fruit glorieux de ses fameux Exploits,
On a voulu par-là couronner sa vaillance,
Afin qu'aux siecles à venir
On ne fit point de différence
De porter la Couronne, ou de la soûtenir.

Mais c'est assez parlé de mort & de funérailles;

railles ; revenons à la Paix qui préſente des idées plus réjoüiſſantes, & parlons un peu premierement du lieu où l'on travaille à cette Paix. Le nom en eſt devenu fameux. On ne parle que d'*Utrecht* dans toutes les converſations, & je voudrois bien pouvoir en parler à mon tour ; mais je n'oſe de-peur de faire quelque *qui pro quo*, & de prendre *Vaugirard* pour *Rome*. S'il vous avoit plû de m'en dire quelque choſe de particulier dans la lettre où vous m'en parlez, je me ſerois donné des airs là-deſſus, & j'aurois fait la capable & la ſçavante tout comme une autre. Mais vos narrations ſont ſi peu circonſtanciées, & votre ſtile ſi laconique, que vous me faites enrager, & j'aimerois encore mieux vous voir tomber dans le défaut de cet Abbé, qui parle, dit-on, vingt-quatre heures de ſuite. Vous riſqueriez moins qu'un autre d'ennuyer vos Auditeurs, puiſque quand on parle bien on ſe fait toûjours écouter avec plaiſir. Cependant il y a toûjours un milieu entre les deux extrémitez, & vous pourriez bien appuyer un peu plus que vous ne faites ſur les endroits que vous voyez propres à exciter la curioſité, & je ne ſçaurois m'empêcher de croire qu'il n'entre un peu de malice dans votre fait. Pour vous en punir, je vous demande une relation d'*Utrecht*, de ſa ſituation, de ſon origine, de ſon

Gouver-

Gouvernement, dussiez-vous y aller faire un second voyage exprès pour cela. J'espere que vous ne me refuserez pas cette grace, & je vous assure que je ne cesserai de vous la demander jusqu'à ce que je l'aye obtenuë. Vous avez déja éprouvé mon obstination, & comme j'ai éprouvé votre complaisance, je ne doute point que je ne l'éprouve encore. Adieu donc, j'en attends les effets, & je suis en attendant & toûjours du meilleur de mon cœur, *Votre, &c.*

LETTRE LXXXIX.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

Les allarmes que j'avois prises & que je vous avois données, n'étoient point si mal fondées que vous pourriez le croire, & elles n'auroient pas été fausses, si, comme vous l'avez fort bien remarqué, la Reine de la *Grande Brteagne* n'avoit par sa prudence paré les coups qu'on avoit dessein de nous porter. J'aime à voir la justice que vous rendez là-dessus à cette Princesse, & les éloges que vous lui donnez me font un vrai plaisir. Ses Ministres en méritent aussi, puisqu'il est sûr qu'ils ont très-bien secondé les intentions de leur Souveraine, & qu'ils ont marqué beaucoup de zele pour tous

ſes glorieux deſſeins. Le Comte de *Strafford*, ſon Ambaſſadeur auprès des Etats Généraux, s'eſt donné de furieux mouvemens là-deſſus, & on lui a vû paſſer & repaſſer les mers coup ſur coup, pour tâcher de trouver des ajuſtemens, lorſqu'il ſembloit que les cartes fuſſent les plus broüillées. Ainſi il doit avoir part aux Lauriers & aux Palmes que la Paix fera naître, comme il a eu part à ceux qui ont germé dans les Champs de Mars, auſquels il a ſçu joindre depuis peu le Mirte, en épouſant une des plus belles & riches perſonnes de ſon Païs. Mais il me ſemble que je donne dans le Phœbus, & ce Mirte, ces Palmes, & ces Lauriers me font ſortir de mon ſtile ordinaire. Rentrons donc dans notre moyenne Région, de peur d'encourir le ſort d'*Icare*, & revenons à nos moutons. Je vous dirai donc, qu'il me ſemble que vous vous abandonnez un peu trop tôt à la joye, puiſque malgré la ſéparation des Anglois, on n'a pas laiſſé de nous prendre le *Queſnoi* & d'aſſieger *Landrecy*. Les Troupes Auxiliaires ont refuſé, quoiqu'à la ſolde d'*Angleterre*, de ſuivre les ordres du Général Anglois, diſant qu'étant Allemandes, & par conſéquent relevant de l'Empereur, elles ne pourroient pas ſe diſpenſer de combattre les ennemis de l'Empire. On a eu beau les menacer de ſupprimer leur paye, rien n'a

été

été capable de les ébranler. Elles ont été joindre le Prince *Eugene*, & le Prince d'*Anhalt-Dessau* qui commande les Prussiens, a dit tout haut, que ceux qui prendroient un autre parti seroient des, &c. Vous me dispenserez de répeter le mot dont il s'est servi, car il ne sieroit pas dans la bouche d'une femme. Cette déclaration autentique a valu au Prince qui l'a faite, un remercîment de l'Empereur, qui lui a écrit la lettre du monde la plus obligeante, & lui a marqué qu'il lui tenoit tout le compte imaginable de son zele & de sa fermeté. Cependant le Duc d'*Ormond*, qui comptoit que toutes les Troupes Auxiliaires le suivroient, s'est trouvé fort loin de son compte, & ce décompte n'a pas fort accommodé les François. Monsieur de *Villars* a excité à livrer *Dunkerque*, & il y auroit eu du mal-entendu là-dedans, si Milord *Strafford* n'eût été en personne à l'Armée, & n'eût fait marcher les Anglois droit à *Gand*, lorsqu'il eût perdu l'esperance de faire revenir les Allemans. Par cette démarche, il a fait voir aux François que les Anglois seroient toûjours en état de leur faire donner l'équivalent de *Dunkerque*, & les François qui ne demandoient que cela, les en ont mis en possession. Les Protestans croyoient voir briser par-là les chaînes de leurs Galériens dont il y en avoit grand nombre dans ce

Port. Mais comme on étoit convenu qu'il n'y auroit rien de changé dans la Magistrature, ni dans le Gouvernement de la Ville, & que la Garnison Angloise ne se mêleroit que de garder ses Postes, il n'a point été parlé des Galériens, & il y a apparence que ce ne sera qu'à la Paix que leurs fers seront rompus. Cependant l'impatience Françoise, & l'inquietude de quelques personnes d'entre ceux qu'on appelle les Réfugiez, a pensé être nuisible à ces pauvres Captifs, & a été cause qu'on les a doublement enchaînez, & qu'enfin, de-peur que les murmures de ces esprits ne causassent quelque désordre, on a jugé à propos de dépayser ces bonnes gens, & de les transferer ailleurs. Voilà comme souvent on gâte par trop d'empressement les affaires de ceux qu'on a le plus d'envie de servir. Cependant je suis sûre que leur délivrance n'est que differée, & qu'on ne redouble leurs fers que pour leur faire mieux sentir le plaisir de les voir briser. Car enfin ils ne doivent pas souffrir des fautes d'autrui, & celles qu'on leur impute sont d'une nature à devoir bien plûtôt attirer notre estime, qu'exciter notre colere ; puisqu'on ne peut leur reprocher que de porter un peu trop loin le zele qu'ils ont pour une Religion qu'ils croyent bonne. Zele, qui quand il seroit mal placé, ne laisseroit pas d'être très-

loüable

loüable, & préférable à cette indifférence que tant de gens ont à présent pour les choses qui regardent le salut. Au lieu de punir ceux qui ont de la foi, il faudroit châtier les Athées qui s'inscrivent en faux contre les veritez les plus saintes, & qui sous prétexte de faire les Esprits forts, abusent des Esprits foibles, & les entraînent dans une incrédulité damnable; puisqu'il est très-sûr, que nous sommes sauvez par la foi. Mais c'est assez moralisé, & je vois bien que je ne sçaurois rester aujourd'hui dans ma Sphere. Tantôt j'ai donné dans la Rhétorique, je me mêle à présent de faire la Théologienne: ainsi je crois que je ferai mieux de finir ma lettre, que de continuer à parler sur un ton qui ne me convient pas, & qui pourroit vous ennuyer, quoique vous vouliez me persuader qu'on ne sçauroit s'ennuyer à m'entendre, & que vous poussiez l'exagération jusques à me souhaiter toute la volubilité de discours, & la superfluité de paroles de l'Abbé de B. Vous pourriez faire des souhaits un peu plus raisonnables; j'espere que celui-là ne sera jamais rempli & j'aimerois encore mieux passer vingt-quatre heures à dormir, qu'à parler, supposé qu'il n'y eût que ces deux moyens de passer son tems, & qu'il ne fût pas possible de l'employer à divers usages. Cependant puisque vous vous plaignez de

la briéveté de mes narrations, & que vous en demandez une plus étenduë sur le chapitre d'*Utrecht*, vous pouvez compter que vous serez servie à votre mode. Je m'en vais apprendre la Carte de ce Païs-là. Quand il faudroit pour cela y aller faire un second voyage, la pénitence ne seroit pas aussi rude que vous pourriez bien vous l'imaginer, car le sejour d'*Utrecht* est fort agréable, la Compagnie y est belle & nombreuse, & on s'y divertit par merveille. Il y a Comédie & Opéra, moins bons qu'à *Paris*, à la verité; mais les Actrices en sont assez jolies, & fort sujettes à fournir des scénes réjoüissantes au Public. Je crois cependant que je pourrai contenter votre curiosité sans sortir d'ici; donnez-moi seulement le tems de m'instruire de tout ce que vous voulez sçavoir; après quoi je vous mettrai en état de parler d'*Utrecht* devant les Hollandois, sans craindre de tomber dans le défaut du Singe, dont parle la *Fontaine*, qui pour avoir appellé le *Pirée* son cousin, fut replongé dans la mer. Vous ne devez pas craindre de faire un pareil *qui pro quo*. Reposez-vous-en sur moi, & croyez que tout ce que je vous dirai de ce beau Théatre, à présent si fort à la mode, sera aussi sûr, qu'il est sûr que je suis, Madame, *Votre*, *&c.*

LETTRE

LETTRE XC.

DE PARIS.

EH bien! Madame, avois-je tort de me réjoüir ? Et ma joye n'étoit - elle pas mieux fondée que vos allarmes? On dit ordinairement, rira bien qui rira le dernier. C'est à nous que cet avantage étoit réservé, & la prise du *Quesnoi* a été bien vengée par l'entiere défaite du Camp de *Denain*, que commandoit le Comte d'*Albemarle*. Comme vous êtes à portée de sçavoir toutes ces nouvelles, vous n'ignorez pas comment la chose s'est passée, & vous sçavez sans doute que le Maréchal de *Villars* voulant d'un seul coup réparer l'indolence qu'il avoit euë jusqu'ici, ou, pour mieux dire, qu'on l'avoit accusé d'avoir, Mr de *Villars*, dis-je, ranimant son courage & toute sa prudence, après avoir donné le change aux Alliez, & feint de vouloir attaquer les retranchemens du Prince *Eugene*, donna sur le petit Camp de *Dénain*, dont la moitié fut taillée en pieces, & l'autre noyée dans l'*Escaut*. Destinée bien différente de celle à laquelle ces Messieurs s'attendoient! Car ils comptoient de pénétrer cette année-ci en *Champagne*, & d'y aller boire nos vins. Cependant quelque avantage qui puisse

nous revenir de cette affaire, je ne sçaurois m'empêcher de regretter les honnêtes gens qui y ont péri, & je vous assure que j'ai pleuré le pauvre Comte de *Dohna*, que j'avois vû ici bien des fois, & qui étoit un très-joli homme. Nos ennemis perdent en lui un bon Général : il étoit Gouverneur de *Mons*, & nos Plénipotentiaires avoient été fort contens de l'accueïl qu'il leur fit lorsqu'ils passerent dans cette Ville-là, dont il fit très-bien les honneurs. Je vous avouë que dans cette occasion sa mort a été un rabat-joye pour moi. Mais enfin, l'intérêt public doit l'emporter sur le particulier, & la perte d'un homme de considération & de mérite doit ceder au plaisir de nous voir enfin vainqueurs une fois en la vie, & l'on peut dire que c'est ici une Victoire complette, puisqu'en nous rendant maîtres de *Denain*, nous l'avons été ensuite de *Mortagne*, *S. Amand* & *Marchiennes*, qui malgré la vigoureuse résistance du Brigadier *Berkoffer*, a été obligé de nous ouvrir ses portes, & de nous livrer toutes les provisions & les munitions que les Alliez y avoient renfermées. On y a trouvé entr'autres choses une quantité prodigieuse de fromages de *Hollande* & de Jambon de *Westphalie*. Cette capture a mis l'abondance dans notre Camp, & la disette dans celui de nos Ennemis. Ils nous ont fourni par-là des armes pour les

combattre:

combattre, & c'eſt avec leurs propres canons & leur artillerie, qu'après avoir fait lever le ſiége de *Landrecy*, nous avons formé celui de *Doüay*, & que nous comptons regagner les autres Places qu'on nous a enlevées. La fortune qui nous avoit ſi longtems tourné le dos revient nous gracieuſer, & nous faire part de ſes faveurs, & je ne doute point que les avantages que nous venons de remporter ne nous faſſent obtenir la Paix à des meilleures conditions que celles qu'on vouloit d'abord nous impoſer. Je ſouſcris à celles qui regardent les Proteſtans, & à l'élargiſſement de leurs Captifs, & s'il ne falloit que mon conſentement pour leur rendre l'Edit de *Nantes*, je le donnerois de bon cœur. Je crois même, entre nous, qu'il y auroit de la juſtice, puiſqu'un Edit ſolemnel donné par un grand Roi, ratifié par ſes Succeſſeurs, & duquel d'autres Souverains ont été garants, ne devroit pas naturellement être révoqué. Quoique la raiſon du plus fort puiſſe être la meilleure chez le Loup de la Fontaine, elle ne devroit pourtant pas l'emporter ſur la bonne foi chez les gens équitables. La conſéquence en eſt même dangereuſe : car quel fonds pourra-t'on faire à l'avenir ſur des pareilles promeſſes? Et puiſque *Loüis le Grand* révoque les Edits de *Henri IV*, qui empêchera les deſcendans de

Philippe V. de se pourvoir un jour contre la renonciation qu'il fait à la Couronne de *France*, & de révoquer tout cela selon leur bon plaisir ? Enfin cette Guerre ici est une Guerre de Région, & non pas de Religion: il s'agit de conserver l'*Espagne à Philippe*; de garder & étendre, s'il se peut, les Frontieres de la *France*, & non pas de forcer des pauvres gens à croire ce qu'ils ne peuvent pas. Je crois même que c'est-là le cas des *Gabaonites*, & je crains qu'en manquant à ce qu'on leur a promis, on n'attire sur le Royaume les malheurs que la mauvaise foi de *Saül*, à l'égard de ceux-là, attira sur le Païs d'*Israël*. Vous voïez, Madame, que je moralise à mon tour ; je ne m'en fais pas même un scrupule ; car à présent personne ne fait son métier ; & pour me servir de votre expression, tout le monde sort de sa sphere. On voit même les plus habiles gens faire de très-grandes fautes dans leur Art, peut-être parcequ'ils ne s'y appliquent pas assez, & qu'ils ne bornent pas là toute leur science. M.... fameux Chirurgien, vient de donner une preuve de ce que je dis, en piquant l'artere à Madame de *Villacerf*, & lui ouvrant par-là le tombeau (car la gangréne s'est mise à la playe) il a fallu lui couper le bras auprès de l'épaule, & mourir après toutes ces cruelles souffrances : ce qui est mourir mille fois.

Malgré

Malgré tout cela la bonne Madame de *Villaceif* n'a pas laiſſé de faire un legs à ce Chirurgien, qui étoit devenu ſon Bourreau; & cela parcequ'elle prévoyoit qu'une pareille avanture lui feroit perdre ſa réputation, & le mettroit hors d'état de gagner ſa vie. Cela s'appelle pouſſer loin la généroſité, & bien pratiquer le précepte de l'Evangile, qui nous ordonne de rendre le bien pour le mal. Madame de la *Hoguette*, fille de Mr. de *Marillac*, qui étoit une veuve illuſtre, vient d'entrer pour la ſeconde fois dans le cercueil. Je dis pour la ſeconde fois; car il y a environ vingt ans, qu'après une violente maladie, & après avoir reçu tous les Sacremens, elle fut cruë morte, on l'enſevelit, & elle auroit été miſe dans le tombeau, ſi Madame de *Marillac* ſa mere, qui l'avoit tendrement aimée, n'eût voulu, avant de s'en ſéparer pour toûjours, l'embraſſer encore une fois. On eut beau s'y oppoſer, elle ſe jetta ſur le cadavre prétendu, & à force de le tourner & retourner, elle y remarqua encore un petit reſte de chaleur, que les Médecins imputerent à certains remedes qu'ils avoient fait prendre à cette Dame. La tendre mere ne ſe paya point de ces ſortes de raiſons, elle arracha promptement les langes funebres dont cette chere fille étoit enveloppée, & fit tant par ſes ſoins, qu'elle la rappella à la

vie,

vie, où elle avoit resté jusques à l'heure qu'il est, qu'elle vient d'en partir tout de bon, & jusques à la *Vallée de Josaphat*. Voilà, Madame, toutes les nouvelles que je puis vous mander d'ici. On parle pourtant de trois beaux mariages qui doive se faire à la Cour, & dont sans doute la conclusion sera renvoyée à l'Hyver. L'un est celui de Monsieur le Comte de Toulouse, qui, par parenthese, est parfaitement bien guéri de la *pierre*, & rétabli de l'opération qu'il a été obligé de souffrir pour s'en délivrer. On prétend qu'il va épouser la fille aînée de Madame la Duchesse; que l'on donne la cadette au jeune Prince de Conti, & Mademoiselle de Conti à Mr. le Duc leur frere. Il faut esperer que ces redoublemens d'alliances étoufferont toutes les semences de procez qu'on craignoit de voir réveiller dans ces illustres Maisons depuis la mort de Mr. le Duc de Vendôme, qui avoit travaillé à les assoupir. Mais à propos, j'oubliois de vous faire part d'une grande nouvelle. C'est la chute de la Samaritaine. Ce fameux ornement du *Pont-Neuf*, vient d'être mis à bas, parcequ'il a fallu faire de nouveaux pilotis pour le soûtenir; & le peuple qui n'entre point dans ce détail-là en impute la faute aux Jésuites. Voici même des Vers qui ont paru là-dessus. Les Rimes ne m'en paroissent pas fort justes; mais je ne sçau-

rois

rois qu'y faire, les voilà tels qu'ils sont; car je ne suis pas obligée de corriger les fautes d'autrui.

Le Tellier, *ce grand ami de Dieu,*
Et ferme appui de la noire Séquelle,
Un jour passant sur le Pont-Neuf:
Hé! quoi, dit-il, toûjours cette femelle,
Jaser depuis cent ans, & que se dire encor?
Son Compagnon altier, grand, esprit fort,
Lui dit: Jesus *lui prouve que sa Grace*
Est un céleste don, nécessaire, efficace.
Efficace! répond le Pere tout en feu:
Qu'on le mette sur ma liste:
Ainsi que Port-Royal, faisons raser ce lieu,
On me l'avoit bien dit qu'il étoit Jansenisté.

Vous voyez, Madame, que le *Pont-Neuf* & *Dieu,* riment à-peu-près comme fiche ton nez dans mon épaule, &c. mais ce sont à tous égards des Vers du Pont-Neuf. Adieu, j'attends la Relation d'Utrecht, que vous m'avez promise, & je suis de tout mon cœur, Madame, entierement à vous.

LETTRE XCI.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE partage avec vous, Madame, la joye que vous causent les heureux succez que nous

nous venons d'avoir. J'en prévois les suites tout comme vous. Vos pronostics commencent même à s'accomplir, on vient de nous restituer Doüai : le Quesnoi est assiégé, Bouchain menacé d'un pareil sort, & nous allons voir revenir ces temps heureux dont parloit Monsieur *Pélisson*, où Loüis le Grand, plus vaillant qu'*Achilles*, soumettoit quatre Villes en quinze jours. Voilà dequoi fournir matiere à de nouveaux Eloges, & dequoi bien exercer nos Poëtes modernes. J'aurois seulement souhaité qu'on n'eût pas tant appuyé sur l'article des fromages & des jambons trouvez dans Marchiennes, dont toutes les Gazettes ont pris soin de faire très-exactement l'inventaire : Ce qui a donné lieu à la Quintessence de dire, que Mr. de Villars avoit grossi ses Trophées des uns, & qu'il avoit pris sur les autres les Lauriers dont il prétendoit couronner son triomphe. Nous aurions pû nous épargner ce ridicule, en faisant sonner un peu moins haut une prise de si petite importance, & nous ne voyons pas que les Alliez ayent fait autant de bruit du butin remporté dans Vigo, & de tous les avantages que leur a procurez le gain des batailles d'Hochstech, Ramillies, Malplaquet, &c. aussi on voit que quoique les railleurs ne soient pas à présent de leur côté, ils ne peuvent pas s'empêcher de rire de nos hyperboles, & de

de la maniere dont nous nous orgueilliſſons de ce retour de fortune. On a même imprimé en Hollande le Sermon du Pere *Poiſſon*, qu'on prétend être Jéſuite, & qui a comparé le camp de *Denain* à celui des *Syriens*; & les proviſions trouvées dans *Marchiennes*, à cette abondance que la défaite des *Syriens* apporta en *Iſraël*, dans le temps du Prophete *Eliſée*. On a fait des remarques là-deſſus, qui ont été imprimées avec ces fragmens de Sermon, & qui en font une eſpece de Critique. On ſe jette après cela ſur la friperie des Jéſuites, prétendant que le Pere *Poiſſon* eſt membre de la ſainte Societé, & qu'il en pratique les maximes. Mais la Quinteſſence a pris grand ſoin de détromper le Public là-deſſus, en diſant que le Pere *Poiſſon* eſt Cordelier, & que c'eſt à tort qu'on apoſtrophe les Enfans d'*Ignace*. Il eſt vrai qu'on leur impute tout ce qu'on croit mal, témoin la chute de la *Samaritaine*. Mais ce ne ſont point des réfléxions que vous me demandez, vous vous attendez à l'Hiſtoire d'*Utrecht*, & je vais remplir votre attente. *Utrecht* eſt la Ville Capitale de la Province qui porte ce nom, & qui eſt une des ſept que l'on appelle Provinces-Unies. C'eſt la cinquiéme en rang. Elle n'eſt pas d'une grande étenduë, quoiqu'elle ait pû fournir autrefois des Armées de 40000 hommes, & qu'elle ait ſoûtenu

diverses Guerres contre les Hollandois, les Frisons, & les Gueldrois, qui sont ses plus proches Voisins; car elle confine à l'Orient, & au Midi la Province de Gueldre; au Nord le Golphe de Zuyderzée, qui la sépare de la Frise, & à l'Occident la Hollande. Ces Villes sont Utrecht, Amersfort, Rhenen, Monfort, Wijck, Overstede, *&c.* On distingue ordinairement ce Pays-là par quatre Quartiers; le Diocese Supérieur, l'Inférieur, Hemsland, & le Pays de Montfort. Les Evêques d'Utrecht étoient autrefois Souverains de la Province, Princes de l'Empire; & les Ducs de Brabant, de Cleves, les Comtes de Hollandre, de Gueldre, de Cuyck, & autres jusques au nombre de vingt-huit, relevoient de leur Domination, à laquelle l'Empereur Charlemagne avoit attaché tout ce relief, & une partie de la Hollande, afin de les engager à travailler avec plus d'ardeur à la conversion des Payens qui occupoient la plûpart des Pays voisins. Il y a eu soixante Evêques d'Utrecht, depuis l'année 690. jusques à environ 1580. que Philippe Second, à la sollicitation du Pape Paul IV. érigea cet Evêché en Archevêché, & créa des Evêques à Harlem en Hollande, à Middelbourg en Zeelande, à Lewarde dans la Province de Frise, à Deventer dans celle d'Over-Issel, & à Groningue, qu'il donna pour Suffragans à l'Archevêque d'Utrecht.

Cet

Cet Archevêque s'appelloit Frederic Schenck de Tautenbourg & il ne joüit pas long-tems de ce nouveau grade, par les changemens qui arriverent dans le Pays qui secoüa le joug de l'Espagne ; & embrassa la Religion Protestante. Si vous souhaitez de sçavoir les noms des soixante Evêques dont je viens de vous parler, vous pourrez les lire ici, ou les sauter si vous le jugez à propos ; du moins vous ne vous plaindrez pas que je manque d'exactitude. Le premier Evêque d'Utrecht fut Saint Willebrode, dont les Catholiques Romains de ce Pays-là célébrent tous les ans le Fête le . . . . de Novembre. Ce fut lui qui fonda l'Eglise qu'on appelle Dôme, qui étoit dédiée à Saint Martin. Il fit encore d'autres Fondations, & sa mémoire est en vénération à Utrecht, tout comme à Paris celle de Sainte Genevieve. Saint Boniface lui succeda, & fut le second Evêque d'Utrecht. Saint Gregoire le troisiéme, quatriéme S. Albric, cinquiéme S. Theodart, sixiéme Hermalaire, septiéme Rixfride, huitiéme S. Frederic, que Judith, femme de l'Empereur Louis le Pieux, fit massacrer ; parceque, comme Saint Jean-Baptiste il crioit contre l'inceste dans lequel cette méchante femme étoit engagéé. Le neuviéme fut Alfride, frere de Saint Frederic ; le dixiéme Hedgere ; le onziéme S. Hungere. Ce fut de son tems que la ville

d'Utrecht

d'Utrecht fut ruinée par les *Normands*, & il fut obligé de se retirer avec son Clergé auprès de l'Empereur Lotaire, qui avoit embrassé la Vie Monastique dans l'Abbaye de Prumy, au Diocese de Tréves, & qui lui assigna pour sa demeure l'Abbaye de Saint Pierre auprès de Ruremonde, où il alla finir ses jours. Obidalde fut le douziéme Evêque; Eglibolde le treiziéme; Strabbolde, descendu des Rois de Frize, fut le quatorziéme, & sous son Gouvernement la ville d'Utrecht fut ruinée par les Danois. Balderik de Cleves, qui en fut le quinziéme Evêque, y rétablit le Siége Episcopal. Solemaire fut le seiziéme, Baudoüin de Cleves le dix-septiéme. Saint Aufride Comte de Brabant, fut le dix huitiéme: il donna quantité de ses Terres à l'Eglise d'Utrecht, & fonda une Abbaye de S. Benoît près d'Amefort. Cette Abbaye fut transferée à Utrecht en 1054. & on l'appella l'Abbaye de S. Paul. Le dix-neuviéme fut Deldolde, Religieux Bénédictin de Doost-Broëck près d'Utrecht. Il fit bâtir l'Eglise de S. Martin, & la consacra en présence de l'Empereur Henri II. du Duc de Brabant, des Comtes de Hollande, de Gueldre, de Cleves, de Cuyck, & de douze Evêques. Saint Bernulphe, Curé de Doosteerbeeck près d'Arnhem, fut élu Evêque d'Utrecht, dont il fut le vingtiéme, à la sollicitation de l'Empereur Conrad II. lorsqu'il

lorsqu'il lui porta la nouvelle de l'accouchement de l'Imperatrice Chiselle son épouse. Il fit plusieurs Fondations, & bâtit les Eglises de S. Jean-Baptiste & de S. Pierre: il fut enterré dans cette derniere, & l'on prétend que son corps y fut trouvé tout entier en 1658. Le vingt-uniéme Evêque fut Guillaume de Pont, fils de Wichard Seigneur de Gueldre. Le vingt-deuxiéme fut Conrard de Suabe, qui avoit été Précepteur de l'Empereur Henri IV. Il fit bâtir l'Eglise de Notre-Dame dans un endroit très-marécageux, & trouva un Masson qui moyennant une grosse somme d'argent, lui offrit de faire des fondemens très-solides. L'Evêque eut envie de sçavoir le secret de ce Masson, & s'adressa pour cela à un de ses fils, qui lui apprit qu'il ne s'agissoit que de bâtir des Colonnes sur des peaux de taureaux. Cette curiosité du Prélat lui fut funeste, le Masson se vengea sur lui de l'indiscrétion de son fils, & l'assassina l'an 1099. il fut enterré dans l'Eglise Notre-Dame, qu'il avoit bâtie & fondée. Burchard fut le vingt-troisiéme Evêque, & Codebalde le vingt-quatriéme. Ce fut lui qui au Concile de Rheims en 1119. obtint du Pape Gelase la permission de porter la Crosse, la Mitre, & les autres Ornemens Episcopaux dont ses Prédécesseurs n'avoient point été revêtus. André de Cuyck, vingt-cinquiéme Evêque

Evêque d'Utrecht dont le frere avoit assassiné Florent, frere de Thierri Comte de Hollande, eut de grands démêlez avec ce Seigneur à cause de ce meurtre ; & sous Heribert de Borech son successeur, & vingt sixiéme Evêque d'Utrecht, Thierri mit le siege devant la Ville, & l'Evêque ne trouva pas d'autre expédient que de se parer de ses Ornemens Episcopaux, & de sortir à la tête de son Clergé, pour menacer le Comte de l'excommunier s'il ne levoit promptement le Siége. La menace fit effet, car Thierri se jetta d'abord aux pieds du Prélat, & devint ensuite un de ses meilleurs amis. Sous cet Evêque la ville d'Utrecht fut réduite en cendres avec une partie de ses Eglises. Le vingt-septiéme Evêque d'Utrecht fut Herman de Hornes, qui avoit été Prévôt de S. Gereon à Cologne. Godefroi de Rhenen vingt-huitiéme Evêque, fut élu à la sollicitation de l'Empereur Frederic Barberousse, qui vint exprès pour cela à Utrecht. Le vingt-neuviéme Evêque fut Baudoüin, frere de Florent, Comte de Hollande. Arnoud Disembourg, Prévôt de Deventer, fut le trentiéme, & il l'emporta par le secours d'Othon Comte de Gueldre, sur Thierri de Hollande, neveu de l'Empereur. Le Pape Innocent III. décida en sa faveur; mais Thierri ne perdit rien pour attendre, car il fut son successeur, & par conséquent le trente-uniéme Evêque d'Utrecht.

d'Utrecht. Thierri de Are fut le trente-deuxiéme. Othon fils d'Othon II Comte de Gueldre, fut le trente-troisiéme. Othon de la Lippe le trente-quatriéme. Ce fut lui qui fit une Croisade avec l'Empereur Frederic II. pour la Conquête de la Terre Sainte. Il fit aussi la guerre à Rodolphe, Châtelain de Coëvorde, & fut défait & massacré par les Habitans du pays de Drenthe. Willebrand d'Oldenbourg, trente-cinquiéme Evêque, vengea la mort de son prédécesseur sur les Drentois, & sur le Châtelain de Coëvorde, qu'il punit très-sévérement. Il avoit été Evêque de Paderborn avant de l'être d'Utrecht, & mourut en 1233. après avoir fait deux fois le voyage de la Terre Sainte. Le trente-sixiéme Evêque d'Utrecht fut Othon, fils de Guillaume I. Comte de Hollande, qui fut Tuteur de Guillaume II. son neveu, Comte de Hollande, Roi des Romains, qui en faveur de son oncle accorda de grands Privileges à l'Eglise d'Utrecht. Goswin de Amstel en fut le trente-septiéme Evêque, après en avoir été Prévôt de la Cathédrale, & résigna son Evêché après l'avoir possedé un an. Le trente-huitiéme fut Henri de Vianen, Grand-Prévôt de Cologne. Il voulut faire rebâtir l'Eglise Cathédrale d'Utrecht; mais il ne vêcut pas assez pour cela. Jean de Nassau, trente-neuviéme Evêque, fut déposé par le Pape Honoré

Honoré III. l'an 1287. Jean de Syrich, Lorrain de nation, fut le quarantiéme Evêque d'Utrecht, & quitta ensuite cet Evêché pour prendre celui de Toul. Le quarante-uniéme fut Guillaume de Berthout, qui descendoit des Souverains de Malines. Il se broüilla si fort avec les Peuples, que perdant le respect dû à son caractere, ils le firent prisonnier, & après un an de captivité il perdit la vie l'an 1301. dans une bataille contre les Hollandois. Gui de Hainaut, fils de Jean Davenes Comte de Hainaut, fut le quarante-deuxiéme Evêque, après avoir été auparavant Chanoine & Trésorier de Liége : il refusa le Cardinalat que le Pape Clement V. lui offrit au Concile de Vienne. Frederic de Syrich lui succeda, & fut le quarante-troisiéme Evêque. Jaques de Outhorn le quarante-quatriéme; Jean de Dieſt le quarante-cinquiéme; Nicolas de Capitus, Romain de nation, le quarante-sixiéme. Il fut préferé à Jean de Bronchorſt & à Jean Darckel ses concurrens ; mais deux ans après il remit l'Evêché entre les mains du Pape, après avoir reçu de ce Pontife le Chapeau de Cardinal. Jean Darckel, qui avoit été un de ses concurrens, lui succéda, & fut le quarante-septiéme Evêque; mais il quitta cet Evêché pour celui de Liége. L'an 1364. Jean de Vernenbourg quitta celui de Munster pour lui succéder,

der, & fut le quarante-huitiéme Evêque d'Utrecht. Le quarante-neuviéme fut Arnoud de Hornes, qui devint ensuite Evêque de Liége l'an 1378. il prétendoit joüir de deux Evêchez; mais le S. Siége ne le trouva pas à propos, & on lui donna pour successeur Florent de Weuclinshoven, qui fut le cinquantiéme Evêque d'Utrecht; Frederic Comte de Blanckenheim, auparavant Evêque d'Ausbourg le cinquante-uniéme; Zwedere de Culembourg le cinquante-deuxiéme; Rodolphe de Diepholdt le cinquante-troisiéme; Gysbert de Brederod le cinquante-quatriéme. Celui-ci ne garda son Evêché qu'environ deux ans, après quoi il s'en démit entre les mains du Pape Calixte III. ne se réservant qu'une pension, & les Prévôtez de la grande Eglise de Saint Sauveur d'Utrecht & de celle de S. Donas de Bruges. David de Bourgogne, fils naturel de Philippe le Bon, lui succeda, & fut le cinquante-cinquiéme Evêque. Frederic de Baden le cinquante-sixiéme; mais les troubles que Charles d'Egmont Duc de Gueldre, excita dans le Pays, l'obligerent à quitter son Evêché, dont il se démit l'an 1516. Philippe de Bourgogne, autre fils naturel de Philippe le Bon, en fut pourvû, & devint le cinquante-septiéme Evêque. Le cinquante-huitiéme fut Henri de Baviere, fils de Philippe Electeur & Comte Palatin du Rhin.

Ce trait d'Histoire est trop considérable pour avoir échappé à votre littérature ni à votre mémoire : Vous ne sçauriez ignorer la Confédération de ces Seigneurs, qui après avoir été traitez de gueux, se firent un honneur d'en prendre le Nom & les Armes, & de porter une besace & une écuelle de bois, pour preuve de l'état où la tyrannie les vouloit réduire. *Guillaume* Prince d'*Orange*, bisayeul du feu Roi d'*Angleterre*, se mit à la tête de tous ces mécontens, & par sa valeur donna à sa Patrie la liberté dont elle joüit depuis ce tems-là; plus heureux que les Comtes de *Hornes* & d'*Egmont*, qui furent les victimes que *Philippe* immola à son ressentiment. Ce fut en l'an 1509 que les Provinces-Unies furent érigées en République, & reconnuës indépendantes par un Traité qui fut fait avec l'*Espagne*. L'union de ces Provinces se fit à *Utrecht* le treiziéme Janvier 1579. & voici quels en furent les Articles.

1. Que les sept Provinces s'uniroient ensemble comme si ce n'en étoit qu'une, & qu'elles ne pourroient être désunies par Testamens, Donation, Vente, Echange, ni autre Traité que ce pût être.

2. Que chaque Province & chaque Ville en particulier joüiroient de tous les Droits, Privileges, Coutumes & Statuts dont elles avoient joüi auparavant, & que lorsqu'il

arriveroit entr'elles quelque différend, les autres ne s'en mêleroient point, à moins que ce ne fût pour les ajuster à l'amiable.

3. Qu'elles s'obligent de s'assister les unes les autres ; d'employer leurs vies & leurs biens contre toutes sortes d'Ennemis, & contre toutes les attaques & tous les assauts qu'on pourroit donner à quelqu'une de ces Provinces ; soit que ce fût sous prétexte de quelque Majesté Royale, de rétablir la Religion Papiste, ou quelqu'autre que ce pût être.

4. Que les Villes frontieres de l'Union, qui se trouveront en mauvais état, seront fortifiées & rétablies aux dépens des Provinces dans lesquelles elles seront situées, & qu'on fortifiera les nouvelles Villes aux dépens de la Généralité.

5. Que de trois en trois mois on passeroit un bail à ferme de tous les Impôts qui s'exigent dans les Provinces au plus offrant, & que les Droits qu'on avoit accoutumé de payer à Sa Majesté Royale, seroient employez pour la défense publique.

6. Que dans un mois on écriroit le nom de tous les Habitans du Pays, depuis l'âge de dix ans jusques à celui de soixante.

7. Qu'on ne feroit jamais de Paix ni de Guerre que du consentement de toutes les Provinces.

8. Que les uns ni les autres ne prendroient aucune résolution qu'à la pluralité des voix,

voix, & que ce seroit le Gouverneur qui termineroit le différend qui pourroit arriver sur cela entre les Provinces.

9. Qu'on recevroit dans l'Union tous les Princes, Seigneurs, Terres, & Villes qui voudroient y entrer, du consentement pourtant des Provinces.

10. Qu'à l'égard de la Religion, ceux de *Hollande* & de *Zelande* en agiroient comme bon leur sembleroit: Que toutes les autres Provinces se régleroient sur ce qu'en ordonneroit l'Archiduc *Matthias*, ou comme elles le jugeroient à propos pour la conservation de leurs Provinces en particulier; pourvû que toutes les Religions soient tolérées.

11. Qu'en cas qu'il y eût quelque différend entre les Provinces, si cela n'en regardoit qu'une en particulier, ce seroit les autres qui l'accommoderoient, & que si la chose les regardoit toutes en général, les Gouverneurs y mettroient ordre, & que dans les deux occasions on prononceroit la Sentence dans un mois au plus tard, & cela sans appel.

12. Qu'on tiendroit les Etats comme auparavant, & que pour les Monnoyes, les Provinces en conviendroient ensemble.

13. Qu'il n'y auroit que les Etats qui auroient droit d'interprêter ces Articles: Mais qu'en cas qu'il s'y élevât quelque dispute,

elle seroit terminée par le Gouverneur.

14. Qu'ils s'obligeoient eux-mêmes de se saisir & de mettre en prison tous ceux qui feroient en quelque maniere que ce fût quelque chose de contraire à ces Articles, & qu'il n'y auroit ni privilege ni exemption qui pût les en garantir.

Ce furent les Députez des Provinces de Gueldre, de Zutphen, de Hollande, de Zelande, d'Utrecht, de Frise, & des Ommelandes qui composerent cette Assemblée. Elles attirerent aussi dans leur parti les Villes de Gand, d'Anvers, de Bruges & quantité d'autres. La Ville d'Utrecht a été illustrée par cette célébre Scene, à laquelle elle a servi de Théatre, & cela me paroît de bon augure pour le succès de celle qui s'y passe à présent. L'Empereur Charles V. y fit bâtir l'an 1529. un Château, qu'on nomma Urebourg; c'est-à-dire, château de Paix; ainsi on ne pouvoit pas assembler le Congrès sous de plus heureux Auspices. Les Armes d'Utrecht sont trenchées d'argent & de gueules. Cette Ville est ancienne, on prétend qu'elle a été bâtie par le Sénateur *Antoine* sous le régne de *Neron*, & nommée par les Latins *Ultrajectum*, *Trajectum Inferius*, *Trajectum Ultricensium*, *Antonina Civitas*, & *Trajectum ad Rhenum*, pour la distinguer de la Ville de *Mastricht*, qu'on appelle en Latin, *Trajectum ad Mosam*. Les

Wilres

Wilres ruïnerent entierement la Ville d'Utrecht, & ne laisserent que le Château, qu'ils nommerent Wilrenbourg. Ce fut Clotaire IV. Roi de France, qui la fit rebâtir & qui la nomma Utrecht, parceque Trecht signifie trajet, & qu'avant que le Rhin eût changé de lit. Utrecht étoit un lieu d'un fort grand passage. Cette Ville a donné le jour au Pape Adrien VI. Il naquit l'an 1459. Son pere que les uns prétendent avoir été Tapissier; & les autre Brasseur, s'appelloit Florent, & le nom de sa famille étoit Boyens. Adrien après avoir fait ses humanitez à Utrecht, & sa Philosophie à Louvain, au College du Porc, l'enseigna ensuite à celui du Faucon dans la même Ville, où il prit le bonnet de Docteur en Théologie le 21 Juin 1491. Ce fut Marguerite d'Angleterre, sœur du Roi Edoüard IV. & veuve de Charles le Hardy, Duc de Bourgogne, qui fit les frais de cette cérémonie. Adrien fut fait après cela Chanoine, & Professeur en Théologie, & Doyen de l'Eglise Saint Pierre de Louvain. L'Empereur Maximilien I. lui confia l'éducation de Charles son petit-fils. Il fut envoyé en Espagne avec le titre d'Ambassadeur auprès du Roi Ferdinand, qui lui donna l'Evêché de Tortose. Après la mort de ce Monarque, il partagea la Régence de l'Espagne avec le Cardinal de Ximenès, & resta ensuite seul Viceroi du Royaume. Il

fut fait Cardinal le 1. Juillet 1517. par le Pape Leon X. & élu Pape le 9. Janvier 1522. La fortune de ce Pontife m'a engagée dans une digression dont je n'ai pas cru pouvoir me dispenser, j'espere qu'elle ne vous sera pas désagréable. L'Empereur Henri V. voulut finir ses jours à Utrecht, & il mourut l'an 1125. L'Empereur Conrard II. mourut dans le voisinage de cette Ville l'an 1034. & l'an 697. il se tint un Concile à Utrecht, pendant que S. Willebrode en étoit Evêque. On a vû autrefois deux Commanderies à Utrecht; l'une des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui étoit dans l'Eglise de S. Nicolas; & l'autre des Chevaliers de Malthe, dans celle de Sainte Catherine. Bernulphe vingtiéme Evêque d'Utrecht, y fonda une Abbaye de l'Ordre de S. Benoît, qu'on appelloit l'Abbaye de S. Paul l'an 1054. & Willebrand de Oldembourg, trente-cinquiéme Evêque de la même Ville, y en fonda une autre de l'Ordre de Cîteaux en 1233. Swedere, Seigneur de Gaëlsbeeck de Butten y fonda une Chartreuse l'an 1399. & un Prieuré de Chanoines Réguliers de S. Augustin. Il fit établir des Dominicains en 1278. les Recolets en 1308. des Carmes en 1475. Il y vint ensuite des Religieuses, dites de Jerusalem, des Brigitines, des Madelonnettes, & enfin toute une fourmiliere de Moines & de Nonettes. On voit encore

à

à Utrecht quantité de ces Monastéres, dont les uns sont occupez par des particuliers, & les autres servent à des usages publiques. Ce fut Balderic de Cleves, quinziéme Evêque d'Utrecht, qui fit entourer cette Ville-là de murailles, après l'avoir de beaucoup aggrandie l'an 934. Elle a à présent environ une lieuë & demi de tour, neuf Bastions, deux demi-Lunes, & un Ouvrage à Cornes. On prétend que la grande Eglise, dédiée à S. Martin, où comme je vous l'ai dit, Saint Willebrode fonda & établit une Abbaye: On dit, dis-je, que cette Eglise, qu'on appelle à présent le Dome, a été bâtie l'an 630. par le Roi Dagobert I. & après qu'elle eût été ruïnée, comme le reste des Edifices de la Ville par les Normands, Adelbolde dix-neuviéme Evêque d'Utrecht la fit rebâtir, & la benit l'an 1024. en présence de l'Empereur Henri II. & de douze Evêques. Elle fut encore ruïnée une seconde fois, & Henri de Vianen, qui étoit le trente-huitiéme Evêque d'Utrecht, commença à la rebâtir. Ses Successeurs l'achevérent, & elle a été fort embellie depuis. Sa structure est magnifique. Il y a auprès de l'entrée une très belle Tour de trois cens quatre-vingt-huit pieds de haut, d'où l'on peut voir distinctement quinze ou seize Villes. Cette Tour fut bâtie l'an 1321. par Frederic de Syrich quarante-troisiéme Evê-

que d'Utrecht. Saint Willebrod fit bâtir l'Eglise Collegiale de S. Sauveur, où il établit le Siége Episcopal. Celle de la Sainte Vierge fut bâtie par Conrard, vingt-deuxiéme Evêque; & eut pour Prévôt le Pape Gregoire II. qu'on nommoit alors Petite de Betfort. Les Eglises de Saint Pierre & de S. Jean-Baptiste furent fondées par Bernulphe, vingtiéme Evêque d'Utrecht en 1054. On voit encore dans l'Eglise de la Vierge un pillier, qui n'ayant pû être bâti sur des pilotis, fut fondé sur des peaux de Bœufs, comme il paroît par ces deux Vers qui sont gravez sur le pillier.

Accipe, posteritas, quod per tua sæcula narres:
Taurinis cutibus fundo solidata columna est.

Je ne sçaurois m'empêcher, après vous avoir parlé des Antiquitez d'*Utrecht*, de vous faire part d'une avanture qui m'est arrivée sur ce sujet. L'ancienneté des Eglises, & cette longue suite d'Evêques dont je viens de vous faire l'énumeration, me parut un argument très-fort contre les Protestans, & fiere de cette découverte, je dis d'un grand air de confiance à celui qui m'a donné les Mémoires dont je vous fais part, & qui est un homme de considération de ce Pays: Je lui dis, dis-je, d'un ton goguenard: Eh bien, Monsieur, où étoit vo-

tre Eglise pendant que tant de vénérables Prélats conduisoient celle d'*Utrecht* : Mais quelle fut ma surprise, lorsque cet homme que je croyois avoir confondu, rétorquant l'argument, me dit, sans s'émouvoir : C'est à vous, Madame, à me prouver où étoit alors la vôtre ; car les erreurs où vous êtes plongée n'avoient point encore infecté la Religion : Elles se sont glissées peu-à-peu dans l'Eglise, & ce n'est que depuis qu'elles sont montées à leur comble que nous avons été forcez de nous séparer d'avec vous, afin de suivre le Culte de nos peres, duquel vous vous êtiez entierement écartez. Après cela remontant jusques à l'Evangile, il me fit voir que son Culte y étoit conforme, & que pendant les premiers siécles de l'Eglise on ne connoissoit point ce qui se pratique dans la nôtre : Qu'on ne sçavoit ce que c'étoit que l'Autorité d'un Pape, non-plus que les flâmes du Purgatoire : Que le Culte des Images défendu par le Décalogue, l'étoit aussi par les premiers Chrétiens, qui confondant les Peintres avec les Comédiens, ne souffroient parmi eux ni les uns ni les autres. Pour la Transsubstantiation, qui est l'endroit contentieux, il m'allégua un Auteur appellé *Bertrand du Retromme*, qui vivoit sous *Charles le Chauve* Roi de *France*, & qui écrivant par les ordres de ce Monarque, dans le huitiéme siécle, au su-

jet de l'Euchariſtie, & expoſant la créance de ce tems-là, l'établit tout comme celle des Proteſtans d'aujourd'hui. Pour le retranchement de la Coupe, il me cita le Concile de *Trente*, & je ne pouvois pas m'inſcrire en faux contre cette citation, ni ne pas convenir que la choſe ne fût de fraîche datte. Enfin il me battit en ruïne ſur tous les autres articles que je lui alléguai, & il me pouſſa ſi vivement, qu'après avoir été l'aggreſſeuſe, je fus contrainte de demander quartier, & de me retrancher à dire, que la vraye Religion étoit d'aimer Dieu & ſon prochain comme ſoi-même. Il en convint: mais il ajoûta, que ſans la Foi, les œuvres étoient mortes, & qu'ainſi pour bien pratiquer les Maximes de l'Evangile, il falloit en ſuivre les véritez & les lumieres. Je vous avouë que je ne m'étois pas attenduë à trouver dans cet homme, un Docteur auſſi Sçavant, & que n'étant pas préparée au qui va-là, je fus bien-tôt confonduë. Il avoit même deux cordes à ſon Arc; car ſur ce que je lui alléguai d'abord de l'ancienneté des Egliſes, il me dit que les Payens avoient là-deſſus de grands avantages ſur nous, & que les plus ſuperbes édifices de *Rome* avoient été autrefois des Temples dédiez les uns à *Jupiter*, les autres à d'autres fauſſes Divinitez, & que ſuivant mes principes les Payens étoient en droit de

de traiter les Chrétiens de Novateurs. Enfin il m'en donna pour mon compte, & de long-tems il ne me prendra envie de faire la Missionnaire. Ce n'est point-là mon métier, & c'est aux Ecclésiastique à qui il faut laisser le soin dont les Dragons se sont pourtant beaucoup mieux acquittez. Revenons à présent à *Utrecht*, car j'avois oublié un de ses plus anciens droits, qui est d'avoir donné le jour à la fameuse *Anne-Marie Schurman*, cette fille si sçavante, qui parloit Latin, Grec, Hébreu, Syriaque, le Chaldaïque, l'Italien, l'Espagnol & le François, tout comme le Hollandois, qui étoit sa Langue naturelle : Elle sçavoit outre cela peindre en miniature, graver avec le Burin & le Diamant sur le cuivre & sur le verre, & enluminer toutes sortes d'Estampes. La Reine *Christine* de *Suede* lui fit le même honneur qu'*Alexandre* fit autrefois à *Diogene*, & cette Princesse admira tous les beaux Ouvrages de cette fille extraordinaire, qui naquit à *Utrecht* l'an 1607. & mourut en 1678. âgée de 71. ans. Quelques années avant sa mort elle donna dans les sentimens d'un Ministre, nommé *Labadie*, qui prêchoit une Morale fort austere, & qui fut Chef d'une Secte que les Hollandois appellent *Fins*, & les Allemands *Pietistes* ; parcequ'ils font, ou du moins qu'ils prétendent faire, profession d'une

piété

pieté plus exacte, & d'une conduite plus rigide que les autres gens. Il y encore à *Utrecht* des Chanoines, qui, quoique Protestans & mariez, joüissent des Droits & des Revenus attachez à leurs Bénéfices. Ils tiennent Chapitre & se choisissent un Prévôt, un Doyen & autres Dignitez : ce qui leur procure l'entrée aux États de la Province, dont le Gouvernement est à-peu-près pareil à celui de *Zelande*, excepté qu'il y a huit Députez du Clergé qui prennent séance dans l'Assemblée des Etats, avec les Députez des Nobles, & ceux des Villes d'*Utrecht*, d'*Acersfort*, de *Wyk*, de *Rhenen* & de *Montfort*. Ce sont les cinq Chapitres de la Ville d'*Utrecht* qui nomment ces Députez, & ce sont ces Députez qui composent le premier Ordre des Etats. Les deux autres Ordres les élisent, & c'est pour cela qu'on les appelle le Elus. On prétend que l'air de la Province d'*Utrecht* est plus sain que celui de la Hollande. Le terrain y est beaucoup plus élevé & moins marécageux, & la ville d'*Utrecht* qui est située sur l'ancien Canal du Rhin, est environnée d'une campagne belle & fertile. *Loüis le Grand* s'en rendit maître en 1672. & l'on crut alors voir expirer la République de *Hollande*, dans le même lieu ou cent ans auparavant elle avoit formé son union. Ce qui donna lieu à ces deux Vers Latins ;

Latins, qui furent faits à la loüange du Roi.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos Luna. Quid annus erit?

Ce fut le Marquis de *Rochefort* qui prit possession de la ville d'*Utrecht* pour le Roi avec mille Mousquetaires, & le 13. Novembre 1673. le Duc de *Luxembourg* & l'Intendant *Robert* furent obligez de l'abandonner, & de se retirer du Pays qui se souvient encore du pillage & des exactions des François. Le Roi fit quelque séjour à *Utrecht*, après s'en être rendu maître, & il voulut qu'un célebre Ministre de l'Eglise Françoise appellé Mr. *Saurin*, eût l'honneur de manger à sa table. Il y a quelque chose d'assez remarquable à *Utrecht*; c'est une Ville basse, dont les maisons qui sont sous les ruës où l'on marche, aboutissent à des canaux qui ont des petits quais d'un côté & d'autre, & dont les cheminées sont de niveau avec les parapets des quais de la Ville: Desorte qu'on voit sortir des tourbillons de fumée de ces parapets; ce qui surprend d'abord ceux qui ne sçavent pas encore la Carte du Pays. On dit que le Roi fit aller son carrosse beau train, lorsqu'il passa sur le second étage des ruës, de-peur qu'on eût pratiqué quelque mine chez les

Peuples ſouterrains. Mais c'eſt aſſez parlé d'*Utrecht* pour le coup, & vous devez être contente de votre journée. Une autre fois nous en dirons davantage, & lorſqu'il s'agira de vous parler du Congrès, j'irai moi-même ſur les lieux m'inſtruire de ce qui s'y paſſe, afin de pouvoir vous en parler ſçavamment. Cependant je vous envoye le plan de la Ville, afin que vous vous amuſiez à l'examiner. On m'aſſure qu'il eſt tiré avec beaucoup d'exactitude : j'en fais graver encore quelques autres, comme celui de l'Hôtel de Ville, où l'on tient les Conférences pour la Paix, & ceux de quelques endroits les plus remarquables. Je vous les enverrai dans les ſuites, & je prétends vous faire reconnoître *Utrecht* tout comme ſi vous y aviez été vous-même. Au reſte il paroît ici un Ecrit où l'on voit le détail de l'affaire de *Denain*, & en même-tems la juſtification de Mylord d'*Albemarle*, ſur qui on avoit voulu d'abord en faire tomber la faute, & qui pourtant, de la maniere dont il expoſe le fait, n'a pas été en état de faire autre choſe. Il paroît auſſi par cette Relation, que nous devons moins cet heureux ſuccès à la vaillance du Maréchal de *Villars*, qu'à notre bonne fortune. Et j'ai vû des gens qui revenoient de *Londres*, qui m'ont aſſuré avoir oüi dire à Mylord *Marlborough*, avec qui ils ſe promenoient au

Parc,

Echelle de 300 Toises

20. 40. 60. 80. 100. 200. 300.

LA VILLE
Fondée en l'An
il y a 120 Rüe
et 60
La Paix y
1 Le Dôme
2 la Maison de V
3 Eglise de S. Je
4 Egl. de S. Pier
5 Egl. de Ste Cather
6 Egl. de S. Nicol

Parc, qu'on appelle de St. James: *Le Camp de Denain est bien exposé, & je crains fort pour lui; car à moins que le Maréchal de Villars ne soit frappé débloüissement, il donnera à-coup-sûr là-dessus.* L'évenement a justifié le pronostic de ce Général, dont en matiere de Guerre les Almanachs doivent être reçus. Et je serois fort contente du dénoûment de cette avanture, si le Comte de *Dohna* n'en avoit pas été la victime. J'avois vû ce Seigneur ici, où quelques anciennes blessures l'obligeoient de venir prendre tous les bains, & comme je connoissois son mérite, j'ai été très-sensible à sa perte. On m'écrit d'*Utrecht*, que nos Plenipotentiaires l'ont beaucoup regretté. C'étoit un aimable homme, qui se faisoit des amis partout, & qui étoit autant aimé de ceux contre qui il combattoit, que de ceux dont il prenoit la défense. Il a eu pour compagnon de malheur le Comte de *Nassau-Woudenbourg*, fils de feu Mr. d'*Auverkerque*, qui a été noyé en même tems que lui dans l'Escaut, & qui étoit un Seigneur fort estimé & de grande espérance. Il est triste pour nous de causer tant de deüil, & de coûter la vie à de si honnêtes gens; & quoique nous soyïons sortis Vainqueurs de cette affaire-là, je voudrois de tout mon cœur qu'elle ne fût point arrivée, & que les *Hollandois* eussent accepté la suspension d'Armes

d'Armes que la Reine de la *Grande Bretagne* leur avoit fait proposer. Mais ce qui est arrivé devoit arriver, & toute la prudence du monde ne sert de rien contre les arrêts du destin. N'allez pas par un pareil raisonnement me soupçonner de Jansenisme. Je sçai qu'il faut peu de chose pour faire accuser à présent les gens d'heterodoxie; ainsi je suis bien-aise de prendre les devans là-dessus, & de vous dire que quoique les Jansenistes ayent ici une entiere liberté, qu'ils ayent des Eglises & bien des Partisans, je m'en suis toûjours tenu où j'en étois, & je n'ai pas même voulu examiner s'ils avoient tort, de peur de trouver après cela qu'ils eussent raison; car je n'aime point à changer de maniere, ni à prendre des nouveaux sentimens. Au reste il faut que je vous fasse part d'une avanture qu'on pourroit traiter de risible, si elle n'avoit son fondement sur un sujet triste, puisqu'elle est arrivée au sujet des funerailles du Comte de *Dohna*. Son corps après avoir été retiré de l'Escaut, fut porté à *Mons*, dont le Comte étoit Gouverneur, & l'on résolut de l'enterrer dans l'Arsenal, où la Garnison qui est Protestante a accoûtumé de s'assembler pour entendre le Prêche. On ordonna à un Fossoyeur d'aller creuser le tombeau. Mais quelle fut la surprise de ce pauvre homme, lorsqu'après avoir

avoir pénétré bien avant dans la terre, il entendit des voix souterraines, & des gens qui parloient sous ses pieds. Ce ne fut pas tout; car lorsque par un effort de courage il voulut encore donner un coup de pioche, on lui poussa de dessous la terre un grand coup de bâton dans le derriere, qui lui ôta la force & le jugement. Il crut s'être tracé le chemin de l'Enfer, & être tout au moins arrivé aux fauxbourgs: Le bâton dont il avoit senti la pointe lui parut un instrument diabolique, & le langage qu'il avoit entendu, les hurlemens des damnez. Il courut appeller du secours, & conter son avanture dans les ruës. Les Magistrats voulant s'éclaircir du fait, envoyerent des gens sur les lieux pour examiner si le rapport du Fossoyeur étoit juste, & s'il n'entroit point d'illusion là-dedans. Ces Députez prêterent l'oreille, & après avoir entendu & avoir même vû à la lueur du feu au-travers d'une ouverture qui étoit au fond de la fosse, ils conclurent que c'étoit-là l'Enfer, & attesterent tout ce que le Fossoyeur avoit dit, comme étant très-véritable: D'où le Peuple de Mons, naturellement superstitieux, cria Miracle, disant que le Comte étant mort Huguenot, & devant par conséquent être damné, l'Enfer s'étoit ouvert pour recevoir son Corps. Cette opinion se répandit dans la

Ville,

Ville, & prévalut sur celle de quelques personnes qui prétendoient qu'à force de creuser, le Fossoyeur étoit arrivé chez nos Antipodes, & qu'ayant dérangé la cuisine de quelques Anthropophages, il avoit éprouvé l'effet de leur ressentiment par le coup de bâton qu'il en avoit reçu. Cette décision n'étoit guéres plus raisonnable que l'autre, mais du moins elle étoit plus humaine; ce qui fit qu'elle n'eut pas lieu, car on panche toûjours du côté de la malignité. Mais il est tems enfin de vous dire ce que c'étoit, de-peur que prenant un milieu, vous n'alliez vous imaginer que c'étoit les Limbes. Vous allez voir la Montagne qui enfante la Souris. Ce fut le Ministre de la Garnison qui fit faire cette découverte, & les Magistrats furent convaincus que tout ce fracas venoit d'une maison, qui étant au bas de la Montagne sur laquelle la ville de Mons a été bâtie, se trouvoit justement au-dessous de cet endroit de l'Arsenal où l'on avoit creusé. La peur du Fossoyeur avoit changé la voix des Habitans de cette maison en heurlemens, & ainsi du reste. Cette découverte tranquillisa les esprits, & appaisa le murmure. Adieu, Madame, *Votre &c.*

LETTRE

LETTRE XCII.

DE PARIS.

VOus faites bien, Madame, de prendre les devans pour empêcher qu'on ne vous soupçonne de *Jansénisme*. Cette Secte n'est plus à la mode, & Monsieur le Cardinal de *Noailles*, malgré la Pourpre qui l'environne, & le crédit que lui procure l'alliance de Madame de *Maintenon*, ne laisse pas de s'appercevoir qu'il n'est pas toûjours sûr de proteger le parti le plus foible, quand même il paroîtroit le plus juste. Je ne prétends point décider ici entre les Disciples de *Saint Ignace*, & ceux de *Jansénius*: il me suffit de vous dire, que les premiers triomphent des autres, & qu'on a même trouvé parmi les papiers de feu Mr. le Dauphin, un Mémoire par lequel ce Prince se justifie auprès du Pape, sur ce qu'on lui avoit imputé d'avoir quelque penchant pour la Doctrine *Jansénistique*. Vous verrez qu'il s'en défend comme d'un beau meurtre. Voici le Mémoire tant vanté, qu'on vient de faire imprimer en gros caractere, & à la tête duquel on a mis une espece de Préface.

Avertissement

Avertissement sur le Mémoire de Monseigneur le Dauphin.

LEs Lecteurs doivent être bien-aises de sçavoir à quelle occasion Mr. le Dauphin composa cet Ecrit, & à quoi sont relatifs les Articles qu'il contient. Ce Prince fut informé environ deux mois avant sa mort par des lettres écrites de *Rome*, que certains Emissaires du parti *Jansèniste*, qui étoient là, avoient osé débiter diverses faussetez sur son sujet: Par exemple, qu'ayant été fait Juge par le Roi, du différend entre Mr. le Cardinal de *Noailles* & Messieurs les Evêques de *Luçon*, de la *Rochelle*, & de *Gap*, il avoit ordonné. 1. Qu'ils réformeroient leurs Mandemens; qu'après les avoir réformez ils les envoyeroient à Mr. le Cardinal de *Noailles*, & qu'ils seroient obligez de s'en tenir à ce qu'il auroit déterminé: 2. Que les deux premiers feroient satisfaction à Son Eminence, pour la lettre qu'ils avoient écrite au Roi sur ce sujet. 3. Que l'Ordonnance de Mr. le Cardinal subsisteroit en son entier & dans toute sa force. 4. Que l'on ne toucheroit pas nonplus au Nouveau Testament du Pere *Quesnel*; qu'il demeureroit approuvé, & qu'il auroit un libre cours à l'ordinaire. Que Mr. le Dauphin, extrémement indigné du

procedé des deux Evêques, avoit empêché que celui de *Luçon*, qui disoit être Député à l'Assemblée Générale du Clergé, ne fût nommé. Que Mr. l'Archevêque de *Bourdeaux*, & tous les autres qui avoient été choisis par S. M. pour connoître avec Mr. le Dauphin du différend entre les Prélats, étoient entierement dévoüez à Mr. le Cardinal de *Noailles*. Que ce Prince s'étoit hautement déclaré pour les *Jansénistes*. Qu'il étoit disposé à les soûtenir, & que le jugement qu'il venoit de porter contre les Evêques en étoit une preuve manifeste. Que le Parti pouvoit tout attendre d'un Prince sçavant comme lui, qui lisoit continuellement les Peres, surtout *St. Augustin*, & qui les possedoit parfaitement. Que le Pere le *Tellier* ayant donné à Mr. le Dauphin un Ouvrage contre le Pere *Quesnel*, les Peres *Benedictins*, quelques semaines après, lui en avoient présenté un autre, où ils faisoient voir que celui-là étoit plein de fausses suppositions, & de passages de *St. Augustin* tronquez ou altérez. Que le Prince en avoit convaincu le Pere le *Tellier*, & lui avoit fait là-dessus une forte réprimande, avec un éloge des *Jansénistes* & de leur Doctrine. Mr. le Dauphin étant donc informé que les bruits en avoient été non-seulement répandus dans *Rome* depuis plusieurs mois; mais qu'ils y faisoient impres-

sion

sion sur le commun du monde : Que le Pape même, aussi-bien que des Cardinaux & des Prélats ne laisseroient pas d'en être alarmez, vû la hardiesse avec laquelle les Emissaires du Parti donnoient tout celà pour constant, sur les lettres qu'ils se vantoient d'avoir des personnes d'une grande distinction qu'ils nommoient. Tout cela détermina Mr. le Dauphin, avec l'agrément du Roi, à composer le Mémoire suivant pour l'envoyer à *Rome*, & il alloit le faire au premier jour, lorsqu'il tomba malade de la maladie dont il est mort. Cet Ecrit s'est trouvé parmi les papiers de sa Casette, tout de la propre main du Prince, tout avec des renvois & des ratures, qui font voir à l'œil que c'est son ouvrage. Ce que sa mort l'a empêché de faire, il a plû au Roi de l'executer lui-même, en envoyant une Copie authentique de l'Ecrit à Mr. le Cardinal de la *Trimoüille*, pour être remis au Pape, & ensuite rendu public à *Rome*. L'Original du Mémoire demeure entre les mains du Roi.

Mémoire de Monseigneur le Dauphin pour notre Saint Pere le Pape.

JE n'ai point été fait Juge du différend qui est entre Mr. le Cardinal de *Noailles* & les Evêques de *Luçon*, de la *Rochelle* & de *Gap*.

Gap. Cette qualité ne ſçauroit jamais m'appartenir en matiere ſpirituelle. Mais le Roi m'a chargé de prendre connoiſſance de cette affaire, pour en conférer avec pluſieurs perſonnes d'eſprit, & bien intentionnées, tant Eccléſiaſtiques que Laïques, & lui rendre compte des choſes qu'il paroîtroit à propos de faire pour tâcher de terminer ce différend. C'eſt en cette qualité que j'ai propoſé que Mr. le Cardinal de *Noailles* feroit remettre à des amis communs de lui & des trois Evêques, des Mémoires de ce qui le choquoit dans les Mandemens de ces mêmes Evêques, afin qu'ils puiſſent expliquer leur vrai ſentiment, & donner lieu à Mr. le Cardinal de lever la défenſe qu'il avoit fait de les lire; tout devant ſe paſſer par la médiation des amis communs, qui auroient été ou Evêques ou Docteurs; mais qu'eux-mêmes n'auroient agi que comme Entremetteurs, & point comme Juges. Cette propoſition eſt bien éloignée de ce qu'on a avancé, que j'ai condamné les Evêques à réformer leurs Mandemens, & à ſe ſoumettre aux changemens que Mr. le Cardinal de *Noailles* jugeroit à propos de faire. Je ſçai trop bien que Mr. le Cardinal de *Noailles* n'eſt nullement Juge de ces Evêques, & que je le ſuis encore moins de qui que ce ſoit en matiere purement ſpirituelle. 2. Il eſt vrai que les Evêques de *Luçon* &

de la *Rochelle* doivent écrire une lettre de satifaction au Cardinal de *Noailles* sur celle qu'ils ont écrite au Roi ; mais cette lettre ne doit être renduë que lorsque le Cardinal sera d'accord de permettre la lecture des Mandemens, & le Roi ne la demande aux Evêques que sur l'assurance du Cardinal, qu'il agiroit effectivement contre le Livre du Pere *Quesnel*. Ce qui a été regardé comme une preuve qu'il ne favorisoit point le Parti, & devoit donner lieu aux Evêques de lui faire des excuses de ce qu'ils en avoient dit. 3. Par ce qui est dit ci-dessus, il paroît que le Mandement du Cardinal de *Noailles* contre les Evêques, ne doit point subsister, parceque sa révocation est une condition essentielle de l'accommodement. 4. Il en est de même de ce qui regarde le Nouveau Testament du Pere *Quesnel*. Le Roi n'a promis la lettre de satisfaction, ainsi qu'on vient de le dire, que sur l'assurance du Cardinal qu'il agiroit effectivement contre ce Livre. La suppression du Privilege du Roi, & la demandes que le Roi a faite au Pape, de la Constitution qui le condamne, sont des preuves évidentes du contraire de ce qu'on a osé avancer sur le Nouveau Testament de *Quesnel*. Bien-loin que j'aye agi pour empêcher que Monsieur de *Luçon* vînt à la derniere Assemblée du Clergé, je n'en ai rien sçu que

que long-tems après ces changemens. Pour ce que l'on dit de mon indigation contre les Evêques de *Luçon* & de la *Rochelle*, les lettres de ma main que je leur ai écrites, & qu'ils auront gardées sans doute, font foi du contraire; & sur ce que l'on dit que Mr. l'Archêveque de *Bourdeaux*, & les autres avec qui j'ai parlé de ces matieres, sont entierement dévoüez au Cardinal de *Noailles*, je sçai qu'ils lui ont tenu tête, & porté des propositions sur des choses qui ne lui plaisoient aucunement. Pour ce que l'on publie, que je me déclare hautement pour le Parti, cela n'est pas plus vrai que le prétendu jugement que l'on dit que j'ay rendu contre les trois Evêques. Il en est de même de toute l'Histoire de ma conversation avec le Pere le *Tellier* au sujet d'un Ouvrage sur le Pere *Quesnel*: elle est absolument imaginée & dans le fait & dans le principe. Je ne lis point continuellement *Saint Augustin*, & hors ses Confessions & quelques-unes de ses lettres & de ses premiers Ouvrages que j'ai lûs, il y a sept ou huit ans je n'ai rien vû des Ecrits de ce Pere; ni sur la Grace, ni sur les autres matieres, que ce qui s'en rencontre dans l'Office de l'Eglise. On parle plus vrai, quand on dit que je sçai par moi-même juger de ce qui s'appelle *Jansenisme*, & je passe cette matiere; mais j'en nie la conséquence, qui

est, que je le favoriserai, & j'en tire une toute opposée. Car enfin, quoique je ne sois pas bien profond en Théologie, je sçai assez que la Doctrine de *Jansenius* rend quelques Commandemens de Dieu impossibles aux Justes : Qu'elle établit une nécessité d'agir selon la domination de la Grace intérieure, ou de la concupiscence, sans qu'il soit possible de résister, se restraignant à la seule exemption de contrainte pour l'action, soit méritoire ou non; qu'elle fait Dieu injuste lui-même, puisque, contre la décision expresse du Concile de *Trente*, elle le fait abandonner le premier les Justes lavez dans le Batême de la tache du péché originel, & reconnus liez avec lui; ensorte que tout pardonné qu'est ce peché, Dieu en conserve encore assez la mémoire, pour en conséquence leur refuser la Grace nécessaire pour pouvoir ne pas pécher : Ce qui établit une contradiction manifeste en Dieu, & va directement contre sa bonté & sa justice; qu'elle détruit entierement sa liberté & la coopération de l'homme à l'œuvre de son salut, puisqu'il ne peut résister à la prévention de la Grace, ni pour le commencement de la Foi, ni pour chaque Acte en particulier, lorsqu'elle lui est donnée, & que Dieu alors agit en l'homme, sans que l'homme y ait d'autre part que de faire volontairement ce qu'il fait

fait néceſſairement. Que ce Syſtême réduit la liberté de l'homme au ſeul volontaire depuis le péché d'Adam, & qu'il mérite ou démerite néceſſairement : ce qui ne peut être un véritable mérite ni démérite devant Dieu toûjours infiniment juſte. Enfin qu'elle enſeigne que de tous les hommes Dieu ne veut le ſalut que des ſeuls Elus; que J. C. répandant ſon Sang n'a prétendu ſauver que les Elus. Je ſçai que tout ce Syſtême ſuppoſant en Dieu de l'injuſtice & de la bizarrerie, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, porte l'homme au libertinage par la ſuppreſſion de la liberté. Je ſçai auſſi que les *Janſeniſtes*, après avoir ſoûtenu hautement le droit de la véritable Doctrine des cinq Propoſitions, & ayant été condamnez, ſe ſont rejettez ſur la Queſtion de fait du Livre de *Janſenius* : Qu'ayant encore perdu ce Point, ils en ſont venus à la ſuffiſance du ſilence reſpectueux, & que forcez dans ce retranchement par la derniere Conſtitution de N. S. P. le Pape, ils ont recours à mille ſubtilitez Scholaſtiques, pour paroître ſimples *Thomiſtes*; mais qu'ils gardent dans le fonds tous les mêmes ſentimens. Qu'ils ſont Schiſmatiques en Hollande, & que ſoit qu'ils ſoûtiennent ouvertement ſa Doctrine, ſoit qu'ils ſe retranchent ſur le fait, ſoit qu'ils s'en tiennent au ſilence reſpectueux, ou à un prétendu *Thomiſme*, c'eſt

toûjours une cabale très-unie, & des plus dangereuses qu'il y ait jamais eu, & qu'il y aura peut-être jamais. Je crois qu'en voilà bien assez pour détruire les soupçons que l'on a répandus si mal-à-propos sur mon sujet; mais dont je ne sçaurois être que très-alarmé, puisqu'ils sont arrivez jusques aux oreilles du Chef de l'Eglise. Je voudrois être à portée de les pouvoir dissiper de moi-même, & d'expliquer plus au long que je ne fais ici, ma soumission à l'Eglise, mon attachement au *St. Siege*, & mon respect Filial pour celui qui le remplit aujourd'hui. C'est donc afin qu'il connoisse mes sentimens que j'ai cru devoir donner ce Mémoire, où répondant article par article aux choses que l'on a avancées sur mon chapitre, j'espere qu'ils ne demeureront plus douteux; & que non seulement par mes discours, mais par toute ma conduite, on me verra suivre exactement les traces du Roi mon grand-pere, au témoignage duquel je puis m'en rapporter s'il en est besoin.

Ce qu'il y a de plaisant dans toute cette affaire-là, c'est qu'on s'est, au pied de la lettre, forgé un Fantôme, afin d'avoir occasion de le combattre; car le *St. Pere* à qui on a communiqué ce Mémoire, surpris de voir une justification où il n'y avoit point eu d'accusation, a fait dire à S. M. qu'il ne

sçavoit

ſçavoit ce que tout cela vouloit dire; que la Cour de *Rome* n'avoit jamais ſoupçonné Mr. le *Dauphin* d'Hétérodoxie; que jamais les *Janſeniſtes* ne s'étoient vantez de la protection de ce Prince, & qu'il falloit qu'il y eût eu du mal-entendu là-dedans. Les *Janſeniſtes* expliquent ce mal-entendu à leur maniere, & prétendent deux choſes. L'une, ou que le Mémoire qui paſſe pour être de la main de Mr. le *Dauphin*, eſt faux, & a été jetté après coup dans la Caſſette de ce Prince; ou que s'il eſt effectivement de lui, comme on prétend le prouver par la conformité du caractere, par des ratures, renvois, paraphes, & autres choſes qui font voir que c'étoit un Acte encore informe, & qui en détruiſent la ſuppoſition: ils prétendent, dis-je, en ce cas, que les Jéſuites avoient prévenu l'eſprit de ce Prince, & lui avoient perſuadé que leurs Antagoniſtes s'étoient donné des faux airs auprès du *Saint Pere* ſur ſon chapitre, & s'étoient vantez de le voir un jour à la tête de leur Parti, & que cette prévention avoit obligé Mr. le *Dauphin* à donner cette preuve authentique de ſa foi, & de la conformité de ſes ſentimens avec ceux du Roi ſon Ayeul. Quoiqu'il en ſoit, vous pouvez voir par-là combien l'on garde ici de ménagemens avec les Jeſuites. Notre Archevêque a été en quelque maniere en diſgra-

ce, & s'est absenté de la Cour pour avoir voulu lever un peu le masque. Cela lui a suscité une nuée d'ennemis; témoins les Evêques de *Gap*, de *Luçon* & de la *Rochelle*, & une infinité d'autres qui ont suivi le même exemple; & c'est comme une Hidre dont il aura bien de la peine à tirer parti, à moins qu'il ne se détermine à condamner le Nouveau Testament du Pere *Quesnel*, & à faire toutes les autres choses qu'on veut exiger de lui. Auquel cas, il sera très-triste pour cet éminent Prélat, de se voir obligé à faire de force ce qu'il n'a jamais voulu faire de bon gré, & de perdre par-là le mérite de toute la fermeté qu'il a marquée dans cette occasion. Nous verrons dans la suite comment son Eminence se tirera d'affaires. Au reste, j'ai vû avec bien du plaisir tout ce que vous me mandez de l'origine & de la situation d'*Utrecht*, cette Ville à présent si fameuse, & vers laquelle tous les vœux de l'Europe sont tournez, & qui est à présent l'objet de ses soupirs, quoiqu'ils ne tendent pas tous à un même but, puisque, selon un Auteur de *Hollande*, l'*Europe*, ou au moins une partie de l'*Europe* soupire à l'aspect d'une Paix qu'elle voudroit éloigner, & que selon une infinité d'autres, cette même *Europe* soupire après une paix qui doit lui rendre le repos dont elle est privée depuis si long-tems. Des

vœux

vœux auſſi oppoſez, ſont pourtant, comme je viens de le dire, tous tournez vers *Utrecht*, qui va devenir auſſi celebre par la grande affaire qui ſe traite dans ſes murs, que ſi elle avoit donné le jour à *Homere*. On peut dire auſſi qu'elle l'a donné à une eſpece d'*Homere* feminin, puiſqu'*Anne Marie Schurman*, dont vous me parlez, tient ſa place parmi les plus Sçavans. Cette longue Kiriele d'Evêques n'eſt point ennuyeuſe. On peut tirer de là une preuve de l'ancienneté de la Ville & de celle de ſa Foi. J'admire le zele qui vous faiſoit tirer de là des raiſons pour convertir les Hérétiques! il eſt très-difficile de le faire par la voye du raiſonnement, & le Roi en a été bien convaincu, lorſqu'il s'eſt déterminé à en prendre avec eux une plus prompte & plus ſûre. Ces gens-là ſont ſi forts ſur la réplique, qu'il n'y a pas moyen de les embarraſſer, & cela vient du ſoin qu'on prend dès leur enfance de leur faire lire & relire la Bible. Ils la ſçavent preſque toute par cœur, & ils ſçavent ſe ſervir ſi fort à propos des endroits qui leur ſont favorables, que l'on en eſt tout étourdi. J'ai même oüi dire ici à nos Convertiſſeurs, qu'ils étoient ſouvent contraints d'impoſer ſilence à leurs Proſélites, & de leur dire: Ce n'eſt plus le tems de raiſonner, c'eſt le tems d'obéïr, le Roi le veut. Ainſi, taiſez-vous, & ſongez

à vous instruire avec un cœur & un esprit dociles. Il étoit bon de tems en tems de faire intervenir l'autorité Royale pour tirer parti de ces entêtez Juges. Dans un Pays où vous n'avez point ce frein à leur imposer, ils pourroient vous mener beau train, vous qui en fille bien née vous laissez conduire aveuglément par notre bonne Mere l'Eglise sans vous mêler d'expliquer l'Evangile, & qui soumise aux Conciles, n'avez garde d'en critiquer les Decrets. Laissez donc ces gens-là dans les erreurs où leur naissance les a plongez : peut-être serions-nous encore plus entêtez qu'eux, si nous étions à leur place. Nous avons l'Eglise pour nous, ils ont l'Ecriture-Sainte, ou du moins prétendent l'avoir pour eux ; & après tout, il ne serviroit de rien de confondre l'esprit, si l'on ne persuadoit pas le cœur, auquel il faut que Dieu parle. Et comme les Dragons ne sont pas de fort bons Interprétes de sa voix, leurs conversions ont été fort superficielles. Le Roi a été cependant obéï, c'étoit ce qu'il vouloit, le reste s'accommodera comme il pourra avec le bon Dieu. Le Plan que vous m'avez envoyé d'*Utrecht* me paroît beau. J'espere que vous me donnerez aussi celui des endroits les plus remarquables & les plus essentiels, afin que je les examine en particulier. Je vous prie aussi de me faire

un

un peu le détail de ce qui s'est passé à l'action de *Denain*. Je serai bien aise de voir justifier la conduite de Mylord *Albemarle*, qui me paroît un Seigneur très-poli. Je l'ai vû ici à l'Opera d'abord après sa défaite, que je suis fort aise qu'on ne puisse pas lui imputer. Elle a valu au Maréchal de *Villars* le Gouvernement de *Provence*, qu'avoit feu Mr le Duc de *Vendôme*, & mille autres biens dont le Roi vient de le combler. On l'appelle le *Turenne* de nos jours. Et cette Action ici efface entierement le *Non plus ultrà*, & toutes les autres mauvaises avantures qu'on reprochoit à ce Général, & ausquelles le Roi n'a jamais voulu faire toute l'attention que les malveillans auroient souhaité. La constance du Roi a enfin triomphé ; ce Monarque n'a point voulu se démentir sur le chapitre de Mr. de *Villars*. Il ne s'est point rebuté par tous ses mauvais succez, & Mr. de *Villars* vient enfin de justifier le goût de ce Monarque. Tant il est vrai, comme dit le Proverbe, que patience & longueur de tems font plus que force ni courage. Il n'y a rien de nouveau ici, & la meilleure nouvelle que je puisse vous donner, c'est que le Roi se porte parfaitement bien, de même que le petit Dauphin, dont le tempérament se fortifie tous les jours. Le voyage que le Vicomre de *Bolingbrook* a fait ici, a répan-

du une joye générale. Il est parti comblé d'honnêtetez & de présens que le Roi lui a faits, & il a laissé une idée fort avantageuse de son mérite. On dit qu'en passant par *Dunkerque* il a été voir les Galériens Protestans; qu'il leur a fait de très-grandes charitez ; qu'à son exemple quantité d'autres Seigneurs Anglois ont fait la même chose, & que c'est de-peur d'exciter trop de jalousie parmi les Forçats, aussi-bien que par le zele indiscret de ceux qui ont fait des raisonnemens prématurez sur le chapitre de ceux qu'ils appellent Confesseurs, qu'on a pris le parti de les transferer ailleurs. On l'a fait même pendant la nuit, & avec toutes les précautions nécessaires, pour empêcher que la Garnison Angloise n'en eût connoissance, de-peur que par trop d'empressement on ne vînt encore à gâter les affaires de ces pauvres gens, & qu'on ne reculât par-là leur liberté. Mais c'est assez parlé Politique pour le coup, & il faut finir cette lettre par quelqu'endroit un peu plus réjoüissant. L'Abbé de... que vous connoissez aussi-bien que moi, va me fournir matiere à cela par une avanture qui vient de lui arriver, & sur laquelle on pourroit faire une Tragi-Comédie ; car il ne s'en est pas falu, comme on dit, l'épaisseur d'un Suisse que le pauvre diable n'ait été pendu, & pendu même avec une dou-

ble

ble infamie, puiſque, comme vous l'allez voir, c'étoit ſur le pied de voleur; crime dont je n'aurois jamais cru qu'il dût être ſoupçonné. Voici le fait. Il étoit ces jours paſſez à la Meſſe au petit *S. Antoine*, fort peu attentif apparemment, puiſqu'en regardant de côté & d'autre il s'apperçut qu'il y avoit ſous un banc un peu écarté une eſpece de cadran de carton ſur lequel douze heures étoient marquées, comme on les marque ordinairement, & dont un dez ſervoit d'aiguille. Ce dez étoit poſé ſur une heure, & notre Abbé diſtrait & badin, s'aviſa ſans ſçavoir pourquoi; de ſe lever de ſa place & de mettre le dez ſur deux heures. Une eſpece de plumet le mit un moment après ſur trois, l'Abbé ſur quatre; un troiſiéme vint enſuite qui le poſa ſur cinq, & qui dit en même tems: *Bon, ceci va bien.* L'Abbé qui étoit attentif pour voir ce que le manége ſignifioit, mit encore le dez ſur ſix, & dans le même inſtant on entendit crier au voleur dans l'Egliſe, & l'on s'apperçut qu'une montre d'or venoit d'être perduë. L'Abbé conduit par ſes diſtractions, s'approcha de la porte, où tout le monde s'étoit ramaſſé pour arrêter le voleur. On le tenoit déja, & l'Abbé n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur lui, qu'il vit que c'étoit le plumet dont je viens de parler. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque cet homme

homme le regardant avec indignation, lui dit: Lâche, eſt-ce ainſi que tu viens me délivrer? Ces paroles firent impreſſion ſur les Spectateurs. L'Abbé eut beau les tourner en plaiſanterie, on le conduit en priſon avec Mr. le Plumet, auquel on le confronta, & qui ſoûtint toûjours qu'il étoit ſon Confrere, fondé ſur ce que, comme je viens de le dire, il ſçavoit le ſecret du cadran, & qu'il avoit mis le dez ſur deux heures différentes. Or il eſt tems de vous expliquer le myſtere de ce cadran qui ſervoit de bouſſole aux voleurs. Le dez étoit ordinairement ſur douze heures, & dès qu'il entroit quelqu'un de la Confrairie, il l'avançoit d'une heure. La Troupe étoit convenuë de cela: ainſi dès qu'elle étoit ſur cinq ou ſix, & qu'ils ſe ſentoient par-là aſſez forts pour tenter avanture, ils riſquoient le paquet, comptant que cinq ou ſix Confreres ſuffiſoient pour les empêcher d'être pris. Cette précaution les avoit garantis juſques-là; car dès qu'on crioit au voleur, leurs camarades faiſant les empreſſez les arrachoient de la main de la populace, ſous prétexte de les vouloir livrer à celles des Archers, & les pouſſoient ainſi juſques dans la ruë, où ils leur donnoient le moyen de ſe ſauver. Cette fois-là ils furent pris pour duppe. L'Abbé, qui n'étoit nullement au fait, n'eut garde de

ſecourir

ſecourir ſon prétendu Confrere. Celui qui avoit mis le dez ſur cinq heures n'oſa riſquer le coup, & ſe retira prudemment; ainſi le pauvre Plumet trompé par le numero, fut la victime du petit divertiſſement que notre Abbé s'étoit donné. Divertiſſement qui penſa lui coûter, puiſque s'il eût été moins connu, il auroit infailliblement ſubi le même ſort, & auroit figuré en même potence. Je ne crois pas qu'il lui reprenne envie de ſe mêler des affaires d'autrui. Il m'a avoüé qu'il avoit eu grand peur, & qu'il auroit eu bien du regret de mourir à ſi bon marché. Nous avons tâché de lui faire comprendre que c'étoit pour le punir de ſes diſtractions que cette avanture lui étoit arrivée, & qu'il devoit la regarder comme un avertiſſement pour l'avenir. Autre moralité que nous avons tirée de cette affaire, c'eſt qu'ayant penſé périr par le dez, il devoit prendre la réſolution de n'en plus toucher, puiſqu'après avoir perdu ſon argent à ce jeu-là il avoit tenu à peu qu'il n'y eût encore perdu l'honneur, & la vie. Je ne ſçai s'il profitera de nos avis; mais je ſçai bien que ſon avanture m'a fait & me fait même encore rire toutes les fois que j'y penſe. Je ne l'ai appriſe qu'après le dénouëment; ainſi je n'ai pas eu occaſion de m'en allarmer, & je n'en ai eu que l'agrément. Nous appellons toû-

jours

jours ce pauvre Abbé, le voleur prétendu, & dès qu'il fait la moindre faute à l'Hombre, nous le renvoyons à son cadran. Enfin il est heureux d'entendre raillerie, car nous le faisons tous les jours enrager là-dessus. Au reste, Madame la Duchesse d'*Albe* vient enfin de partir pour s'en retourner à *Madrid*. Elle a paru s'arracher d'ici avec peine, & avoit autant de chagrin de nous quitter, que nous en avons de son départ. Elle emporte des présens magnifiques que le Roi lui a faits. Je ne sçaurois finir cette lettre sans vous parler d'un tour qu'une Paysanne auprès de *Crecy* a joüé à un Hussard. Elle étoit allé vendre une vache au marché, dont elle avoit eu douze écus. Le Hussard qui étoit à marode lui avoit vû toucher l'argent, & l'avoit suivie pour le lui ôter; mais celle-ci qui s'en étoit doutée, prit la précaution de le cacher sous un arbre; ainsi lorsque le Hussard l'aborda pour lui demander la bourse, elle lui répondit qu'elle n'avoit rien, & il en fut convaincu en la foüillant. Cependant comme il lui avoit vû toucher douze écus, il la menaça de la tuer si elle ne les lui indiquoit sur le champ; ainsi pour sauver sa vie, il fallut déclarer où étoit le magot. Le Hussard courut au lieu marqué, & ordonna à la Paysanne de lui tenir son cheval pendant ce tems-là. Mais voici le beau. Cette fille n'eut

n'eut pas plûtôt vû le Huſſard occupé à ſa recherche, que ſautant vîte ſur ſon cheval, & donnant des deux elle courut à ſon Village. Or il y avoit ſur le cheval une valiſe avec huit cens Loüis : ainſi elle a volé le voleur; car quand le Huſſard a voulu reclamer ſon cheval & ſon argent, on l'a mis en priſon pardeſſus le marché, & l'on a ajugé la capture à la pauvre Payſanne, comme choſe qui lui étoit bien dûë. Franchement elle le méritoit, & cette action de vigueur & de prudence méritoit récompenſe. Adieu, Madame, j'attends de vos nouvelles, & je ſuis toûjours juſqu'au dédit, *Votre, &c.*

LETTRE XCIII.

D'UTRECHT.

ME voici, Madame, à portée de contenter votre curioſité, & pour commencer par ce qui regarde Mylord *Albemarle*, voici un Mémoire qui vous inſtruira à fonds de ce qui s'eſt paſſé à *Denain*, puiſque ce Général y rend un compte très-exact de toute ſa conduite à Mrs. les Etats Généraux ſes Maîtres, & qu'il la juſtifie par-là pleinement. Mr. le Prince *Eugene* l'avoit déja diſculpé par les lettres qu'il avoit écrites là-deſſus à Leurs Hautes Puiſſances, &

Son

Son Altesse a affirmé pendant le séjour qu'Elle a fait à la *Haye*, tout ce qui est contenu dans ce Mémoire. Vous n'avez donc qu'à le lire, il n'est pas nécessaire que j'entre dans un plus grand détail, ni que je fasse des annotations là dessus.

Relation exacte de tout ce qui s'est passé dans les Retranchemens de Denain, *lorsque ce poste fut attaqué par les François sous le Commandement du Maréchal de* Villars, *le 24. de Juillet 1712.*

LEs Armées des Alliez étant décampées le 26. May du Camp d'*Anchim* & de *Marchiennes*, & ayant passé l'Escaut à *Neuville* & *Lourche*, se camperent avec l'aîle droite à *Noyelle*, & la gauche à *Solesme*, ayant l'Escaut devant & la Selle derriere eux. Le Comte d'*Albemarle* fut détaché en même tems avec 13. Bataillons & 30. Escadrons pour prendre poste à *Denain* sur l'Escaut, afin d'assurer la communication avec *Marchiennes*, d'où nous devions tirer les munitions & les vivres. Il fit travailler le même jour à un retranchement pour camper les Troupes en sûreté : La droite s'appuyoit contre le vieille ligne que les *François* avoient fait depuis l'Escarpe jusqu'à l'Escaut après la Bataille de *Malplaquet*, & la gauche contre l'Escaut. Les Généraux

néraux se logerent dans l'Abbaye & le Village de *Denain*. On occupa partout les postes nécessaires, & on prit toutes les précautions pour la sûreté de ce poste. Les Troupes Saxonnes au nombre de 6. Bataillons & de 12. Escadrons en étant parties le 30. May pour se rendre à la grande Armée, furent d'abord remplacées par d'autres. En attendant, Mylord *Albemarle* fit travailler en toute diligence à une double ligne de communication, qui s'étendoit au-travers de la plaine de *Denain* jusqu'à l'Abbaye de *Beaurepaire*. Ces lignes étoient de deux lieuës & demie de longueur, & défenduës de distance en distance par des redoutes, & des Gardes pour assurer le passage des Convois qui devoient aller à l'Armée pour s'opposer aux Partis & aux entreprises des *François*. Le 31. Mylord *Albemarle* détacha le Brigadier *Berckhoffer* avec les Régimens de *Murray*, du Prince Héréditaire de *Wolfembutel*, de *Berner* & d'*Els*, & les trois Escadrons de *Schellars*, pour garder les bateaux chargez d'artillerie & de munitions à *Marchiennes*. La Cavalerie qui étoit déja à *Marchiennes*, y resta, & Mylord fit camper l'Infanterie dans le retranchement auprès de l'Abbaye de *Beaurepaire*, pour couvrir les bateaux contre un coup de main des Ennemis. Le 7. Juin les Armées des Alliez se camperent entre la *Selle* & la petite riviere de l'*Escaillon*, l'aîle

l'aîle droite à *Flori*, à une petite lieuë de *Denain*, & la gauche au Château *Cambresis*, pour couvrir le siége du *Quesnoi*, & alors le Corps de Troupes dont on vient de parler servoit pour transporter au siége tous les Convois de munitions & de vivres. Le siége étant fini on résolut d'entreprendre celui de *Landrecy*; mais comme on devoit alors passer l'*Escaillon*, on commença le huitiéme à travailler à un retranchement pour couvrir les ponts à *Denain* contre les insultes des Ennemis. Ce retranchement fut gardé par le Régiment du Prince Héréditaire de *Wolfembutel*, qu'on y fit camper en trois pelotons. On fit travailler en même tems à une nouvelle ligne de communication de *Denain* vers *Thian*, pour assurer le passage des Convois pour le siége de *Landrecy*, & pour couvrir le Pont de communication à *Thian*. Le 14. on défit un des ponts de pontons à *Denain*, qui fut envoyé par ordre exprès à la grande Armée pour s'en servir le 17. à la communication sur la *Sambre*, & l'inondation au-dessus & au-dessous de *Landrecy*, afin d'investir la Ville. Le 16. le Prince *Eugene de Savoye* passa l'*Escaillon* avec son Armée & toutes les Troupes Etrangeres, qu'il fit camper, l'aîle droite à *Thian*, & la gauche à *Fontaine-au-Bois* auprès de *Landrecy*; la premiere ligne faisant front vers l'*Escaillon*, & la se-
conde

conde vers *Valenciennes* & le *Quesnoi*. Le 17. on fit occuper la nouvelle ligne de communication entre *Denain* & *Thian* par six Bataillons Imperiaux & Palatins, sous le Commandement du Lieutenant Général *Secquin* & des Majors Généraux le Prince de *Holstein* & *Zobel*, pour garder la ligne, & pour empêcher que les *François* ne pussent par ce côté-là séparer le Corps de *Denain* de la grande Armée. Le même jour on détacha le Prince d'*Anhalt* avec 30. Bataillons & 4. Escadrons pour faire le siége de *Landrecy*; & comme parmi ce nombre il y en avoit quelques-uns du Corps de Mylord *Albemarle* qui marchoient de ce côté-là, ils furent d'abord remplacez; desorte que le Corps de *Denain* consistoit alors en dix Bataillons & 23. Escadrons, qui étoient campez le long du retranchement depuis la gauche jusqu'à la droite, la Cavalerie entremêlée. Le 19. l'Armée Françoise passa l'*Escaut* au-dessus & au-dessous de *Cambrai*, après avoir tiré ensemble toutes leurs Troupes de *Monchipreux*, & des postes qui sont le long de la *Sencette*. Elle se campa, l'aîle droite au *Castelet*, & la gauche auprès de *Cambrai*, faisant courir le bruit qu'elle vouloit venir à une Bataille; surquoi le Prince *Eugene de Savoye* fit mettre son Armée sous les armes, & ordonna à Mylord *Albemarle* de se tenir prêt à marcher avec ses

ſes Troupes en cas qu'il en fût beſoin; & comme les *François* continuoient leurs mouvemens le 20. du côté de la *Sambre*, il fit ſerrer la grande Armée vers la gauche, & ordonna encore à Mylord *Albemarle* de ſe tenir prêt à marcher au premier ordre, comme il le fit auſſi, quoique l'intention fût de ne le faire que dans la derniere extrémité. Les *François* s'étant campez alors derriere la *Selle*, l'aîle gauche à *Vielly Couchy*, & la droite à *Saint Martin* contre le Bois de *Bohain*, Mr. le Prince *Eugene de Savoye* fit faire une ligne depuis la ſource de l'*Eſcaillon* juſques ſur la Sambre, pour couvrir l'aîle gauche; & pour conſerver la communication avec les Troupes du Siége, il fit occuper cette ligne par douze Bataillons, & fit rentrer ſes Troupes dans leur vieux Camp, ordonnant à Mylord *Albemarle* d'en faire de même. Ce qui ayant été executé, & ce Mylord voyant qu'on ne renvoyoit point les pontons du ſecond Pont qu'on avoit levez le 14. & qui avoient été employez le 17. à *Landrecy*, & qu'on avoit promis de lui renvoyer, fit travailler immédiatement après ces mouvemens à un Pont de Bois. On fit commander pour cet effet tous les Charpentiers, une quantité de Travailleurs, & cinq ou ſix cens hommes pour chercher le bois néceſſaire dans les Forêts voiſines. Ce travail dura juſqu'au

24.

24. que le Pont auroit été achevé si l'Ennemi ne nous avoit attaqué, & il ne pouvoit être achevé plûtôt, à cause que la riviere étoit si large qu'on ne la pouvoit occuper à moins de huit Pontons, ce qui demandoit beaucoup de peine & de travail. Le 23. il arriva encore à *Marchiennes* un Convoi de *Tournai*, escorté par deux Bataillons, ausquels on donne ordre de rester à Beaurepaire auprès du Brigadier Berckoffer, qui de cette maniere eut sous ses ordres six Bataillons & trois Escadrons. Le Comte d'*Albemarle* lui ordonna qu'au cas que l'Ennemi eût l'œil sur *Marchiennes*, & vînt à lui avec une force superieure, il eût à se rendre à *Marchiennes* avec ses Troupes, & à se camper entre l'*Escarpe* & le grand marais, où il n'y avoit qu'un seul passage pour venir aux bateaux, le Prieuré de Hamage sur la gauche, & le Fort de Riolet à la droite étant bien pourvûs. Le 21. 22. & 23. l'Ennemi fut continuellement en mouvement du côté de la Sambre, pour nous faire croire qu'il avoit l'œil sur le Siége de *Landrecy*, & qu'il vouloit le faire lever. Il fit construire des Ponts sur la Sambre, & faire des ouvertures dans les troüées de *Femy*, comme s'il avoit voulut y passer, & fit tous les mouvemens qui pouvoient servir à nous persuader qu'il vouloit attaquer nos Lignes à *Landrecy*. Mais il prit cependant

pendant des mesures pour attaquer le Corps à *Denain* & pour prendre *Marchiennes*. Pour cet effet, le Maréchal de *Villars* avoit déja ordonné à la Garnison de *Valenciennes* de se tenir prête à marcher, & le 23. à midi il fit sortir tous ses Hussards pour battre l'Estrade entre *Cambrai*, *Bouchain* & la Grande Armée. Il envoya une quantité de Partis à pied & à cheval sur tous les passages de la *Selle* & de l'*Escaut*, pour empêcher que nous ne pussions être avertis de son dessein. Le soir à 7. heures il fit avancer le Comte de *Coignies* avec trente Escadrons de Dragons vers nos Lignes de circonvallation devant *Landrecy*, comme s'il eût voulu les attaquer la même nuit; mais en même tems il détacha le Marquis de *Vieux-Pont* avec trente Bataillons, tous les pontons, une Brigade de Cavalerie, & le Lieutenant Général d'*Albergotti*, avec vingt Bataillons & quarante Escadrons pour soûtenir. Toute l'Armée suivoit, dont on avoit envoyé le gros bagage à *Quintin* & à *Ham*. Le Comte de *Broglio* couvroit la marche de l'Infanterie avec 49. Escadrons du Corps de Réserve, ayant ordre en même tems d'avoir soin que personne ne pût passer la petite riviere de la *Selle* pour nous avertir de leur marche. Ce fut dans cet ordre que l'Ennemi décampa avec précipitation de son *Château-Cambresis* le 23. au soir

après

après le Soleil couché, & après qu'on eût battu la retraite. Il marcha toute la nuit dans les plaines, entre la *Selle* & l'*Escaut* jusqu'à *Neufville* sur l'*Escaut*, au-dessous de *Bouchain*, où la tête étant arrivée à la pointe du jour, on fit construire d'abord les Ponts pour passer cette riviere. Quoique Milord *Albemarle* eût plusieurs espions en campagne entre ces rivieres, pour veiller sur les mouvemens des Ennemis, il ne reçut aucun avis de cette marche, soit que ses espions eussent été arrêtez, ou que la quantité de Partis les eût empêchez de passer les rivieres. Il ne reçut non-plus aucunes nouvelles de *Bouchain*, quoique les Ponts se fissent à *Neufville*, qui n'est pas loin de là, & qu'il y eût entretenu jusqu'alors une exacte correspondance. Il avoit même expressément ordonné aux Habitans de la dépendance de *Bouchain*, d'avertir le Commandant de cette Place des moindres mouvemens que les Ennemis feroient dans le voisinage. Et comme Mr. le Prince de *Savoye* ne reçut la nouvelle de la marche des Ennemis que le 24. à 7. heures du matin, Mylord *Albemarle* ne pouvoit avoir non-plus aucune nouvelle de la grande Armée. Ainsi ce ne fut qu'entre sept & huit heures du matin que le Général Major *Bothmar* qui étoit de jour, & qui visitoit le Camp, lui fit sçavoir que l'enne-

mi se faisoit voir à *Avene-le-Sec*. Mylord *Albemarle* en donna d'abord connoissance à Mr. le Prince de *Savoye*, qui lui fit dire qu'il viendroit incessamment en personne auprès de lui ; comme il fit aussi ensuite, & en même-tems il donna le signal concerté de six coups de Canon, tant pour avertir les Postes à *Bouchain*, *Marchiennes*, & *Saint Amand*, que pour faire revenir les chevaux de la Cavalerie qui étoient à la pâture, aussi-bien que ceux de la grande Armée. Ces chevaux étant revenus, Mylord *Albemarle*, fit d'abord monter la Cavalerie à cheval. Il fit poster le Général Major Comte de *Croix* avec sept Escadrons *Imperiaux* devant l'aîle droite du retranchement sur le grand chemin de *Valenciennes*, pour observer la Garnison de cette Place, laquelle étant aussi sortie, commença à se faire voir sur la hauteur de *Hurtebize*, & avec les autres seize Escadrons il sortit sur la plaine par la gauche, dans l'intention de disputer aux Ennemis le passage de *Neufville*, ignorant que leurs Ponts étoient faits, & que leurs Troupes y passoient déja, parcequ'ils étoient dans un fonds où nous ne pouvions pas les voir à cause d'une grande hauteur qui étoit entre deux ; mais dès qu'il eût avancé avec le reste de sa Cavalerie jusques sur la hauteur, il trouva qu'une partie de celle des Enne-

mis

mis mêlée avec l'Infanterie, avoit déja passé l'*Escaut*, & s'étendoit dans la plaine vers *Escaudin*; & comme par conséquent il n'étoit pas possible de les attaquer, Mylord *Albemarle* fit ranger les seize Escadrons, dont on vient de parler, devant le retranchement, avec leur droite contre la Ligne de communication entre *Denain* & *Marchiennes*, & la gauche vers les prairies le long de l'*Escaut*, jusques à ce qu'on eût vû les mouvemens des Ennemis. Mais comme ils commencerent à faire leur disposition pour attaquer notre Cavalerie avec la leur qui étoit fort nombreuse, Mylord fit rentrer la sienne à propos dans le retranchement, sans quoi elle auroit été bien-tôt renversée par la superiorité des Ennemis. Et comme il vit ensuite qu'ils continuoient leur marche pour passer la Ligne de communication, & se joindre à la Garnison de *Valenciennes*, il fit avancer quelques Escadrons hors du retranchement, entre les deux Lignes défenduës de distance en distance par des Redoutes & des Gardes qui ne pouvoient être occupées ni rassurées autrement à cause de leur longueur qui étoit de deux lieuës & demie. Mais l'Ennemi s'en étant apperçu, en étant beaucoup près, les occupa avec son Infanterie, & facilita par-là le passage de sa Cavalerie, tellement qu'il ne fut pas possible de leur disputer,

à cauſe de leur ſupériorité ; ainſi ils continuerent leur marche juſques à leurs vieilles Lignes. Pendant ce tems-là Mylord *Albemarle* avoit fait poſter ſon Infanterie, qui conſiſtoit en dix Bataillons, le long du Retranchement, par le Comte de *Dohna* & les autres Généraux, & ſur les dix heurs Mr. le Prince *Eugene de Savoye* arriva avec pluſieurs de ſes Généraux. Il fut reconnoître en perſonne la marche & les mouvemens des Ennemis, viſita le Retranchement & la diſpoſition de l'Infanterie, & ordonna enſuite à la Cavalerie de repaſſer l'*Eſcaut*, puiſqu'elle ne pouvoit plus être d'aucune utilité, & que les Ennemis étant paſſez avec toute leur Armée, avoient inveſti le Retranchement de tous les côtez de fort près ; & comme nos dix Bataillons étant rangez à trois hommes de hauteur, n'occupoient qu'un grand tiers du Retranchement vers l'aîle gauche & le centre, & que l'aîle droite étoit tout-à-fait dégarnie & ſans monde, Monſieur le Prince *Eugene de Savoye* fit paſſer les ſix Bataillons *Imperiaux* & *Palatins* qui étoient les plus à portée, étant campez dans la nouvelle Ligne de communication entre *Trian* & *Denain*, qui ſe poſterent à l'aîle droite du Retranchement, ſous le commandement du Lieutenant Général *Secquin*, & des Généraux Majors, le Prince de *Holſtein* & *Zobel*.

Cependant

Cependant l'Armée des Ennemis se rangea en Bataille pour attaquer notre Retranchement, l'Infanterie devant & la Cavalerie derriere. La Garnison de Valenciennes se rangea de même, & investit la droite du Retranchement. Les Ennemis firent promptement leur disposition pour nous attaquer avant que nous pussions recevoir aucun renfort de la grande Armée, ayant commandé pour cet effet trente Bataillons, quatre-vingt Compagnies de Grenadiers, le Piquet de l'Armée, & tous leurs Dragons qu'ils avoient fait mettre à pied, & qui formoient la premiere colonne sur leur droite, & marchoient par les prairies le long de la Riviere vers l'aîle gauche du Retranchement. Les trentre Bataillons, les quatre-vingt Compagnies de Grenadiers, & le Piquet, formoient deux autres colonnes entre celle des Dragons & les Lignes de Communication. Ces deux colonnes étoient soûtenuës par trente autres Bataillons, suivis de tout le reste de leur Cavalerie & Infanterie, & ce fut dans cet ordre que l'Ennemi s'avança vers notre Retranchement. Nous les canonnâmes aussi fortement qu'il étoit possible avec nos six pieces de Canon, qui étoient rangées sur deux batteries au centre, & les Ennemis nous en firent autant avec quelques pieces qu'ils avoient devant leur aîle droite sur la hau-

teur. Mylord *Albemarle* donnoit connoiſſance de tems en tems de toutes les manœuvres des Ennemis à Mr. le Prince *Eugene de Savoye*, qui ſe trouva juſques à la fin de l'autre côté de l'*Eſcaut* ſur la Redoute, dans le Retranchement qui couvroit le Pont, d'où il pouvoit tout voir. En faiſant donner les avis à Son Alteſſe Sereniſſime, Mylord le fit prier de lui envoyer ſes ordres, & ce Prince lui ayant fait dire à diverſes repriſes, qu'on devoit garder le Poſte, & le ſoûtenir le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible, faiſant même avancer de l'Infanterie de la grande Armée pour nous ſecourir, le Comte d'*Albemarle* fit tous les préparatifs poſſibles pour bien recevoir l'Ennemi, faiſant boucher les trois ouvertures néceſſaires qui étoient dans le Retranchement pour entrer & ſortir, & pour avoir la communication avec *Bouchain* & *Marchiennes*, & voyant que la plus grande force des Ennemis vouloit pénetrer au centre du Retranchement, il envoya ordre au Comte de *Dohna*, en cas que l'Ennemi le forçât, de ſe jetter de ce côté-là avec ſon Infanterie, pour les attaquer en flanc, & pour les repouſſer de cette maniere. Il le fit auſſi enſuite; mais ſans que ce mouvement eût ſon effet, parceque les Ennemis s'étant approchez du Retranchement avec beaucoup de viteſſe & en bon ordre, juſques

tous

ſous la Mouſqueterie, ils l'attaquerent vigoureuſement à une heure après midi. La premiere colonne de leur Infanterie ſe jetta ſur la Redoute, dans laquelle le Régiment de *Welderen* étoit poſté, & ſur l'ouverture à côté qui étoit bouchée, ce qui étoit le grand chemin de *Marchiennes*, & le paſſage des Convois. Les nôtres les reçurent avec un grand feu par pelotons; mais les derniers de leurs colonnes ayant pouſſé les premiers juſques ſur le Parapet du Retranchement, qui n'étoit de ce côté-là que de pierre & de groiſe, le terrain étant tout-à-fait pierreux, il ſe bouleverſa & remplit le foſſé. Les Ennemis pénétrerent d'abord dans le Retranchement, & repouſſerent nos gens avec la bayonnette au bout du fuſil; ſurquoi ils abandonnerent précipitamment le Retranchement de tous côtez, prenant la fuite, partie vers le Pont de Pontons, & partie vers le Moulin à Eau.

Mylord *Albemarle* fit tout ſon poſſible, de même que les autres Généraux pour rallier ceux du centre, l'aîle gauche où étoient les Comtes de *Dohna* & de *Naſſau-Woudenbourg*, étant coupée par les Ennemis, & ſéparée des autres troupes : mais tout fut inutile. Ce que voyant Mylord *Albemarle*, il tâcha de mener quelques Régimens de la droite au village de *Denain*, pour les poſter entre les maiſons & dans

l'Abbaye, afin d'arrêter les Ennemis. Mais quand il y fut ſuivi, il ſe trouva preſque tout ſeul entre les Ennemis, & dans le tems qu'il étoit occupé à faire un dernier effort, pour rallier les débris devant le Pont, il fut pris priſonnier par les Ennemis, & mené peu-après à *Valenciennes*. Une partie de l'Infanterie ſe précipita dans la Riviere, partie furent tuez par les Ennemis, deux mille quatre vingt furent faits priſonniers, & le reſte des débris au nombre de quatre mille quatrevingt s'étant ſauvé, revint enſuite à la grande Armée. Parmi le nombre des noyez ſe trouverent le Lieutenant Général Comte de *Dohna*, & le Général Major Comte de *Naſſau-Woudenbourg*, qui ont été fort regrettez; parmi les priſonniers le Lieutenant Général *Secquin*, les Généraux Majors Prince de *Holſtein*, *Dalberg* & *Zobel*; les Colonels Comte de la *Lippe*, *Tengnagel*, *Cavanac*, *Spaen* & *Greck*; les Lieutenans Colonels *Donnelly*, *Herbshauſen*, *Kenſke*, *Brakel*, *Munnik* & *Els*; & les Majors *Winkel*, *Fabrits*, *Bulomo*, *Till*, & *Moor*; quarante-quatre Capitaines, cent neuf Lieutenans & Enſeignes, cinquante-huit Cavaliers de la Garde, quatre Aides de Camp, & le Commis de l'Artillerie *Taurinus*.

Mr. le Prince *Eugene de Savoye* avoit fait avancer quatorze Bataillons juſques ſur le bord

bord de l'*Escaut*, où ils étoient rangez prêts à passer : mais ils ne purent le faire à tems, parceque le Pont qui étoit resté, l'autre ayant été mené quelques jours auparavant par ordre exprès à la grande Armée, se trouva embarrassé par la Cavalerie & le bagage, & se cassa même ensuite malheureusement, le Pont de bois n'étant pas encore achevé; ainsi ces troupes ne pouvoient servir que pour favoriser la retraite des débris qui s'étoient attroupez au Pont. L'Armée des Ennemis consistoit en cent trente-trois Bataillons & deux cens cinquante Escadrons, & se campa après cette Action avec l'aîle gauche sur la hauteur de *Hurtebize*, le centre à *Escaudin*, & l'aîle droite plus loin que *Bouchain* à *Marque*. La premiere Ligne faisoit front vers l'*Escaut*, & la seconde vers l'*Escarpe*.

Voilà, Madame, la Relation que vous m'avez demandé ; elle est un peu bien grande pour être inserée dans une lettre, & vous la trouveriez peut-être ennuyeuse, si l'intérêt que vous me paroissez prendre en Mylord *Albemarlè* ne vous donnoit de la curiosité sur son chapitre. Je ne doute point qu'il ne soit après cette lecture aussi pleinement justifié dans votre esprit, qu'il l'a été d'abord dans celui de l'Etat & du Public. Il est à présent à la Haye avec *My-Lady* son Epouse, dont il est toûjours aussi

amoureux qu'il l'étoit avant ſon mariage, dont la datte eſt pourtant de près de douze ans. Malgré le mauvais uſage que la dépravation du ſiécle à établi, il ne lui a point donné de concurrente ni de coadjutrice, & il l'aime avec tant d'ardeur, que lorſqu'elle a été en couche à Tournai, dont il eſt Gouverneur, toutes les Cloches ont été muettes pendant quinze jours, comme elles le ſont en France à la fin de la ſemaine Sainte. Cela s'appelle être bon mari, & pouſſer la tendreſſe conjugale au ſuprême degré. Mais c'eſt aſſez parlé de ce Mylord, j'ai encore bien des choſes à vous dire, & il faut que chacun ait ſon tour.

Voilà donc déja, Madame, un article vuidé. Il faut en venir à préſent au Congrès, puiſque je ne ſuis venuë ici que pour vous en dire des nouvelles. C'eſt la Reine de la *Grande Bretagne* qui l'a convoqué par la Lettre Circulaire qu'elle a écrite là-deſſus aux Alliez, & dont voici la Copie.

Lettre Circulaire de Sa Majeſté la Reine de la Grande Bretagne.

LE Roi Très-Chrétien nous ayant témoigné le deſir qu'il a de voir rétablir la tranquillité dans l'Europe, par une Paix ſûre & honorable, pour nous & pour tous nos Hauts Alliez, & ayant fait quelques offres

offres pour nous diſpoſer à ouvrir les Conférences à cette fin ; leſquelles offres ont été communiquées à tous les Alliez, & les Etats Généraux ayant là-deſſus déclaré qu'ils ſont portez & prêts à entrer en Négociation d'une Paix bonne & générale, & à ſe joindre à nous pour convier les Puiſſances engagées avec nous dans la préſente guerre, d'envoyer leurs Miniſtres & Plénipotentiaires au Congrès : le lieu & le tems duquel Congrès ayant été concertez avec le Miniſtre des Etats Généraux, nous avons crû qu'il étoit néceſſaire de vous faire part ſans perdre de tems, que nous ſommes tombez d'accord de fixer l'ouverture dudit Congrès au 12. de Janvier prochain, nouveau ſtile, à la ville d'Utrecht. Comme nous n'avons en vûë que de mettre fin à cette guerre par une paix ſolide, & dans laquelle chaque Allié puiſſe trouver ſa ſatisfaction raiſonnable, nous ne doutons point que vous ne ſoyïez également portez à contribuer à l'avancement d'un deſſein ſi pieux & ſi ſalutaire. C'eſtpourquoi nous vous prions d'envoyer au plûtôt les Miniſtres que vous choiſirez pour cet effet, afin qu'ils puiſſent arriver à ladite ville d'Utrecht au tems ci-deſſus marqué.

Nous croyons auſſi qu'il eſt à propos de vous donner avis, que nous avons réſolu, de concert avec Meſſieurs les Etats Géné-

raux, d'envoyer nos Miniſtres au Congrès en qualité ſeulement de Miniſtres Plénipotentiaires, & qu'ils ne prendront le caractere d'Ambaſſadeur que le jour de la ſignature de la Paix, afin d'éviter le plus qu'il ſera poſſible l'embarras des Cérémonies, & les longueurs qui en pourroient naître.

Vous ſçavez ſans doute, Madame, que les Propoſitions, ou ouvertures de paix que le Roi a fait faire, & dont il eſt parlé dans cette lettre, ſont les ſept Articles Préliminaires donnez & ſignez à *Londres* par Mr. *Meſnager*; ſçavoir que S. M. Très-Chrétienne voulant contribuer de tout ſon pouvoir au rétabliſſement de la paix générale, Elle déclare

I.

Qu'Elle reconnoîtra la Reine de la Grande Bretagne *en cette qualité, comme auſſi la Succeſſion de cette Couronne ſelon l'établiſſement préſent.*

II.

Qu'Elle conſentira volontiers de bonne foi qu'on prenne toutes les meſures juſtes & raiſonnables, pour empêcher que les Couronnes de France & d'Eſpagne ne ſoient jamais réünies en la perſonne d'un même Prince, Sa Majeſté étant perſuadée qu'une Puiſſance ſi exceſſive ſeroit contraire au bien & au repos de l'Europe.

III.

III.

L'intention du Roi est, que tous les Princes & Etats engagez dans cette Guerre, sans aucune exception, trouvent une satisfaction raisonnable dans le Traité de Paix qui se fera, & que le Commerce soit rétabli & maintenu à l'avenir à l'avantage de la Grande Bretagne, *de la* Hollande, *& des autres Nations qui ont accoûtumé de trafiquer.*

IV.

Comme le Roi veut aussi maintenir exactement l'observation de la Paix, lorsqu'elle aura été concluë, & l'objet que le Roi se propose étant d'assurer les Frontieres de son Royaume, sans inquieter en quelque maniere que ce soit les Etats de ses voisins, Sa Majesté promet de consentir par le Traité qui sera conclu, que les Hollandois *soient mis en possession des Places fortes qui y sont specifiées dans les Païs-Bas, qui serviront à l'avenir de Barriere, pour assurer le repos de la* Hollande *contre toutes sortes d'entreprises du côté de la* France.

V.

*Le Roi consent aussi qu'on en forme une sûre & convenable, pour l'Empire & pour la maison d'*Autriche.

VI.

Quoique Dunkerque *ait couté au Roi de très-grosses sommes, tant pour l'acquerir que pour la fortifier, & qu'il soit nécessaire de faire*

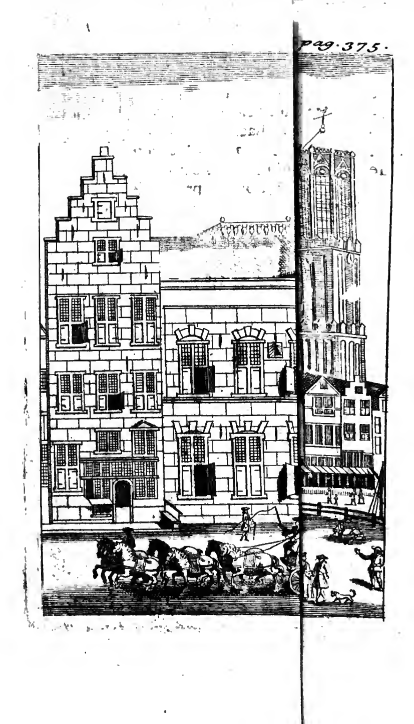
*faire encore une dépense considérable pour en raser les Ouvrages; Sa Majesté veut bien cependant s'engager à les faire démolir immédiatement après la conclusion de la Paix; à condition qu'on lui donnera un équivalent pour les Fortifications à sa satisfaction. Et comme l'*Angleterre *ne peut pas fournir cet équivalent, la discussion en sera remise aux Conférences qui se tiendront pour la Négociation de la Paix.*

VII.

Lorsque les Conférences pour les Négociations de la Paix seront formées, on y discutera de bonne foi & à l'amiable toutes les prétentions des Princes & Etats engagez dans la présente Guerre, & on ne négligera rien pour les regler & terminer à la satisfaction des Parties intéressées.

Ç'a été, Madame, sur ces Préliminaires que les premiers fondemens de la Paix ont été jettez, ou du moins c'est là-dessus qu'on s'est assemblé pour y travailler. Quoique le 12. Janvier 1712. été marqué pour cette Assemblée, l'ouverture ne s'en est pourtant faite que le 30. du même mois, quelques incidens ayant reculé la chose. C'est dans la maison de Ville qu'elle se tient. Il y a une grande Salle très-propre pour cela, dans laquelle on peut entrer par plusieurs endroits, afin d'éviter les cas qui

pourroient



pourroient arriver sur la préséance. Toutes les places y sont égales, & il n'y a ni haut ni bas bout, & chacun s'assied à l'endroit où il se trouve. On a même fait ôter par l'avis de Mr. le Maréchal d'*Uxelles* le Miroir & la Cheminée dont la proximité auroit pû marquer la place d'honneur. A l'un des bouts de cette Salle il y en a une où les Ministres Alliez s'assemblent en leur particulier, & à l'autre bout il y en a une autre pour les Ministres François. Ainsi les uns & les autres entrent par leurs Appartemens dans la grande Salle où se tient l'Assemblée générale, & ces différens Appartemens ont aussi différentes issuës, par où ces différens Ministres entrent dans l'Hôtel de Ville, dont la situation est très-commode pour cela. Je devrois vous en faire la description ; mais je crois que je ferai beaucoup mieux de vous en envoyer le Plan ; cela sera plûtôt fait, & vous en aurez une idée plus juste. Vous voyez par ce Plan, qu'il y a plusieurs portes à cet Hôtel. Voici à présent une copie du Réglement que les Plénipotentiaires ont fait entr'eux pour éviter les incidens qui pourroient arriver entre les Cochers & les autres Domestiques.

Réglement

Réglement fait par les Plénipotentiaires, touchant l'ordre qu'on doit observer pendant la tenuë du Congrès.

I.

LEs Plénipotentiaires viendront au Congrès, chacun dans un Carrosse à deux chevaux & peu de suite. Ils entreront dans la Maison de Ville par la porte qui conduit à leur Appartement, dont ils sont convenus pour leur commodité; & pour éviter toute contestation entre les Cochers, ils rangeront leurs Carrosses du côté par où leurs Maîtres seront entrez.

II.

Toutes les Conférences se tiendront sans cérémonie; ensorte que les Plénipotentiaires s'asseiront du côté de leur entrée dans la Salle, où il n'y aura ni haut ni bas bout: mais ils seront tous ensemble indistinctement & pêle-mêle.

III.

On empêchera les querelles de part & d'autres entre les Cochers & bas Domestiques, ausquels il sera même ordonné de se traiter & recevoir réciproquement avec douceur & honnêteté; & d'être disposez à se rendre mutuellement toute sorte de secours & de service en toute occasion.

IV.

I V.

Lorsque deux Carrosses se rencontreront dans des endroits trop étroits pour y passer l'un & l'autre en même tems, loin de disputer à qui prendra le dessus, ou à qui passera le premier, & de causer ainsi aucun embarras, les Cochers seront obligez au contraire d'ouvrir & de faciliter réciproquement le passage autant qu'il leur sera possible, & celui qui aura été le premier averti de la dispute, s'arrêtera & fera place à l'autre s'il paroit qu'il le puisse faire plus facilement de son côté.

V.

Dans les promenades tant dehors que dedans la Ville, on observera la coûtume établie entre ceux qui s'y rencontrent, de conserver la droite chacun de son côté, aussi-bien que dans les rues & dans les chemins publics, & généralement partout où cela se pourra commodément, sans la moindre contestation ni aucune affectation de préséance.

V I.

Les Pages, les Valets de Pied, & généralement tous les gens de livrée, ne porteront ni bâton, ni Armes, comme Epées, Coûteaux, Pistolets de poche, ou autres, de quelques espece que ce puisse être, cachez ou découverts, tant dans la Ville qu'aux promenades. Ausurplus, il sera défendu à tous les Domestiques de sortir la nuit après dix heures, à moins que ce ne soit par l'ordre exprès, ou pour le service

service de leurs Maitres : desorte qu'on n'en puisse autrement trouver aucun hors de la maison à des heures indues. Et ceux qui contreviendront seront punis sévérement, & châtiez sur le champ.

VII.

Lorsque quelque Domestique des Plénipotentiaires aura été convaincu de quelque crime capable de troubler la tranquillité publique, le Plénipotentiaire à qui il appartiendra renoncera à son droit de le punir lui-même, & en se dépoüillant de toute protection ou privilége, fera ensorte qu'il soit remis entre les mains du Juge ordinaire du lieu où le délit aura été commis, soit à la Ville ou ailleurs, & demandera même qu'il soit procédé contre le coupable, suivant les Loix établies. Et si dans le même cas l'Officier Criminel appellé vulgairement Schout, *arrêtoit quelqu'un en flagrant délit, soit par lui-même, soit par ses Officiers, ou autres, il leur sera permis de s'en saisir, & même de les mettre en prison, quoiqu'il les reconnoisse pour être Domestiques, ou de la suite de quelques Plénipotentiaires, jusques à ce qu'ils en puissent avertir leurs Maitres. Ce qu'ils seront obligez de faire aussi-tôt & sans aucun retardement. Le même se fera, à quoi le* Schout *est aussi requis, en cas qu'on trouve quelqu'un desdits Domestiques de nuit dans les Cabarets, ou lieux suspects ; après quoi, ce que le Plénipotentiaire ordonnera*

ordonnera, sera ponctuellement exécuté, soit qu'il desire qu'on retienne son Domestique dans les Prisons, ou qu'on le relache.

VIII.

Si quelque Domestique de Plénipotentiaire faisoit insulte ou querelle à quelque Domestique d'un autre Plénipotentiaire, l'aggresseur sera aussi-tôt remis au pouvoir du Maître de celui qui aura été attaqué ou insulté, & il en fera justice comme il le jugera à propos.

IX.

Tous les Plénipotentiaires feront défendre très-sévérement à leurs Domestiques, tant Gentilshommes qu'autres, d'avoir entr'eux aucunes querelles ni démêlez; & s'il s'en découvroit nonobstant ces défenses, quelqu'un qui fût assez hardi pour se mettre en état d'en sortir par la voye des Armes, il sera à l'instant chassé de la maison du Plénipotentiaire, & même de la Ville, sans aucun égard à ce qu'il pourroit alléguer pour excuse, soit de l'excès de l'affront qu'il auroit reçu, ou de ce qu'il auroit été attaqué le premier, & il sera même obligé de répondre sur la plainte qui en pourra être faite devant le Tribunal de son Prince naturel, où il en sera puni selon les Loix.

X.

Les Maitres de côté & d'autre s'entre-promettent de ne point recevoir dans leur service aucun Domestique qui aura été chassé par son Maitre.

XI.

XI.

Si quelque Maître souhaite de faire punir quelqu'un de ses Valets par la prison, le Magistrat sera prié de le mettre pour un tems en la prison de la ville, aux depens du Ministre.

XII.

On est d'accord que les Carrosses se rangeront devant la Maison de Ville selon qu'ils arriveront, laissant toûjours assez de place, pour que ceux qui suivent puissent commodément aborder & se ranger ensuite; ensorte qu'il reste un passage suffisant entre les Carrosses & la Maison.

XIII.

Tout ce que dessus dont on est convenu d'un commun accord pour la Police & le bon ordre de cette Assemblée, ne pourra être allegué pour exemple, ni tirer à conséquence en aucun autre lieu, tems, ou conjoncture différente, & personne n'en pourra prendre avantage, non-plus qu'en recevoir préjudice en aucune autre occasion. Fait à Utrecht le 23. Janvier 1712.

Toutes ces sages précautions n'ont pas empêché qu'il ne soit arrivé des incidens, & le démêlé des Domestiques de Mr. le Comte de *Rechteren* avec ceux de Mr. *Mesnager*, a eu des suites plus sérieuses qu'il n'auroit dû naturellement; car la chose

auroit pû être assoupie dès le commencement, s'il n'y avoit pas eu là-dedans du mal-entendu, & que l'esprit de discorde ne se fût servi de cette occasion pour troubler les Conférences ; & reculer par-là la Paix. Mr. le Comte de *Rechteren* est un des Plénipotentiaires des Etats Généraux, Deputez au Congrès pour la Province de *Gueldres*, un très-grand Seigneur par sa naissance, par ses biens, son rang & ses alliances ; car il a épousé une Princesse. Il est très-distingué aussi par son mérite personnel. Ce Seigneur fut averti par quelques-uns de ses Domestiques, que le jour que l'on avoit reçu la nouvelle de la défaite du Camp de *Denain*, les gens de Mr. *Mesnager* leur en avoient fait des signes insultans. Mr. de *Rechteren* voulant sçavoir si les signes s'étoient faits à dessein, & s'ils avoient été faits directement à ses gens, monta en Carrosse, & passa devant la porte de Mr. *Mesnager*. On prétend que les signes furent répétez, & qu'il en fut convaincu par ses propres yeux : ce qui l'obligea d'envoyer son Secretaire à Mr *Mesnager*, pour lui demander raison de l'insolence de ses gens. Mr. *Mesnager* promit d'approfondir la chose, & de punir les coupables. Mais ses affaires, ou peut-être la répugnance que l'on a naturellement à en venir à certaines extrémitez avec son Domestique,

mestique, lui fit un peu négliger l'éclaircissement & la satisfaction qu'on souhaitoit là-dessus. Il se contenta de questionner tous ses gens, qui se retrancherent sur la négative ; & laissa passer quelque tems sans paroître y faire une plus grande attention, & lorsqu'on revint à la charge de la part du Comte, Mr. *Mesnager* repondit, que ses Valets nioient le fait, & que, quelque perquisition qu'il eût pû faire dans sa maison, il n'avoit pû les en convaincre, ni découvrir celui sur qui on pouvoit faire tomber l'accusation : Cependant il promit de s'en mieux informer encore, & de punir le coupable, au cas que dans les suites on pût parvenir à le déterrer. Mr. de *Rechteren* demanda pour cela une confrontation entre ses Valets & ceux de Mr. *Mesnager*, qui ne voulut point qu'une Scene aussi bruyante se passât chez lui, & qui insistoit toûjours sur le manque de preuves, qui l'empêchoit de donner sur le champ la satisfaction qu'on vouloit exiger de lui. Monsieur le Comte de *Rechteren* regarda cette réponse comme une défaite, & ne s'opposant plus à l'envie que ses Valets avoient de se venger eux-mêmes de l'affront qu'ils avoient reçu, il leur laissa là-dessus leur franc-arbitre, dont ceux-ci ne manquerent pas de se prévaloir à la premiere occasion. Elle s'offrit peu de tems après au mail, qui est l'endroit

où

où l'on se promene ordinairement. Mr. de *Rechteren* & Mr. *Mesnager* s'y rencontrerent, & l'on dit que le premier prévoyant ce qui alloit arriver, & voulant l'éviter, dit à Mr. *Mesnager* : Il seroit tems, Monsieur, de finir l'affaire de nos Valets, & j'ai bien peur qu'ils ne la terminent eux-mêmes, si vous tardez encore à y mettre ordre. Mr. *Mesnager* répéta à-peu-près les reponses qu'il avoit déja faites, & dont le Comte n'étoit point content ; ainsi un moment après, les Valets de ce Seigneur fondirent sur ceux du Ministre François, auquel le Comte répondit, lorsqu'il lui en demanda raison, que ses gens se vengeoient eux-mêmes, & prenoient la satisfaction qu'on avoit éludée. Mr. *Mesnager* dit qu'il s'en plaindroit au Roi son maître, & remonta dans son Carrosse. Il s'en est plaint en effet, & le Roi a pris la chose si fort à cœur, qu'il n'a point voulu que ses Ministres ayent assisté aux Conférences avec le Comte de *Rechteren*, qui de son côté, dès que la chose se fût passée, s'en fut à la *Haye* demander sa démission à Messieurs les Etats, & leur demanda avec tant d'instance, qu'ils ne purent pas la lui refuser. On dit que le Roi demande encore que Messieurs les Etats désavoüent la conduite de leur Ministre, & qu'ils en nomment un autre pour assister à sa place

au

au Congrès. Voyez comme une bagatelle devient une affaire sérieuse, quand on n'y remedie pas dès le commencement, puisque cet incident de bibus a reculé la Paix de plusieurs mois, en empêchant qu'il ne se soit tenu des Conférences pendant tout ce tems-là. Il auroit été à souhaiter qu'un tiers se fût mêlé de faire cet accommodement, il n'y auroit rien eu de plus aisé, surtout s'il est vrai ce que disent ici quelques François, qui prétendent qu'après la prise du *Quesnoi* par les Alliez, quelques Valets Hollandois avoient morgué là-dessus ceux des Ministres François, qui en ce cas n'auroient usé ensuite que de représailles dans l'affaire en question. Ainsi on auroit pû faire entr'eux une compensation d'insulte; ou si cela n'étoit point, on auroit pû faire évader le plus coupable des Valets de Mr. *Mesnager*, & le charger de toute l'iniquité, afin de s'empêcher de châtier les autres. Enfin il y avoit mille ajustemens à prendre, qui auroient pû satisfaire le Comte, & ausquels Mr. *Mesnager*, poli & honnête comme il est, n'auroit jamais refusé de donner les mains, si l'on s'y fût pris comme il faut. Voilà comme par un malentendu, & faute souvent de quelqu'un qui adoucisse les esprits, & qui applanisse les difficultez, il arrive des affaires dans la vie. On a fait des Factums & des Mémoi-

res

res instructifs de celle-ci : Mais je ne crois pas qu'il soit besoin de vous envoyer toutes ces Pieces, puisqu'il ne s'agit pas ici d'instruire un Juge, mais de satisfaire la curiosité d'une Dame qui a envie de sçavoir ce qui se passe à *Utrecht*. J'aime donc mieux vous envoyer au lieu de tous ces Factums, le Plan du Mail où le combat des Valets s'est passé, puisque je vous ai promis de vous donner celui de tous les endroits les plus remarquables d'*Utrecht*, & qui seroient marquez par quelque avanture. Il m'en est arrivé dans celui-là une bien agréable, par la rencontre que j'y ai faite de l'un des plus beaux esprits & des meilleurs Poëtes de notre tems. C'est l'illustre Monsieur de *Julien*, Gentilhomme du *Languedoc*, célébre par mille jolies Pieces d'esprit. Il en a fait dès son enfance dans la langue du Pays, qui ont passé pour des chefs-d'œuvre. Il a fait des Contes, qui selon moi, & selon gens plus habiles, doivent à tous égards l'emporter sur ceux de la *Fontaine*. Et bien-loin qu'il ait imité cet Auteur, on peut dire, avec plus de justice, que la *Fontaine* n'a été que l'ébauche de Monsieur de *Julien*. Vous en allez juger tout à l'heure par le Conte que voici.

LES DAMNEZ DE RAVENNES

NOUVELLE DE BOCACE,

Par Mr. de Julien Scophon.

S'Il ſe trouvoit quelque Belle,
Par hazard, qui fut cruelle
A qui l'aime tendrement ;
Qu'elle liſe ſeulement
La ſurprenante nouvelle,
Que je vais pour l'amour d'elle
Rimer tout préſentement.

Dans la Ville de Ravennes
Célébre & très-ancienne,
Un jeune homme autrefois étoit,
*Qu'*Anaſtaſe *on appelloit.*
Sa richeſſe étoit immenſe ;
Mais il étoit auſſi d'ailleurs ſi liberal,
Qu'on n'a jamais vû rien d'égal,
A ſon fracas, à ſa dépenſe.

Etant à marier, il devint amoureux,
(A cela jeunes gens ſont ſujets d'ordinaire)
De la belle Traverſaire.
Mais ſes commencemens ne furent pas heureux :

Il

Il esperoit d'abord d'en faire sa conquête ;
Mais quoiqu'à pleines mains il prodiguât son bien,
Que tout son procedé fût engageant, honnête,
Cela ne lui servit de rien.

Cette méconnoissante fille,
Vaine de se sentir d'une illustre famille,
Plus vaine encore de sa beauté,
N'eut que mépris, que cruauté
Pour cet Amant & si riche & si tendre.
On peut sans doute assez comprendre,
*Qu'*Anastase *ne pût aisément supporter*
De se voir ainsi rebuter.

Trouvant sa peine insupportable,
Dans le désespoir qui l'accable,
Il forma le triste dessein
De mourir de sa propre main.
Mais lorsque les accez de cette ardeur premiere
Furent un peu passez, rêvant sur la matiere,
Il résolut de ne se pas tuer,
Mais plûtôt de s'évertuer
Jusques au point de n'aimer plus l'ingrate.
C'est son dessein ; mais il se flatte,
Le pauvre Amant. Il voit de jour en jour
Finir l'espoir, croître l'Amour.
Moins il espere, plus il aime.

Trop constant donc en sa tendresse extrême,
Tous ses parens, tous ses amis,
Voyant l'état auquel il avoit déja mis
Son héritage;
Furent d'avis,
Qu'il s'en allât faire un voyage.
Mais à l'y faire consentir,
Ce fut la peine. Enfin il promit de partir.
Quand il eût fait son équipage,
Avec plusieurs amis, il se mit en chemin,
En sortit de Ravenne *enfin.*

Il disoit qu'il alloit voyager en Espagne,
En Angleterre, *en* France, *en* Allemagne;
Mais quand il fut à Quiassi,
C'est ainsi
Que s'appelloit sa maison de Campagne,
Mes chers amis, dit-il, je suis fort bien ici:
Quiassi *n'est éloigné de la Ville*
Que d'un grand mille,
Je veux demeurer en ce lieu,
Retournez à Ravenne; *adieu.*

Je vois qu'avec raison mon dessein vous étonne,
Que ma conduite n'est pas bonne;
Je le connois, je le sçai bien

Mieux

Mieux que perſonne.
Pour me diſſuader ne me dites donc rien,
Tous vos diſcours, cela vous doit ſuffire,
N'obtiendront rien ſur mon eſprit,
Et je me ſuis en vain plus de mille fois dit
Tout ce que vous pourriez me dire.

Réſolu donc de n'aller pas plus loin,
Anaſtaſe *n'eut d'autre ſoin,*
Pour tâcher d'oublier l'ingrate Traverſaire,
Qu'à prendre du bon tems, & faire bonne chere.
De ſuperbes ameublemens
Il meubla ſes appartemens.
Il tenoit toûjours table ouverte,
Des mets les plus exquis couverte.
Dans ſa maiſon rien ne manquoit,
Vins excellens, liqueurs en abondance.
Pour faire court, tout ce qu'on demandoit,
Quelle qu'en fut l'exceſſive dépenſe,
Il le donnoit avec magnificence.
La belle choſe que c'étoit,
Quand on y penſe!
Il arriva qu'un Vendredi,
Sur le midi,
Triſte, & preſſé plus qu'on ne pourroit croire,
De la douloureuſe mémoire
De ſes malheurs & paſſez & préſens,

Anaſtaſe *ſortit de ſa maiſon des champs,*
Pour rêver à ſon aiſe à ſa belle inhumaine.
Il ſort tout ſeul, & ſe promene
Sans tenir de route certaine.

Ainſi rêvant, il fut conduit,
Dans la forêt de ſa maiſon voiſine,
Où d'aſſez loin il entendit
Des cris perçans, un fort grand bruit:
En cet endroit il s'achemine.

Il fut étrangement ſurpris,
Quand il vit que c'étoit une fille inconnuë,
Echevelée, & toute nuë,
Qui jettoit de ſi grands cris.
Malgré la rigueur trop cruelle de ſon état,
Il paroiſſoit encore qu'elle avoit été belle.
Deux Chiens, deux gros Mâtins, enchaînez après elle,
La ſuivoient toûjours de fort près:
Un grand homme venoit après:
Il étoit noir, monté ſur un cheval de même,
Un coûteau dans la main, pouſſé de rage extrême.
Il menaçoit à tout moment,
La malheureuſe fugitive,
De la faire mourir impitoyablement.

Anaſtaſe

Anaſtaſe *alors arrive,*
Qui frappé de pitié, d'horreur, d'étonnement,
Réſolut de tout entreprendre
Pour la défendre.

Il ſe mettoit dans ce juſte devoir,
Quand bien-tôt le Cavalier noir
Arriva, qui d'abord de ſon cheval s'élance.
Il l'aborde, & lui parle ainſi.

Anaſtaſe, *dit-il, quitte le vain ſouci*
Que tu parois avoir de prendre la défenſe
De la méchante que voici.
Laiſſe à mes Chiens, à moi, d'en faire la vengeance,
Son ſort par ton ſecours ne peut être adouci.
Si tu ſçavois quels ſont ſes crimes,
Tu trouverois ſes peines légitimes,
Et c'eſt pour l'en punir que tu me vois ici.

Vous qui me connoiſſez, je ne ſçai qui vous êtes,
Cavalier ; mais au moins, à voir ce que vous faites,
Je juge, lui répond Anaſtaſe *en couroux,*
Ce qu'on doit attendre de vous.
Quoi ! Vous avez donc le courage,
Et dans le cœur aſſez de dureté,
Pour traiter en bête ſauvage
Cette fille éplorée ? O quelle cruauté !

Mon honneur, la pitié, tout m'excite & m'engage
A repouſſer un ſi cruel outrage:
Oüi, quand j'en devrois mourir,
Je veux la ſecourir.

Eh bien, je te veux donc raconter mon Hiſtoire,
Dit l'homme noir, ſois attentif,
Mes malheurs ſont toûjours préſens à ma mémoire.
De Ravenne *j'étoit natif,*
Comme tu l'es; je me ſouviens encore
De t'avoir vû; tu n'étois qu'un enfant.
J'aimois alors autant que maintenant j'abhorre
Celle pour qui tu t'intereſſe tant:
Mais malgré mon amour, jamais cette inhumaine
Ne témoigna pour moi que dédains & que haine:
Je fis ce que je pûs, je pleurai, je gémis,
J'employai mes ſoins, mes amis,
Mon argent, tout enfin; je fis tout pour lui plaire:
Mais Anaſtaſe, *j'eus beau faire,*
Plus elle me voyoit amoureux & ſoumis,
Et plus elle m'étoit contraire.

Enfin, déſeſperé d'un ſi malheureux ſort,
Je réſolus de me donner la mort.
Je le fis, je mourus par un coup déplorable,
De

De ce même coûteau que je tiens dans ma main
Je perçai mon amoureux sein,
Et par-là me rendit encor plus misérable.
Déplores de mon sort le cours infortuné!
Anastase, *je suis damné,*
Comme homicide de moi-même.
De ma mort la méchante eut un plaisir extrême.
Elle s'en réjoüit; mais bien-tôt à son tour
Elle perdit le jour.

Avec les ames criminelles
Elle fut condamnée anx peines éternelles,
Et cela pour n'avoir jamais
Eté sensible à ma perséverance,
Ni jamais eu la moindre repentance,
De tant de maux qu'elle m'a faits.

Elle donc aux Enfers on nous donna pour peine,
A moi qui souffris autrefois
Tant de rigueurs de l'inhumaine,
Lorsque je vivois sous ses Loix,
De la suivre, non pas comme nn amant fidelle,
Mais comme un ennemi qui veut se venger d'elle,
Et punir son cœur de rocher.
Elle pour éviter ma colere enflammée,
Doit fuir, comme tu vois, repentante, alarmée;

Mais rien ne ſçauroit me toucher.

Quoique pour me fléchir elle puiſſe me dire,
Toutes les fois que je l'atteins
Je la tuë, & je la déchire
Avec ce fer, & de mes propres mains
Je donne aux chiens ſon cœur & ſes entrailles.
Et ce ſont-là les juſtes repréſailles
De ſes traitemens inhumains.

Après cela quoique ſi maltraitée,
Elle revient bien-tôt à ſoi,
Se relevant comme reſſuſcitée,
Et recommence à fuir devant mes chiens & moi.
De-plus, Anaſtaſe, *il arrive*
Qu'à même heure qu'il eſt, tous les Vendredis
J'atteins ici ma fugitive,
Ainſi que tu le vois, & que je te le dis.

Je fais toûjours la même choſe,
Et jamais je ne me repoſe
Je la pourſuis en ennemi toûjours,
Je la trouve les autres jours
En d'autres lieux où l'inhumaine,
Pour augmenter mes douleurs & ma peine,
A fait, ou dit, ou médité
Envers moi quelque cruauté.

Ses peines ne ſeront de long-tems terminées:
Et

Et ce ſupplice doit durer autant d'années
Que j'ai ſoupiré de mois
Sous ſes rigoureuſes Loix.
Il faut de point en point que ce tems s'accompliſſe,
Ainſi le veut la divine juſtice.

Anaſtaſe, *tu vois donc bien*
Que tu n'eſt pas ici fort néceſſaire.
Retires-toi, laiſſes-moi faire;
Ton ſecours en ces lieux ne peut ſervir de rien.

Le Cavalier n'en dit pas davantage,
Et dans les accez de ſa rage,
Se jettant ſur l'Ingrate il lui perça le ſein
Du coûteau qu'il avoit en main.
Elle tomba ſur ſon viſage.

En vain avant ce coup, pleurant à ſes genoux,
Elle implora ſa pitié, ſa clemence:
Rien ne put arrêter l'effet de ſon courroux.
Bien plus, pouſſant plus loin ſa barbare vengeance,
Avec la derniere fureur
Il arracha les entrailles, le cœur
De la malheureuſe éplorée,
Dont ſes chiens affamez firent d'abord curée.

Quand il eût aſſouvi ſon inhumanité,

Elle se releva bien vite,
Recommençant sa triste fuite,
Comme si de rien n'eût été.
Les chiens, le Cavalier reprirent leur poursuite,
De la même façon qu'on vous l'a récité,
Anastase *perdit dans un moment de vûë*
Les chiens, le Cavalier & la triste inconnuë.

A ce spectacle horriblement affreux,
Anastase *sentit hérisser ses cheveux :*
Son ame en fut étrangement émûë;
Mais quelque téms après ayant enfin repris
Ses esprits,
Il pensa que cette avanture
Si tragique & si triste, étoit d'une nature
A pouvoir en tirer profit.
Pour cela, voici ce qu'il fit.

Il écrivit à Ravennes
A ses amis, à ses parens
Les plus chers, les plus apparens,
De vouloir bien prendre la peine
De venir le plûtôt qu'il se pourroit, le voir,
Pour ce qu'il leur feroit sçavoir.
Ces Messieurs, la lettre reçuë,
Partirent tous lettre vûe.
Dès qu'ils furent à Quiassi,
Anastase *leur parla ainsi :*

Si je n'ai pas jusques ici
Ecouté le conseil, & sage & salutaire,

Que

Que vous m'avez souvent donné de me défaire
De l'inutilité & ruineux amour
Que j'ai pour la charmante & jeune Traversaire,
Je suis présentement en état de le faire,
Et de la quitter sans retour.

Pourtant avant que je vous satisfasse,
Je voudrois bien de vous obtenir une grace.
Je désire & j'ai le dessein
D'inviter à dîner pour Vendredi prochain
Messire Traversaire, *& sa femme & sa fille,*
En un mot toute la famille.
Parlez-leur de ma part, & tâchez d'obtenir
De les faire venir.
Au reste je ne puis vous dire,
Pourquoi je le désire.
Vous le sçaurez quand il en sera tems.
Ces Messieurs parurent contens
De son discours, & trouverent facile
D'executer ce qu'il demandoit d'eux.
Ils retournerent à la Ville,
Et de sa part inviterent tous ceux
Qu'il avoit dit. La jeune Traversaire
Fit seulement,
Au compliment
De son Amant
Quelques façons qu'elle crut devoir faire.

Pour

Pour abreger, ils se rendirent tous
(Et surtout sans se faire attendre)
Au rendez-vous.
Sans le dire, on peut bien comprendre,
*Qu'*Anastase *n'épargna rien*
Pour les recevoir bien.
Son repas fut galant & magnifique :
Il avoit fait dresser les tables du festin
Précisément sur le chemin
Où se devoit passer l'avanture tragique.

On n'étoit pas encore à la fin du repas,
Qu'on entendit le bruit de la fille damnée,
Des chiens de l'Homme noir qui marchoit sur les pas
De cette triste infortunée.

Les invitez extrémement surpris
De ce grand bruit, de ces douloureux cris,
Se demandoient ce que ce pouvoit être ?
Lorsqu'ils virent enfin paroître
La triste fille, avec son équipage affreux,
Qui fut bien-tôt au milieu d'eux.

De ce spectacle l'assemblée
Fut merveilleusement troublée
Chacun des invitez s'empresse d'accourir
Pour écarter les chiens, pour secourir
Une fille si malheureuse :
Mais l'Homme noir leur fit le discours étendu

De

De sa fortune douloureuse,
Tel que vous l'avez entendu.

A ce discours leur ame fut atteinte,
D'étonnement, d'horreur, de crainte,
Ce terrible récit les fit tous écarter,
Il ne se parla plus de résister
A l'Homme noir, qui se dispose
A faire encore la même chose
Qu'il avoit fait à pareil jour.

Cela passé, pour faire court
Sur une si tragique affaire,
On raisonna beaucoup, on fit de longs discours,
Surtout la jeune Traversaire,
Qui comprit bien que ce mystere
La regardoit de fort près,
De cet accident s'épouvante:
De là confuse & repentante,
Se souvenant de sa rigueur,
Pour son Amant si tendre & si fidele,
*Il lui sembloit qu'*Anastase *en fureür*
La suivoit pour se venger d'elle,
Et que ses chiens affamez & mordans,
La déchiroient à belles dents.

La crainte enfin d'être damnée,
S'enracina si vivement
Dans son ame, qu'avant la fin de la journée

Elle

Elle écrivit à son Amant,
Qu'il vînt chez elle en toute diligence,
Qu'elle vouloit payer ses soins & sa constance,
Et qu'elle avoit enfin un extrême retour
Pour son extrême amour.
A cette nouvelle agréable,
Anastase *sentit un joye incroyable,*
Si près de voir tous ses désirs contens:
Il lui répond sans perdre tems,
Qu'il part incessamment, puisqu'elle le désire,
Qu'au reste il ne sçauroit lui dire
A quel point il ressent le surprenant bonheur
Qu'elle ait cessé d'être pour lui cruelle,
Et qu'elle veuille enfin répondre à son ardeur:
Que cette charmante nouvelle,
Etoit ce qu'il pouvoit apprendre de plus doux;
Mais que de son honneur jaloux,
Il ne vouloit pourtant rien d'elle,
Qu'en qualité de son Epoux.

Contente au dernier point, l'aimable Traversaire,
Elle-même alla demander
Le consentement nécessaire
De ses parens, qui loin de ne pas l'accorder,
Ne desiroient rien tant que cette affaire.
Depuis

Depuis long-tems ils avoient desiré
Ce mariage inesperé.
Le Dimanche d'après les choses préparées,
Leur nôces furent celebrées
En grand plaisir ; depuis ils passérent leurs jours
En bonne intelligence, & s'aimerent toûjours.

Mais si ce mariage, au reste,
Fut le charmant effet que produisit
L'avanture triste & funeste
Dont je vous ait fait le récit,
Ce ne fut pas le seul bien qu'elle fit :
C'est une chose certaine
Que la terreur si fort s'empara de l'esprit
Des jeunes Dames de Ravenne,
Que depuis son évenement,
Chacune d'elle s'applique
Uniquement
A contenter son Amant,
De-peur d'une fin si tragique.
Enfin, dès qu'à Ravenne *on devient amoureux,*
On peut s'assurer d'être heureux.

Ha, quel malheur ! ha, quel dommage !
Que l'inhumaine qui m'engage
Par ses attirans appas,
Ne soit pas née en ces heureux climats :
Ma fidelle tendresse eût été couronnée,
Et

Et l'ingrate ne seroit pas,
Comme elle le sera, damnée,
Pour expier son injuste rigueur.
Ha quel dommage! ha quel malheur!

Mais peut-être, en lisant cette Histoire,
Le repentir pénétrera son cœur.
Je le veux croire,
Et le desire pour son bien,
Beaucoup plus que pour le mien.

Cette Histoire est très-veritable.
Mais supposé pourtant que ce soit une Fable,
Il n'est rien de mieux trouvé;
Mon recit est achevé.

On peut dire aussi que s'il n'est rien de mieux trouvé, il n'est rien de mieux tourné. Je crois que vous en conviendrez avec moi. Il est fort agréable de pouvoir lire sans rougir des Contes aussi galans, & des Poësies aussi tendres. Tout ce qu'on peut reprocher à Mr. de *Julien*, c'est d'enfoüir à tous égards le talent: car outre qu'il ne travaille pas beaucoup, il est si chiche de ses Ouvrages, qu'il n'y a pas moyen de les lui arracher; différent en cela de la plûpart des Auteurs, qui, affamez d'encens, vous fatiguent toûjours par la lecture de quelque piece

piece de leur façon. C'eſt ici un Auteur d'une autre eſpece, & un Philoſophe, qui bien-loin de chercher des applaudiſſemens, les évite avec ſoin. Je tâcherai pourtant de lui excroquer quelqu'autre Conte afin de vous en faire part dans les ſuites. Au reſte, j'ai ri de l'avanture de notre pauvre Abbé. Elle eſt des plus riſibles. Je ſouhaite qu'elle le rende ſage, & qu'il ſoit à l'avenir un peu plus attentif à la Meſſe. Rien n'eſt plus plaiſant que le cadran des voleurs. Une perſonne à qui j'ai fait voir cet endroit de votre Lettre, m'a appris de quelle maniere ces honnêtes gens font l'apprentiſſage d'un métier, dont la maîtriſe conduit enfin à la Gréve. Ils ont une poupée poſée ſur un pivot, qui la rend continuellement branlante. Cette petite figure eſt toute couverte de grelots depuis la tête juſqu'aux pieds. Ses habits en ſont brodez, ſi-bien que pour peu qu'on y touche, cela fait un carillon terrible. Cependant il faut malgré tout cela, foüiller dans ſes poches, lui prendre mouchoirs, montre, tabatiere, & autres choſes de cette nature, ſans que perſonne l'entende, & ce n'eſt qu'après être parvenu à ce haut degré de ſubtilité, qu'on peut être agregé dans le corps fameux des voleurs. Il y a pour cela des examinateurs & des profeſſeurs dans ce bel art, qui donnent les licences à ceux qu'ils en jugent dignes. On prétend

pretend même qu'ils obſervent entr'eux un ordre de police ; qu'il y a des charges & des dignitez auſquelles on parvient à force d'adreſſe ; que la ſubordination y eſt très-bien gardée ; & qu'enfin cette eſpece de République a ſes loix & ſes coûtumes qu'elle fait obſerver avec ſoin. Mais c'eſt aſſez parler de cela, & même d'autres choſes ; il eſt tems pour le coup de fermer cette lettre, & de vous ſouhaiter le bon ſoir. Adieu donc, je ſuis de tout mon cœur, *Votre, &c.*

LETTRE XCIV.

DE PARIS.

VOus avez très-bien débuté & très-bien fini, Madame. La juſtification de Mylord *Albemarle* m'a fait un vrai plaiſir auſſi-bien que le Conte des damnez. Enfin toute votre lettre eſt inſtructive & réjoüiſſante : j'avois oüi parler en gros du démêlé de Mr. *Meſnager* avec le Comte de *Rechteren* ; mais je n'en ſçavois pas le détail. Il eſt certaines circonſtances dont on ne peut être bien informé que ſur les lieux. Je conviens avec vous, que cette affaire auroit dû être aſſoupie dès le commencement, & que cela auroit été aiſé, ſi quelque pacifique s'en étoit

étoit d'abord mêlé. Il est fâcheux que pareilles bagatelles viennent jusques aux oreilles du Roi, & plus fâcheux encore qu'elles apportent des obstacles, ou du moins du retardement à la grande affaire à laquelle on travaille à *Utrecht*. Il n'est rien de mieux imaginé que tous ces devans qu'on a pris pour éviter les cas. Il seroit à souhaiter qu'on observât bien tous les Réglemens qui ont été faits là-dessus. J'ai vû avec plaisir les plans de l'Hôtel de Ville & du Mail. L'un me paroît un bel édifice, & l'autre un endroit fort agréable. Trouvez bon que je vous félicite de la rencontre que vous avez faite dans le dernier. J'avois déja oüi parler de Mr. *Julien*, & ce que je viens de voir de ses Ouvrages, & ce que vous me dites de son caractere, confirment tout le bien qu'on m'en avoit dit. Il est fâcheux que de si beaux génies aillent briller chez les Etrangers ; il est vrai qu'ils y font honneur au nom François ; mais il vaudroit encore mieux les voir briller dans leur Patrie ; & que Mr. *Julien* vînt ramener ici le bon goût & la jeunesse d'esprit. Le bruit des armes a fait négliger un peu les Belles Lettres dans ce Pays. Mais voilà qui est fait ; *Pallas* va quitter son casque pour paroître à nos yeux sous la forme de *Minerve* ; & pourvû qu'elle trouve des éléves dignes de ses soins, nous pourrons peut-être

voir

voir refleurir parmi nous les beaux Arts & les Sciences.

Ha, quel malheur! ha, quel dommage!
Qu'un auſſi bel eſprit & qu'un homme ſi ſage,
N'habite point dans nos heureux climats,
Le bon goût y ſuivroit ſes pas.

Mais au reſte, il eſt juſte que pour vous dédommager du ſoin que vous voulez bien prendre de me conter ce qui ſe paſſe à *Utrecht*, je vous faſſe part d'une avanture aſſez plaiſante qui vient de ſe paſſer ici. Un Bas-Normand, qui avoit paſſé ſes jours à plaider, & qui auroit pû faire paroli là-deſſus à la Comteſſe de *Pimbéche*, avoit trouvé le ſecret de ramaſſer par ſes chicanes un bien aſſez conſidérable, qu'il vient de laiſſer en mourant à un grand benêt de fils tourné à-peu-près comme Mr. *Vivien de la Chaponardiere*. Un vieux procès prêt à juger, & que le bonhomme avoit fait à force d'interlocutoires tranſporter à Paris, étoit auſſi compris dans l'héritage, & devoit le groſſir de beaucoup. Le pere en avoit recommandé le ſoin à ſon fils, lorſqu'il ſe vit prêt d'aller ſubir le jugement de *Minos*, & ce fils nourri dans la plaidoirie avoit promis de ne faire ni paix ni trêve avec ſes Parties, & de plaider juſqu'à extinction de chicanes. Après avoir rendu les

les derniers devoirs à ſon pere, il ſe mit en devoir d'executer ſes dernieres volontez, & ſe diſpoſa à partir pour Paris. Il choiſit dans ſa baſſe-cour les chapons les plus gras qu'il put trouver; fit emplette d'un quartier de veau de riviere, y joignit quelques pommes, afin de faire de tout cela enſemble un préſent à ſon Rapporteur. Son bagage ainſi trouſſé, il fut arrher ſa place au Coche, & ſe mit en devoir de partir. Il avoit une petite maîtreſſe dans ſon voiſinage, que ſon défunt pere ne lui avoit pas voulu permettre d'épouſer. Elle avoit pris de grandes eſpérances en le voyant devenir orphelin, & s'étoit auſſi vûë en même-tems bon nombre de Rivales; car on jettoit de tous les côtez des filles à la tête de ce nouvel héritier. Il ne ſe détermina pour aucune; car un vieux ami de ſon pere, qui n'avoit point de filles à marier, & qui auroit été fâché de voir faire fortune à ſes voiſines, l'empêcha de répondre aux tendres avances de ſa Belle, & d'écouter les propoſitions qu'on lui faiſoit d'ailleurs. Ne faites point de coups de jeune homme, lui dit-il, vôtre Maîtreſſe n'a ni bien ni relief, & toutes celles qu'on vous offre ne vous conviennent guéres mieux. Les alliances que vous feriez ici ni ne vous ſerviroient de rien, il faut vous en procurer qui puiſſent vous être utiles; & pour cela je ne vois rien de mieux

mieux que d'époufer une Demoifelle de Saint Cyr. Elles n'ont pas à la verité plus de bien que nos campagnardes; mais el es portent en dot la protection de Madame de *Maintenon*, qui fe doit compter pour beaucoup. D'ailleurs elles font toutes nobles comme le Roi, & la bonne éducation qu'on leur donne, leur infpire des fentimens conformes à leur naiffance. Vous trouvez en elles encore la jeuneffe & la beauté; car il n'en entre point de défectueufes dans cette illuftre maifon, & l'on ne les y laiffe jamais vieillir : ainfi par toutes fortes d'endroits, vous ne pouvez rien faire de mieux, & je ne fçaurois vous donner de confeil plus falutaire. C'eft la mémoire de votre pere qui m'intéreffe en ce qui vous regarde, & vous devez fuivre les avis d'un ami fincere & défintéreffé. L'apprentif plaideur parut les goûter très-fort, & partit dans le deffein de s'y conformer. Il s'étoit muni d'une lettre de recommandation pour Mr. *Carnot*, Notaire de Madame de *Maintenon*, qui loge au Fauxbourg *Saint Germain*, fur les Foffez de Mr. le Prince, auquel ce bon ami faifoit le détail du bien de l'orphelin, qui étoit fans doute affez confidérable pour lui faire obtenir une de ces Demoifelles. Mais il gâta tout, en allant confulter là-deffus fon Procureur, qui voyant que c'étoit un nigaut très-pro-

pre

pre à plumer, lui dit : Gardez-vous bien, Monſieur, de ſuivre l'idée qu'on vous a donnée : Laiſſez les filles de Saint Cyr à ces gens qui n'ayant que la cappe & l'épée, cherchent à être mis ſur les voyes de la fortune, & à obtenir des Emplois dans l'Armée ou dans les Finances. Vous n'avez que faire des uns ni des autres, ayant déja des bonnes rentes, que vous augmenterez de beaucoup par le gain de votre Procès qui doit être à préſent votre unique but & votre point de vûë : Attachez-vous à cela, & tâchez de vous allier à des gens de robbe, afin que votre bon droit ſoit aidé par la faveur. Il me vient même là-deſſus une penſée ; votre Rapporteur a une parente qu'il aime autant que ſi elle étoit ſa ſœur, & qui a tout pouvoir dans la maiſon : Que ſçait-on ſi connoiſſant à fonds la juſtice de votre cauſe, & étant inſtruit auſſi de vos autres facultez, il ne vous la donneroit point ? Ce ſeroit bien pour le coup que vous vous vengeriez de vos Parties, & que vous les feriez bien enrager. Le Bas-Normand étoit de ces gens chez qui le dernier qui parle a toûjours raiſon ; ainſi le ruſé Procureur n'eut pas de peine à le perſuader. Ils furent enſemble voir le Rapporteur, & lui porter le préſent. Le Magiſtrat qui avoit été averti par l'habile Entremetteur, reçut Monſieur le Client de la maniere du monde la plus

engageante. La parente fit une petite apparition dans le cabinet, sous prétexte d'y faire apporter des bougies, & disparut en même-tems, après avoir donné à notre nigaut celui d'admirer ses attraits. Le Procureur lui marcha sur le pied, pour lui faire comprendre que c'étoit-là la Belle en question, & voyant que les choses étoient en bon train, il proposa l'affaire, après avoir exigé auparavant que la future épouse lui compteroit après la nôce une certaine somme qui seroit prise sur les biens du futur, car elle n'avoit pas le sou. Elle en fit son billet au Procureur, qui comptoit de tirer encore le pot-de-vin de ce pauvre duppe. Le Rapporteur fit d'abord des difficultez, afin de faire valoir la chose; mais il se rendit enfin aux instances du Procureur que le Bas-Normand n'avoit garde de désavoüer; car il se croyoit le plus amoureux de tous les hommes, & comptoit de devenir par-là le plus heureux. Conclusion, la chose se conclut & se consomma le même soir, les Robbins étant trop habiles pour ne pas sçavoir que c'est quand le fer est chaud qu'il le faut battre. Les Amans furent conduits en cérémonie dans un beau lit de Damas, après que le Curé de la Paroisse eût prononcé le fatal *Ego conjungo.* Il étoit fort tard quand tout cela fut fini, & ils commençoient seulement à se délasser des

fatigues

fatigues nuptiales dans les bras du sommeil, lorsque les rayons du Soleil pénétrerent dans la chambre, & frapperent les yeux du nouveau marié, qui voulant contempler les charmes de sa belle dormeuse, fut saisi d'étonnement à son aspect, ne trouvant point en elle la même personne avec laquelle il s'étoit couché. La frayeur s'empara alors de ce petit esprit, qui se souvenant des contes que sa nourrice lui avoit faits autrefois, s'imagina qu'il entroit de la diablerie là-dedans, & se mit en tête que le Démon avoit animé cette nuit-là un cadavre pour contracter alliance avec lui. Dans cette pensée il fit cent signes de croix, & courut au Bénitier, qu'il renversa sur la dormeuse, croyant par-là la faire disparoître; mais il ne fut pas assez heureux pour cela. Ainsi voyant que l'Eau-benite n'operoit point, & la Dame lui ayant paru très-vivante, il changea d'opinion, & se persuada qu'on lui avoit joüé le tour que *Laban* joüa au Patriarche *Jacob*, & qu'on avoit substitué une *Lia* à sa *Rachel*. Comme il n'étoit pas d'humeur à consentir à l'échange, il fit un carillon de tous les Diables. Le grave Magistrat accourut. On trouva l'épouse toute éplorée, l'aspersion de l'Eau-benite l'avoit éveillée en sursaut, & les complimens de son époux l'avoient mise de très-mauvaise humeur. C'étoit, dit-on,

une laide pleureuse. Qu'avez-vous, dit le Conseiller, & d'ou vient tout ce bruit si fort à contre-tems? Qu'est-ce que j'ai, dit le Bas-Normand, j'ai un monstre à mes côtez. Otez-la moi, & rendez-moi ma femme, je ne suis pas assez sot pour n'en pas connoître la différence. Rendez-la moi, vous dis-je, & gardez cette antique pour quelque badaut. Quoi, parceque je suis Etranger vous voulez me traiter en duppe? Non, non, Mr. le Conseiller, cela ne se passera pas de même : Apprenez que je suis un honnête homme de Normandie ; que j'entends la procedure, & que si vous ne faites pas les choses de bonne grace, je suis homme à vous perdre & à manger jusques à mon dernier sou, pour tirer raison d'un affront aussi sensible : Oüi j'y mangerai jusques à la derniere plume de mes chapons. A tous ce discours les Spectateurs se regardoient sans rien dire, & enfin tout le monde lui protesta que c'étoit-là la même personne qu'il avoit épousée la veille. Le Procureur qu'on fit venir en diligence, affirma la chose de même que le Curé ; mais cela n'appaisa point le furibond Normand. Vous êtes tous de concert pour me tromper, leur disoit-il, ma femme est grande & bien faite : celle-là est grande à la vérité, mais c'est un échalas qui n'a point de hanches, & dont la taille est toute d'une ve-

nuë:

nuë : D'ailleurs elle a tout au moins cinquante ans. Voyez ses rides & son crâne pelé, que le dérangement de sa cornette de nuit vous présente, le peu de cheveux qui lui restent sont gris, & ceux de ma femme étoient les mieux plantez du monde, & du plus beau noir de geai. Elle n'avoit tout-au-plus que vingt ans. Son teint étoit blanc & fleuri, ses lévres vermeilles, ses dents paroissoient d'yvoire, au lieu que celles-ci nous présentent le Charnier *Saint Innocent* lorsqu'elle ouvre la bouche. Son teint est olivâtre & basané; ses lévres sont livides, somme, tout, il n'est rien de plus dégoûtant que toute sa personne. Otez-là d'ici, & rendez-moi la mienne. Il est tems, dit enfin le Conseiller, en fronçant le sourcil, il est tems Monsieur le manant, de finir vos extravagances, elles commencent à me fatiguer, & je suis las de vous voir répondre comme vous faites à l'honneur que vous avez de vous faufiler dans ma famille. La personne qui est à vos côtez est votre femme, & ce n'est pas dans une maison comme la mienne où l'on souffriroit que vous fussiez couché avec une autre que celle que vous avez épousée. Songez donc à vivre avec elle comme vous le devez, & à la traiter comme elle le mérite, ou vous aurez affaire à moi. Après cela il dit à sa parente: Levez-vous, ma cousine, & mettez-vous

comme vous étiez hier, afin qu'on voye si cet animal vous reconnoîtra. Voyons un peu cette métamorphose, dit alors le Bas-Normand : mais j'y veux être présent ; car on pourroit bien me montrer le jour une jolie personne, & m'en donner une laide la nuit : Je ne veux point avoir deux femmes, je veux que celle du jour & celle de la nuit ne soit qu'une même chose, & que ce soit celle que l'on me montra hier que j'ai épousée, & que j'aime autant que j'abhorre celle que voilà. Patience, dit le Procureur, vous l'allez voir paroître tout à l'heure, & vous serez convaincu de l'injustice de votre procedé. Je vois que ce sont les ajustemens qui vous charment, & que vous êtes de ces gens qui s'attachent à l'écorce ; ainsi nous allons prier Madame de vous donner contentement. Ce qui fut dit fut fait, l'épouse passa ses deux grands bras de coteret dans une robbe de chambre, & courant à sa toilette, elle y prit le ratelier d'yvoire qu'elle y avoit subtilement posé le soir, & le plaça dans sa bouche démeublée ; ensuite ouvrant certaines petites boëtes, elle rattrapa tous ses attraits piece-à-piece, & les mit en place avec une adresse admirable. Les rides furent en un moment cachées sous une couche de blanc, on en posa une de noir sur les sourcils & sur le peu de cheveux gris, ausquels un tour postiche fut artistement

artistement ajoûté. Les joues & les lévres furent enluminées & colorées par le vermillon qu'on appliqua dessus ; & ce visage prit dans un instant une forme toute nouvelle. Ce ne fut pas tout, on se donna des hanches & un derriere rebondi, avec le secours d'un bourlet de crin, & d'une juppe à laquelle plusieurs cerceaux de baleine avoient fait prendre la figure d'un tonneau ; & par-là on parut avoir la taille la mieux prise du monde. Que nous conterez-vous encore, Monsieur le mangeur de pommes, dit alors le Conseiller au pauvre Normand ? N'est-ce pas là celle qui vous a charmé ? Nous étourdirez-vous encore avec vos visions ? Je dis, répondit le Campagnard, que nous ne sommes point en Carnaval, & que je ne prétends point me marier avec un Carême-prenant. Mon mariage a été fait sur un faux exposé, *ergo* il doit être nul, & je proteste de nullité. J'entends les affaires une fois, j'ai été deux ans chez un Procureur à *Caën*, & ce n'est pas à moi à-qui il faut vendre du noir ; je ne me suis pas masqué, vous m'avez trouvé ce matin tel que vous me laissâtes hier. A deux de jeu, s'il vous plaît, & point de supercherie. Madame n'a qu'à aller courir le Bal, la voilà bien masquée ; adieu Monsieur le Magistrat, je suis son valet & le vôtre. Toute la famille que cet incident avoit

rassemblée, tenta inutilement de l'appaiser. Vous êtes bien-heureux; lui disoit-on, si vous croyez avoir été trompé, de ne l'être du moins que dans la superficie, combien de pauvres maris qui comptoient en faisant le tour du *Zodiaque*, d'aller tout de *go* au signe de *Virgo*, & qui dès la premiere nuit de leurs Nôces ont abordé *au Capricorne*, ne s'en sont pas seulement plaint, & voyant le mal sans remede, ont pris patience, quoique ce mal-là fût bien plus grand que celui dont vous vous plaignez. Ces maris-là sont des sots, répondit alors l'obstiné Normand; & je ne veux pas passer pour tel. D'ailleurs qui sçait si comme l'on dit, que qui triche en vin, triche en tout, je n'ai pas été trompé de plus d'une maniere? Et si cette adroite femelle ne s'est point masquée en tout & partout? C'est ce que je ne veux point approfondir, parceque la chose ne me regarde point, & que je m'en tiens à la non-validité du mariage. Je vous prends tous à témoin de mes protestations, ajoûta-t'il. Après quoi il tira sa réverence, & dégringolant les montées, courut comme si le Diable l'avoit emporté, sans qu'il fût possible de le retenir. Il fut de ce pas chercher un autre Procureur, & commença à préluder le plus grotesque Procès dont on ait jamais oüi parler. Quelques Avocats qu'il a consultez, lui ont dit qu'il

qu'il perdroit sa cause, parcequ'on ne suit point ici le Droit Ecrit, & que Paris ne connoît que la Coûtume pour Loi; ainsi le cas dont il se plaint étant fondé en coûtume, & les Dames coûtumieres du fait, il ne peut qu'être condamné. Il prétend pourtant que non, & il pousse la chose jusqu'à vouloir faire changer la Coûtume, croyant qu'au sujet de son affaire, & pour en éviter de pareilles, on défendra aux Dames le fard & tous les autres agrémens postiches, par lequel les amans sont attirez & les époux dégoûtez. Nous verrons ce qui en arrivera. Ce qu'il y a de sur, c'est qu'il y a déja bien des frais faits, & bien du papier barboüillé; car comme la vache a bon pié, les Procureurs travaillent toûjours à bon compte, sans s'embarrasser de ce qui en arrivera, & le pauvre Bas-Normand pourra bien être ruïné de cette affaire-là, car il a affaire à forte partie; & le Conseiller prend vivement les intérêts de sa parente, que la chronique scandaleuse prétend lui appartenir par plus d'un endroit. Cependant il faut convenir que ce pauvre diable n'a pas tout-à-fait tort d'être fâché, & que c'est quelque chose de bien vilain de se donner pour autre que ce que l'on est. Si c'est un crime de mentir, ç'en doit être aussi un bien grand de se farder, puisqu'on peut dire que le fard est un menson-

 ge

ge réel. Il a été condamné dans tous les tems, & par conséquent dans tous les tems pratiqué, puisqu'on ne s'avise guéres de crier contre les vices qui ne sont pas connus. Il est arrivé, à propos de fard, une avanture assez désagréable à la Duchesse de ***. Elle se promenoit il y a quelque tems dans le Parc de Versailles avec d'autres Dames. Le Comte du *** qui a la vûë un peu basse, & qui étoit de la partie, s'avisa, sous prétexte qu'il étoit nouvellement arrivé de campagne, de vouloir lui donner un baiser, qu'elle para en faisant adroitement demi-tour à gauche, & en se retranchant derriere une statuë, qui fut tendrement baisée à son intention. Cette méprise fit rire toute la compagnie; mais le Comte ne se déferra point pour cela, & prenant d'abord son parti: Il n'y a rien de perdu, s'écria-t'il, & plâtre pour plâtre, c'est à-peu-près le même. Les rieurs ne furent plus du côté de la Dame, qui ayant la réputation d'être fardée, ne sçut que répondre à ce qui va-là. Tous ceux qui étoient présens dirent au Comte, qu'il avoit tort de se mocquer ainsi de la barboüillée, & cette avanture donna lieu à la Fable suivante, dont le sujet est pris de l'Histoire Grecque.

Phriné, *si renommée en Grece,*
Etant dans un Festin, dont la délicatesse

Des

Des Grecs polis étaloit le plus fin;
Où maintes Dames invitées au Festin,
Faisoient briller sur leur visage
L'assemblage
Du rouge de la Rose, & de l'éclat du Lys,
Mérite prévenant des Tays, des Lays,
La belle Phriné, *je dis, avant d'entrer à table,*
Proposa de joüer à quelques petits jeux,
La Chasse, l'Avocat, le Corbillon, la Fable,
L'Avocat fut celui qu'on choisit pour le mieux.
On joüa peu de tems, on donna force gages;
Et quand il fallut les toucher,
On vint les joüeuses chercher
Pour aller manger le potage.
Chacune s'écrioit, rendez-moi donc mon gage;
Mais Phriné *répondit, il faut les racheter,*
On attend après nous, nous ne pouvons rester.
Hé bien! pour ne pas faire attendre,
Je vais, dit Phriné, *vous les rendre,*
Pourvû qu'on fasse ici tout ce que je ferai.
Sur mon honneur en tout je vous imiterai,
Jura chacune de ces Dames.
Sur mon honneur, gros jurement des Femmes;
Mais qui le plus souvent ne les oblige à rien,
Qu'autant qu'elles veulent bien feindre.
Phriné *dont la beauté du tems seul eut à caindre,*
Va d'abord se laver le visage & la main,
Disant il faut faire de même.
Les autres crevant dans leur peau,
Se lavent. Mais, helas! le rusé stratagême

Fit leur beau coloris s'en aller à vau l'eau;
Au lieu de Lys, de Rose, une peau jaune & blême
Effraya les yeux détrompez:
Et loin d'être l'objet de leur idolâtrie,
Elles furent celui de l'âpre raillerie
Des Galans qu'on avoit ci-devant attrapez,
Tandis que de Phriné *la beauté naturelle*
N'en parut que plus belle:
Ce tour adroit enseigne plaisamment;
Ce qu'autrefois Socrate a dit fort sagement:
Qu'il faut véritablement être
Tel pour qui nous voulons passer,
Ou bien que tout le fard que nous faisons paroître;
D'un mépris insultant se voit récompenser.

Il me semble, Madame, que ces Vers pourroient entrer dans le Procès du Bas-Normand; & je crois que s'il les sçavoit il en feroit une des meilleures Pieces de son sac. Pour moi j'en vais faire la clôture de ma lettre, & en vous laissant sur toutes ces moralitez, qui, selon l'homme à bonne fortune, ont la faculté d'endormir les gens, je vous souhaite le bon soir; & suis de tout mon cœur, *Votre, &c.*

LETTRE

LETTRE XCV.

D'UTRECHT.

SAns vous faire de compliment sur votre derniere lettre, qui étant du même stile que les autres, n'a pû que me faire le même plaisir, je vais, Madame, tâcher de vous payer de vos peines, en vous continuant la Relation du Congrès d'*Utrecht*, à laquelle je me suis engagée. Vous avez vû les Articles Préliminaires sur lesquels ce Congrès a été convoqué: mais il est bon de vous dire que ces Articles n'étant pas du goût des Alliez, dès la premiere Assemblée qui se tint le 29. Janvier 1712. les Ministres de *France* furent priez d'expliquer leurs Demandes d'une maniere plus intelligible, & après quelques délais demandez, obtenus & expirez, ils donnerent dans l'Assemblée du 10. Février des Demandes specifiées que voici.

Explication spécifique des Ordres de la France *pour la Paix Générale à la satisfaction de tous les Intéressez à la Guerre présente.*

L*E Roi reconnoîtra en signant la Paix, la Reine de la* Grande Bretagne *en cette qualité,*

qualité, aussi-bien que la Succession à cette Couronne suivant l'établissement présent, & de la maniere qu'il plaira à Sa Majesté Britannique.

Sa Majesté fera démolir toutes les Fortifications de Dunkerque *immédiatement après la Paix, moyennant un Equivalent à sa satisfaction.*

L'Isle de Saint Christophle, *la Baye, & le Détroit de* Hudson *seront cedez entierement à la* Grande Bretagne; *respectivement l'*Acadie *avec le* Fort, *& le* Port-Royal *seront restituez entiers à sa Majesté.*

Quant à l'Isle de Terre-Neuve, *le Roi offre de la ceder encore à la* Grande Bretagne, *en se reservant seulement le Fort de* Plaisance, *& le droit de pêcher, & secher la Morue comme devant la Guerre.*

*On conviendra de faire un Traité de Commerce avant ou après la Paix, au choix de l'*Angleterre, *dont on rendra les conditions égales entre les deux Nations, le plus qu'il sera possible.*

Le Roi consentira en signant la Paix, que les Pays-Bas Espagnols *cedez à l'Electeur de* Baviere *par le Roi d'*Espagne, *servent de Barriere aux* Provinces-Unies; *& pour l'augmenter il y joindra* Furnes *&* Furner-Ambagt, *la* Knocke, Ypres *& sa Châtellenie*, Menin *avec sa Verge. En échange Sa Majesté demande pour former la Barriere de la*

la France, Aire, Saint Venant, Béthune, Doüai, Bouchain, *& leurs dépendances.*

Si les Etats Généraux veulent retenir des Garnisons dans les Places fortes de la Barriere ainsi formée des Etats cedez à son Altesse Electorale, & de ceux que la France *y joint du sien, S. M. consent qu'ils y mettent leurs Troupes en si grand nombre qu'il leur plaira, & de-plus qu'elles soient entretenuës aux dépens du Pays.*

Au moyen de cette Cession & de ce consentement ; le Roi de son côté demande pour l'Equivalent de la démolition de Dunkerque, *les Villes & Citadelles de* Lille, *de* Tournay, *avec leurs Châtellenies & dépendances.*

La Barriere ainsi réglée entre la France *& les Etats Généraux, le Roi accordera pour augmenter le Commerce de leurs Sujets, ce qui est stipulé par le Traité de* Ryswick, *& le Tarif avantageux de* 1664. *à l'exception seulement de six genres de Marchandises dont on conviendra, & qui demeureront chargées des mêmes droits qui se payent aujourd'hui ; ensemble l'exemption de* 50. *sols par Tonneau sur les Vaisseaux Hollandois venant en* France *des* Provinces-Unies, *& des Pays Etrangers.*

*A l'égard du Commerce d'*Espagne, *& des* Indes Espagnoles, *le Roi s'engagera non seulement aux Etats Généraux, mais encore*

à la Grande Bretagne, *& à toutes les autres Puissances, en vertu du pouvoir qu'il en a, que ces Commerces se feront précisément, & en tout de la même maniere qu'ils se faisoient sous le Régne & jusques à la mort de Charles II. & promettra que les François s'assujettiront comme toutes les autres Nations aux anciennes Loix & Réglemens faits par les Rois Prédécesseurs de Sa Majesté Catholique, au sujet du Commerce & de la Navigation des* Indes Espagnoles.

*Sa Majesté de-plus consent que toutes les Puissances de l'*Europe *entrent en garantie de cette promesse.*

Sa Majesté promet que le Roi son Petit-Fils renoncera pour le bien de la Paix à toute prétention sur les Royaumes de Naples *& de* Sardaigne, *aussi-bien que sur le Duché de* Milan, *dont Elle consentira audit nom, que la partie cédée au Duc de* Savoye *demeure à Son Altesse Royale; bien entendu que moyennant cette Cession, la Maison* d'Autriche *se désistera pareillement de toutes prétentions sur les autres parties de la Monarchie* d'Espagne, *d'où Elle retirera ses Troupes immédiatement après la Paix.*

Les Frontieres de part & d'autre sur le Rhin *seront remises au même état qu'elles étoient avant la présente Guerre.*

Moyennant toutes ces conditions ci-dessus, le Roi demande que les Electeurs de Cologne, *&*

& de Baviere *soient rétablis dans la pleine & entiere possession de leurs Etats, Dignitez, Prérogatives, Biens, Meubles & Immeubles, dont ils joüissoient avant la présente Guerre; & réciproquement Sa Majesté reconnoitra dans l'*Allemagne *& dans la* Prusse *tous les Titres que jusqu'à présent Elle n'a pas recinnus.*

Le Roi restituera au Duc de Savoye *ce qu'il lui a pris pendant cette Guerre, comme pareillement Son Altesse Royale lui rendra ce qu'Elle a pris sur la* France*; desorte que les Limites de part & d'autre seront les mêmes qu'elles étoient avant la déclaration de la Guerre.*

Les choses pour le Portugal *seront rétablies, & demeureront sur le même pié en* Europe*, qu'elles étoient avant la présente Guerre, tant à l'égard de la* France *que de l'*Espagne*; & quant aux Domaines qui sont dans l'*Amerique*, s'il y a quelque différend à régler, on tâchera d'en convenir à l'amiable.*

Le Roi consentira volontairement & de bonne foi, à prendre de concert avec les Alliez toutes les mesures les plus justes, pour empêcher que les Couronnes de France *& d'*Espagne *ne soient jamais réunies sur une même tête; c'est-à-dire, qu'un même Prince puisse être tout ensemble Roi de l'une & de l'autre.*

Tous les précédens Traitez, sçavoir celui de Munster *& les suivans, seront rappellez &*

& confirmez pour demeurer dans leur force & vigueur, à l'exception seulement des Articles ausquels le Traité de Paix à faire présentement, aura dérogé ou changé quelque chose.

Etoit signé, HUXELLES.

Ces Propositions ne furent pas du goût du Public, qui se récria fort contre, & en murmura hautement, prétendant qu'il y avoit des choses captieuses là-dedans. Les Alliez donnerent quelque temps après, les leurs chacun separément, que vous me dispenserez de vous envoyer, parcequ'elles sont très-longues, & que d'ailleurs il y en a une bonne partie en Latin; Langue, qui comme vous sçavez, n'est pas fort usitée parmi le beau Sexe. Vous n'ignorez pas que les Puissances Alliées sont l'*Empereur*, la Reine de la *Grande Bretagne*, les *Etats Généraux*, le Roi de *Portugal*, le Roi de *Prusse*, l'Electeur *Palatin*, le Prince *Wirtemberg*, le Duc de *Savoye*, le Landgrave de *Hesse-Cassel*, l'Evêque de *Munster*, les Electeurs de *Treves* & *Mayence*, & les Cercles associez. Il y a encore d'autres Princes qui ont des demandes à faire dans cette occasion, quoiqu'ils ayent été neutres pendant la Guerre. Le Duc de *Lorraine* est de ceux-là, de même que N. S. P. le *Pape*, qui a des affaires à régler à la Paix par rapport à ses

intérêts

intérêts temporels, dont il a confié le soin à Monsieur le Comte *Passionei* son Ministre, qui est un homme de considération & de mérite. Monsieur le Baron *le Bergue* est ici pour veiller aux intérêts du Duc de *Lorraine*. Monsieur de *Salis* pour ceux des *Grisons*, dont il est le Ministre; & Mr. de *Saint Saphorin* pour les *Suisses*. Il y en a quelques autres que je ne connois point encore; mais comme je viens de le dire, tous ces Messieurs-là ne sont pas ceux qui ont le plus grand intérêt à la Paix; & ceux qui y travaillent effectivement sont, pour l'Empereur, Mr. le Comte de *Zinzendorf*, Mr le Comte de la *Corsana*, & Mr. de *Consbruck*; Pour la Reine de la *Grande-Bretagne*, Milord Evêque de *Bristol*, Garde du Sceau Privé d'*Angleterre*, & Milord Comte de *Strafford*, que la Reine a fait Directeur; c'est-à-dire, premier Seigneur de l'Amirauté, avec tous les avantages dont joüissoit Milord *Pembrok*, & ensuite Milord d'*Oxford*, qui ont tous deux possedé cette Charge, à laquelle Sa Majesté ajoûte, en faveur de Milord *Strafford*, l'entrée dans le Conseil du Cabinet, comme un des principaux Ministres d'Etat de Sa Majesté *Britannique*, avec les appointemens de quatre mille livres sterling par an. Sa Majesté vient aussi d'honorer ce Seigneur du Cordon-Bleu, de l'Ordre de la *Jarretiere*, avec la

Médaille

Médaille de *Saint Georges*; voulant par toutes ces marques de distinction, faire connoître combien Elle est contente de ces Services. Quelque tems avant le Congrès Elle lui avoit donné le titre de Comte de *Strafford*, qui avoit été déja dans sa Famille. Ce Seigneur étoit connu auparavant sous le nom de Milord *Rabi*, qu'il avoit rendu illustre dans les Armées & dans ses Ambassades. Les Ministres du Roi de *Portugal* sont le Comte *Tarouca* & *Don Loüis Dacunha*, qui étoit ci-devant son Ministre auprès de la Reine de la *Grande Bretagne*. Messieurs les Comtes de *Denhof*, de *Metternich*, & Mr. *Markchal de Biebrestein*, sont ceux du Roi de *Prusse*. Et Mr. le Marquis *del Borgo*, le Comte de *Maffey*, & Mr. de *Mellarede*, ceux du Duc de Savoye. Le Roi de *Pologne* a trois Ministres ici, qui sont let Comtes de *Werthn*, de *Legnasco*, & le Baron de *Geersdorf*. Ceux des Provinces-Unies sont, Messieurs *Buys* & *Vander-Dussen*, pour celle de Hollande : Je ne sçai pas encore les noms des autres.

Monsieur le Baron de *Dalvvich* est ici pour le Landgrave de *Hesse-Cassel*, & Mr. de *Hespen* pour le Duc de *Wirtemberg*. Je ne connois point encore les Ministres des autres Princes; car on ne peut pas connoître tout le monde à la fois. Tout ce que je vous puis dire est, qu'il n'y a pas un de ces Messieurs

Meſſieurs que je viens de vous nommer, qui ne méritât un éloge en particulier. Mais comme ces digreſſions m'auroient menée trop loin, & m'auroient trop déroutée de ma narration, je me réſerve à vous en parler dans les occaſions, & à vous faire connoître leur mérite en tems & lieu, ſuppoſé que ce ne ſoit pas aſſez de les avoir nommez, puiſque leur nom ſeul fait leur éloge; car on peut dire que le Congrès eſt composé de gens choiſis, & que chaque Souverain a envoyé ici l'élite de ſa Cour. Le Chevalier de *Ruzzini*, Ambaſſadeur de la République de *Veniſe*, eſt un Seigneur des plus accomplis, & auſſi illuſtre par ſon bel eſprit, ſon génie & ſes belles maniéres, que par ſon rang & ſa Naiſſance. Nous avons encore ici deux Plénipotentiaires, qui prétendent y être pour veiller aux intérêts d'une Puiſſance ſupérieure à toutes les autres. Ces Meſſieurs ſont les Marquis de *Miremond*, & de *Rochegude*, qui travaillent à obtenir le rétabliſſement de la Religion en *France*. Le deſſein eſt grand, & l'on ne peut que loüer leur zele, quand même on le croiroit mal placé; puiſque cela marque toûjours un fond de pieté & beaucoup de foi. L'un de ces deux Meſſieurs eſt un Gentilhomme des *Sevennes*, dans le *Bas-Languedoc*; & le Marquis de *Miremond*, qui eſt de la Maiſon de *Malauſe*, & du Sang

Sang de nos Rois, & porte le nom de Bourbon. Il étoit aussi proche parent du feu Roi d'*Angleterre*, étant neveu du feu Mr. de *Turenne*. Vous voyez qu'on ne peut guéres être de meilleure Maison, ni être mieux allié de tous les côtez. Monsieur le Cardinal de *Boüillon* est ici pour ses propres affaires, & espere que dans cette occasion on pourra lui faire raison de quantité d'injustices qu'il prétend lui avoir été faites. Enfin chacun songe ici à ses intérêts ou à son plaisir; car il y a bien des desœuvrez qui n'y viennent que pour cela; & on trouve ici comme à *Bagnieres* & à *Aix-la-Chapelle*, un assemblage confus de gens de toute espece, surtout des joueurs en titre d'office, qui ont jetté les fondemens de leur fortune sur la subtilité de leurs mains. Il y a assemblée certains jours de la semaine chez les Ministres qui ont ici leurs épouses avec eux, & chez d'autres personnes de considération de la Ville. C'est dans ces assemblées que l'on voit briller les belles Ambassadrices de *Prusse*, Madame la Comtesse de *Denhof*, & Madame *Marschal*. Ces deux Dames font l'admiration du Congrès, & pourroient avec raison faire celle de tout l'Univers; car on n'a jamais rien vû de plus charmant. Vous en jugerez par des Vers qui ont paru sur la Quintessence, dans lesquels leur Portrait n'est qu'ébau-

ché.

ché. Voici ceux qui ont été faits pour la Comtesse de *Denhof*.

La Prusse *féconde en beautez,*
Nous en fait voir ici l'élite.
La Seine sur ses bords autrefois tant vantez,
N'eut rien d'égal à leur mérite,
Et jamais la Françoise Cour
Ne se para de tant de charmes,
Qu'on en voit briller dans ce jour
Chez l'illustre Denhof *à qui tout rend les Armes.*
En elle on trouve les vertus de la protectrice d'Athenes,
Tous les agrémens de Venus,
Et la Majesté d'une Reine.
Quelle bouche! quels yeux! quel teint! quelle douceur!
Quel brillant dans l'esprit! quel charme dans l'humeur!
Non, non, la belle Citherée
Du sein de l'Ocean ne reçut point le jour,
*Et c'est des rives de l'*Asprée*,*
Que paroît à nos yeux la Mere de l'Amour.

Voici pour Madame Markchal.

Venus *fut belle, mais peu sage:*
Sapho *brilla par son esprit:*
Une autre eut la vertu pour unique héritage.

Celle-

Celle-là des grands biens, cette autre du crédit;
Mais par un heureux assemblage
La divine Marckchal *sçait unir aujourd'hui*
Aux charmes de son beau visage,
Les vertus, les talens, & tous les avantages
Qu'autrefois l'Univers admira dans autrui.

Tout ce que je puis vous assurer, c'est qu'il n'entre point de flatterie là-dedans. Je parle pour avoir vû, & l'on peut dire qu'il n'est rien de plus charmant que ces deux Dames-là. Il y a encore ici de très-aimables personnes; mais comme je vous le disois tout à l'heure, on ne peut pas tout connoître à la fois. Il y a souvent Bal ici, & le Comte de *Tarouca*, Premier Plénipotentiaire du Roi de *Portugal*, qui est le Seigneur du monde le plus poli, fait de son mieux pour procurer de l'agrément à ces belles Dames. Ce fut chez Monsieur le Comte *Passionei*, que Mr. le Prince *Eugene* dîna avec l'Abbé de *Polignac*. Le repas fut magnifique, l'Abbé y fit briller son bel esprit, & l'on dit que le Prince emporta une idée fort avantageuse de lui. Cela se passa avant la derniere Campagne, & lorsque le Prince alloit en *Flandres* pour en faire l'ouverture. Il y a ici deux Plénipotentiaires plus occupez à présent du soin de faire leur Paix avec le bon Dieu, que celui de la Paix de l'Europe. L'un est Mr.

de *Moërmond*, Député de la Province de *Zelande*, & l'autre M. de *Cronsbrug*, l'un des trois Miniſtres Impériaux, & peut-être un des plus habiles hommes de ſon temps pour ce qui regarde les Droits & les Conſtitutions de l'Empire. Ils ſont tous deux condamnez par le Médecin de l'Ambaſſadeur de *Veniſe*, & c'eſt autant que s'ils l'étoient par la *Tournelle*; car cet homme eſt d'une habileté étonnante. Il y a déja quelque temps que Mr. de *Consbrug* avoit demandé ſon rappel, ſentant bien que l'air de ce Pays-ci ne lui étoit point propre; mais comme on le croyoit abſolument néceſſaire au Congrès, on ne s'étoit pas preſſé de lui accorder ſon congé. On l'a pourtant fait enſuite, & le Baron de *Kirchner* a été nommé à ſa place: mais ſi l'on en croit le Médecin Venitien, le ſecours viendra trop tard. On dit que le mal de ce Miniſtre vient d'une ſalade qu'il mangea il y a environ cinq ans, dans laquelle on prétend qu'il étoit entré quelques herbes venimeuſes. Tous ceux qui en mangerent avec lui en furent incommodez, & il n'a ceſſé de maigrir depuis ce temps-là, & de ſe deſſecher. Il ne voulut point approfondir ſi la choſe s'étoit faite par malice, ou par imprudence, & ſe contenta de congédier ſa Cuiſiniere; ainſi on ne peut parler de cela que par ſoupçon.

LETTRE XCVI.

D'UTRECHT.

IL paroît ici une petite brochure, intitulée, Lettre écrite de *Valenciennes* par un François à un de ses amis, en lui envoyant *les Soupirs de l'Europe*, dont cette Lettre est proprement la Critique. Elle est très-bien écrite. Comme vous pourrez la voir, je ne vous en donne point ici un Extrait. On trouve ici qu'il y a bien du Sophisme dedans, c'est dequoi vous pourrez décider. On apprend de Londres, que Milord *Marlborough* cede au torrent, & que préférant le repos aux soins d'être toûjours en garde contre la mauvaise volonté de ses ennemis, il prend le parti de se retirer en *Allemagne* dans sa Principauté de *Mindelheim*. Il en a demandé la permission à la Reine, qui la lui a accordée, & qui lui a donné un Passeport qui contient son Panégyrique, dans lequel S. M. le traite de *Cousin & Ami*, parle de ses vertus Héroïques, de sa valeur, & des importans services qu'il a rendus. Enfin ce Seigneur ne pouvoit jamais faire une retraite plus honorable. Tout le monde convient qu'il ne pouvoit jamais se retirer dans une conjoncture plus

plus glorieuſe pour lui. Nous en pouvons parler à nôs dépens, & nos ſoldats pourroient nous en dire des nouvelles. Ce qui me donne de l'eſtime pour ce Seigneur, c'eſt que ceux qui ne ſont pas de ſes amis, & qui cherchent à le blâmer, ne l'accuſent que d'une œconomie un peu trop outrée. Je ne ſçai ſi l'accuſation eſt juſte, & ſans approfondir la choſe, je ſoûtiens qu'un homme qui n'a qu'un ſeul défaut eſt bien près de la perfection, puiſqu'il n'a qu'un pas à faire pour y atteindre. Il doit aller s'embarquer à Douvres pour Oſtende, d'où, ſans paſſer par la Hollande, il ſe rendra dans ſa Principauté. Le bruit a couru ici que le Pere *Vota*, ce fameux Jéſuite dont vous avez ſans doute entendu parler, étoit venu au Congrès. Tout le monde l'aſſuroit; les uns diſoient l'avoir vû; les autres prétendoient ſçavoir d'original qu'il étoit à *Utrecht*, & l'avoir oüi dire à des Plénipotentiaires: cependant il n'en étoit rien, & ce bruit avoit un fondement aſſez plaiſant. Milord *Strafford*, Plénipotentiaire de la Reine de la Grande Bretagne, a amené d'Angleterre un ſinge, qui eſt des plus charmans en ce genre, & qui pourtant eſt comme toutes ces autres images de la figure humaine, d'une phiſionomie aſſez rechignante. Un Miniſtre qu'il n'eſt pas néceſſaire de nommer, lui trouva quelque air du Jéſuite

en question, & dit à Milord *Strafford*, chez qui il vit ce petit animal : Je crois, Milord, que voilà le Pere *Vota*. Cette petite plaisanterie fut entenduë de quelques Valets, qui prenant la chose pour argent comptant, ne sçachant pas qu'il fût question du singe, publierent que le Pere *Vota* étoit venu au Congrès, & qu'on l'avoit oüi dire à Mr. le M. de ***. Voilà quel fondement ont la plûpart des sottises qui se débitent dans le monde. Au reste, *Gâcon*, autrement dit le Poëte sans fard, a été ici. Pour celui-là il y est venu réellement, & je parle pour l'avoir vû. Le sujet de son voyage en Hollande a été l'impression de son *Anti-Rousseau*, qu'on n'a pas voulu lui permettre en France. Cet Ouvrage n'a pas eu un fort grand succès ici, & l'on n'y a rien trouvé de joli qu'une Chanson Historique, sur l'air des pendus, dans laquelle il fait toute l'histoire de *Rousseau* sous le nom de le Roux. Il le fait naître dans la boutique de son pere, qu'il dit être Cordonnier, & passant ensuite aux avantures qui lui sont arrivées pendant sa vie, il prétend que le Diable s'empara de lui, parcequ'il avoit renié son pere, & qu'il lui faisoit jetter par la bouche des serpens, viperes, & autres choses pareilles, & que pour en avoir vomi chez quelques Grands Seigneurs, il a eu diverses fois des coups de bâtons. Cette imagination est assez

plaisante,

plaisante ; puisqu'il est vrai (du moins à ce que j'ai oüi dire) que *Rousseau* ne vouloit point reconnoître son pere, lorsqu'au sortir de voir joüer une Piece de sa façon, ce bonhomme vint à lui les bras ouverts pour le féliciter sur le succès qu'elle avoit eu, & qu'on prétend aussi que pour avoir répandu le venin de sa langue sur certaines personnes de considération, il a essuyé des avantures mortifiantes. Quoiqu'il en soit, l'*Anti-Rousseau* a eu le sort de la plûpart des Critiques, qui est de tomber bien-tôt après avoir paru, pendant que l'Ouvrage critiqué subsiste toûjours, & l'on ne sçauroit disconvenir, qu'à la médisance près, que *Rousseau* a trop outrée, on ne peut, dis-je, disconvenir, qu'à cela près il n'y ait beaucoup d'esprit dans *Rousseau*, & qu'il ne soit bon Poëte. Voici une Epigramme que *Gâcon* son Antagoniste a faite contre un Auteur, qui dans un Ouvrage appellé le *Misantrope*, l'avoit traité de Copiste & d'Imitateur de *Boileau*.

Epigramme du Poëte sans fard à l'Auteur du Misantrope.

E*Nfant bâtard de* Calliope,
Faux-plaisant, fade Misantrope,
Tu prétends te railler du Poëte sans fard,
Qui regardant Boileau *comme maître en son Art,*

 Tache

Tâche de le suivre à la piste.
Mais apprends, pauvre esprit, Auteur bas & vénal,
Qu'il vaut mieux être un bon Copiste,
Que d'être comme toi mauvais original.

Je ne me souviens pas bien de la réponse que le *Misantrope* fit à cette Epigramme : Je sçai seulement, qu'après s'être récrié sur ce qu'on s'en prend à l'honneur d'une Muse, & qu'on accuse *Calliope* d'avoir un Enfant illégitime, il finit en disant,

Qu'une Muse qui se prostituë
Au Poëte sans fard,
Peut avoir un Enfant bâtard.

Au reste, je vous ai promis de vous donner les noms de tous les Ministres qui composent l'auguste Assemblée qu'on appelle le Congrès : Je vais vous tenir parole, & vous les faire passer tous en revûë, ainsi qu'ils sont dans une liste qu'on vient d'imprimer, & je ne prétens point être garante si les rangs sont observez, & si chacun y est dans la place qui lui convient. Voici ceux de l'Empereur ; car je vous répeterai ceux que j'avois déja nommez, afin de joindre leurs Titres à leurs Noms.

I. Philippe-Louis Comte de Zinzendorf &

& Fanhausen, Chevalier de la Toison d'Or, Burkgrave de Reynbeek, Baron de Renstburn, Trésorier Héréditaire de l'Empire, Echanson de la Haute Autriche, Seigneur de Gsaal, Seclowitz & Porliz, &c. Conseiller d'Etat, Grand Chancelier de la Cour, &c.

II. Le Comte de Corzana, Grand d'Espagne, Conseiller d'Etat de Sa Majesté Impériale & Catholique, &c.

Le III. étoit Mr. de Consbrug, qui vient de mourir, & que le Baron de Kirchner a relevé.

On trouve dans l'Imprimé la demeure de tous ces Seigneurs, & la couleur de leurs Livrées. Mais comme vous n'avez que faire de cela, j'ai crû que je pouvois les supprimer, de même que toutes les Excellences qui précedent leurs noms, & qui n'auroient pas laissé de prendre de la place & de grossir cette lettre. Après ce petit avertissement, je vais continuer l'énumeration, & passer aux Ministres de la Grande Bretagne, qui sont:

I. Milord Jean Robinson, par la grace de Dieu, Evêque de Bristol, Grand Doyen de Windsor & de Wolnerhampton, Registraire du très-illustre Ordre de Perisselide, Conseiller, Ministre d'Etat, & Garde-Sceau Privé de Sa Majesté la Reine de la Grande Bretagne.

II. Milord Thomas Comte de Strafford,

Vicomte de Weniworth & de Stainboroug, Baron de Rabi, de Neumark & Doversley, Ambassadeur Extraordinaire de Sa Majesté Britannique près de Leurs Hautes Puissances les Etats Généraux, Colonel du Régiment Royal des Dragons Anglois de Sa Majesté, Lieutenant Général de ses Armées, premier Seigneur de l'Amirauté de la Grande Bretagne & d'Irlande, Membre du Conseil Privé de Sa Majesté, & Chevalier du très-noble Ordre de la Jarretiere.

PORTUGAL. I. Jean Gomez d'Asilva, Comte de Tarouca, Seigneur des Villes de Tarouca, de Lalin, de Lazarin, de Penalva, de Gulfar, & leurs dépendances; Commandeur de Villacova; Membre du Conseil de Sa Majesté le Roi de Portugal, Mestre de Camp Général de ses Armées, &c.

II. Dom Loüis d'Acunha, Commandeur de Sainte Marie du Carrecedo, de l'Ordre de Christ, Conseiller de Sa Majesté le Roi de Portugal, &c.

PRUSSE. I. Otto Magnus, Comte du St. Empire & de Denhof, Ministre d'Etat & de Guerre de Sa Majesté le Roi de Prusse, Lieutenant Général d'Infanterie, Chevalier de l'Aigle Noire, Gouverneur & Drossaërd de Memel, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Seigneur des Terres de Frederichstein, de Wenefeld, & de Shonmor.

II. Erneſte Comte Metternich, Comte du Saint Empire, Miniſtre d'Etat de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, ſon Ambaſſadeur à la Diéte générale de l'Empire, & ſon Plénipotentiaire auprès de Sa Majeſté Impériale, &c.

III. Jean Auguſte Maréchal de Bicherſtein, Miniſtre d'Etat, Grand-Maître des Armoiries, & Chambellan de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, Droſſaërd des Baillages de Guebicherſtein & de Moritzbourg, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Noire & de S. Jean, &c.

C'eſt celui là qui eſt deſtiné pour l'Ambaſſade de France, où il menera la beauté même, en la perſonne de Madame ſon Epouſe qui eſt une jeune Dame d'environ ſeize ans.

Vous croyez bien, Madame, qu'une perſonne auſſi accomplie ne manquera pas de briller à notre Cour, où l'on fait profeſſion de bon goût. Je ne doute pas nonplus que Monſieur ſon Epoux n'y réuſſiſſe très-bien; car c'eſt un Seigneur fort aimable, & qui a bien de l'eſprit & du mérite. On avoit cru d'abord que ce ſeroit Monſieur le Comte de Denhof qui ſeroit Ambaſſadeur : mais ſoit qu'il ait mieux aimé le repos que cette brillante commiſſion, ou par quelque autre raiſon, Monſieur Markchal vient d'être nommé dans un voyage qu'il a été faire en poſte à Berlin.

On ne pouvoit que bien rencontrer, sur lequel des deux que le sort eût pû tomber, puisque Mr. le Comte de *Denhof* est un Seigneur des plus distinguez par sa capacité, son beau génie, & mille autres belles qualitez, & nous ne pouvions pas manquer d'avoir une belle Ambassadrice ; puisque Madame la Comtesse de *Denhof* est toute belle, toute brillante, & d'un air & d'une tournure enchantée.

Mais revenons à notre énumeration, que les charmes de ces belles Ambassadrices ont interrompuë. Nous en étions au Sept Provinces-Unies, dont les Députez au Congrès sont,

I. Le Baron de Randwick, Seigneur de Bleck, Rossum, Heissel & Gameren; Bourggrave de l'Empire, & Juge de la Ville de Nimegue, Conseiller Extraordinaire de la Province de Gueldre, & Député de la même Province aux Etats Généraux, &c.

II. Mr. Guillaume Buys, Conseiller Pensionnaire d'Amsterdam, &c.

III. Monsieur Bruno vander Dussen, ancien Bourguemaître, Sénateur & Conseiller Pensionnaire de la ville de Gauda, Assesseur au Conseil des Heemrades, de Schieland, Dijkgrave du Crimpenerwaard, &c.

IV. Feu Mr. de Moërmond, Député de la Province de Zelande, dont la place n'a pas été remplie, non-plus que celle de Mr. le Comte

Comte de Rechteren, Député de la Province d'Over-Issel, qui s'est démis de lui-même de son Emploi après son démêlé avec Mr. Mesnager; ainsi il faut passer à la Province d'*Utrecht*, dont le Ministre est

Frederik Adrien, Baron de Rhede, Seigneur de Reswoude & d'Emikhuise, Membre du College des Nobles de la Province d'*Utrecht*, & leur Député aux Etats Généraux, &c.

FRISE. Mr. Sicco de Gostinga Grietman de Franikerdeel, Curateur de l'Académie de Franeker, Député de la Province de Frise aux Etats Généraux, &c.

GRONINGUE. Charles Ferdinand, Comte d'Inhausen & de Kinephausen, Baron d'Autel & de Vogelsang, Seigneur de Nieuwort, du Pays de Urde-wold & du Plewéed, Député Extraordinaire aux Etats Généraux des Provinces-Unies, Conseiller dans l'Amirauté d'Amsterdam, Heemraad héreditaire d'Almeraud, Directeur de la Compagnie des Indes Occidentales, &c.

SAVOYE, I. Le Comte de Maffey, Chevalier des Ordres de Saint Maurice & de Saint Lazare, Gentilhomme de la Chambre, & Premier Ecuyer de S. A. R. le Duc de Savoye, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Général de Bataille dans ses Armées, & son Envoyé Extraordinaire auprès de Sa Majesté Britannique.

II. Ignace Solar, Marquis du Bourg, de Saint d'Almaſſe & d'Ogliani, Comte de Morette, de Maſſel & de la Tour de Saint George, Seigneur de Tigeron, Gentilhomme de la Chambre de S. A. R. de Savoye, Chevaliér Grand-Croix de l'Ordre Sacré & Militaire de Saint Maurice & de Saint Lazare, Envoyé Extraordinaire auprès de Leurs Hautes Puiſſances les Etats Généraux.

III. Mr. de Mollarede, Conſeiller d'Etat de Son Alteſſe Royale de Savoye, &c.

MAYENCE. Jean-Philippe, Comte de Stadian, Seigneur de Thauhauſen & de Warthauſen, Chevalier du Saint Empire, Grand-Maître & Premier Miniſtre d'Etat de ſon Alteſſe Electorale de Mayence, &c.

TREVES. I. Jean-Guillaume Antoine, Baron Delz, premier Seigneur dudit lieu, Grand-Doyen de la Métropolitaine de Tréves, Conſeiller Intime, &c.

II. Jean-Henri de Keiſersfield, Conſeiller Intime, & Miniſtre ordinaire de Son Alteſſe Electorale auprès de Leurs Hautes Puiſſances.

PALATIN. Le Baron de Haudheim, Conſeiller Intime, & Chevalier de l'Ordre de Saint Hubert, Commandeur de Waldeck, & Commiſſaire Général de Guerre de S. A. Palatine, &c.

POLOGNE & SAXE. I. George, Comte de Werthern, Conſeiller d'Etat de S. M. le

Roi

Roi de Pologne, Electeur de Saxe, son Ministre d'Etat, &c.

II. Le Comte de Lagnasco, Ministre d'Etat & du Cabinet, Lieutenant-Général de la Cavalerie, & Capitaine-Lieutenant du Corps des Chevaliers Gardes de Sa Majesté, le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, &c.

III. Le Baron de Guersdorf, Conseiller Privé de Sa Majesté le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

HANOVRE. Le Baron de Bodmar, Conseiller & Ministre d'Etat de Son Altesse Electorale de Brunswick-Lunebourg, &c.

CERCLE DE FRANCONIE. I. François George Comte de Scbomborn, Chambellan de S. M. I. Conseiller d'Etat de S. A. E. de Mayence.

II. Le Baron de Fischern, Chevalier du Saint Empire, Ministre d'Etat Privé, & Grand-Baillif à Boheimstein-Peignis de Son Altesse Sérénissime de Brandebourg-Coulembac, &c.

Voici à cette heure les trois Ministres de France, que je vais vous nommer aussi, quoique vous les connoissiez aussi-bien que moi.

I. Nicolas du Bled, Marquis d'Huxelles, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général de S. M. dans le Duché de Bourgogne, Gouverneur de la

Ville

Ville & Citadelle de Châlons, Commandant en Chef en Alsace.

II. Messire Melchior de Polignac, Abbé de Bonport, de Begard & de Mauson, Prieur de la Voute & de Mont-Didier, Conseiller d'Etat, ci-devant Ambassadeur Extraordinaire de Sa Majesté Très-Chrétienne en Pologne, Auditeur de Rote en Cour de Rome, &c.

III. Mr. Ménager, Conseiller & Sécrétaire du Roi Très-Chrétien, Chevalier de l'Ordre Royal de S. Michel, *&c.*

MINISTRES NEUTRES.

COUR DE ROME. Le Comte Passionei, Camerier d'honneur du Pape, &c.

SUEDE. Le Baron du Polmquist.

CERCLE DU HAUT-RHIN. George Bernard, Baron d'Engelbrechten, Conseiller d'Etat de S. M. Suedoise au Duché de Breme & Verden, & son Ministre Plénipotentiaire à la Visitation de la Chambre Imperiale à Wessar, &c.

CERCLE DE SUABE *&* DE WIRTEMBERG. I. Le Baron de Stauffemberg, Conseiller d'Etat de S. A. E. de Mayence, & son Grand-Ecuyer dans l'Evêché de Bamberg, &c.

II. Mr. de Hespen, Conseiller d'Etat de Son Altesse Sérénissime de Wirtemberg, &c.

MUNSTER. Bernard Anrolph de Ducker, Seigneur

Seigneur de Rod'ingaüsen, Conseiller d'Etat de Légation & de Guerre de Son Altesse Monseigneur l'Evêque Prince de Munster & de Paderborn, Envoyé Extraordinaire de Son Altesse à Leurs Hautes Puissances les Etats Généraux, &c.

HESSE-CASSEL. Le Baron de Dalwich, Conseiller d'Etat de Son Altesse Sérénissime le Landgrave de Hesse-Cassel, &c.

AUTRES MINISTRES NEUTRES.

VENISE. Charles Buzzini, Chevalier & Procurateur de S. Marc pour la Sérénissime République de Venise, &c.

LORRAINE. I. Le Baron le Begue, Conseiller d'Etat de S. A. R. de Lorraine, &c.

II. Le Baron de Forstner, Conseiller d'Etat de Son Altesse Royale de Lorraine, &c.

III. Mr. de Moigneville, Conseiller d'Etat de son Altesse Royale de Lorraine, &c.

TOSCANE. Le Marquis de Rinuccini, &c.

MODENE. Le Comte Bergomi, Chambellan & Ministre d'Etat de S. A. S. le Duc de Modene, Gouverneur de la Grafagnane, Envoyé Extrordinaire de Son Altesse à Leurs Hautes-Puissances les Etats Généraux, &c.

PARME. Le Comte Ottavio S. Severin d'Arragon, Gentilhomme de la Chambre de Mr. le Duc de Parme, & son Envoyé Extraordinaire.

SUISSE.

SUISSE. Monsieur de Saint Savorin, &c.

GUASTALLA. Le Comte de Fantoni, Conseiller d'Etat de S. A. de Guastalla, Conseiller Intime de S. A. l'Electeur Palatin, &c.

GRISONS. Le Baron de Salis, &c.

CHAPITRE DE COLOGNE. I. Mr. de Esschenbrenner, Chanoine de la Métropolitaine de Cologne, &c.

II. Mr. de Solemacher, Conseiller d'Etat, & Directeur du Conseil Aulique dans l'Archevêché de Cologne, &c.

GENES. Mr. de Sorba, &c.

HANAU. Le Baron de Delcheim, Conseiller d'Etat de Son Altesse le Prince de Hanau, &c.

Voilà, Madame, les Noms & les qualitez des Ministres qui répréſentent ici les premieres Têtes de l'Europe. J'espere que vous ne ſerez pas fâchée de les connoître, & que cette longue kirielle ne vous ennuyera point. Vous les auriez pû connoître plus commodément & d'un seul coup d'œil, si vous aviez été spectatrice de la Fête qui vient de les rassembler tous chez Son Excellence Mr. le Comte de *Tarouca*. Ç'auroit été un spectacle digne de votre curiosité. que tous ces Ministres rangez en une même table, dressée dans un lieu délicieux, & servie avec toute la délicatesse & la somptuosité digne de la magnificence de celui qui donnoit la Fête, dont le sujet étoit la naissance

ſance du Prince du *Breſil*, fils de S. M. le Roi de *Portugal*. Je renvoye la deſcription de toutes ces magnificences à la premiere lettre que je vous écrirai ; celle-ci me paroit déja aſſez remplie, je crois qu'il eſt tems de la finir, & de vous aſſurer que je ſuis, *Votre*, *&c.*

LETTRE XCVII.

DE PARIS.

QUelque longues que puiſſent être vos Lettres, Madame, elles ne me paroiſſent jamais telles. Je voudrois que vous puſſiez avoir en les écrivant le même plaiſir que je goûte à les lire : Quand vous auriez joint aux noms & aux qualitez des Plénipotentiaires, leurs Armes, Chiffres & Deviſes, vous n'auriez point couru riſque de m'ennuyer. Je conviens pourtant avec vous, que je puis me paſſer de ce ſuperflu, & qu'il me ſuffit de connoître ces Meſſieurs par leurs noms & ſurnoms ; ç'en eſt aſſez pour l'uſage que j'en veux faire, & j'aime bien mieux, qu'au lieu de cela vous me donniez une Relation exacte de la Fête que le Comte de *Tarouca* a donnée en l'honneur de la naiſſance du Prince du *Breſil*.

Vous m'en donnez une fort grande idée, & je ne doute point qu'un récit plus circonſtancié ne la rempliſſe pleinement. Je voudrois bien à mon tour pouvoir vous mander d'ici quelque choſe d'agréable ; mais il n'y a pas moyen : Les mariages qui devoient ſe faire dans la Famille Royale ſont renvoyez à la Paix. Vous ſçavez que le Roi en avoit propoſé trois ; celui du Comte de *Toulouſe* avec Mademoiſelle de *Conti* l'aînée ; celui de Mr. le Duc, avec Mademoiſelle de *Conti* la cadette, & celui du Prince de *Conti* avec Mademoiſelle de *Bourbon*, ſœur de Mr. le Duc. On avoit cru qu'ils ſe célébreroient pendant le Carnaval ; mais comme je viens de vous le dire, la partie a été encore renvoyée. En voici quatre qui doivent précéder, & qui ſerviront de prélude à celui-là : Celui du nouveau Duc de *Sulli*, avec Mademoiſelle de *Barbezieux* ; du Marquis d'*Aubigni*, neveu de Madame de *Maintenon*, avec Mademoiſelle *Rajat*, fille de l'Intendant de *Roüen* ; celui du Marquis de *Maillebois*, fils aîné de Monſieur *Deſmarets*, Miniſtre des Finances, avec Mademoiſelle d'*Allegre* ; & celui de Mr. *Broüille*, neveu de Mr. *Deſmarets*, avec Mademoiſelle *Gaucin*, fille d'un Greffier du Conſeil fort riche. On attend toûjours ici la Paix avec beaucoup d'impatience ; mais on ne laiſſe pas de faire de grands préparatifs de guerre.

L'arrivée

L'arrivée du Maréchal de *Bervvick* en *Catalogne* a d'abord operé. Il vient d'écrire au Roi une lettre dattée du premier de cette année, par laquelle il donne avis à Sa Majesté de la levée du Blocus de *Gironne*. Ces pauvres gens avoient bien besoin de sa présence; car on dit que la faim les pressoit déja, & que pour s'en garantir ils étoient obligez de recourir à de fâcheuses extrêmitez, & de s'accommoder des ragoûts les plus dégoûtans. On espere ici que la guerre de *Turquie* & du *Nord* déterminera l'Empereur à donner promptement les mains à la Paix, à laquelle on dit qu'il est le seul opposant. Vous sçavez sans doute les changemens qui sont arrivez à la *Porte Ottomane*: Pays où les Loüis neufs ont beaucoup de cours, & où le Roi de *Suede* est rentré plus que jamais en crédit, & si fort, que le Bacha qui lui étoit opposé & qui avoit conclu la Paix avec les Moscovites, vient d'être déposé & conduit dans une Isle, où après avoir essuyé trois fois la question, il a été étranglé; sort ordinaire à tous les Premiers Ministres de cet Empire, que la politique Turque ne laisse jamais mourir dans leur lit. Son Prédécesseur a été rappellé de l'exil & mit à sa place, parcequ'il avoit toûjours été attaché au Roi de *Suede*, auquel le Grand Seigneur vient d'envoyer de magnifiques présens, & qui fait à l'heure qu'il

est

eſt la pluye & le beau tems dans ce Pays-là, où l'on arme à grand force, pour venger ſa querelle & pour le mettre en état d'entrer la force en main & à la tête d'une nombreuſe Armée, dans ſes Etats, après avoir, chemin faiſant, ravagé ceux de ſes Ennemis, au ſecours deſquels le Czar de *Moſcovie* vient de marcher. Les Rois de *Pruſſe* de *Pologne* & de *Dannemarck* auront auſſi de l'occupation dans cette affaire, & ſeront par-là moins en état d'aider aux Alliez, qui par cette diverſion ſeront enfin obligez d'accepter nos propoſitions. Ainſi voilà comme on guérit un mal par un autre mal, en allumant le feu d'un côté, afin de pouvoir l'éteindre de l'autre. Mais à propos d'éteindre, on dit ici que l'affaire de Mr. *Meſnager*, qui paroiſſoit aſſoupie, n'étoit que couverte, comme un feu ſous la cendre, & qu'aux approches de la Paix elle ſe réveille tout de plus belle. On prétend que le Roi demande des ſatisfactions là-deſſus, & qu'il ne ſe contente pas de la démiſſion volontaire de Mr. le Comte de *Rechteren*, qu'il veut encore un déſaveu public de ſa conduite par Meſſieurs les Etats, & qu'ils nomment un autre Miniſtre à la place de celui-là. Mandez-moi ſi on eſt diſpoſé à lui donner cette ſatisfaction, & ſur quel pied on travaille à la Paix. Je voudrois bien que vous m'envoyaſſiez auſſi la Chanſon de *Rouſſeau* que *Gácon* a faite
ſur

ſur l'air des *Pendus :* Mais ſurtout n'oubliez pas de me donner la Relation de vos Fêtes *Portugaiſes*. Nous en avons eu une ici d'une autre eſpece : car ce n'a été qu'une Proceſſion pompeuſe, qui s'eſt faite par ordre du Roi, lorſque le Miniſtre du Grand-Maître de *Malthe* a fait ici ſon entrée publique. Il y avoit quarante ans qu'on n'avoit point vû ici l'Ambaſſadeur de *Malthe*. C'eſt au Baillif de la *Vieuville*, que le Grand-Maître vient de donner à préſent ce caractere, que le Roi a voulu encore relever, en ordonnant à tous les Chevaliers qui ſe ſont trouvez à *Paris*, d'aſſiſter à cette cérémonie en habit décent; c'eſt-à-dire, en manteaux noirs, ſur leſquels on voyoit la Croix de leur Ordre : Ce qui faiſoit le plus bel effet du monde. Et comme ces Meſſieurs étoient en fort grand nombre, ils groſſirent & embellirent beaucoup le magnifique cortege de Monſieur l'Ambaſſadeur, qui fit en très-bon ordre ſon entrée le 4. Décembre dernier. Le Duc d'*Aumont* a été honoré avant de partir pour ſon Ambaſſade de *Londres*, de l'Ordre du Saint Eſprit, dans lequel il fut inſtallé le 2. de Décembre dernier. Il a été très-bien reçu à la Cour de la Reine de la *Grande Bretagne*. Tous les Miniſtres & les Seigneurs de ce Pays-là l'ont régalé à l'envie les uns des autres; & l'on dit que pour ſe concilier l'affection des Peuples, il

jetta

jetta quantité d'argent par la portiere de son carrosse, le jour qu'il fut rendre visite à Milord *Bolingbrook*. Il a un train & une suite très-magnifiques: il brille par sa belle dépense, aussi-bien que par son mérite, & l'on peut dire qu'à tous égards il fait honneurs au Maître qui l'envoye. Quelque-tems avant qu'il partît pour *Londres*, le Maréchal de *Villars* donna un magnifique repas au Chevalier *Thomas Hanmer*, & à quantité d'autres Seigneurs Anglois Les Dames furent de la partie, & un très-beau bal fit la clôture de la Fête. Le Duc de *Shrewsbury*, que la Reine d'*Angleterre* nous a envoyé à la place du feu Duc d'*Hamilton*, a été très-bien reçu ici, de même que la Duchesse son Epouse, & le mérite de l'un & de l'autre nous console de la perte du Duc d'*Hamilton*, que tout le monde se faisoit un plaisir de voir, & qu'on a beaucoup regretté, par rapport à lui-même & à cause du funeste accident qui lui a ôté la vie. Vous sçavez sans doute qu'il l'a perduë dans un combat particulier, qui a été aussi fatal à Milord *Mohun* son Ennemi, que l'on a trouvé mort comme lui sur la place. Un Procès a été la cause apparente de ce duel, dans lequel bien des gens prétendent qu'il est aussi entré un peu d'esprit de Parti; car l'un de ces Seigneurs étoit de celui des *Toris*, & l'autre des *Whigs*. Quoiqu'il en

soit,

ſoit, ils ont pouſſé la haine & l'acharnement auſſi loin que les Héros de la *Thebaide*, puiſqu'à l'exemple de ſes deux Freres ennemis, ils ont épuiſé leurs dernieres forces à s'entre-tuer, & que déja couchez par terre & frappez à mort, ils ſe ſont encore porté les derniers coups. Les deux Meſſieurs qui leur ſervoient de ſecond, étoient le Colonel *Hamilton*, parent du Duc, & le Général *Mackartney*. Ce dernier a jugé à propos de ſe ſauver, & on dit qu'il a fait prudemment, parcequ'étant du Parti oppoſé au Miniſtere, il n'auroit pas dû en attendre beaucoup de grace, ſurtout s'il eſt vrai ce qu'on dit, que quelque-tems auparavant il avoit bû à la confuſion de ce même Miniſtere. Le Colonel *Hamilton*, qui n'avoit pas les mêmes raiſons de craindre la ſuite de cette affaire, vint de lui-même ſe mettre en priſon, pour ſubir le Jugement de la Juſtice, qui après que ſa cauſe eût été bien plaidée & débatuë, le déclara coupable d'homicide involontaire, & le condamna à la peine dûë à ce crime, qui eſt d'être brûlé à la main : Car quoique par toute terre l'homicide ſoit digne de mort, les Loix d'*Angleterre* veulent que pour le premier crime qu'on fait, on ne ſoit point obligé à perdre la vie, & que le Criminel en ſoit quitte pour être marqué à la main, à condition qu'il ſçache lire. Ce Privilege

fut

fut accordé autrefois, afin d'engager les peres & les meres à faire instruire leurs enfans. Et l'on peut dire que l'intention des Fondateurs a été parfaitement bien remplie, puisqu'il n'est point de Nation au monde chez qui l'ignorance regne moins que chez les Anglois. Or comme le Colonel *Hamilton* sçait à coup sûr lire & écrire, sa vie ne couroit aucun danger là-dedans. Il s'en est même tiré à fort bon marché; car lorsqu'on vint pour executer la Sentence qui avoit été donnée contre lui, on le trouva muni des Lettres de Grace que S. M. lui avoit données, & qui le garantirent de cette espece de flétrissure, à laquelle il auroit été exposé sans cela. On avoit cru ici que le Roi donneroit le Gouvernement de *Guyenne* au Maréchal de *Villars*, à la place de celui de *Provence* dont il a été pourvû après la mort du Du de *Vendôme*: Mais il s'en est tenu à ce dernier, & S. M. a disposé de l'autre en faveur de Mr. le Comte d'*Eu*, fils de Mr. le Duc du *Maine*, après avoir donné à Madame la Duchesse de *Chevreuse* un Brevet de retenuë de 30000. liv. sur ce même Gouvernement. Au reste, il faut que je vous fasse part d'une Ode Anacréontique, qui a paru depuis peu, & qu'on trouve très-jolie. Elle est adressée à Mademoiselle d'A. Vous devinerez qui elle est, si vous le pouvez, car il ne m'est pas permis de vous en dire davantage,

davantage. L'Auteur de cette Piece ne vous eſt pas inconnu, il en a fait quantité d'autres très-jolies, il eſt lui-même très-joli; mais comme il veut être *incognitò*, il faut attendre qu'il lui plaiſe de ſe démaſquer lui-même; après quoi nous pourrons mettre ſon nom à la tête de l'Ouvrage; mais venons à la Piece, la voici.

ODE ANACREONTIQUE,

A Mademoiſelle D. A.

OUtré des dedains de Climene,
Je voulus rompre avec l'Amour,
Et jurer que vers l'inhumaine
Je n'aurois jamais de retour.

Amour, dis-je, tu n'es qu'un Traître,
Propre à troubler notre repos.
L'eſperance que tu fais naître
Eſt la ſource de tous nos maux.

De Climene, *pour me ſurprendre,*
Tu mis en œuvre tous les traits;
Mais ſi mon cœur s'eſt laiſſé prendre,
Il te dit adieu pour jamais.

Alors ſentant la violence
D'un mal dont je craignois le cours,
Je crus qu'il falloit par prudence.

A Bachus *demander secours.*

J'implore ce Dieu salutaire,
Qui guérit l'Ame de ses soins.
Je m'arme d'abord d'un grand verre.
Mais, helas! je n'aime pas moins.

Car l'Amour rusé par merveille,
Jugeant qu'elle est ma guérison,
Emplit de ses feux ma bouteille,
Et fit du remede un poison.

Plus je bois, plus mon cœur s'enflâme.
Plus mes sens sont épris de Vin,
Et plus jusqu'au fonds de mon ame,
L'Amour fait couler son venin.

Je m'en plaignis à Bachus *même.*
Que veux tu? Me répond Bachus,
Tout devient poison quand on aime :
Non, non : tu n'en guériras plus.

D'A, quelle est cette Climene
Que je dois aimer sans guérir;
Qui sçait mon amour & ma peine,
Et qui prend plaisir à l'aigrir?

Aussi-tôt qu'on la voit paroître,
Aussi-tôt l'on sent Cupidon.
Pourriez-vous bien la méconnoître?
Je n'ai changé que votre nom.

On

On continuë à tourmenter plus que jamais ici les pauvres Protestans, & cela me fait de la peine. Les Habitans d'Orange ont eu ordre de faire de nouveau abjuration, ou de passer dans les Pays Etrangers, d'où ils étoient revenus à la faveur de la Paix de Ryswick : ce qui fait bien voir que le Roi ne compte pas de rendre ce petit Etat à la future Paix, puisqu'il parle en maître à ces pauvres gens, desquels on peut bien dire à la lettre, qu'ils sont errans comme des brebis qui n'ont point de Pasteur : Car depuis la mort du Roi Guillaume, il y a je ne sçai combien deSouverains qui prétendent avoir domination sur eux ; & comme la chose n'a pas encore été décidée, ils ne sçavent de quel côté se tourner. Il sembloit d'abord que la dispute ne devoit être qu'entre le Roi de Prusse & le Prince de Nassau Stathouder deFrise,qui fut noyé dans le Meerdyk, dont l'un fondoit son droit sur le Testament du feu Roi d'Angleterre, & l'autre sur une substitution antérieure : mais il a paru depuis bien d'autres Concurrens. La Maison de Nesle y prétend, & y prétend doublement, depuis qu'elle s'est alliée à celle de Nassau, par le mariage de Mademoiselle de Mailli avec un demi-frere du Prince de Nassau-Sigen. Et je crois que tous ces Prétendans François seront de l'humeur du feu Prince de Conti, & disposez

aussi-bien que lui à ceder au Roi toutes leurs prétentions. On dit que Sa Majesté offre au Roi de Prusse quatorze cens mille livres pour toutes les siennes, & qu'enfin à quelque prix que ce puisse être, notre Monarque veut qu'Orange reste en ses mains. Et comme je le disois toute à l'heure, de l'air dont il parle, on voit bien qu'il compte là-dessus. On écrit de Millian en Roüergue, que dernierement le Présideut de cette Ville-là, & un nommé Bonnefous, Subdélegué de Mr. le Gendre Intendant de Montauban, furent dans la maison d'une Dame appellée Madame de Veissiere, où il y avoit compagnie toute composée de femmes, & que ces deux Messieurs s'en saisirent, & les firent conduire au nombre de dix-huit en prison, comme atteintes & convaincuës de s'être données rendez-vous dans cette maison, pour y pratiquer quelque acte de pieté. Quoiqu'on ne les eût point trouvées sur le fait, ni armées d'aucuns Livres, on supposa qu'une compagnie aussi nombreuse ne s'étoit point aussi rassemblée pour enfiler des perles; & ce soupçon tenant lieu de conviction, les pauvres femmes furent traitées en criminelles d'Etat, & transferées de Millian à Montauban dans un tems très-rude, malgré la longueur du chemin, & quoiqu'il y eût des femmes de quatre-vingt ans parmi ces prisonnieres. Il y en eut une

entr'autres

entr'autres qui ne pouvant pas résister à la fatigue du chemin, fut laissée dans une prison sur la route, quelques instances que ses parens pussent faire pour obtenir qu'on la leur confiât, offrant de la représenter toutes les fois que le cas le requerroit. Ils eurent beau offrir d'engager leurs biens & leurs personnes pour cela, il n'y eut rien à faire, & la bonne Dame mourut dans cette prison, sans qu'il leur fût permis de la voir ni de la secourir. Franchement c'est pousser un peu trop loin la dureté, & dépoüiller non-seulement le Christianisme, mais même l'humanité ; & j'oserai bien assurer qu'on excede dans les Provinces, & que par un zele indiscret pour le service du Roi, on passe de beaucoup ses ordres. Mais laissons là des pauvres malheureux dont nous ne sçaurions adoucir le sort, & qui en excitant notre compassion nous feroient en quelque maniere partager leurs peines ; il vaut mieux se remplir l'imagination d'idées plus réjoüissantes. La rupture du mariage du Marquis de *** & de Mademoiselle D *** se présente fort à propos pour cela : Le sujet en est des plus frivoles, & l'avanture assez plaisante, pour que je doive vous en faire part. Un Rival outragé par la préference, s'est avisé de faire le portrait de ce futur Epoux. Vous pouvez croire qu'il ne l'a pas flatté, vous

en jugerez tout à l'heure ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que le dernier Vers de ce Portrait a déterminé la Belle à rompre une union qui paroiſſoit devoir être avantageuſe pour elle, & cela de-peur que l'étoile du Cavalier ne prévalût ſur l'envie qu'elle avoit d'être femme d'honneur. Faites attention à ce dernier, & vous verrez dequoi il eſt queſtion. C'eſt-là ce qui vient de rompre le nœud gordien, & graces à ſa veine Poëtique, l'amant délaiſſé devient à préſent l'amant heureux, & ſes Vers on triomphé de la Proſe du Notaire. Les voici.

Qui diroit que .... &c.
Eſt un homme ſans cœur,
Sans air, ſans eſprit, une bête,
Depuis les pieds juſqu'à la tête?
Le prendroit-on pour un menteur?
Non, car on peut dire ſans menſonge,
Qu'il n'a de l'homme que le nom.
Et celui qui le voit peut croire ſans qu'il ſonge,
Qu'il voit un Ours, un Tigre, un Bœuf, une Guenon.
Il eſt cruel, brutal, ſauvage;
Il a de la guenon les yeux & le viſage;
La démarche & la voix d'un Bœuf,
Et ſi cet animal, qu'en Egypte on adore,
Eſt différent de lui plus qu'un Oeuf d'un autre Oeuf,
C'eſt qu'il n'en a pas pris les deux Cornes encore.

Mais

Mais attendons le jour qu'il se mariera,
Je vous jure qui les aura.

La Demoiselle a craint le pronostic; peut-être aussi que le futur Epoux a partagé sa crainte. Quoiqu'il en soit, c'est par-là que l'affaire a manqué. Il vient d'arriver ici une auttre avanture, dans laquelle il n'entre ni enchantement ni Géants, qui n'a nul air ni des *Amadis* ni des *Mille & une nuits*, & qui pourtant vous va, je gage, paroître fabuleuse. Je vous prie cependant de ne la point traiter de Roman, puisque je vous assure que c'est un fait dont j'ai quasi été le témoin oculaire. La Marquise de *** cette belle indolente, qui parcequ'elle n'avoit point eu jusques ici d'engagement d'éclat, prétendoit s'ériger en prude, nourrissoit dans le cœur la passion du monde la plus violente & la plus ridicule; quoiqu'elle n'eût dans le fonds rien que de fort naturel, puisque cette belle passion n'avoit qu'elle même pour objet. Charmée du tour de son visage, de sa gorge, de ses bras, elle passoit les journées entieres en contemplation, & à se regarder depuis les pieds jusques à la tête dans un grand miroir. Dès qu'elle se perdoit un moment de vûë, elle perdoit tout son enjoûment: L'idée qu'elle conservoit de son mérite & de ses charmes lui faisoit recevoir avec dédain les hom-

mages d'une foule d'adorateurs ; & le Duc de*** qui étoit l'un des plus empressez, avoit presque envie de se pendre, lorsque l'officieuse Mademoiselle de R*** bonne amie de la Marquise, lui promit d'employer tous ses soins pour découvrir ce qu'elle avoit dans l'ame. Laissez-moi faire, lui dit cette obligeante fille, si vous avez un Rival, je vous répons qu'il n'échappera pas à ma pénétration & à ma vigilance. Quand nous l'aurons déterré, nous travaillerons à le détruire ; & si après cela vous ne pouvez ni devenir heureux, ni vous guerir, vous serez toûjours assez à tems à vous pendre. Le Duc goûta un raisonnement aussi solide, & pria la Demoiselle de mettre la main à l'œuvre. Elle le fit, & toutes ses perquisitions aboutirent à lui faire connoître que la Dame étoit dans le goût de feu Narcisse. Pour s'en convaincre entierement, elle proposa une partie de chasse dans une des Terres de la Marquise : On prit pour cela des habits d'Amasone. Les cheveux blonds de la Marquise, bouclez & poudrez flottoient sur un juste-au-corps d'écarlate brodé d'Or. Elle avoit un petit chapeau orné d'un plumet blanc, & de la ceinture en haut, c'étoit le plus joli homme du monde. Je dis de la ceinture en-haut ; car vous sçavez bien qu'à la Cour nos Amasones portent des longues juppes, qui marquent leur

sexe.

ſexe. Dès que la Marquiſe fut ainſi équipée, ſon amie vint avec précipitation l'avertir qu'il y avoit un Monſieur qui la demandoit ; & la prenant par la main, elle la conduiſit dans l'appartement où elle ſuppoſoit qu'il étoit, & dans lequel cette adroite fille avoit fait placer un miroir tout vis-à-vis de la porte ; mais un miroir d'une taille où l'on ne pouvoit ſe voit qu'en buſte, ſi-bien que la Marquiſe qui ne ſongeoit plus plus à ſon ajuſtement maſculin, & qui graces à la petiteſſe du miroir, ne pouvoit pas découvrir le défaut de la cuiraſſe, frappée de la gentilleſſe du prétendu Cavalier demeura immobile. Il n'avoit garde de manquer à faire la même choſe. Qu'eſt-ceci ? s'écria alors Mademoiſelle de R*** tous deux dans la même attitude, tous deux charmez du premier coup d'œil. O miracle de ſympathie ! la Marquiſe confuſe voulut repliquer. Mais un éclat de rire que fit la Demoiſelle, découvrit tout le myſtere. Quoi ! dit-elle à ſon amie, vous pouſſez l'amour-propre juſques-là ? Vous ne trouvez que vous au monde digne de vous-même, & ſemblable au chien de la fable, qui quittoit le réel pour l'ombre, vous rebutez une infinité d'adorateurs pour vous repaître du chimerique amour de vous-même, & pour courir après un ombre & un fantôme ? Il me tarde de voir le

Duc de *** pour lui montrer son Rival. Nous verrons comment il s'y prendra pour le détruire. Le Duc qui avoit le mot entra fort à propos, & convint, après qu'on lui eût conté l'avanture, que ne pouvant pas avoir de Rival plus accompli, il n'en auroit jamais pû rencontrer de plus redoutable. Cependant il ne perdit point tout-à-fait courage, & appellant sa Muse à son secours, il fit là-dessus quelques couplets de Chanson sur l'air d'un certain Menuet de la Comédie du mari retrouvé, qu'on connoît sous le nom de mari d'une coquette. Voici les Chansons.

Plus je vous vois, plus je vous aime,
Rien n'est égal à mon ardeur.
Helas! Que n'êtes vous de même,
Que ne fixez vous votre cœur?

L'aurore aime la fleur nouvelle,
Elle aime le zéphir si doux.
L'Amour a tant de droit sur elle,
Qu'elle aime jusqu'à son Epoux.

Psiché, *cette beauté suprême,*
Qui de l'amour bravoit les traits;
Psiché *brula pour l'amour même,*
D'abord qu'elle eût vû ses attraits.

Mais je vois mon erreur extrême,

D'un

D'un objet vos yeux sont charmez,
Narcisse *n'aima que lui-même,*
Et c'est ainsi que vous aimez.

Pour finir ma cruelle peine,
Et rendre mon sort sans égal,
Par pitié, charmante Climene,
Abandonnez-moi mon Rival.

La Chronique scandaleuse prétend, que si la chose n'est pas déja arrivée, elle pourra bien arriver : Ce qui fait voir qu'il est un tems pour toute choses, & qu'on ne dois désesperer de rien. Mais en voilà assez pour le coup, la Poste va partir, il faut que cette lettre parte avec elle, puisqu'en différant son départ, je retarderois le plaisir que votre réponse me fera. Je puis dire à coup sûr qu'elle m'en fera, puisqu'après celui de vous voir, celui de recevoir de vos lettres est pour moi le plus sensible. Adieu donc, Madame, je suis bien plus que je ne le puis dire, toute à vous, *Votre, &c.*

Fin du Tome troisiéme.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

B

C

D.

Desalleurs

Langue.

Fin de la Table des Matieres.




Google



